

NGUYỄN ĐÔNG A

SAÏGON
SOUS
LES
COUCHES
DE
SAÏGON
VOLUME 1

NGUYỄN ĐÔNG A

SAÏGON SOUS LES COUCHES DE SAÏGON
VOLUME 1

ESSAIS – RECHERCHES

ÉDITIONS KHƠI DÒNG

OUVERTURE DU VOLUME 1

Autrefois, lorsque j'écrivais des essais, je laissais volontiers ma pensée suivre un chemin non linéaire. J'écrivais ce qui me venait, comme cela me venait, puis je tissais des liens entre les phrases, tandis qu'en dessous courait, à demi cachée, toute une nappe de réflexions et d'émotions. J'avais donné un nom à cette manière d'écrire : « l'écriture mêlée ». Cette forme brève convenait assez bien aux lecteurs de Facebook, et mes textes avaient alors trouvé un public nombreux. Plus tard, je me suis résolument tourné vers des essais plus longs, à la croisée de la littérature et de la recherche documentaire. Il m'arrive encore d'en publier sur les réseaux sociaux, mais de façon irrégulière, car ces textes sont plus exigeants, ils ne parlent pas à tout le monde. Ils ont néanmoins leurs lecteurs fidèles. Peu à peu, mon lectorat a donc changé lui aussi : d'un public assez large, je suis passé à un cercle plus restreint, plus choisi.

Je n'ai pourtant jamais écrit pour le milieu de la recherche universitaire. Je ne pratique pas cette écriture savante où les pages se couvrent de termes spécialisés, de notes, de commentaires et de citations, car je reste convaincu qu'un ouvrage, si précieux soit-il, aura du mal à toucher un grand nombre de lecteurs s'il ne s'adresse qu'aux érudits. Ce que je cherche à écrire, ce sont des livres que le lecteur ordinaire, pour peu qu'il possède une culture générale correcte, puisse prendre en main, lire, comprendre et, surtout, avoir plaisir à poursuivre.

À partir de textes écrits dans cet esprit, j'ai composé cinq livres. Hồn phách núi sông est consacré à l'Est du Nam

Bộ. Cánh cò sông nước, en deux volumes, parle de l'Ouest. Le premier s'attache davantage à l'histoire, à la géographie historique et à la culture ; le second pénètre plus profondément dans le monde des religions, des croyances et de la spiritualité, avec plusieurs chapitres de recherche approfondie sur le bouddhisme. Sont ensuite venus deux ouvrages consacrés au catholicisme : Người trên thánh giá et Đồng lúa và Dấu lặng Ngôi Lời. Ils relèvent toujours de l'essai, mais se rapprochent davantage du récit et de la chronique. Dans ces cinq livres, j'ai puisé dans des connaissances accumulées au fil de longues années : archéologie, sources historiques, géographie, ethnologie, études culturelles, sociologie, littérature populaire, croyances et religions. Selon le fil propre à chaque texte, je les ai mobilisées de manière différente.

Au départ, j'avais l'intention de poursuivre avec un sixième ouvrage, toujours à mi-chemin entre essai et recherche, cette fois consacré au littoral du Centre. Lors d'un séjour au Vietnam en 2025, j'avais parcouru à plusieurs reprises différentes régions côtières ; la documentation était réunie, le manuscrit presque achevé. Puis j'ai finalement décidé de le mettre de côté, en attendant un moment qui lui conviendrait mieux.

C'est précisément à cette époque que quelques amis m'ont suggéré d'écrire sur Saïgon. À vrai dire, j'avais déjà sous la main bon nombre de textes écrits plus de dix ans auparavant, sans avoir jamais songé à les réunir en livre. Il faut dire que tant de gens avaient déjà écrit sur Saïgon, et souvent avec tant de talent, que j'hésitais à ajouter ma propre voix à toutes les autres. Pourtant, cette suggestion m'a fait comprendre que, moi aussi, j'avais sur cette ville un regard qui m'était propre, une manière bien à moi de la ressentir. Si je ne l'écrivais pas, peut-être le

regretterais-je un jour. Je me suis donc remis à relire mes anciens textes, tout en écrivant sur des lieux que je n'avais encore jamais abordés, jusqu'à réunir quatre-vingts essais, de longueurs diverses, que j'ai répartis en deux volumes. Le premier en compte trente-huit, le second quarante-deux.

J'avais d'abord pensé intituler l'ensemble Mémoire de Saïgon. Finalement, j'ai retenu Saïgon sous les strates de Saïgon. Ce titre me semble parvenir à concilier la dimension littéraire et celle de la recherche, tout en embrassant l'esprit général de l'ouvrage. La répétition du nom « Saïgon » n'est pas là pour insister. Elle suggère plutôt deux couches d'espace et de temps : un Saïgon du présent et un autre, déjà retiré dans le passé. Le mot « sous » possède lui aussi plusieurs profondeurs de sens. C'est le vestige enfoui sous terre, la couche de mémoire recouverte par le temps, mais également tout ce qui demeure silencieusement immergé dans la conscience des Saïgonnais. La structure même du titre fait ainsi apparaître l'image d'une « strate », qui est aussi le fil conducteur de tout le livre. Chaque rue, chaque marché, chaque canal y est regardé comme un dépôt de sédiments, une surface présente sous laquelle reposent d'innombrables Saïgon disparus.

Ce livre est donc un recueil d'essais et de recherches, où littérature et travail documentaire se rencontrent. Au cours de la révision, j'ai délibérément renforcé la part du récit, de la chronique et de la réflexion personnelle afin de rendre l'ensemble plus proche, plus vivant, plus prenant, sans jamais renoncer à la rigueur qu'exige la recherche. Ainsi, à côté de mes notes, de mes expériences, de mes méditations et de mes impressions personnelles, le lecteur trouvera des connaissances puisées et sélectionnées dans de nombreuses sources

dignes de confiance. Ce que j'écris ici n'est pas le fruit de découvertes qui m'appartiendraient en propre. Je m'inscris dans la continuité du savoir transmis par ceux qui m'ont précédé, savoir que j'ai réorganisé et éclairé à travers mon regard personnel.

Pour être plus précis, il ne s'agit ni d'un ouvrage d'histoire au sens strict, ni simplement d'un recueil d'essais porté par l'émotion. J'ai toujours essayé de tenir l'équilibre entre deux rôles : celui du chercheur patient, attentif aux dates, aux documents et aux événements, et celui du conteur qui a vécu dans ces lieux, les a parcourus et s'y est attaché. C'est cette marche côte à côte de la « littérature » et de « l'histoire » qui constitue le courant souterrain de l'ensemble.

Le « je » de ce livre ne se tient pas à l'écart de ce qu'il raconte. C'est celui d'un homme qui a vécu à Chợ Lớn, dans le huitième arrondissement, dans le troisième, dont la mère était originaire de Saïgon, qui avait des oncles et des tantes dans les cinquième, sixième et huitième arrondissements, qui a étudié du côté de l'ancienne Vạn Hạnh et qui, aujourd'hui, se retourne vers tout cela depuis un horizon lointain. Ainsi, les lieux, les personnages et les documents historiques n'apparaissent pas comme de simples données froides ; ils gardent en eux la chaleur de la mémoire. Il m'arrive, en relisant mes propres pages, de me demander si c'est vraiment moi qui raconte Saïgon, ou si ce n'est pas Saïgon qui m'emprunte pour raconter sa propre histoire.

Les deux volumes reposent sur une même architecture. La couche profonde est faite de géographie historique, d'histoire, d'architecture, de personnages et de documents administratifs. Par-dessus coule la mémoire,

avec les expériences et les émotions du narrateur. Ces deux strates s'entrelacent naturellement et se soutiennent l'une l'autre ; elles ne vivent jamais comme deux courants séparés. Géographiquement, le premier tome traverse surtout les arrondissements du centre avant de s'étendre progressivement vers l'est et l'ouest, jusqu'à Thủ Đức, au cinquième et au huitième arrondissement, à Bình Tân et Bình Chánh. Le second poursuit le voyage à travers les territoires restants, notamment une grande partie de l'ancienne province de Gia Định, jusqu'à Nhà Bè, Cần Giuộc, Hóc Môn et Củ Chi. Quant au temps, aucun des deux volumes ne suit une chronologie linéaire. Ils circulent librement d'une époque à l'autre, au gré de chaque texte. Chaque essai, long ou bref, forme un tout autonome ; mais, une fois reliés les uns aux autres dans un même livre, tous finissent par composer un ensemble cohérent : un petit système pris dans un système plus vaste.

À travers les trente-huit essais du premier volume court une même pensée. Le Saïgon d'aujourd'hui est né de toutes les couches de Saïgon qui ne sont plus. Chaque bâtiment, chaque nom de lieu résulte d'un lent processus de superposition, de substitution et de réécriture incessante. La citadelle de Bát Quái a laissé place à la cathédrale Notre-Dame ; le Kinh Lấp, le « canal comblé », est devenu le boulevard Nguyễn Huệ ; l'ancienne gare ferroviaire devant le marché Bến Thành s'est transformée en parc du 23 Septembre ; et le cimetière de Bình Hưng Hòa, à son tour, cédera la place à un parc arboré. Comme je l'ai écrit un jour : « Le Saïgon d'aujourd'hui continue ainsi de vivre, posé sur les couches des Saïgon disparus... » Cette idée a guidé ma manière d'aborder les documents dans la plupart des textes.

Rares sont les lieux que j'envisage comme des réalités immobiles. J'essaie toujours d'en suivre les traces depuis l'époque où ils n'étaient encore que forêt épaisse, marécage ou embarcadère, puis à travers les transformations successives liées aux Khmers, aux Chinois, aux Français, au gouvernement de la République du Vietnam, à l'après-1975, jusqu'aux bouleversements les plus récents, dont le marché Bến Thành offre un bon exemple. Ce qui subsiste après tant de métamorphoses, c'est la mémoire et l'attachement de générations entières. Autrement dit, la mémoire urbaine n'est pas fidèle à l'original ; elle est fidèle à l'émotion.

Je ne souhaite pas pour autant regarder le passé avec une nostalgie poussée à l'extrême. Ce qui disparaît peut ouvrir la voie à autre chose, et l'inverse est tout aussi vrai. Le pont tournant de Khánh Hội ne tourne plus, mais la chanson populaire qui le chante est toujours là. Le canal Nhiêu Lộc – Thị Nghè, autrefois terriblement pollué, a fini par renaître. Ce que je veux interroger n'est donc pas l'urbanisation elle-même, et encore moins la nier, mais la façon dont les hommes se comportent face à elle. Tout changement ne prend véritablement sens que s'il parvient à préserver le courant vivant et la mémoire du lieu.

C'est aussi pourquoi je cherche sans cesse à accorder la recherche et l'émotion. Dans chaque texte, documents, dates, chiffres et noms propres voisinent avec les souvenirs, les expériences vécues et les réflexions personnelles. Ces deux courants ne sont pas séparés ; ils se complètent, afin que la recherche ne devienne jamais sèche, et que la littérature, elle, conserve le point d'appui de l'exactitude.

J'emploie assez souvent un autre procédé : donner une vie aux choses qui, en apparence, n'en ont pas. Une rue, un canal, un vieil arbre ou un bâtiment possèdent alors leur propre « existence », leur propre « destin ». La rue Hà Nội ressemble à un homme qui aurait changé plusieurs fois de nom au cours de sa vie. Les grands magasins Tax ont, eux aussi, connu bien des métamorphoses avant de devenir un symbole. Il en va de même du canal Tàu Hủ : il a grandi avec la ville et porte sur lui les traces laissées par chaque époque de son histoire.

Une autre idée traverse tout le livre : l'identité profondément ouverte de Saïgon. Je vois cette ville comme un lieu de rencontre et de coexistence entre de nombreuses communautés, Vietnamiens, Chinois, Khmers, Chams, Indiens... Les textes consacrés à Chợ Lớn accordent ainsi une large place à l'étude des congrégations chinoises, des métiers, des croyances et de la vie culturelle de la communauté chinoise. Les essais sur le catholicisme saïgonnais et sur le caractère des habitants de Saïgon me permettent, quant à eux, de chercher dans la géographie et l'histoire mêmes de cette terre les racines de certaines qualités : la générosité, le sens de l'honneur et de la solidarité, le pragmatisme, l'ouverture aux autres.

S'il fallait retenir une seule idée pour résumer tout le premier volume, je reviendrais volontiers à cette phrase que j'ai écrite autrefois : « La mémoire est la forme d'existence la plus tenace que les êtres humains puissent s'offrir les uns aux autres. » « Fortifications, palais et appellations administratives finiront par changer, mais la mémoire conservée dans les noms de lieux, dans les récits transmis de bouche à oreille et dans la parole des hommes peut, elle, survivre très longtemps. » Je reste convaincu d'une chose :

« Tant qu'un nom continue d'être prononcé correctement, l'histoire du lieu qu'il désigne n'est pas encore terminée. »

C'est précisément parce que ces textes suivent les mouvements de la mémoire qu'ils ne sont pas ordonnés chronologiquement. Le temps du livre se déplace naturellement au gré des associations d'idées. Du présent, on retourne vers le passé, avant de revenir au présent. Un café pris le matin peut nous entraîner jusqu'à une histoire du XVIII^e siècle, puis s'achever sur une réflexion d'aujourd'hui. J'aimerais que le lecteur ait le sentiment de marcher avec moi le long de ces rues, de s'arrêter à chaque coin, et d'écouter, sous ses pas, les couches de mémoire qui résonnent encore.

Au fil de l'écriture, j'ai consulté de nombreux travaux de mes prédécesseurs, parmi lesquels Trịnh Hoài Đức, Vương Hồng Sển, Nguyễn Đình Đầu, An Chi, Ann Marie Leshkovich..., ainsi que quantité de documents, de chansons populaires, de poèmes et de musiques anciennes consacrés à Saïgon. Ces citations ne sont pas là pour étaler une documentation, mais pour donner à ce que j'écris des points d'appui solides et vérifiables.

Je tiens également à préciser ma manière de procéder. Ce livre est un recueil d'essais destiné à un large public, et non une étude universitaire. Les connaissances communément admises y sont donc reformulées dans ma propre langue. Seules les citations sont placées entre guillemets et accompagnées, lorsque cela me paraît nécessaire, de leur source immédiatement après le passage concerné, plutôt que d'accumuler en fin de volume un appareil de notes surchargé. Le livre ne comporte pas non plus de carte ni d'illustration documentaire pour chacun des textes. Le lecteur désireux d'aller plus loin pourra

poursuivre ses recherches en bibliothèque ou sur Internet. Les images reproduites dans l'ouvrage ont avant tout une fonction esthétique : elles sont là pour rendre le livre plus accueillant, plus beau aussi.

Ce que j'espère, au fond, c'est parvenir à concilier deux exigences qui semblent parfois s'opposer : l'exactitude de la recherche et la puissance sensible de la littérature. Tout converge vers une conviction très simple : les noms peuvent changer, les paysages disparaître, mais l'âme profonde d'un lieu se conserve avec le plus de ténacité dans la mémoire de celles et ceux qui y ont vécu, qui l'ont aimé et qui lui ont, un jour, appartenu. Dans ce mouvement, le premier volume suit l'axe Centre – Est – Ouest ; le second poursuivra selon l'axe Sud – Nord, à travers les terres de l'ancien Gia Định.

Voilà les quelques mots que je souhaitais confier au lecteur en ouverture de ce premier volume. Je vous invite maintenant à y entrer et à le découvrir par vous-même.

Nguyễn Đông A



Photo : Marché Bến Thành

AVANT-PROPOS

J'écris ces quelques lignes par un après-midi de Saïgon où le vent vient de tourner, un de ces vents indécis, suspendus entre deux saisons, qui n'annoncent pas vraiment la pluie mais disent déjà que le soleil s'en va. Un vent comme il en passe parfois, et qui vous fait soudain penser à n'importe quoi, à quelque chose de très loin, sans qu'on sache exactement pourquoi. Je me demande depuis combien de temps j'ai vécu sur cette terre, et comment il se fait qu'elle réussisse encore à me paraître étrangère. Je repasse par une rue familière, je m'assieds dans un vieux café, et pourtant, chaque fois que je pose le pied quelque

part, j'ai l'impression de marcher sur une couche de choses que je n'ai pas encore fini de voir.

Saïgon. Le nom paraît si familier quand on le prononce. Et pourtant, plus on creuse, plus c'est profond ; plus on défait les fils, plus il en reste à démêler. Sous l'asphalte d'aujourd'hui dort la brique du Saïgon d'hier. Sous cette brique, il y a la boue d'un canal depuis longtemps comblé. Sous la boue, les traces de ceux qui défrichaient la terre, celles des soldats, des marchands vivant au fil de l'eau, et peut-être même celles d'âmes injustement mortes qui n'ont jamais tout à fait trouvé le repos. Alors je marche, je questionne, je note, j'imagine, je tente de comprendre. Et je finis par m'apercevoir que je fais un peu ce que fait un enfant auprès de sa mère devenue vieille : ressortir une à une les anciennes photographies, lui demander de raconter ce qu'il y avait avant, de peur qu'un jour plus personne ne soit là pour le dire et qu'il ne reste que le regret de ne pas avoir demandé.

Je n'oserais certainement pas prétendre connaître Saïgon mieux qu'un autre. Je ne suis qu'un passant. Quand quelque chose m'intrigue, je m'arrête, je me penche dessus, je regarde d'un peu plus près, puis je viens l'écrire ici, avec, mêlée au récit, une part de mon propre attachement. Il m'arrive de raconter une page d'histoire avec tout le sérieux qu'elle mérite, puis, sans prévenir, de glisser une phrase sur ma mère, sur une tante, sur un matin passé à boire un café au bord du canal. Que le lecteur me le pardonne. C'est le défaut de ceux qui écrivent des essais personnels : il y a des moments où le cœur refuse tout simplement de se tenir tranquille.

Dans ce premier volume, je me suis cantonné aux arrondissements du centre avant de m'éloigner vers l'est et

vers l'ouest, du premier au troisième arrondissement, jusqu'à Chợ Lớn, puis au huitième, en passant par Bình Chánh, Bình Tân, avant de remonter vers Thủ Đức. Il reste encore tant de terres, tant d'histoires. Ce sera pour le prochain volume. Saïgon ne se raconte pas en quelques après-midi, et la vie de celui qui écrit n'est pas infinie non plus. Alors, autant avancer comme on peut, noter ce que l'on rencontre en chemin, et laisser quelque chose à lire à ceux qui aiment encore cette terre.

Maintenant, venez. Marchons ensemble.

Doucement. Rien ne presse.

Essai 1

29^e JOUR DU TẾT – SAÏGON, FASTES ET APPARENCES

J'ai quitté Saïgon un après-midi sans soleil ni pluie, avec ce ciel entre deux eaux, un peu humide, comme si la ville cherchait encore à retenir les gens quelques instants de plus. Une amie, PN Thường Đoan, m'avait écrit quelques mots. C'était bref, mais on aurait dit un reproche :

— « Tu ne passeras pas le Tết au pays. Tu repars aux États-Unis. Il reste exactement vingt-neuf jours avant le Nouvel An... »

Vingt-neuf jours. À l'entendre, cela paraît long. Et pourtant, parfois, la vie ne s'écoule même pas. Elle file. Un battement de paupières, et c'est passé. En un rien de temps, nous voilà déjà au vingt-neuvième jour.

Dans le Maryland, le froid vous laisse sans voix. Le matin, quand j'ouvre la porte, la neige est toujours là, en couche épaisse, d'un blanc mat. Ce froid n'a rien de celui de Đà Lạt, ni même des coups de vent du nord qui traversent parfois le delta du Mékong. Ici, il ne souffle pas avec fracas. Il s'infiltré. Il entre dans les articulations, gagne les os, au point de vous rendre paresseux jusque dans vos pensées. À l'approche du Têt, moi aussi, je me suis laissé aller. Je n'avais envie ni d'écrire ni de lire. Le matin, tout ce que je voulais, c'était rester assis devant une tasse de café brûlant, à regarder la vapeur monter...

Puis, un soir, j'ai allumé la télévision. Une vidéo montrait Saïgon à la fin de l'année et, sans raison apparente, quelque chose m'a légèrement pincé dans la poitrine. J'ai changé d'avis. J'allais écrire quelques lignes, ne serait-ce que pour garder une trace de ce vingt-neuvième jour du Têt, pour refermer l'année.

Vingt-neuf jours seulement avaient passé, et Saïgon semblait avoir changé de peau. Les façades des rues n'étaient déjà plus les mêmes. Le jaune et le rouge avaient envahi la ville. Faux abricotiers en fleurs, faux pêcheurs, fausses petites décorations porte-bonheur suspendues un peu partout... Tout brillait, tout flamboyait, tout semblait courir à perdre haleine contre le temps. Le jour était déjà saturé de couleurs ; la nuit, les guirlandes électriques en rajoutaient encore, des rideaux de lumière se déversant sur la chaussée comme de l'eau. Des jeunes femmes en áo dài prenaient la pose, inclinaient légèrement la tête, levaient leur téléphone et arboraient des sourires éclatants. Des sourires davantage destinés à l'appareil photo qu'à la personne debout à côté d'elles.

Je regardais tout cela à travers l'écran et j'avais presque l'impression d'entendre les motos, les vendeurs crier « bánh mì chaud ! », « galette de riz grillée ! », de sentir même passer l'odeur du maïs rôti. Une odeur que les ondes de la télévision sont incapables de transmettre.

La mémoire, elle, sait très bien le faire.

Un ami installé aux États-Unis, mais qui se trouvait encore au Vietnam, m'a appelé en vidéo. Il était en plein Nguyễn Huệ. Derrière lui, une marée humaine.

— « Tu vois ça ? La rue fleurie vient d'ouvrir. C'est noir de monde ! »

Je lui ai demandé :

— « Ils vendent encore de vraies fleurs ? »

Il a ri.

— « Plus beaucoup. Maintenant, c'est surtout pour faire des photos. »

J'ai raccroché et je suis resté assis sans bouger pendant un moment.

Les endroits qui, vingt-neuf jours auparavant, étaient encore soigneusement entourés de barrières et dissimulés derrière des palissades se dévoilaient enfin. Devant et derrière le marché Bến Thành, tout brillait de mille feux. La rue fleurie Nguyễn Huệ venait d'être inaugurée ; les gens s'y pressaient les uns contre les autres, avançant en longues files continues. Le marché Bến Thành et Hồ Con Rùa, le Lac de la Tortue, avaient été rénovés, repeints, avec de nouvelles couleurs et de nouvelles lignes. À la Maison de la Culture de la Jeunesse, on avait installé le décor « Đại mã – Khai xuân ». Des chevaux partout, grands, petits, sous

toutes les formes, en plastique, en mousse de polystyrène, en composite brillant comme un miroir.

J'ai compris que la ville était heureuse.

Ou qu'elle faisait de son mieux pour avoir l'air de l'être.

Le vieux Saïgon, bien sûr, n'était pas dépourvu de couleurs. Mais elles étaient différentes. Il y avait la couleur des enseignes passées par le soleil, celle des murs marbrés par la pluie, celle des toits de tôle mangés de rouille, celle des petits bouis enfumés du trottoir. Aujourd'hui, la couleur est dessinée, conçue, programmée.

C'est beau, oui. Lumineux, incontestablement. On voit que beaucoup de travail y a été mis. Mais cela paraît un peu... plat.

Ça n'a pas d'âge.

Le marché Bến Thành a été remis à neuf, repeint de frais. À travers l'écran, il semble presque flambant neuf. Et c'est justement cette nouveauté qui désoriente. Des connaissances restées au pays en discutent avec passion. Les uns trouvent cela plus propre, plus lumineux. Les autres regrettent son vieux charme. Moi, à regarder les photos, je ressens quelque chose d'étrange. C'est un peu comme voir une dame de soixante-dix ans après un lifting. Elle paraît plus fraîche, sans doute, mais ce n'est plus tout à fait celle que l'on connaissait.

Saïgon me fait penser à une jeune femme que j'aurais connue autrefois. Elle a grandi depuis. Elle est devenue riche, elle sait se maquiller. Plusieurs couches de fond de teint, toutes les lumières qu'il faut, et, sur les applications, une peau lissée jusqu'à la perfection.

Elle est belle. Je ne vais pas dire le contraire.

Mais cette beauté-là paraît un peu fatiguée.

Comme s'il fallait être joyeuse tout le temps, resplendissante tout le temps, comme s'il fallait sans cesse prouver aux autres qu'on est heureux.

Alors me sont revenus quelques Têt d'autrefois. Le soir du trentième jour, j'étais assis à la terrasse improvisée d'un café de trottoir, devant un café noir glacé, épais, presque brutal. Le vent soufflait librement. Au loin, une vieille chanson du printemps grésillait dans le haut-parleur accroché devant un magasin de cassettes et de disques. Un vendeur de pastèques s'était assoupi sur son véhicule, son chapeau conique encore serré contre lui. Rien d'étincelant. Pas de grandiose spectacle de lumière. Et pourtant, au fond de moi, tout était calme.

Dans le Maryland, la nuit était presque trop silencieuse. Pas de pétards. Pas de motos. Pas de fumée d'encens du Têt. Je me suis préparé une tasse de thé chaud, je suis resté seul un moment et, soudain, j'ai compris.

Saïgon est sans doute plus belle aujourd'hui qu'autrefois. Mais le Saïgon que je porte en moi refuse obstinément de... « changer de vêtements ». Elle reste cette fille un peu débraillée, toujours prête à rire, prompte à s'emporter, généreuse sans compter, capable d'aimer les autres avec excès et d'oublier, au passage, de prendre soin d'elle-même.

Le Saïgon de mon écran, lui, ressemble plutôt à une vieille amie qui sortirait d'une clinique de chirurgie esthétique. Tout le monde lui dit qu'elle est superbe. Ceux

qui la connaissent depuis longtemps, eux, restent là à la regarder, sans trop savoir s'ils doivent la prendre dans leurs bras ou simplement la féliciter.

...

Vingt-neuf jours auparavant, j'étais encore là-bas.

À vrai dire, je n'y étais jamais resté très longtemps d'un seul tenant. Quelques jours dans le premier arrondissement, deux ou trois nuits dans le cinquième, parfois une escapade jusqu'au huitième. J'avais loué des chambres dans des hôtels tout neufs et brillants, avec des ascenseurs silencieux, de grosses vitres épaisses, une climatisation qui ronronnait doucement, tout le confort imaginable.

Et pourtant, à l'intérieur, je me sentais vide.

Au bout de deux nuits à peine, j'avais déjà l'impression d'être un étranger.

Alors je retournais dans mon petit hôtel du troisième arrondissement. Vieux, étroit, avec juste assez de place dans les couloirs. Le matin, on y sentait le produit pour laver le sol mélangé à l'odeur d'un savon bon marché.

Moi, j'aimais ça.

Là, au moins, j'entendais la vie.

Chaque matin, je sortais à pied jusqu'à un petit café de rue. Tantôt au coin de Lê Văn Sĩ, tantôt du côté de Lý Chính Thắng. Un café noir, épais, amer, brûlant.

La vendeuse avait fini par reconnaître mon visage.

— « Vous venez de rentrer ? »

— « Oui. Je reste un peu, puis je repars. »

— « Tout le monde fait pareil... On revient, puis on repart. »

Elle avait dit ça sans la moindre émotion, comme si elle parlait de la météo.

Moi, je l'ai entendu comme la meilleure définition possible de toute la ville.

Je restais assis à regarder la circulation du matin. Le flot humain se précipitait, les pans des vestes claquant au vent. Derrière les motos, des collégiens à moitié endormis somnolaient encore, le cartable serré contre eux.

Certains jours, j'allais jusqu'au bord du Nhiêu Lộc et je m'appuyais contre la rambarde. L'eau du canal gardait cette teinte trouble, boueuse. Elle ne sentait plus vraiment mauvais, mais on n'aurait pas non plus osé la dire propre. Des personnes âgées marchaient tranquillement. Les plus jeunes couraient, écouteurs aux oreilles, avec de petites perles de sueur sur le front.

La ville ne se réveillait pas au son d'une cloche.

Elle se réveillait au rythme des pas.

Je n'ai pas vu beaucoup de monde.

C'est étrange. Plus on vieillit, moins on donne de rendez-vous quand on revient à Saïgon. J'ai rencontré deux ou trois fois seulement quelques personnes qui me sont proches. Parfois autour d'un café derrière le Palais de l'Indépendance, parfois devant la cathédrale Notre-Dame, assis sous les arbres à regarder les touristes lever leurs appareils photo.

Il y en a que je n'ai même pas eu le temps de voir.

Ce sera pour une autre fois.

Une phrase si banale que chacun sait très bien, au fond, qu'il se peut qu'il n'y ait pas d'autre fois.

Mais cela m'a donné du temps pour flâner seul.

Et j'aime ça.

J'ai repris de vieilles rues sans avoir besoin d'aller quelque part. Marcher, simplement pour marcher. Ce n'était pas de la nostalgie. Je sais bien que le temps ne revient jamais. La rue d'autrefois peut être encore là, les gens d'autrefois, eux, ne le sont plus. Le vieux café a changé de nom. L'ancienne maison est devenue une pharmacie, ou une boutique de vêtements toute brillante.

Je n'en étais ni heureux ni triste.

Je me suis simplement rendu compte que la vie ressemble peut-être à une route : on continue d'avancer, portion après portion. Personne ne peut véritablement faire demi-tour.

Et, au fond, ce n'est pas nécessaire.

Étrangement, marcher seul dans un endroit auquel on a été profondément attaché ne donne pas forcément le sentiment d'être seul.

Un midi, j'ai entendu la femme qui louait le local commercial voisin de l'hôtel parler au téléphone avec la propriétaire :

— « Je n'en peux plus, chị. Le loyer est trop cher... En ce moment, le commerce ne marche plus du tout. »

Un autre après-midi, dans un salon de coiffure au fond d'une ruelle, le coiffeur me coupait les cheveux tout en téléphonant à quelqu'un :

— « Tu peux te renseigner pour moi ? Avec les fusions et les redécoupages des quartiers, il faut refaire l'enregistrement maintenant ? Parce que sans autorisation, ils mettent une amende... »

À l'entrée de la ruelle, quelques chauffeurs Grab étaient assis autour de verres de thé glacé.

L'un d'eux disait :

— « Un pote à moi a pris une amende. Tellement chère qu'il a vendu sa moto. Maintenant, il bosse comme aide-maçon. »

Personne ne donnait à ces histoires des airs de tragédie. Ils racontaient cela comme on parle de la pluie et du beau temps.

Mais, derrière ces mots, j'entendais toute une existence cahoteuse.

Une autre nuit, une vendeuse de boissons installée tard sur le bord de la route a poussé un soupir :

— « Les agents sont arrivés d'un coup pour dégager le trottoir. J'ai pas eu le temps de partir. J'ai tout perdu. »

J'ai entendu tant d'histoires.

Des vies en morceaux, éparpillées, que je ne savais pas comment assembler pour en tirer une réponse.

Je ne savais même pas à qui en attribuer la faute. À l'administration ? À la société ? Au destin ?

Souvent, peut-être à personne.

La vie n'a jamais été une route parfaitement lisse.

Mais enfin, je voulais seulement garder ici quelques images de Saïgon à la veille du Tét.

À voir les gens se hâter de faire leurs achats, impossible de ne pas parler des marchés aux fleurs, cette sorte de « nourriture de l'esprit » sans laquelle même les confiseries et les gâteaux du Nouvel An auraient moins de goût.

Je suis allé plusieurs fois au marché aux fleurs Hồ Thị Kỷ, dans le dixième arrondissement. À peine entré, on reçoit en plein visage un mélange d'odeurs : les fleurs, les feuilles, la terre humide, l'eau pulvérisée sur les bouquets. Les fleurs s'empilent jusqu'à former des murs : roses, chrysanthèmes, lys, tournesols, gypsophiles blancs comme de la brume. La plupart descendent de Đà Lạt pendant la nuit.

Les acheteurs se frayent un passage, les vendeurs interpellent les clients, et à une ou deux heures du matin tout est encore illuminé.

À la télévision, les images de ces derniers jours montrent à peu près le même spectacle. Avec, semble-t-il, davantage de variétés nouvelles et des couleurs plus éclatantes.

Une jeune femme serrait un gros bouquet contre elle. Elle avait demandé le prix et hésitait.

La vendeuse lui a lancé :

— « C'est le Tét, ma petite. Prends-les. Il faut que la nouvelle année commence dans la fraîcheur. »

C'était tout simple.

Et pourtant, c'était vrai.

On n'achète pas des fleurs seulement pour les mettre dans la maison.

On les achète pour croire que l'année qui vient sera meilleure.

Plusieurs parcs se transforment également en marchés temporaires, divisés en petites parcelles : le parc du 23 Septembre, Lê Văn Tám, Gia Định, Lê Thị Riêng, le secteur de Tân Lửa à Bình Tân...

Les fleurs envahissent les allées.

Des abricotiers jaunes, des pêchers en fleurs valant quelques millions, parfois plusieurs dizaines de millions de đồng, trônent là avec majesté. Ceux qui ont de l'argent achètent tôt.

Puis, à mesure que le Têt approche, les vendeurs commencent à baisser leurs prix.

Le ton de leur voix s'adoucit.

Et leurs sourires deviennent eux aussi un peu plus sincères.

Mais mon marché aux fleurs préféré reste celui de Bến Bình Đông, dans le huitième arrondissement, le fameux spectacle du « marché sur le quai, les bateaux en dessous ». Sur les vidéos, je voyais qu'au soir du vingt-septième jour, les grosses embarcations venues de Chợ Lách, dans la province de Bến Tre, accostaient encore pour décharger leurs fleurs. Abricotiers, kumquats, chrysanthèmes, œillets d'Inde recouvraient presque entièrement la surface de l'eau.

Des ampoules jaunes pendaient au-dessus des bateaux ; les ombres des plantes tremblaient avec les vaguelettes.

Là, tout à coup, Saïgon semblait... redevenir douce. Plus de gratte-ciel. Plus de verre. Seulement la marée qui monte et qui descend, et les voix sonores des gens du delta qui parlent sans retenue.

Je me suis dit que ce marché était comme une coupe transversale du vieux Saïgon, de l'époque où le printemps arrivait encore en bateau.

Le matin du vingt-neuvième jour, un peu partout, on soldait. Les chrysanthèmes et les œillets d'Inde ne coûtaient plus que vingt ou trente mille đồng. Les petits et moyens pots d'abricotiers descendaient à cinquante mille, cent mille, deux cent mille. Les clients ne choisissaient même plus avec autant de soin.

Ils achetaient simplement pour que le Tét soit là.

Puis j'ai regardé d'autres vidéos, celles de la Fête florale du printemps de Tao Đàn. Des fleurs partout, disposées en couches successives : orchidées Cattleya, Dendrobium, orchidées sauvages thủy tiên, long tu, kim điệp... Il y avait aussi des bonsaïs, des paysages miniatures, des pierres ornementales. Entre les mains des artisans, tout cela devenait véritablement beau, d'une beauté travaillée, minutieuse, raffinée. À l'entrée de Trương Định, on avait installé une vaste composition intitulée « Sắc Ngộ nghinh Xuân », où des chevaux galopaient sur des vagues stylisées en bambou. La foule se pressait pour prendre des photos. Les chevaux étaient tournés vers le temple commémoratif des rois Hùng, comme une manière de rappeler aux passants leurs origines au beau milieu d'une ville devenue si rapide.

À midi, le vingt-neuvième jour, plusieurs horticulteurs ont commencé à casser leurs pots et à abandonner les fleurs qu'ils n'avaient pas réussi à vendre. Le bruit sec de la céramique qui éclate. Je regardais cela avec une drôle d'impression. Une fois sa saison passée, la beauté devient soudain un encombrant.

Vers le soir, quelques troupes de danse du lion venues du cinquième arrondissement ont commencé à bondir et à faire des démonstrations d'arts martiaux dans la rue. Les tambours martelaient l'air. Les enfants couraient derrière en poussant des cris de joie. La ville se préparait au passage de l'année.

...

Je suis resté devant la télévision.

De ce côté-ci, la neige blanche.

Là-bas, les fleurs jaunes des abricotiers.

Un demi-tour du monde entre les deux.

Mais la mémoire ne se mesure pas en kilomètres.

Et soudain, j'ai compris.

Saïgon n'est pas seulement un endroit où l'on vit.

C'est un endroit que l'on quitte sans jamais tout à fait en partir.

Vingt-neuvième jour du Têt.

L'année s'achève.

Mais la nostalgie, elle, refuse de passer à l'année suivante.



Photo : Hồ Con Rùa, le Lac de la Tortue

Essai 2

1er ARRONDISSEMENT, LE NOM QUI RESTE

LES RACINES D'UN SAÏGON

Parler de Saïgon sans évoquer le 1er arrondissement, ce serait un peu comme parler d'un arbre en oubliant les racines profondément enfoncées dans la terre. Lorsque je vivais encore ici, je connaissais chaque petite ruelle, chaque coin de rue, chaque portion de chaussée de cet arrondissement qui ne couvre que 7,72 km² et qui, pourtant, porte en lui le cœur de toute la ville.

Sur ce territoire somme toute modeste, les sièges des administrations, les consulats, les bâtiments historiques et les symboles de Saïgon se tiennent les uns à côté des autres, presque épaule contre épaule, depuis des générations. C'est justement de cette densité, parfois même de cette promiscuité, que le 1er arrondissement tire une vitalité qui n'appartient qu'à lui, toujours bondissant, animé, traversé d'une agitation qu'on retrouve difficilement ailleurs.

Après la réorganisation administrative de 2025, le 1er arrondissement a officiellement cessé d'exister sous cette forme pour être réparti entre quatre nouveaux quartiers administratifs : Sài Gòn, Tân Định, Bến Thành et Cầu Ông Lãnh. Les noms ont changé, les limites ont été redessinées, mais l'âme du lieu, elle, semble n'avoir pas bougé d'un pouce. Les anciennes façades françaises continuent de côtoyer les tours modernes, comme quelqu'un qui aurait changé de vêtements sans perdre pour autant sa démarche, sa voix ni le regard qu'il avait autrefois.

Ce qui reste d'un territoire ne tient jamais vraiment à son appellation administrative. Ce qui survit aux changements successifs, ce sont les souvenirs que les hommes ont déposés dans chaque coin de rue, sous chaque toit, dans chaque pas autrefois posé sur cette terre.

D'UN MÉANDRE DE RIVIÈRE AU CŒUR DE LA VILLE

L'histoire de ce territoire est longue, très longue, à l'image du Bến Nghé qui se courbe silencieusement au fil des générations et des bouleversements.

En 1859, les Français s'emparent de Saïgon. Ce n'est qu'en 1861 qu'ils fixent officiellement les limites de la « Ville de Saïgon », qui s'étend alors sur environ 25 km², entre l'arroyo Bến Nghé, l'arroyo Thị Nghè et la rivière de Saïgon. Par la suite, la superficie urbaine ne cesse d'évoluer. Elle se réduit même, à un moment, à quelque 3 km² en 1865, avant de s'étendre peu à peu au gré des décrets et de l'incorporation de villages voisins, passant successivement à 4,06 km², puis 7,91 km², 13,17 km², pour atteindre 16,38 km² en 1912.

La population grandit au même rythme. D'un peu plus de dix mille habitants en 1866, Saïgon en compte près de cent cinquante mille en 1930. Lorsque je regarde aujourd'hui cette évolution, j'ai l'impression d'assister à un film passé en accéléré : une terre au bord de l'eau devient progressivement une ville, les rues se remplissent peu à peu, au fil des vagues d'hommes et de femmes venus s'y établir, travailler, chercher leur chance et gagner leur vie.

En septembre 1889, Saïgon est divisé en deux arrondissements, le 1er et le 2e. À travers les vicissitudes de l'histoire, l'ensemble urbain porte successivement les noms de Saïgon, Saïgon–Chợ Lớn, Ville de Saïgon–Chợ Lớn, puis Ville de Saïgon. Les appellations de Quận Nhứt et Quận Nhì, premier et deuxième arrondissements selon l'usage du Sud, suivent elles aussi cette évolution, avec des frontières plusieurs fois modifiées, des territoires tantôt séparés, tantôt réunis selon les différentes phases de développement.

En 1959, la rue Công Lý devient la ligne de partage entre Quận Nhứt et Quận Nhì. En mai 1976, les deux arrondissements sont réunis pour former le 1er arrondissement, nom qui restera inchangé pendant près

d'un demi-siècle, jusqu'à la réorganisation administrative de 2025.

À considérer tout ce parcours, je suis de plus en plus convaincu qu'un nom administratif n'est jamais qu'un vêtement posé sur un lieu. Aujourd'hui, on porte celui-ci, demain un autre. Mais la mémoire de la terre, les habitudes de ceux qui y vivent et l'âme d'une ville ne se changent pas aussi facilement.

LÀ OÙ L'EAU RENCONTRE LA VILLE

Le 1er arrondissement possède un charme très particulier : trois de ses côtés sont bordés par des rivières ou des canaux. À l'est coule la rivière de Saïgon, au nord le canal Nhiêu Lộc–Thị Nghè, au sud le canal Bến Nghé. Rien d'étonnant, donc, à ce que tant de ponts y relient une rive à l'autre, des rives toujours pleines de vie. Les ponts Kiêu, Bông et Điện Biên Phủ franchissent le Nhiêu Lộc pour rejoindre Bình Thạnh et Phú Nhuận. Le pont Ba Son et le tunnel sous la rivière ouvrent la voie vers Thủ Thiêm. Plus au sud, les ponts Khánh Hội, Mống et Ông Lãnh relient le 1er arrondissement au 4e en traversant le canal Bến Nghé.

Qu'un arrondissement si petit compte autant de ponts n'a finalement rien de surprenant. Depuis longtemps, c'est un carrefour de circulations, un lieu par lequel les gens n'ont cessé de passer. Le plus curieux, pourtant, c'est que ceux qui ne faisaient que traverser finissent souvent par avoir envie de rester. Cette terre a toujours su retenir les hommes.

C'est ici que se concentrent nombre des édifices qui ont façonné le visage de Saïgon : l'Opéra municipal, la

cathédrale Notre-Dame, la Poste centrale, le Palais de l'Indépendance, puis la tour Bitexco qui s'élève dans le ciel parmi les constructions les plus emblématiques de la ville. Au milieu des rues denses et bruyantes, le parc Tao Đàn et le Jardin botanique et zoologique offrent leurs grands arbres, leurs feuillages frais, de rares respirations sous le soleil si particulier de Saïgon. Une fois la nuit tombée, Bùì Viện, Đồng Khởi, les cafés et les bars s'éveillent à leur tour à une autre cadence, plus jeune, plus vive, parfois même plus bruyante que celle du jour.

Ce sont les eaux qui ont permis à la ville de grandir, et les ponts ne relient pas seulement deux rives. Ils relient aussi le passé au présent, les hommes les uns aux autres. Le 1er arrondissement n'a jamais été simplement le centre de Saïgon. C'est aussi l'endroit vers lequel semblent converger tous les courants.

CHAQUE COIN DE RUE, UNE COUPE DE SÀI GÒN

Quand on évoque le 1er arrondissement, beaucoup pensent aussitôt à la rue piétonne Nguyễn Huệ, vaste espace ouvert entouré de tours, qui se remplit chaque fin d'après-midi jusqu'à devenir une foule continue, avec cette atmosphère de fête qui semble ne jamais vraiment retomber. À quelques pas de là se trouve le Café Apartment, au 42 Nguyễn Huệ, ancien immeuble d'habitation transformé en cafés, studios et petites boutiques où flotte un parfum de nostalgie. S'asseoir sur un balcon, boire lentement une gorgée de café et regarder les gens monter et descendre la rue suffit parfois à découvrir un Saïgon tout différent.

Pour embrasser le centre d'un seul regard, il y a le Bitexco Skydeck. Derrière les grandes vitres transparentes, j'observe la rivière de Saïgon qui se courbe à travers la ville et, sur l'autre rive, Thủ Thiêm qui change un peu plus chaque jour. Sur l'axe de Lê Lợi, Saigon Garden et Takashimaya demeurent des lieux de rendez-vous familiers, pour les couples comme pour les groupes d'amis qui cherchent, le week-end, un endroit où se retrouver au cœur de la ville.

À l'opposé de cette agitation, le 1er arrondissement a conservé assez de verdure pour offrir quelques refuges où retrouver une respiration plus lente. Le quai Bạch Đằng et son parc au bord de la rivière sont toujours parcourus d'air frais, surtout tôt le matin ou à la tombée du jour. Il suffit de rester là, à regarder l'eau glisser sans hâte, pour sentir le cœur s'alléger un peu. Tao Đàn et Lê Văn Tám sont couverts de vieux arbres ; chaque matin, marcheurs et sportifs s'y retrouvent nombreux. Hồ Con Rùa, le Lac de la Tortue, demeure silencieux comme un témoin de tous les changements. Le parc Chi Lăng se blottit discrètement au milieu des rues, tandis que le parc du 23 Septembre reste toujours vivant, animé par toutes sortes d'activités collectives.

J'ai souvent remarqué une chose : dans une ville qui ne cesse jamais de courir, il suffit d'un peu de verdure pour que quelqu'un vienne s'asseoir longtemps. Certains lisent, d'autres regardent le ciel, d'autres encore ne font rien du tout. Ils viennent simplement chercher un peu de calme au milieu d'une rumeur urbaine qui, elle, refuse obstinément de dormir.

LES STRATES DE MÉMOIRE RESTÉES AU CŒUR DE LA VILLE

Pour remonter le fil de l'histoire, le 1er arrondissement offre quantité de points de départ. Le Palais de l'Indépendance conserve encore son bunker de commandement et de nombreuses salles portant les traces d'une époque bouleversée. Le marché Bến Thành, avec sa tour à horloge, est devenu l'un des symboles les plus familiers de la ville, tandis que le marché Tân Định garde quelque chose de plus proche, de plus quotidien, comme un reflet des habitudes commerciales simples des Saïgonnais transmises de génération en génération. La Poste centrale et l'ancien Hôtel de Ville, eux aussi, demeurent là, silencieux, comme des fragments d'architecture européenne précieusement conservés au cœur de cette grande ville du Sud.

Mais le 1er arrondissement n'est pas seulement fait d'histoire. Il est aussi un espace où coexistent de nombreuses cultures et croyances. La cathédrale Notre-Dame déploie son architecture romano-gothique. La pagode de l'Empereur de Jade porte fortement l'empreinte de la communauté chinoise. Le temple Mariamman éclate des couleurs de la communauté indienne. À cela s'ajoutent l'église Huyện Sỹ, l'église Tân Định et sa célèbre façade rose, ainsi que les pagodes An Lạc et Linh Sơn, paisibles malgré l'agitation des rues.



Photo : Temple hindou Mariamman

Ce que j'aime dans cette terre ne tient pas seulement à la beauté de ses monuments, mais à la manière presque naturelle dont tous coexistent. Tant de religions, tant de communautés humaines partagent un territoire restreint et, malgré cela, parviennent à vivre ensemble avec une étonnante harmonie. Saïgon semble posséder une générosité à sa mesure : celui qui arrive y trouve assez vite une place, celui qui y reste longtemps finit souvent par considérer cette ville comme une patrie.

UN 1^{er} ARRONDISSEMENT QU'AUUCUNE CARTE NE SAURAIT MESURER

Les amateurs d'art peuvent pousser la porte du Musée des Beaux-Arts, du Musée de la Ville ou de The Factory pour découvrir des espaces consacrés à la création

contemporaine. Les familles avec de jeunes enfants disposent du Jardin botanique et zoologique, de Snow Town Saigon, de Jump Arena ou de TiniWorld, avec leurs nombreuses activités de loisirs et de découverte. Pour un après-midi plus tranquille, il suffit de se promener dans la rue du Livre Nguyễn Văn Bình, de lire quelques pages à l'ombre des arbres ou de traverser paisiblement l'esplanade. Cela suffit déjà à rendre l'esprit plus léger.

Et pour ceux qui préfèrent explorer d'autres couleurs de la ville, le 1er arrondissement a encore de quoi retenir longtemps les pas. La rue occidentale Bùi Viện s'embrase dès la nuit tombée. La ruelle Lost in Hong Kong cultive une atmosphère rétro sous ses néons. Little Japan Town recrée un parfum de Japon au cœur de Saïgon, tandis que le Marché russe laisse flotter quelque chose d'Europe de l'Est. Chaque lieu possède sa tonalité, son histoire. Mis bout à bout, tous composent pourtant un Saïgon à la fois familier et dépaysant, profondément singulier, impossible à confondre avec une autre ville.

Je reste convaincu que cet endroit n'a jamais été une simple unité administrative. Il est une strate du temps, un lieu où les souvenirs de générations entières se sont déposés silencieusement les uns sur les autres, comme les couches d'alluvions qui épaississent peu à peu les rives de la rivière de Saïgon. Les appellations peuvent changer, les frontières administratives seront peut-être redessinées encore, mais l'âme de la terre et la chaleur humaine, elles, restent là, en silence. Bien des choses ont disparu des cartes et continuent pourtant de vivre très longtemps dans la mémoire. Et parfois, c'est précisément la mémoire qui définit un lieu avec plus de force et de durée que n'importe quelle frontière tracée sur le papier.

Essai 3

SOUS LES PAS DE SAÏGON S'ÉTEND UN TERRITOIRE DE MÉMOIRE

TRACES D'ANCIENNES CITADELLES, OMBRES D'UNE TERRE DISPARUE

Aujourd'hui encore, je me suis remis à suivre en silence les vestiges anciens de Saïgon. De Thành Quy à Thành Phụng, puis jusqu'au grand retranchement de Chí Hòa, avant de faire halte au fort de Cây Mai, mes pas se sont enchaînés lentement du 1er arrondissement vers le 5e, Chợ Lớn, puis ont remonté vers les 10e et 11e arrondissements avant de gagner Tân Bình. Plus j'avancais, plus j'avais l'impression d'être tiré en arrière, vers un Saïgon disparu. Les fortifications d'autrefois ne subsistent plus à la surface du sol. Elles ne vivent désormais que dans de vieux livres d'histoire, quelques photographies fanées et jusque dans le nom de certaines rues, de certains carrefours que l'on prononce chaque jour sans que presque personne ne se souvienne encore de leur origine.

Autrefois, deux grandes citadelles édifiées par la dynastie des Nguyễn se dressaient ici pour défendre le Sud. Après tant de guerres, de soulèvements et de bouleversements, il n'en reste aujourd'hui pas même une brique intacte. Notre pays semble avoir toujours connu ce destin-là. Ce qui est fait de terre ou de bois résiste mal à la guerre et aux convulsions de l'histoire. Il suffit qu'une tempête politique passe, et les traces matérielles s'effacent presque entièrement. Pourtant, certaines choses que l'on croyait perdues demeurent en silence dans la mémoire du sol et dans les mots des hommes. Les noms qui ont survécu

ne servent pas seulement à désigner un lieu. Ils ressemblent à de petits rappels discrets : ici, il y eut autrefois quelque chose qui mérite encore d'être retenu. J'ai toujours pensé que certains monuments peuvent disparaître de la surface de la terre tout en restant solidement debout dans la mémoire d'une ville. Et ce sont peut-être ces souvenirs-là qui constituent les fondations les plus durables, celles que le temps efface le moins facilement.

THÀNH QUY, L'OMBRE DU BÁT QUÁI AU CŒUR DE LA VILLE

Il faut remonter très loin, jusqu'en 1623, lorsque les seigneurs Nguyễn établirent des postes de perception à Bến Nghé et à Sài Gòn, là où se trouvent aujourd'hui les 1er et 5e arrondissements. En 1679, un poste militaire fut installé à Tân Mỹ, près de l'actuel carrefour Cổng Quỳnh, Nguyễn Trãi. À partir de 1680, des Minh Hương vinrent s'établir ici, défricher la terre et fonder des hameaux. Puis, en 1698, Nguyễn Hữu Cảnh fut envoyé en mission d'inspection dans le Sud. Constatant que la région avait déjà été largement mise en valeur et comptait plus de quarante mille foyers, il institua le phủ de Gia Định, divisé en deux districts, Phước Long et Tân Bình, sur un territoire d'environ trente mille kilomètres carrés. C'est à partir de là que le nom de Gia Định prit véritablement forme. Peu à peu, la juridiction de Gia Định s'étendit à cinq grandes divisions administratives, depuis Saïgon jusqu'à Hà Tiên.

La région ne devait pas rester longtemps en paix. Pendant près de dix ans, de 1776 à 1783, les seigneurs Nguyễn et les Tây Sơn se disputèrent Gia Định, la prenant,

la perdant, puis la reprenant dans un cycle sans fin. Ce va-et-vient se répéta encore et encore sur cette terre. Puis, au huitième mois de l'année Mậu Thân, tandis que les Tây Sơn étaient occupés au nord à faire face aux armées Qing, Nguyễn Ánh profita de la situation pour reprendre Saïgon. À partir de ce moment, il décida d'y construire une citadelle et d'en faire une base durable pour préparer la suite.

En 1790 naquit la citadelle de Bát Quái, construite dans le village de Tân Khai d'après les plans d'un Français, Olivier de Puymanel. Son architecture mêlait influences orientales et occidentales, tandis que son plan à huit côtés lui valut le nom de Bát Quái. Vue sur une carte, elle ressemblait cependant à une gigantesque tortue, si bien que la population prit l'habitude de l'appeler Thành Quy, la Citadelle de la Tortue. Trente mille ouvriers et habitants réquisitionnés y laissèrent leur sueur. Rien que ce chiffre suffit à mesurer l'effort immense consenti par les générations d'autrefois pour élever une forteresse qui, au bout du compte, ne devait même pas survivre un demi-siècle.

La citadelle avait été bâtie selon le système de Vauban, avec trois lignes de défense particulièrement solides. À l'intérieur s'élevait un mur de pierre de plus de six mètres. Au-delà, un fossé profond de près de sept mètres et large de soixante-seize mètres. Enfin venait un rempart de terre dont le périmètre approchait quatre kilomètres. Les huit portes portaient des noms empruntés aux huit trigrammes : Càn Nguyên, Ly Minh, Khôn Hậu, Khảm Hiên, Chấn Hanh, Cầm Chí, Tốn Thuận, Đoài Duyệt. Rien qu'à les entendre, on perçoit l'intention de mêler stratégie défensive et conception orientale du feng shui jusque dans la disposition même de la forteresse. Sous le règne de Minh

Mạng, les noms des portes furent modifiés, mais l'esprit du lieu resta le même.

Ce qui est étrange, c'est qu'à partir du moment où la citadelle de Bát Quái fut achevée, les Tây Sơn ne lancèrent plus aucune attaque contre Gia Định. Il arrive qu'une forteresse gagne sans même combattre. Il suffit qu'elle se dresse là, assez imposante pour faire hésiter l'adversaire. Et pourtant, cette forteresse que l'ennemi extérieur n'avait pu prendre finit par s'effondrer à cause d'un homme de l'intérieur. En 1833, Lê Văn Khôi, fils adoptif de Lê Văn Duyệt, s'empara de la citadelle et en fit la base de son insurrection contre la cour. Il fallut mobiliser plusieurs dizaines de milliers de soldats et maintenir le siège pendant deux années entières avant de venir à bout des défenseurs, tant la place disposait d'armes et de provisions. En 1836, elle fut définitivement rasée et remplacée par une forteresse plus petite.

Ce qui subsiste aujourd'hui de Thành Quy n'est plus que fragments enfouis. En 1926, lors de travaux de fondation à l'angle des rues Tự Do et Gia Long, aujourd'hui Đồng Khởi et Lý Tự Trọng, on découvrit des blocs de latérite hexagonaux que l'on supposa appartenir au soubassement de l'ancienne enceinte. En 1935, des fouilles effectuées dans le secteur de l'hôpital Đồn Đất révélèrent des vestiges similaires. Selon Trương Vĩnh Ký, le centre de la citadelle se trouvait à l'emplacement même de l'actuelle cathédrale Notre-Dame. Lorsque l'on creusa les fondations de l'église, les ouvriers rencontrèrent une couche de cendres et de charbon épaisse d'une trentaine de centimètres, mêlée à des sapèques et des monnaies de zinc fondues par le feu jusqu'à former des blocs, ainsi qu'à des boulets de fonte et de pierre. Il s'agissait vraisemblablement des restes du dépôt de vivres de Lê Văn Khôi, incendié en 1835.

Aujourd'hui, lorsque je me tiens devant Notre-Dame, près de la statue de la Vierge, au milieu des passants qui bavardent, rient et prennent des photos, je me demande combien savent qu'ils marchent au-dessus des cendres d'un siège qui dura deux ans.

La citadelle se trouvait au centre d'un réseau serré de voies terrestres et fluviales. Les routes conduisaient vers le Cambodge, vers l'Ouest, vers Đồng Nai. La rivière de Saïgon servait à la fois de protection et de voie commerciale, tandis que les ateliers de Ba Son jouaient le rôle d'avant-poste. S'y ajoutaient les canaux de Thị Nghè, Bến Nghé, Kênh Tẻ et Tàu Hủ, qui reliaient la ville au delta et acheminaient le riz nécessaire à une agglomération en plein essor. Tout autour de la citadelle, rues commerçantes, marchés et ateliers se développèrent. Des Chinois venus de Hà Tiên et Định Quán, fuyant les troubles, s'installèrent eux aussi dans la région, qui devint progressivement Chợ Lớn. En 1819, la population atteignait déjà cent quatre-vingt mille habitants autochtones, auxquels s'ajoutaient dix mille Chinois. Une population considérable pour une terre mise en valeur depuis moins d'un siècle.

THÀNH PHỤNG, L'ENFANT VENU APRÈS, AU DESTIN TROP COURT

La nouvelle citadelle, construite en 1836, occupait une partie de l'ancienne enceinte, dans son secteur nord-est. Plus petite, plus régulière, plus carrée, elle fut appelée Thành Phụng, ou citadelle de Gia Định. Si l'on reporte son emplacement sur le plan actuel, elle se trouvait entre les rues Nguyễn Du, Mạc Đĩnh Chi, Nguyễn Đình Chiểu et Nguyễn Bình Khiêm, dans le 1er arrondissement. Dix mille

soldats, auxquels s'ajoutèrent des habitants des quatre provinces de Gia Định, Biên Hòa, Vĩnh Long et Định Tường, travaillèrent sans relâche pendant deux mois pour l'élever.

Comparée à sa grande sœur, la citadelle de Bát Quái, Thành Phụng faisait presque figure de modèle réduit. Son périmètre n'atteignait pas deux mille mètres, ses murs ne dépassaient pas cinq mètres de hauteur, le fossé mesurait cinquante-deux mètres de large, et l'ensemble ne comptait plus que quatre bastions au lieu de huit. On conserva le principe de fortification à la Vauban, mais dans des proportions nettement réduites. Peut-être la cour craignait-elle de voir renaître une rébellion semblable à celle qui venait d'être écrasée. Peut-être aussi les ressources et les forces humaines avaient-elles été trop éprouvées par les événements précédents.

La fragilité de la nouvelle citadelle apparut dès qu'elle dut faire face à un adversaire véritablement redoutable. En février 1859, les troupes françaises attaquèrent Gia Định et s'en emparèrent en une seule journée. Lê Tú, magistrat provincial, et le gouverneur militaire Vũ Duy Ninh se suicidèrent, tandis que les autres officiers se repliaient vers Tây Thái. En mars de la même année, les Français firent sauter trente-deux charges de mines puis mirent le feu à la place. Thành Phụng fut réduite à un tas de briques en une seule opération. Les flammes consumèrent deux mille fusils, sabres et armes anciennes, quatre-vingt-cinq caisses de poudre, des réserves de riz suffisantes pour nourrir six ou sept mille personnes pendant une année entière, ainsi qu'une quantité de monnaie locale estimée à cent mille francs. La citadelle brûla pendant près d'une semaine tant les greniers regorgeaient de riz.

Voilà comment une forteresse élevée avec la sueur des habitants de quatre provinces, et qui n'avait pas encore vingt-trois ans, put devenir cendre en l'espace d'une matinée. Si Thành Quy portait la marque de la pensée militaire occidentale, Thành Phụng avait été entièrement conçue et édifée par des Vietnamiens, comme une affirmation de volonté et d'autonomie. Mais la volonté, hélas, ne suffit pas toujours devant les canons. Les quarante-cinq années de Thành Quy et les vingt-trois de Thành Phụng n'atteignent même pas soixante-dix ans à elles deux. Et pourtant, elles ont suffi à inscrire dans l'histoire du Sud une trace qui ne s'est pas effacée. Aujourd'hui, il ne reste guère qu'une peinture représentant l'assaut français, ainsi que quelques vestiges épars le long de la rue Đinh Tiên Hoàng, près des ateliers de Ba Son.

LE GRAND RETRANCHEMENT DE CHÍ HÒA, LE DERNIER DOS DRESSÉ POUR FAIRE BARRAGE

Après la perte de la citadelle de Gia Định, la cour ne voulut pas céder. En 1860, l'empereur Tự Đức envoya Nguyễn Tri Phương dans le Sud avec pour mission d'organiser la défense. Celui-ci transforma le petit poste de Chí Hòa, précédemment établi par le général Tôn Thất Hiệp, en un immense retranchement de trois mille mètres de long sur mille de large, divisé en cinq secteurs. Les remparts, faits de terre et de latérite, mesuraient trois mètres et demi de haut et deux mètres d'épaisseur, percés d'innombrables meurtrières. À l'extérieur, on avait ajouté palissades de bambou, fosses garnies de pieux et mares artificielles formant un réseau complexe. Cent cinquante canons étaient installés sur les murs, tandis que les effectifs

atteignaient vingt mille soldats réguliers, renforcés par dix mille miliciens.

L'emplacement n'avait pas été choisi au hasard. Si l'on établit le grand retranchement à Chí Hòa, Phú Thọ, le long du Nhiêu Lộc, c'était pour trois raisons. D'abord, on pouvait ainsi couper les voies de ravitaillement françaises venant du delta du Mékong vers Saïgon et Chợ Lớn. Ensuite, l'endroit permettait aux troupes arrivant de Gò Công et Mỹ Tho de transporter plus facilement vivres et renforts. Enfin, au nord s'étendait la région des Dix-Huit Villages aux Jardins de Bétel, terre difficile, réputée pour le courage et la fidélité de sa population, qui pouvait servir de solide arrière-base. Sur une carte, le grand retranchement évoquait un athlète ouvrant les bras pour étreindre Saïgon et Chợ Lớn, avec l'intention de repousser les Français vers le fleuve et de les y enfermer jusqu'à l'épuisement.

Le 23 février 1861, l'amiral Charner lança l'assaut avec environ dix mille hommes et plusieurs bâtiments de guerre. Nguyễn Tri Phương dirigea près de douze mille soldats qui résistèrent avec acharnement, en particulier les 24 et 25 février. Mais l'écart technologique était trop grand. Les forces vietnamiennes durent se replier. Le grand retranchement tomba aux mains de l'ennemi avant d'être rasé.

Un officier français ayant participé directement aux combats écrivit que le fort de Kỳ Hòa était immense, construit selon un vaste plan quadrangulaire, avec des ouvrages défensifs avancés à deux angles. À l'arrière se trouvait une enceinte fermée appelée « fort du Milieu », qui servait d'issue arrière à l'ensemble du camp. L'intérieur était encore divisé en deux par un mur équipé de plates-formes de tir, de fossés et de pieux plantés en croix pour offrir une

ligne supplémentaire de défense. L'organisation était loin d'être sommaire. Elle reposait sur plusieurs couches successives, minutieusement pensées. Pourtant, les générations suivantes en virent aussi la faiblesse fatale. Le retranchement était trop vaste pour le nombre de défenseurs disponibles. Ses flancs étaient fragiles et seule la face tournée vers la rivière de Saïgon avait été véritablement renforcée, ce qui permettait à l'ennemi de contourner les positions, de frapper de côté ou de prendre les défenseurs à revers. Cent cinquante pièces d'artillerie auraient peut-être suffi à rendre une telle position formidable dans une guerre médiévale. Face à la puissance de feu moderne des forces alliées, elles ne pesaient presque rien.

Pendant près d'un an, trente mille soldats et habitants avaient sué pour bâtir cette ligne de défense. Elle tint un peu plus d'une journée avant de tomber. Les historiens des générations suivantes parlèrent sans détour d'une stratégie défensive désastreuse. Moi, j'hésite toujours devant ce genre de jugement. Comment reprocher quoi que ce soit aux anciens ? Ce que j'y vois surtout, c'est la tragédie d'une époque. Des hommes avaient placé tout leur effort, toute leur confiance, dans un mur de terre, alors que l'adversaire tenait déjà entre ses mains les armes d'un monde nouveau. Après la défaite, la cour de Huế sembla perdre tout repère. Elle envoya en hâte des renforts vers Biên Hòa, avant que le général chargé de la défense ne finisse lui-même par écrire à l'empereur qu'en l'état des affaires du royaume, il ne restait plus d'autre solution que la paix.

Une seule phrase. Mais on y entend toute l'impuissance d'une époque.

LE FORT DE CÂY MAI, D'UNE COLLINE PARFUMÉE À UN BASTION DE FEU ET DE SANG

Si les trois fortifications précédentes appartiennent tout entières au monde sévère de la guerre, la colline de Cây Mai, elle, commence par une histoire de fleurs, de poésie et de lettrés.

Autrefois, dans le secteur correspondant aujourd'hui à la rue Hùng Vương, dans le 5e arrondissement, s'élevait une butte sur laquelle poussaient sept vieux arbres appelés mai. Il ne s'agissait pas des abricotiers jaunes du Têt, mais d'une variété de nam mai, ou mai mù u, dont les fleurs n'avaient nul besoin de neige pour éclore et dont les feuilles abritaient un parfum léger. L'empereur Gia Long et les lettrés de son temps avaient classé cette colline parmi les dix plus beaux sites de Gia Định. Trịnh Hoài Đức, l'un des trois grands lettrés de Gia Định, en a laissé une description presque féérique : une butte dominant la plaine, la pagode Ân Tông dressée à son sommet, les cloches et les prières se répercutant la nuit dans la brume et la fumée, un ruisseau clair serpentant au pied de la colline, des jeunes femmes ramant au crépuscule pour cueillir des lotus, tandis que poètes et lettrés gravissaient les degrés avec leurs gourdes d'alcool pour improviser des vers qui semblaient encore garder le parfum des fleurs. Le cercle poétique Bạch Mai, auquel appartenaient notamment Phan Văn Trị, Bùì Hữu Nghĩa, Nguyễn Thông et Tôn Thọ Tường, en fit pendant un temps un lieu de rencontres littéraires et d'échanges poétiques, dans cette rare période de paix qui précéda l'arrivée des Français.

La colline occupait à l'origine l'emplacement d'un ancien temple ou sanctuaire khmer dont on distinguait encore les fondations. En 1816, lors de travaux de

restauration de la pagode, on mit au jour des briques, des tuiles et deux feuilles d'or gravées d'une représentation du Bouddha monté sur un éléphant. Il s'agissait peut-être d'objets rituels déposés là autrefois par des moines khmers pour protéger le lieu. Sous Minh Mạng, en raison d'un tabou portant sur le nom personnel de l'empereur, la pagode Ân Tông fut rebaptisée Mai Sơn. À la même époque, lorsque Nguyễn Tri Phương et Phan Thanh Giản vinrent dans le Sud, on fit construire à côté du temple un pavillon à étage appelé Phương đình.

Cette beauté paisible prit fin en 1858, lorsque les Français commencèrent à menacer Đà Nẵng avant de se tourner vers Gia Định en 1859. Des troupes de la cour venues de Định Tường et de Vĩnh Long montèrent en renfort et se regroupèrent autour de la pagode Cây Mai, mais durent elles aussi battre en retraite. En juillet 1860, les Français occupèrent définitivement la colline de Mai, transformèrent la pagode en position militaire et l'intégrèrent à une série de postes allant de Thị Nghè à Phú Lâm, ce qu'ils appelaient la « ligne des pagodes ». Cette chaîne devait servir de base à l'attaque contre le grand retranchement de Chí Hòa. Le fort de Cây Mai avait aussi une importance particulière parce qu'il permettait de contrôler la principale zone de production et de stockage du riz de toute la région. Les forces vietnamiennes tentèrent même de creuser des fossés pour isoler le fort du quartier chinois de Chợ Lớn et couper ainsi ses ravitaillements, sans succès.

À partir du moment où la pagode fut détruite pour devenir un poste militaire, une tradition populaire raconta que des esprits ne cessaient de tourmenter les soldats français, au point que le commandant dut faire venir un bonze de la pagode Giác Viên afin d'organiser une

cérémonie pour apaiser les morts. Personne ne peut dire aujourd'hui ce qu'il y avait de vrai dans cette histoire. Mais la façon dont elle s'est transmise de bouche à oreille me semble significative. C'était peut-être la manière, pour une communauté à qui l'on avait arraché un lieu sacré, d'en préserver une dernière part de dignité. On pouvait détruire la pagode. Mais nul ne pouvait confisquer la puissance sacrée du sol.

Plus tard, la pagode fut déplacée au pied de la colline, puis de nouveau transférée vers Bà Hom lorsque les projets d'aménagement urbain du début du XXe siècle l'exigèrent. Quant à la colline de Mai, elle est aujourd'hui occupée par une caserne. Il ne reste plus qu'un petit sanctuaire près d'un vieux tronc de mai dépérissant. Un vestige minuscule de l'un des dix paysages autrefois célébrés de Gia Định.

Un détail prête souvent à confusion. Les générations suivantes, entendant le mot « mai » dans le nom de la pagode, de la colline ou du cercle poétique, pensent spontanément au mai vàng, l'abricotier jaune du Tét. En réalité, il s'agissait du mai mù u, une espèce appartenant à la famille des Clusiacées, une fleur tout à fait différente. Cette simple homonymie a entretenu, au fil des siècles, bien des malentendus.

Après avoir parcouru ces quatre anciens lieux, j'ai soudain compris quelque chose. Citadelles, retranchements, pagodes, qu'ils aient été élevés en latérite ou en terre argileuse, conçus par le calcul militaire ou bâtis dans la ferveur religieuse, ont tous fini par céder devant le temps et les armes. Et pourtant, chose étrange, plus ils disparaissent du paysage, plus leurs noms semblent s'accrocher aux rues, aux carrefours, à la mémoire des

hommes. Notre-Dame se dresse sur les cendres de Thành Quy. Une caserne occupe aujourd'hui la terre fleurie de la colline de Mai. La rue Cách Mạng Tháng Tám traverse l'endroit où s'élevait autrefois la sanglante ligne de défense de Chí Hòa.

Le Saïgon d'aujourd'hui vit ainsi, couche après couche, sur les Saïgon qui ont disparu, chacune recouvrant la précédente comme les alluvions que le fleuve dépose année après année. Combien de passants s'arrêtent ? Combien savent que sous leurs semelles dort, silencieuse, toute une épaisseur d'histoire ? Après une journée à errer ainsi d'un lieu à l'autre, je suis rentré avec le cœur plus lourd. J'avais compris que cette terre n'était pas muette. Elle raconte simplement ses histoires dans une langue qu'il faut se pencher très près du sol pour réussir à entendre.

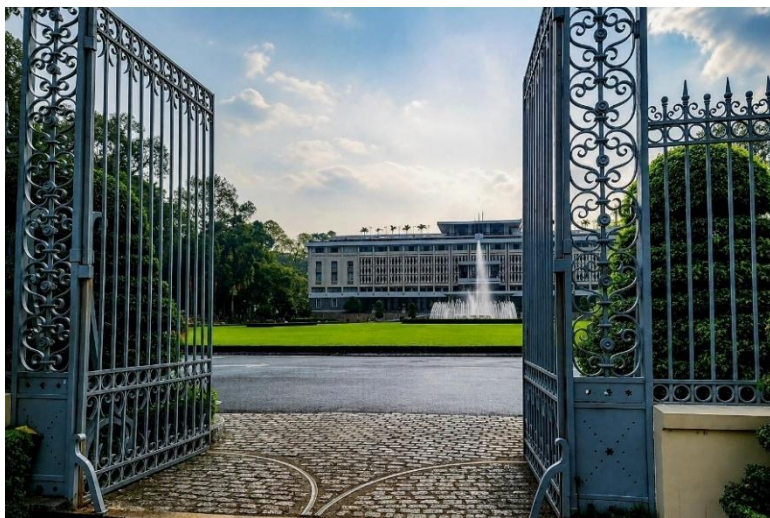


Photo : Palais de l'Indépendance

Essai 4

LES TRACES D'AUTREFOIS AU CŒUR DE LA VILLE

À lui seul, le 1er arrondissement de Saïgon suffit déjà à donner le vertige tant il regorge d'endroits où s'arrêter. À presque chaque carrefour, une histoire semble se tenir en retrait, cachée derrière le décor, comme si cette ville avait pris l'habitude d'enfouir son passé dans chaque brique, sous chaque feuillage. Alors autant commencer par ce qu'il y a de plus familier, une tasse de café le matin, puis, à partir de là, remonter tranquillement le cours du temps.

UN CAFÉ DERRIÈRE UN SYMBOLE

En 2025, lorsque je suis revenu à Saïgon, j'avais toujours cette habitude de prendre mon café du matin derrière le Palais de l'Indépendance. Deux cafés s'étirent de part et d'autre, portant les numéros 1 et 2, avec une entrée par la rue Huyền Trân Công Chúa. L'endroit est aéré, planté de nombreux arbres, et l'on peut y rester des heures à discuter avec des amis sans jamais vraiment se lasser. Le café s'adosse au mur d'une demeure qui a vu passer tant de bouleversements. Assis là, à écouter le café tomber goutte à goutte dans le verre, j'éprouve toujours une drôle de sensation, comme si le temps lui aussi se mettait soudain à couler plus lentement.

Le Palais de l'Indépendance est aujourd'hui classé monument national spécial. Mais si l'on remonte dans le temps, on comprend que le bâtiment que nous voyons aujourd'hui n'est pas né d'un seul geste pour demeurer

ensuite immobile. Il a changé de propriétaire, de nom, et même de destin au gré des tournants de l'histoire, comme un être humain condamné à vivre plusieurs vies.

L'histoire commence en 1863, lorsque les Français font construire une résidence baptisée palais Norodom. L'architecte Hermite en dessine les plans, les matériaux sont acheminés depuis la France, et l'on voit alors s'élever au milieu d'une Cochinchine encore largement sauvage un édifice d'une magnificence presque irréelle. Il passe ensuite entre les mains des gouverneurs généraux de l'Indochine, puis de l'armée japonaise en mars 1945. Après 1954, il prend le nom de Palais de l'Indépendance et devient le siège de travail du gouvernement de la République du Vietnam.

Mais ce premier palais avait lui aussi un destin malheureux. En 1962, il fut gravement endommagé par les bombes larguées par deux pilotes impliqués dans une tentative de coup d'État. Les dégâts étaient tels que le gouvernement de Saïgon décida finalement de le démolir entièrement et d'en reconstruire un nouveau.

La responsabilité du projet fut confiée à l'architecte Ngô Viết Thụ, un nom qui reviendra souvent plus loin. Les travaux commencèrent en 1962, sous la présidence de Ngô Đình Diệm. Mais la vie ne suit jamais docilement les plans des hommes. Le palais était encore en chantier lorsque Diệm fut assassiné par les putschistes le 2 novembre 1963. Ce fut finalement Nguyễn Văn Thiệu, alors président du Comité national de direction, qui présida la cérémonie d'inauguration en 1966. À partir de là, le Palais de l'Indépendance devint officiellement la résidence et le lieu de travail du président de la République du Vietnam. Nguyễn Văn Thiệu y vécut de 1967 à 1975.

Aujourd'hui, lorsque je regarde cet imposant bâtiment, avec ses quelque 20 000 m² de surface utile, ses 26 mètres de hauteur, ses trois niveaux principaux, ses deux mezzanines, ses deux sous-sols, sa terrasse équipée d'un hélicoptère, ses plus de cent salles ayant chacune une fonction bien précise, et sa salle des Banquets capable d'accueillir cinq cents personnes derrière des vitrages pare-balles de deux centimètres d'épaisseur, je mesure mieux le soin extraordinaire que les anciens mettaient dans la réalisation d'un édifice à vocation nationale. Rien que le réseau de sous-sols en béton armé, conçu pour résister à des bombardements lourds, avait contribué à porter le coût de la construction à 150 000 taëls d'or. On comprend alors jusqu'où pouvait aller, même en temps de guerre, la volonté d'un régime lorsqu'il entreprenait de bâtir un symbole.

Pourtant, ce qui me fascine le plus ici, ce ne sont pas les chiffres, mais la philosophie dissimulée dans les lignes mêmes de l'architecture. Vu du ciel, le palais dessine le caractère CÁT, 吉, qui signifie bon augure. La salle de Présentation des lettres de créance occupe le centre, tandis que l'étage supérieur forme le caractère KHẤU, 口, la bouche, symbole de liberté d'expression. Le mât du drapeau, dressé au milieu, compose le caractère TRUNG, 中, le centre. La toiture et ses lignes dessinent le caractère TAM, 三, qui, associé à d'autres éléments, finit par suggérer le caractère VU'ÔNG, 王, roi.

Ce qui pourrait sembler n'être qu'un assemblage froid de béton et d'acier devient alors une véritable page de littérature écrite dans le langage de l'architecture. À qui prend le temps de la lire, elle révèle tout un monde de pensée orientale.

Le domaine qui entoure le palais couvre douze hectares et abrite près de deux mille arbres appartenant à quatre-vingt-dix-neuf espèces. On y trouve de vieux trắc, des gổ đỏ, des giáng hương, des cẩm lai, des sao đen âgés de plusieurs siècles, ainsi qu'une collection de précieux arbres d'ornement façonnés selon des formes portant des noms imprégnés de culture confucéenne : Tam Cương Ngũ Thường, Ngũ Phúc, Trực Liên Chi, Quần Thụ, Thắt Hiền, Phự Tử Giao Chi... Quand je bois mon café derrière le mur de cette propriété, je me dis souvent que les anciens ne construisaient pas seulement une résidence pour y habiter ou gouverner. Ils glissaient dans chaque arbre, chaque courbe, chaque détail sculpté une certaine conception de l'existence, une façon de regarder le monde. Ce n'est donc pas pour rien que les visiteurs se disent encore : venir à Saïgon sans passer par le Palais de l'Indépendance, c'est comme ne pas avoir tout à fait mis les pieds à Saïgon.

UN PASSAGE SOUTERRAIN SECRET ET UNE AUTRE VIE DE PALAIS

Le 1er arrondissement possède bien d'autres demeures anciennes. Je poursuis donc mes pas vers le palais Gia Long, dans la rue Lý Tự Trọng, autrefois résidence du lieutenant-gouverneur général de l'Indochine. C'est aussi le seul palais dans lequel le président Ngô Đình Diệm ait vécu à deux moments différents : d'abord ici, à Gia Long, avant de s'installer plus tard au Palais de l'Indépendance.

L'histoire de ce bâtiment est même plus ancienne que celle de ce dernier. Les travaux débutèrent en 1885 et s'achevèrent en 1890. Le projet était dû à l'architecte

français Alfred Foulhoux, qui choisit un style néoclassique. À l'origine, l'édifice devait abriter le Musée du Commerce de Cochinchine et présenter les produits du pays. Mais le destin en décida autrement. À peine achevé, le bâtiment fut réquisitionné par Henri Éloi Danel, lieutenant-gouverneur général de l'Indochine, qui en fit sa résidence privée. Dès lors, il ne cessa de changer d'usage et d'occupant : palais du lieutenant-gouverneur, puis résidence du gouverneur de Cochinchine.

En 1945, au milieu des bouleversements, il changea même de mains quatre ou cinq fois en une seule année. Les Japonais renversèrent l'administration française et le remirent au gouvernement de Trần Trọng Kim, qui en fit le palais du Commissaire impérial pour la Cochinchine. Les Britanniques s'en emparèrent ensuite pour y installer la mission alliée. Puis le général français Leclerc l'utilisa comme siège provisoire du Haut-Commissariat. Peu de bâtiments peuvent se vanter d'avoir vu autant de régimes et de pouvoirs se succéder entre leurs murs en moins d'une année.

Après les accords de Genève, lorsque Ngô Đình Diệm revint à Saïgon pour prendre ses fonctions de Premier ministre, il installa provisoirement sa résidence officielle dans ce palais. Le chef de l'État Bảo Đại le rebaptisa alors palais Gia Long, en écho à la rue La Grandière qui, devant l'édifice, avait elle-même pris le nom de Gia Long. Après le référendum de 1955 qui déposa Bảo Đại, Diệm transforma le bâtiment en palais des Hôtes d'État. Puis, en 1962, lorsque l'un des angles du Palais de l'Indépendance fut détruit par un bombardement, toute la famille Ngô s'installa définitivement à Gia Long, pour y vivre et travailler jusqu'au coup d'État de 1963.

C'est pendant cette période, hantée par la peur d'un putsch ou d'un bombardement, que la famille Diệm imagina la construction d'un abri souterrain. Une fois encore, l'architecte Ngô Viết Thụ fut chargé des plans. Les travaux commencèrent en mai 1962 et s'achevèrent en octobre 1963, exactement un mois avant le renversement de Diệm. Le secret était tel que les documents administratifs n'osaient même pas nommer le chantier. Ils se contentaient d'indiquer : « travaux de construction au palais ».

J'ai eu l'occasion de venir ici à plusieurs reprises, notamment pour voir de mes propres yeux ce fameux tunnel dont on avait tant parlé. Les rumeurs affirmaient qu'il pouvait conduire très loin hors du palais, qu'il rejoignait même Chợ Lớn comme un véritable réseau souterrain.

En réalité, lorsque l'on observe les lieux de près, on découvre qu'il s'agissait simplement d'un abri antiaérien particulièrement solide, ni plus ni moins, comparable au bunker construit au Palais de l'Indépendance pour protéger le président des bombardements.

Il possédait toutefois deux véritables sorties de secours. L'une débouchait du côté de la rue Công Lý, l'autre vers Pasteur. Toutes deux étaient dissimulées dans la cour avant, sous la forme de petites structures de béton à peine plus hautes qu'un homme, fermées par de lourdes portes métalliques. Celui qui passait devant sans savoir n'aurait jamais deviné qu'il s'agissait de sorties d'évacuation.

Et, la veille même du coup d'État, ces issues furent réellement utilisées.

Diệm et son frère Nhu quittèrent discrètement le palais par la sortie donnant vers Pasteur. Ils gagnèrent ensuite l'Hôtel de Ville pour rencontrer Cao Xuân Vỹ et

discuter d'un refuge à Chợ Lớn. Ils passèrent un temps chez Mã Tuyên, chef d'une congrégation chinoise, dans l'espoir de pouvoir négocier avec les putschistes. Dans ses mémoires, le général Trần Văn Đôn raconte encore que les deux hommes « sortirent par l'arrière, du côté de la rue Lê Thánh Tôn, à bord d'un véhicule ordinaire... et avaient convenu de se retrouver au Đại Thế Giới, à Chợ Lớn ».

Je me représente alors ces deux hommes parmi les plus puissants du régime, obligés, au milieu de la nuit, de se glisser silencieusement par une porte basse au fond d'un bunker, puis de s'entasser dans un banal véhicule fermé comme de simples fugitifs.

Le pouvoir, parfois, tient vraiment à peu de chose.

Le bunker s'enfonçait à quatre mètres sous terre. Il était construit en béton armé avec environ 170 kilos d'acier par mètre cube. Certains murs atteignaient un mètre d'épaisseur. L'ensemble occupait près de 1 400 m² et comprenait six pièces reliées entre elles par des couloirs, conçues pour résister à une bombe de 500 kilos et aux tirs d'artillerie lourde.

Pourtant, lorsque Diệm fut renversé, le chantier n'était toujours pas totalement terminé. Le système de ventilation et de climatisation n'avait pas encore été installé. Certaines machines dormaient encore dans les entrepôts. Les travaux devaient durer dix-huit mois, mais l'histoire ne leur laissa pas le temps d'aller jusqu'au bout.

Après le coup d'État, le palais fut rénové pour servir de résidence au chef de l'État, avant d'abriter la Cour suprême de la République du Vietnam jusqu'au 30 avril 1975. Par la suite, la ville l'affecta à des activités culturelles et, à partir de 1978, il devint officiellement le Musée de la

Ville. En 2012, il fut classé monument national d'architecture et d'art.

Aujourd'hui, le musée se trouve au 65 Lý Tự Trọng, sur un domaine de près de deux hectares. Sa façade conserve ce mélange si particulier de formes européennes et asiatiques. Les niveaux supérieurs suivent des lignes nettement occidentales, tandis que la toiture reprend des courbes orientales.

Autrefois, deux statues représentant les déesses du Commerce et de l'Industrie encadraient l'entrée principale. En 1943, le gouverneur de Cochinchine Ernest Thimothée Hoeffel les fit supprimer pour faire construire un auvent.

Ce n'est qu'un détail, peut-être.

Mais il dit beaucoup de cette facilité avec laquelle une époque efface les traces laissées par la précédente, ne laissant aux générations futures que quelques fragments à recoller à l'aide de documents, et parfois d'un peu d'imagination.

À l'intérieur, je prends mon temps dans les salles d'exposition. La section consacrée à la nature et à l'archéologie raconte la vie des habitants d'il y a trois mille ans à travers des haches et des houes de pierre, des bijoux retrouvés à Giồng Cá Vồ ou Giồng Phệt. La salle de géographie et d'administration retrace le passage de Saïgon, ville de cinquante mille habitants, à une métropole de six millions. La section du port marchand raconte l'histoire du port de Saïgon, du marché Bến Thành et des anciens marchés.

La salle consacrée à la culture reconstitue les cérémonies de mariage traditionnelles de quatre peuples,

Việt, Chăm, Hoa et Khmer, ainsi que la coutume du bétel, le culte de la Déesse-Mère, du génie tutélaire du village, du Dieu de la Terre et du Dieu de la Fortune.

Au milieu de tous ces objets, je me dis qu'une ville capable de préserver ainsi à la fois le corps et l'âme de son passé a bien de la chance. Surtout à une époque où l'on construit pour démolir, puis où l'on démolit pour reconstruire, souvent sans le moindre scrupule.

L'HOMME QUI DESSINAIT SES RÊVES EN PIERRE ET EN BRIQUE

Parler du Palais de l'Indépendance ou du bunker de Gia Long sans évoquer Ngô Viết Thụ serait une omission regrettable. Il naquit le 17 septembre 1926 dans le village de Lang Xá, à Thừa Thiên Huế, et mourut brutalement d'un accident vasculaire cérébral le 9 mars 2000, chez lui, dans le 3^e arrondissement de Saïgon.

Sa vie, lorsqu'on la regarde dans son ensemble, reflète à elle seule une bonne part des bouleversements traversés par le pays.

En 1948, alors qu'il suivait encore les classes préparatoires d'architecture à Đà Lạt, il épousa Võ Thị Cơ. Ils eurent huit enfants, parmi lesquels le docteur Ngô Viết Nam Sơn, qui poursuivit plus tard la voie de son père en devenant architecte et urbaniste.

De 1950 à 1955, Ngô Viết Thụ poursuivit ses études d'architecture, puis remporta en 1955 le Grand Prix de Rome, une distinction prestigieuse à laquelle bien peu pouvaient prétendre. Pendant les trois années suivantes, il séjourna à la Villa Médicis, à Rome, au sein de l'Académie

de France. Les expositions organisées chaque année par les lauréats du Prix de Rome accueillèrent jusque dans leurs inaugurations les présidents français et italien.

En 1960, à l'invitation du président Ngô Đình Diệm, il rentra au pays et ouvrit des bureaux de conseil en architecture au 104 Nguyễn Du et au 8 Nguyễn Huệ. Il nourrit un temps le projet d'unir Saïgon et Chợ Lớn autour d'un nouveau centre administratif national. Faute de budget et rattrapé par la situation politique, le projet ne vit jamais le jour, comme tant d'autres rêves d'architecture demeurés inachevés dans sa vie.

En 1962, il devint le premier Asiatique élu membre honoraire de l'American Institute of Architects, rejoignant des noms prestigieux comme Arne Jacobsen ou Steen Eiler Rasmussen.

La liste des projets qu'il a laissés derrière lui est impressionnante : le Palais de l'Indépendance, l'Université de Huế, l'Institut nucléaire de Đà Lạt, la cathédrale de Phú Cam, le marché de Đà Lạt, l'Université d'Agriculture de Saïgon, l'École normale supérieure de Huế, la Faculté de médecine de Saïgon, sans compter des dizaines de plans d'urbanisme et de projets de nouvelles capitales provinciales dans le Sud.

Après 1975, il resta au Vietnam. Il passa par les camps de rééducation, puis reprit malgré tout son métier. Il dessina le service hydraulique de Đắk Lắk, l'hôpital de Sông Bé, l'hôtel Century de Huế, esquissa la pagode Trúc Lâm de Đà Lạt, participa aux projets d'urbanisme de Hanoï et Hải Phòng et fut membre du jury international du concours d'aménagement du Sud de Saïgon en 1993.

Un homme qui avait autrefois dessiné l'un des symboles d'un régime continua donc, sans bruit, à tenir son crayon pour un pays dont le drapeau avait changé.

C'est peut-être cela, la véritable force d'un artiste : ne pas laisser la politique briser l'instrument avec lequel il crée.

Et l'architecture n'était même pas son seul talent.

Ngô Viết Thụ peignait également. Sa série Sơn hà cẩm tú, composée de sept tableaux accrochés au Palais de l'Indépendance, compte des œuvres de deux mètres de long sur un mètre de large. Il pratiquait aussi la sculpture. Il jouait du đàn nguyệt, du đàn tranh, du đàn kìm, de la flûte, et écrivit encore des centaines de poèmes. Un homme d'une telle richesse artistique, qui passa toute son existence à concevoir des édifices d'ampleur nationale, finit pourtant ses jours discrètement, dans sa propre maison. Les êtres véritablement doués mènent souvent une vie étonnamment simple. Ils réservent l'extraordinaire à leurs œuvres.

LE CARREFOUR DES LÉGENDES

Lorsque l'on traverse les grandes artères du centre, il arrive presque inévitablement qu'on voie apparaître au loin Hồ Con Rùa, le Lac de la Tortue.

En réalité, ce n'est qu'un rond-point.

Mais il porte en lui tout un épais volume de légendes.

Son nom officiel est Công trường Quốc tế, la Place Internationale. Il se trouve au croisement des rues Võ Văn Tần, Phạm Ngọc Thạch et Trần Cao Vân. Le jour, c'est un carrefour giratoire. La nuit, il se transforme en un véritable

quartier de restauration. Les cafés se serrent les uns contre les autres autour de la place, les guirlandes lumineuses scintillent et, le week-end, les fontaines s'illuminent de toutes les couleurs.

J'aime encore m'y arrêter pour boire un café avec des amis. Je regarde le flot des motos tourner autour du rond-point et je me demande combien de générations de Saïgonnais se sont assises exactement comme nous, au même endroit, alors même que les rues autour d'eux portaient d'autres noms.

Ce lieu a connu tant de métamorphoses qu'on finirait presque par en perdre le compte.

En 1790, il correspondait à la porte Khảm Khuyết de la citadelle de Bát Quái. Sous l'empereur Minh Mạng, cette porte prit le nom de Vọng Khuyết. En 1837, après l'écrasement de la révolte de Lê Văn Khôi, l'ancienne forteresse fut détruite et remplacée par la citadelle plus petite de Thành Phụng. L'emplacement de l'ancienne porte se retrouva alors hors des nouveaux remparts.

Les Français prirent la place et rasèrent les fortifications en 1859. Lorsqu'ils réorganisèrent la ville en 1862, le site devint l'extrémité d'une voie simplement désignée par le numéro 16, qui deviendrait plus tard la célèbre rue Catinat.

En 1878, un château d'eau fut construit exactement à cet endroit afin d'alimenter les habitants du quartier. Il resta en service jusqu'en 1921, date à laquelle il fut démoli parce qu'il ne suffisait plus aux besoins d'une ville en croissance.

Le lieu devint alors un carrefour baptisé place Maréchal Joffre. Les Français y installèrent ensuite un monument composé de trois soldats de bronze et d'un petit bassin, destiné à commémorer la conquête de l'Indochine. Les habitants l'appelaient volontiers Công trường Ba Hình, la Place aux Trois Figures.

Le monument subsista jusqu'en 1956, avant d'être supprimé par le gouvernement de la République du Vietnam. Seul demeura le petit bassin et le carrefour fut rebaptisé Công trường Chiến Sĩ, place des Combattants.

Le Hồ Con Rùa que nous connaissons aujourd'hui aurait été construit en 1965 selon certaines sources, en 1967 selon d'autres, d'après un projet de l'architecte Nguyễn Kỳ retenu à l'issue d'un concours. Entre 1970 et 1974, le site fut encore remanié. On y ajouta cinq grands piliers de béton dressés comme les doigts d'une main ouverte, ou comme des pétales soutenant le cœur d'une fleur. La tour principale culminait à trente-quatre mètres. Le rond-point mesurait près de cent mètres de diamètre. Le bassin octogonal était équipé de fontaines et quatre passerelles piétonnes en spirale conduisaient vers le monument central.

C'est là que se trouvait autrefois une tortue en alliage portant sur son dos une stèle où figuraient les noms des pays ayant reconnu la République du Vietnam. C'est de cette sculpture que vint l'appellation populaire Hồ Con Rùa, « le Lac de la Tortue », même si le nom officiel de l'époque était Công trường Chiến Sĩ Tự Do, la Place des Combattants de la Liberté, avant de devenir Công trường Quốc tế en 1972.

Mais ce qui a inscrit Hồ Con Rùa dans la mémoire collective n'est pas tant son architecture que toute la légende de feng shui qui s'est développée autour de lui.

On raconte qu'en 1967, lorsque le général Nguyễn Văn Thiệu devint président, il fit venir un maître chinois de géomancie afin d'examiner la configuration du terrain autour du Palais de l'Indépendance. Le maître aurait affirmé que le palais se trouvait sur une veine du dragon. La tête du dragon correspondait au Palais de l'Indépendance, tandis que sa queue se trouvait précisément à la place des Combattants. Or une queue de dragon remue, disait-il, et une carrière politique ne saurait durer tant qu'elle n'est pas immobilisée.

Il aurait donc fallu installer une grande tortue pour la maintenir en place.

De là vint la rumeur selon laquelle la haute tour dressée au milieu du bassin serait comme une épée, ou comme un gigantesque clou planté profondément dans le sol pour fixer la veine du dragon, tandis que l'ensemble du bassin, conçu comme un diagramme du bát quái, devait préserver l'équilibre entre le yin et le yang.

L'histoire est séduisante.

Mais la tortue elle-même n'eut guère une existence paisible.

Dans la nuit du 1er avril 1976, une explosion détruisit à la fois la stèle et la sculpture en alliage. Selon les autorités de l'époque, l'attentat aurait été commis par un groupe d'opposants désireux de « libérer la queue du dragon ». L'affaire inspira même, en 1985, un film portant le même titre, à l'époque où triomphaient ces productions populaires

que l'on surnommait les « films instantanés ». La tortue disparut. Mais son nom resta. Il s'est accroché à cet endroit avec une ténacité étonnante, comme pour rappeler que certaines choses peuvent être pulvérisées à l'explosif sans jamais être effacées de la mémoire collective d'une ville.

Lorsque je m'assieds à Hồ Con Rùa un soir, au milieu de la foule qui passe sans cesse, je me surprends souvent à penser à ce petit rond-point. Il a traversé les noms successifs de tant de régimes, vu partir et arriver tant de générations, et, finalement, le nom sous lequel tout le monde le connaît aujourd'hui est celui que le peuple avait donné à une tortue qui n'existe même plus. Ce qui vit le plus longtemps avec un lieu n'est pas nécessairement le plus monumental. Ce sont les histoires que les hommes se transmettent, d'une génération à l'autre, autour d'un café, sous l'ombre d'un arbre, au milieu du bruit des moteurs et de cette rumeur incessante d'un Saïgon qui ne sait décidément jamais dormir.

Nous n'avons pourtant parcouru que quelques endroits du 1er arrondissement, et voilà déjà cet essai devenu si long. Arrêtons-nous donc ici pour aujourd'hui. Les autres lieux attendront une prochaine promenade.



Photo : Hôtel de Ville de Saïgon

Essai 5

UN APRÈS-MIDI À REMONTER LÊ THÁNH TÔN FACE AU SOLEIL

Un après-midi, alors que le soleil s'attardait encore sur les vieilles toitures, je suis reparti marcher dans les rues pour écrire sur Saïgon. J'ai commencé par la rue Lê Thánh Tôn, derrière le marché Bến Thành, mais au lieu de suivre le mouvement naturel de la circulation, je suis parti dans l'autre sens, tranquillement, vers le 3^e arrondissement. Marcher à contre-courant a quelque chose de juste, finalement, puisque la mémoire, elle non plus, n'a jamais accepté d'avancer dans une seule direction.

L'ANCIEN HÔTEL DE VILLE AU BOUT DE NGUYỄN HUỆ

Je voudrais commencer par un vieil édifice qui abrite aujourd'hui le siège du Comité populaire, au 86 Lê Thánh Tôn, dans le quartier de Sài Gòn. Il se dresse avec majesté à l'extrémité de Nguyễn Huệ, tourné vers la rivière. Sa construction commença en 1898 et demanda dix longues années avant son achèvement. Inauguré en 1909, le bâtiment fut dessiné par l'architecte Fernand Gardès, qui s'inspira de l'Hôtel de Ville de Paris et de certains beffrois du nord de la France. À l'époque coloniale, on l'appelait officiellement Hôtel de ville, tandis que les habitants disaient familièrement Dinh xã Tây, le « palais municipal des Français ». Sous la République du Vietnam, il prit le nom de Tòa Đô Chánh Sài Gòn, l'Hôtel de Ville de Saïgon, où les responsables de la capitale venaient régler les affaires administratives.

Le domaine couvre environ sept mille cinq cents mètres carrés et possède trois façades donnant sur Đồng Khởi, Lê Thánh Tôn et Pasteur. À l'origine, le bâtiment ne comprenait qu'un corps central avec son grand hall et sa tour d'horloge dressée au-dessus, encadré de deux ailes basses d'un seul étage. Ce n'est que vers les années 1940 que l'on ajouta un niveau supplémentaire à ces deux ailes.

Près du sommet de la tour, une horloge ronde continue depuis plus d'un siècle à tourner avec une régularité tranquille. Au centre de la façade apparaît un relief représentant une déesse accompagnée de deux petits anges maîtrisant des bêtes sauvages. C'est la figure de Marianne, symbole de liberté, d'égalité et de fraternité, que les Français avaient emportée avec eux jusque dans leurs bagages coloniaux.

La façade elle-même ressemble à un tableau où se rencontrent plusieurs langages architecturaux : la solennité baroque, la délicatesse décorative du rococo, les ferronneries sinueuses de l'Art nouveau. Des colonnes corinthiennes soutiennent les étages, entrecoupées d'ouvertures cintrées qui laissent entrer l'air. Tout autour de l'axe central se déploient guirlandes florales, feuillages, visages humains, têtes de lions, comme une partition musicale sculptée dans la pierre. Le portail principal est composé de cinq arcs successifs, fermés par des grilles finement ouvragées. L'entrée secondaire du 86B se montre plus sobre, ornée seulement de quelques guirlandes stylisées.

Une fois le portail franchi, on pénètre dans le grand hall. Là, plafonds et murs sont presque entièrement couverts de motifs floraux d'inspiration Louis XV, auxquels se mêlent des vitraux colorés qui accrochent la lumière.

En 1966, derrière l'ancien Hôtel de Ville de Saïgon, trois nouveaux bâtiments de quatre étages furent construits pour accueillir les différents services administratifs. Puis vinrent restaurations et agrandissements successifs. En 1990, on ajouta une aile de deux niveaux sur la gauche ; en 1998, une autre construction fut élevée le long de la rue Pasteur. En 2005, on fit même venir des spécialistes de l'éclairage de Lyon afin de concevoir la mise en lumière nocturne de l'édifice, qui, depuis, brille magnifiquement une fois la nuit tombée.

En 2016 et 2017, un parking souterrain fut encore aménagé du côté de Đồng Khởi, avec un petit jardin installé en surface pour permettre aux passants de se promener. En 2020, le bâtiment fut classé monument national d'architecture et d'art. Et ce n'est qu'en 2023 qu'il ouvrit pour

la première fois ses portes aux visiteurs. Avant cela, ceux qui passaient devant ne pouvaient guère que rester à distance, le regarder, ou s'arrêter quelques minutes pour prendre une photographie souvenir.

Plus d'un siècle s'est écoulé, et l'aspect extérieur de l'édifice est demeuré presque intact. Seul l'intérieur a été quelque peu adapté aux changements d'époque. Qu'une construction parvienne ainsi à garder son visage à travers tant de troubles et de bouleversements, c'est déjà une forme de bénédiction accordée à un lieu. Ce n'est jamais chose ordinaire.

UNE VIEILLE PAGE DE LIVRE AU MILIEU DE LA VILLE

En quittant l'ancien Hôtel de Ville et en poursuivant encore un peu, on arrive à la Bibliothèque générale des sciences, au 69 Lý Tự Trọng, prise entre les rues Lý Tự Trọng, Lê Thánh Tôn, Nguyễn Trung Trực et Nam Kỳ Khởi Nghĩa. Elle est considérée comme l'une des plus anciennes bibliothèques du pays.

À l'époque où nous portions encore nos livres sous le bras pour aller étudier, qui n'était pas passé par ici ? Pourtant, pour être franc, je fréquentais plus volontiers la petite Bibliothèque des sciences sociales, toute proche, dont on disait qu'elle avait autrefois eu des liens avec l'École française d'Extrême-Orient. Elle possédait un fonds particulièrement riche en sciences humaines et sociales. On pouvait emprunter une pile entière d'ouvrages, s'installer dans la salle de lecture et y passer des heures. De temps en temps, je croisais une connaissance du milieu de la

recherche. On se saluait d'un signe de tête, puis chacun retournait à ses affaires.

L'histoire de cette bibliothèque remonte à 1868, lorsque le gouverneur de Cochinchine Gustave Ohier créa une Bibliothèque documentaire du Gouvernement destinée aux deux Conseils de guerre. En 1882, elle devint la première bibliothèque publique du Vietnam, mais son activité resta modeste faute de moyens. En 1902, elle prit le nom de Bibliothèque de Cochinchine, également appelée Bibliothèque de Saïgon, et fut installée au Dinh Thượng Thơ, rue de La Grandière.

En 1909, elle comptait déjà dix mille ouvrages consacrés au droit, à l'histoire ou à la littérature. En 1919, elle déménagea de nouveau et partagea ses locaux avec les Archives, mais l'espace resta trop exigu pour accueillir une bibliothèque digne de ce nom.

La vie de cette institution continua alors de suivre les soubresauts du pays. En 1946, elle fut confiée au gouvernement de la Cochinchine autonome. En 1949, elle devint la Bibliothèque du Sud, avec Đoàn Quang Tấn comme premier bibliothécaire. En 1955, dix-sept mille ouvrages précieux et trente-cinq mille documents issus du dépôt légal de la Bibliothèque générale de Hanoï furent transférés vers le Sud. Ils servirent à constituer la Bibliothèque générale rattachée à l'Université de Saïgon.

En 1959 naquit la Bibliothèque nationale, désormais distincte de la Bibliothèque générale. Les locaux demeurant insuffisants, le gouvernement de Ngô Đình Diệm dut organiser pas moins de quatre tirages de loterie afin de réunir les fonds nécessaires à la construction d'un nouveau siège. Les travaux commencèrent à la fin de 1968, au 69

Gia Long, sur le terrain même où s'était autrefois dressée la grande prison de Saïgon. Les plans furent confiés aux architectes Bùi Quang Hanh et Nguyễn Hữu Thiện.

Le nouvel édifice fut inauguré en 1971. Haut de seize niveaux, il se divisait en deux ensembles : un bâtiment de soixante et onze mètres de long comprenant sous-sol, rez-de-chaussée, deux étages et terrasse, ainsi qu'une tour carrée de quatorze niveaux, haute de quarante-trois mètres, entièrement consacrée au stockage des livres.

Lors de l'inauguration, Mai Thọ Truyền qualifia l'endroit de « gigantesque cerveau de la nation ».

Quelle fierté dans cette formule. En pleine guerre, on trouvait encore la force de penser au savoir que l'on transmettrait aux générations suivantes.

La bibliothèque disposait même de bibliobus qui transportaient des livres jusque dans les régions éloignées : douze mille ouvrages pour les adultes, six mille pour les enfants.

En 1976, elle prit le nom de Bibliothèque nationale II. Puis, en 1978, elle fusionna avec la Bibliothèque scientifique et technique pour devenir l'actuelle Bibliothèque générale des sciences.

Aujourd'hui, le premier étage abrite également la bibliothèque numérique S-Hub, avec ordinateurs, connexion à haut débit, salles de conférence et espaces associatifs. Le passé et le présent se superposent ainsi sous un même toit.

Je me dis souvent qu'une bibliothèque qui a changé tant de fois de nom, déménagé tant de fois, et qui malgré tout continue obstinément d'exister, ressemble à un être

humain ayant traversé toutes sortes de tempêtes sans jamais perdre les mots qu'il portait en lui.



Photo : Le vieux banian du parc Bách Tùng Diệp

UN BANIAN AU MILIEU DE LA VILLE

Quand je traîne dans ce quartier, il m'arrive souvent de faire un détour par le parc Bách Tùng Diệp pour reposer mes jambes, boire un peu d'eau, avaler quelque chose à la hâte. Le parc porte également le nom de Lý Tự Trọng. Situé en plein centre du 1er arrondissement, il constitue l'un des rares morceaux de verdure encore préservés dans cette partie de la ville.

La plupart des parcs de Saïgon portent le nom d'un lieu ou d'une figure historique : 23 Tháng 9, Gia Định, Lê Văn Tám. Celui qui se trouve à l'angle de Nam Kỳ Khởi

Nghĩa et de Lý Tự Trọng fait exception. Il porte le nom d'un arbre, Bách Tùng Diệp. Pourtant, l'arbre dont il est réellement question ici est un banian, et non quelque variété de conifère.

Le terrain possède une histoire si compliquée qu'on pourrait presque en tirer une petite nouvelle.

En 1866, il appartenait aux Espagnols. Ceux-ci envisageaient d'y construire leur consulat et lui avaient déjà donné un nom élégant, Jardin d'Espagne, mais le projet n'aboutit jamais. En 1919, le terrain passa au consulat général britannique, mais les Anglais demandèrent ensuite à échanger l'emplacement contre un autre.

Après ces interminables hésitations, ce n'est qu'en 1955 que le lieu devint enfin le parc Liên Hiệp, avant de prendre le nom de Lý Tự Trọng. Quant à l'appellation Bách Tùng Diệp, personne ne semble aujourd'hui capable d'en expliquer précisément l'origine.

À travers tous ces changements, un seul témoin est resté là du début à la fin : le vieux banian.

Comme si le destin de ce bout de terre avait finalement décidé qu'il ne serait jamais rien d'autre qu'un jardin public.

Au milieu du parc, le vieil arbre ne se dresse pas avec arrogance, il s'étale, il accueille. Son réseau de racines est presque aussi vaste qu'une maison. Son âge approche celui de Saïgon lui-même. Cinq grands troncs aériens descendent des branches et dessinent deux passages naturels, un grand pour les adultes, un plus petit où les enfants aiment se glisser.

D'après l'équipe municipale chargée des arbres du secteur numéro 1, le vieux géant avait autrefois un compagnon à ses côtés. Mais lorsque l'on creusa les fondations d'un bâtiment voisin, on abîma ses racines. L'autre arbre commença alors à dépérir lentement, malgré tous les efforts des spécialistes pour le sauver.

Un vieillard arrivé au bout de sa vie finit bien un jour par partir.

Il ne reste donc plus que celui-ci, solitaire au milieu du tumulte du monde, témoin de générations entières et de tant de cycles du temps.

Heureusement, il se porte encore bien. Son feuillage demeure généreux et s'étend largement dans toutes les directions. À midi, quantité de travailleurs qui sillonnent les rues viennent s'y arrêter. Ils déploient une natte et dorment un moment sous ses grands bras verts.

Pour les pauvres, sous le soleil de Saïgon, cette ombre vaut plus que de l'or.

L'arbre mesure une vingtaine de mètres. Son tronc est si large qu'il faudrait plusieurs dizaines de personnes se donnant la main pour en faire le tour. Des milliers de racines aériennes plongent enchevêtrées vers le sol et dessinent d'étranges arches naturelles, de quoi nourrir toutes sortes d'histoires populaires, de croyances et de légendes mystérieuses.

Le parc, d'environ cinq mille mètres carrés, est souvent décrit comme un poumon vert du 1er arrondissement. Le matin, on y fait du yoga, on court, on médite. Le week-end, familles et groupes d'amis étendent des nattes pour manger, lire ou simplement bavarder.

Un bâtiment, si somptueux soit-il, finit toujours par subir les années. Les pierres s'usent, la peinture s'écaille, les dorures pâlissent.

Un vieil arbre naturel, c'est autre chose.

Il continue à pousser, à donner branches et feuilles, à s'épanouir sans exiger grand-chose de nous. Il suffit qu'on le laisse tranquille, qu'on ne cherche pas à grignoter chaque mètre carré de terrain, qu'on n'empiète pas sur ses racines. Alors il demeure là, vert et silencieux, rendant chaque jour la ville un peu plus respirable.

Tout est si facile à perdre en ce monde. À plus forte raison un vieil arbre immobile, incapable de se défendre.

Et pourtant, celui-ci est encore là.

C'est presque un miracle.

J'espère qu'on saura le protéger et qu'il pourra vivre encore quelques siècles.

Assis ici, je pense soudain à un autre banian, dans un autre coin de Saïgon : le Cây Da Sà, au carrefour des rues Bà Hom et An Dương Vương, à la limite entre Bình Trị Đông, dans Bình Tân, et le 13^e quartier du 6^e arrondissement.

Le nom venait d'un vieux banian dont les branches descendaient si bas qu'elles frôlaient presque le sol. À force, l'expression da sà, le banian qui retombe, devint tout simplement le nom courant du lieu.

Mais contrairement au paisible vieux banian de Bách Tùng Diệp, le secteur du Cây Da Sà acquit entre les années 1950 et 1975 une réputation bien moins honorable.

On y trouvait tripots, trafics, vices en tout genre, et il fut un temps considéré comme l'une des capitales de l'opium.

Dans le milieu interlope, on répétait encore :

« D'abord Da Sà, ensuite Tôn Đản, puis Mả Lạng. »

Autrement dit, les trois coins les plus redoutés de Saïgon.

Le secteur est également considéré comme l'un des berceaux du jeu clandestin des numéros, le số đề.

Deux lieux portant le nom du même arbre.

D'un côté, une ombre paisible où l'on vient se reposer.

De l'autre, un quartier jadis mal famé.

C'est probablement la destinée particulière des lieux et des hommes.

L'arbre, lui, n'y était pour rien.

QUAND LES TRACES D'AUTREFOIS N'ONT PLUS DE PLACE OÙ DEMEURER

Je repense alors à l'École française d'Extrême-Orient, dont le précurseur fut créé à Saïgon à la fin de 1898 sous le nom de Mission archéologique d'Indochine. Ce n'est qu'en janvier 1900 que le gouverneur général Paul Doumer signa le décret lui donnant son nouveau nom.

Son premier siège se trouvait au 140 rue Pellerin, aujourd'hui Pasteur.

Elle ne demeura à Saïgon que quatre années avant que son centre ne soit transféré à Hanoï en 1902. Pourtant, ce bref passage suffit à poser les bases de tout un champ d'études orientalistes, qui devait contribuer par la suite aux grandes découvertes liées aux cultures d'Ôc Eo, Đông Sơn ou Sa Huỳnh.

Aujourd'hui, ce terrain est situé en plein cœur du centre-ville, juste à côté de l'hôtel Rex. Les numéros 138 à 140 Pasteur accueillent désormais un restaurant haut de gamme.

Un endroit qui abritait autrefois des antiquités vieilles de plusieurs millénaires est devenu un lieu où l'on vient savourer un steak.

La vie change ainsi.

Rien ne reste immobile.

Les traces de l'École française d'Extrême-Orient sont aujourd'hui étroitement liées au Musée d'Histoire du 1er arrondissement. En 1904, des objets anciens furent entreposés provisoirement dans un local loué au 140 Pellerin, constituant l'un des ancêtres de l'actuel musée.

Mais il fallut attendre 1929 pour que l'institution dispose enfin d'un bâtiment officiel dans le Jardin botanique. Sous l'administration française, il fut appelé Musée Blanchard de la Brosse, du nom du gouverneur de Cochinchine qui avait lancé les travaux.

L'idée d'un musée remontait pourtant à 1882, lorsque le Conseil colonial avait approuvé une proposition du professeur Milne Edwards. Mais pendant près d'un demi-siècle, l'institution dut déménager d'un lieu à l'autre, louant successivement des locaux rue Pellerin, puis à Lý Tự Trọng,

puis à Lê Duẩn, avant de pouvoir enfin s'installer durablement dans le Jardin botanique.

L'histoire du musée est également liée à un homme que l'on mérite de retenir, le docteur Victor Thomas Holbé. Passionné de collections archéologiques, il vivait près de l'actuel Hồ Con Rùa et recevait chez lui de nombreux intellectuels français et vietnamiens venus discuter et échanger.

Lorsqu'il mourut en 1927, on craignit que sa collection ne soit dispersée aux enchères. La Société des Études indochinoises lança alors une souscription qui permit de réunir quarante-cinq mille piastres, somme grâce à laquelle elle racheta l'ensemble pour en faire don à l'administration. Ce geste accéléra le projet de construction d'un véritable musée destiné à préserver ces pièces pour les générations suivantes.

C'est ainsi que le gouverneur Blanchard de la Brosse signa, à la fin de cette même année, le décret instituant le Musée de Saïgon.

Les régimes changèrent ensuite. Il devint Musée national du Vietnam sous la République, puis Musée d'Histoire de la Ville après 1975.

Le bâtiment conçu par l'architecte Auguste Delaval, lui, est toujours là. Il reste l'un des exemples les plus caractéristiques de cette architecture indochinoise où Orient et Occident se mêlaient dans le Saïgon d'autrefois.

Puis je pense à l'ancienne gare ferroviaire de Saïgon, aujourd'hui remplacée par le parc du 23 Septembre.

Son histoire me paraît plus triste que joyeuse.

Avant 1915, la gare principale se trouvait près du quai Bạch Đằng, à l'entrée de l'actuelle rue Hàm Nghi. Ce n'est qu'en septembre 1915 qu'elle fut transférée à l'emplacement du parc actuel.

C'était le point de départ de la ligne Saïgon–Mỹ Tho, inaugurée en 1885. Le premier train circula le 20 juillet de cette année-là, transportant quelques citoyens français ravis de l'aventure.

À l'époque, pour monter du delta à Saïgon, étudiants et commerçants prenaient souvent une embarcation jusqu'à Mỹ Tho, y passaient la nuit, puis embarquaient au matin dans le train qui les conduisait jusqu'à la gare située devant le marché Bến Thành.

Partir de la campagne pour gagner la grande ville de cette manière était déjà considéré comme extraordinairement pratique et rapide.

En 1928, lors d'un trajet de Mỹ Tho à Saïgon, à la halte de Bến Lức, les révolutionnaires Nguyễn An Ninh et Phan Văn Hùm eurent un affrontement avec le chef des gardes de la gare après avoir parcouru plusieurs provinces pour mener une campagne patriotique. Phan Văn Hùm fut arrêté, Nguyễn An Ninh parvint à s'échapper.

De petits épisodes, certes.

Mais ils rappellent qu'une gare n'était jamais seulement un endroit où les gens montaient et descendaient d'un train. Elle aussi voyait passer les détours de l'histoire.

En 1914, parallèlement à la construction du marché Bến Thành, les Français édifièrent en face de la gare le siège de la compagnie ferroviaire. Le bâtiment existe

toujours aujourd'hui, au 136 Hàm Nghi, et continue de servir au secteur des chemins de fer.

Étrange destin : un édifice qui a survécu à la gare qu'il regardait autrefois de l'autre côté de la rue.

Près de la station se trouvait également un terminus pour les voitures à chevaux, qui amenaient et emportaient les voyageurs. Cette agitation aurait contribué à populariser l'expression « chevaux et voitures comme un flot d'eau », empruntée à Kiêu, pour évoquer la prospérité et l'effervescence du centre-ville.

En 1955, le gouvernement de la République du Vietnam reprit aux Français l'administration des chemins de fer. La ligne s'étendait alors loin vers le Centre.

Mais la guerre s'intensifia progressivement. Les voies du Centre furent endommagées, puis détruites en de nombreux endroits, et les trains ne purent finalement plus aller au-delà de Biên Hòa ou Long Khánh.

Après les événements de 1975, la gare cessa quelque temps de fonctionner. En 1978, les services furent transférés provisoirement à Bình Triệu. L'ancienne gare près de Bến Thành fut démolie, tandis que Hòa Hưng, jusque-là simple gare de marchandises, fut agrandie et transformée en nouvelle gare de Saïgon. Les travaux furent achevés en 1983.

À partir de là, le nom « gare de Saïgon » se mit progressivement à désigner Hòa Hưng dans les esprits, tandis que l'ancienne gare devant Bến Thành s'effaçait année après année de la mémoire collective.

Le terrain fut ensuite aménagé en parc du 23 Septembre, avant d'être confié à un groupe taïwanais pour

la réalisation d'un vaste complexe immobilier évalué à sept ou huit cents millions de dollars.

Mais une crise économique survint. Le groupe connut des difficultés financières et le projet fut interrompu en plein milieu. Le parc resta longtemps abandonné et devint même un refuge pour la criminalité.

Il fallut attendre le milieu des années 2000 pour qu'il soit enfin réaménagé et retrouve l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui, celui d'un rare espace vert au cœur du centre-ville.

Quel destin pour quelques hectares de terrain.

Une gare autrefois pleine de monde.

Puis un chantier abandonné.

Puis un parc.

Ce n'est finalement pas si différent d'une vie humaine, avec ses moments de gloire, ses périodes d'effacement, avant de parvenir, peut-être, à retrouver une forme de paix.

LES VIEILLES NOTES DE MUSIQUE DANS LA RUE NGUYỄN DU

Lorsque j'écris sur le 1er arrondissement, les souvenirs affluent sans vouloir s'arrêter. Mais pour cette fois, je vais terminer à un dernier endroit : l'École nationale de Musique de Saïgon, telle qu'elle existait avant 1975.

J'avais un ami qui y étudiait. Une fois, il m'avait même emmené rencontrer son professeur afin que je puisse

assister discrètement à quelques cours de guitare classique.

Je n'ai jamais vraiment su quelle spécialité il suivait. Je me rappelle seulement que, alors que tout le monde dormait encore, lui grimpait déjà sur la terrasse pour travailler sa voix. Il prétendait que les études y duraient six ou sept ans, pas quatre comme dans d'autres établissements.

Était-ce vrai ou me racontait-il des histoires ?

Aujourd'hui encore, je n'en sais rien.

L'école fut fondée en 1956, sous la Première République, au 112 Nguyễn Du, dans le 1er arrondissement. Parmi ses fondateurs figurait le compositeur Hùng Lân, tandis que Nguyễn Phụng en fut le premier directeur.

À la rentrée inaugurale, cent cinquante étudiants s'inscrivirent. L'établissement comprenait alors deux grands départements.

Le premier, consacré à la musique nationale, enseignait les instruments traditionnels, le chant des trois régions du pays et l'histoire de la musique vietnamienne.

Le second était consacré à la musique classique occidentale, avec enseignement instrumental, théorie musicale, harmonie et contrepoint selon les méthodes européennes.

En 1960, après la création d'une section d'art dramatique consacrée notamment au cải lương, au hát bội et au théâtre parlé, l'établissement fut rebaptisé École nationale de Musique et d'Art dramatique.

Parmi les enseignants figuraient quantité de noms prestigieux : le chef d'orchestre Nghiêm Phú Phi, Nguyễn Hữu Ba, Phạm Duy, Dương Thiệu Tước, Lê Thương, Phùng Há, Bích Thuận, Vũ Khắc Khoan, Thanh Tâm Tuyền... Nombre de leurs élèves devinrent eux aussi célèbres. Đỗ Đình Phương fut major de guitare classique en 1960, Phạm Thúy Hoan major de đàn tranh en 1962, et l'on compte encore parmi les anciens élèves Trần Quang Hải ou Ngô Thụy Miên.

Après 1975, l'école fut dissoute. Les locaux furent attribués au Conservatoire de la Ville, tandis que l'enseignement du jeu théâtral fut transféré à l'Université de Théâtre et de Cinéma. Le conservatoire actuel est devenu beaucoup plus important qu'autrefois. Il propose sept filières universitaires regroupant trente-six spécialités, depuis les formations intermédiaires jusqu'au doctorat, et figure parmi les trois principaux établissements de formation musicale professionnelle du pays.

Depuis 2001, il a également réalisé cinquante-cinq travaux de recherche scientifique.

Quand j'y repense, la terrasse où mon ami allait autrefois travailler sa voix en pleine nuit n'existe probablement plus sous la même forme.

Mais les notes jouées, les voix chantées par les générations d'élèves passées par cette école, j'aime croire qu'elles flottent encore quelque part dans l'air des rues.

Seulement, l'oreille ordinaire ne sait plus les entendre.

Bon, l'après-midi est déjà bien avancé.

Pour aujourd'hui, je ne vous emmènerai pas plus loin dans le 1er arrondissement.

Une autre fois, quand j'aurai un peu de temps, je vous raconterai la suite.



Photo : Sanctuaire dans le parc Tao Đàn

Essai 6

SAÏGON, LES STRATES SILENCIEUSES DU TEMPS

Aujourd'hui encore, je suis parti tranquillement du 3e arrondissement vers le 1er, sans itinéraire précis, les jambes allant un peu où elles voulaient. Et puis, presque sans y penser, je me suis retrouvé à Tao Đàn, cet endroit où je reviens si souvent que j'en connais presque chaque arbre, chaque détour d'allée, chaque banc où poser le dos.

LE JARDIN DE MONSIEUR LE GRAND MANDARIN, UN COIN DE VERDURE QUI TRAVERSE LES ÂGES

En plein cœur du 1er arrondissement, il existe un morceau de verdure où, chaque fois que je reviens, je sens quelque chose en moi s'apaiser : le parc Tao Đàn. Le terrain occupe ce que les professionnels de l'immobilier aiment appeler un « emplacement en or », bordé par les rues Huyền Trân Công Chúa, Nguyễn Thị Minh Khai, Nguyễn Du et Cách Mạng Tháng Tám. La rue Trương Định traverse le parc en son milieu, comme un trait net qui partagerait cette étendue verte en deux sans jamais vraiment en rompre l'unité.

Ce qui distingue Tao Đàn de bien d'autres parcs, ce n'est pas seulement sa superficie ni sa situation, mais surtout le vert profond de ses vieux arbres. Même à midi, lorsque le soleil de Saïgon tombe à plomb et brûle les rues, il suffit de pénétrer ici pour sentir aussitôt une fraîcheur vous envelopper. Tout là-haut, les feuillages s'entrecroisent et semblent retenir pour eux un morceau de ciel. Au milieu d'une ville dense, bruyante, accablée de chaleur, il reste ainsi un endroit où l'on peut encore respirer plus lentement et retrouver, ne serait-ce qu'un moment, un peu de paix.

Pourtant, ce qui me retient ici le plus longtemps n'est pas l'ombre des arbres. Ce sont les couches d'histoire qui se sont déposées, silencieusement, sur cette terre depuis plusieurs siècles.

Avant l'arrivée des Français à Saïgon, l'endroit était le jardin privé de Lê Văn Duyệt, gouverneur général de Gia Định. Après avoir expédié les affaires publiques, il venait s'y

reposer, boire du thé, assister à des représentations de hát bội. Comme il portait le titre de Thượng công, les habitants avaient pris l'habitude d'appeler le lieu Vườn Ông Thượng, le Jardin de Monsieur le Grand Mandarin.

Une appellation à la fois simple et respectueuse, tout à fait dans la manière des gens du Sud, qui ont toujours préféré donner aux personnes qu'ils estiment un nom familier et chaleureux plutôt que de les tenir à distance derrière de grands titres pompeux.

À cette époque, le jardin était immense. Il s'étendait jusqu'à l'actuel Palais de la Réunification et touchait les secteurs des marchés Đũi et Cây Đa Còm. Outre la résidence privée du gouverneur général, on y trouvait un théâtre de hát bội, des jardins fleuris, des arbres d'ornement et de vastes espaces où l'on pouvait se promener.

Difficile, aujourd'hui, d'imaginer qu'au beau milieu de cette ville trépidante ait pu exister un lieu aussi vaste, aussi paisible, presque nonchalant.

Mais le jardin, lui aussi, connut les secousses de l'histoire.

Après l'échec de la révolte de Lê Văn Khôi, l'empereur Minh Mạng ordonna la destruction de la citadelle Bát Quái ainsi que du Jardin de Monsieur le Grand Mandarin, comme s'il fallait effacer tout ce qui pouvait encore rappeler Lê Văn Duyệt.

Une époque glorieuse se referma ainsi, presque sans bruit, mais avec une dureté implacable.

Lorsque les Français s'emparèrent de Saïgon, le secteur fut entièrement réaménagé. Une partie du terrain

servit à la construction du Palais du Gouverneur général, tandis que le reste devint le premier jardin public de la ville.

D'un domaine réservé à un grand dignitaire, le lieu se transforma donc en un espace où n'importe quel habitant pouvait entrer, flâner à son gré, sans autorisation à demander, sans avoir à hésiter devant les grilles du pouvoir.

En 1869, avec l'ouverture de la rue Miss Cavell, aujourd'hui Huyền Trân Công Chúa, le jardin fut officiellement séparé du Palais du Gouverneur général. Les Français l'appelaient Jardin de la Ville, mais les Saïgonnais continuaient naturellement de dire Vườn Ông Thượng. On l'appelait aussi Vườn Bồ Rô, expression qui viendrait, dit-on, d'une déformation du mot français « préau ». Tous ces noms ont traversé ensemble plusieurs générations, à l'image de l'histoire même de Saïgon : des couches de cultures différentes qui se mêlent, se recouvrent parfois, mais dont aucune ne parvient jamais tout à fait à effacer les précédentes.

Au fil du temps, de nouvelles constructions vinrent enrichir Tao Đàn. En 1896 apparut la Société philharmonique, en 1897 la franc-maçonnerie, puis, en 1902, le Cercle sportif saïgonnais, avec terrain de football, courts de tennis et piscine. Ce fut même, un temps, l'un des rares stades suffisamment bien équipés pour accueillir des équipes étrangères venues disputer des rencontres amicales. Le chercheur Jean Bouchot nota d'ailleurs que « l'apparition de ce club avait rendu au parc son animation après plusieurs années plutôt calmes ».

En 1926 fut construit, à l'angle des rues Chasseloup-Laubat et Verdun, l'Institut de puériculture, consacré aux soins et à l'éducation des enfants. Plus tard, sous la

République du Vietnam, le bâtiment devint le siège du ministère de la Santé. Chaque époque a ainsi laissé sur cette parcelle de ville une marque supplémentaire. Elles se succèdent avec un tel naturel que, sans chercher un peu, on pourrait parfaitement ignorer que l'on se tient sur un lieu ayant assisté à tant de métamorphoses de Saïgon. Après le départ des Français, le Palais du Gouverneur général devint le Palais présidentiel, tandis que le jardin reçut officiellement le nom de Tao Đàn. Un nom élégant, qui évoque les lettrés, les poètes, les gens de lettres réunis pour échanger, comme si l'on avait voulu faire de cet endroit un lieu de rencontre entre culture et poésie.

Après 1975, il prit le nom de Parc culturel Tao Đàn. Une aire de jeux pour enfants y fut ajoutée, et l'ancien Cercle sportif devint un Cercle culturel. La rue Trương Định, elle, continue depuis toutes ces années de traverser paisiblement le parc. Elle ressemble à un fil qui relierait entre eux des morceaux de temps apparemment séparés, pour en faire une seule et longue histoire qui, au fond, ne s'est jamais interrompue.

En 1992, un temple commémoratif consacré aux rois Hùng fut construit dans le parc. Il fut restauré et embelli à la fin de 2011. Sa présence donne à cette oasis urbaine une profondeur supplémentaire. Au milieu de la vie moderne, il demeure ainsi un lieu où l'on peut s'arrêter, se souvenir de ses origines et renouer en silence avec les siècles qui nous ont précédés.

Aujourd'hui, Tao Đàn compte plus d'un millier d'arbres, dont beaucoup ont plusieurs dizaines, parfois même plusieurs centaines d'années.

Chaque matin, j'y croise encore de vieux messieurs marchant tranquillement sous les feuillages, des groupes pratiquant la gymnastique douce, des jeunes jouant au volant, courant, riant à pleine voix dans un coin du parc.

La vie se déroule ainsi, tout simplement, jour après jour, sous des arbres qui, eux, ont vu la ville changer de visage tant de fois.

Le parc abrite également un petit sanctuaire dédié aux Cinq Éléments, antérieur à 1940, ainsi que l'ancien tombeau de la famille Lâm, classé monument historique municipal en 2014.

Ils reposent discrètement au milieu des feuillages et me confortent dans cette idée : l'histoire n'habite pas seulement les grands monuments.

Parfois, elle tient tout entière dans un petit sanctuaire, une vieille tombe ou un arbre âgé qui demeure là, silencieux, après tant de saisons de pluie et de soleil.

Saïgon grandit chaque jour. Les nouveaux immeubles continuent de pousser. Mais tant qu'il restera des espaces verts comme celui-ci, la ville conservera son souffle.

La valeur la plus profonde de Tao Đàn ne tient ni à son statut de « terrain en or », ni même uniquement aux traces historiques qu'il conserve. Elle tient au fait qu'il offre aux hommes un endroit où déposer un moment leur précipitation, où écouter le bruissement des feuilles à la place des klaxons, où comprendre que certaines choses paraissent silencieuses alors qu'elles nourrissent obstinément la mémoire de toute une ville. Une cité ne devient véritablement adulte que lorsqu'elle sait préserver

de tels silences. Car ce sont précisément ces silences qui donnent au temps sa profondeur.

QUAND TOMBE LA NUIT, RUMEURS ET OMBRES DU TEMPS

Le jour, Tao Đàn est paisible. Les personnes âgées marchent, les enfants jouent, les vieux arbres étendent leur ombre fraîche sur un morceau de la ville.

Mais lorsque le soleil disparaît, que les passants se font plus rares et que la lumière des lampadaires se répand par plaques sur les allées désertes, le lieu change de visage.

C'est justement cette tranquillité nocturne qui a nourri tant d'histoires racontées de bouche à oreille. À force d'être reprises, répétées, enrichies, la frontière entre réalité et légende finit par devenir floue.

C'est ainsi que le magazine britannique Rough Guides, puis l'américain Travel + Leisure, ont inscrit Tao Đàn parmi les endroits célèbres pour leurs histoires de « hantise ».

Tous deux évoquent la légende du fantôme d'un jeune homme qui errerait chaque nuit dans le parc à la recherche de sa bien-aimée disparue. Rough Guides raconte encore que, durant la journée, les habitants viennent ici chercher un peu de paix loin du tumulte de la ville, mais qu'une fois la nuit tombée cette sérénité laisse place à une atmosphère plus trouble, presque spectrale.

Selon la légende, le jeune homme aurait été assassiné lors d'un règlement de comptes et son âme,

depuis, n'aurait jamais réussi à quitter l'endroit où il était tombé.

Racontée ainsi, l'histoire a tout d'un récit fantastique.

Mais lorsqu'on remonte aux documents anciens, les choses apparaissent beaucoup plus simples.

À la fin du mois de juin 1989, un jeune homme nommé Tuấn fut effectivement assassiné dans le parc, et sa moto volée. L'affaire fut rapidement élucidée, le meurtrier arrêté, et l'on aurait pu croire que tout s'arrêterait là.

Seulement, la mort violente d'un homme au milieu d'un lieu réputé paisible continua de hanter les esprits. L'histoire passa d'une personne à l'autre. À chaque récit venait s'ajouter un détail, puis un autre, une touche d'imagination supplémentaire, jusqu'à devenir peu à peu ce conte étrange que beaucoup finirent par croire véritable.

Combien d'histoires urbaines naissent ainsi ?

Un événement parfaitement réel traverse la mémoire de plusieurs personnes, puis, presque sans qu'on s'en aperçoive, se drape de mystère.

Plus le récit oral s'éloigne de la vérité, plus il se rapproche parfois de l'imagination humaine.

Il existe encore, dans Tao Đàn, un autre lieu entouré de nombreuses rumeurs : l'ancien tombeau de la famille Lâm, situé près de la rue Trương Định, à environ trente-cinq mètres de la chaussée, non loin des locaux de la société chargée des parcs et espaces verts.

Sous les arbres touffus, cette tombe couverte de mousse dégage une gravité particulière. Certains passants

se contentent de la regarder avant de presser instinctivement le pas.

Le tombeau fut construit en ô dước, matériau traditionnel composé de chaux vive, de sable fin, de poudre de coquillages et de mélasse, largement employé dans l'architecture funéraire vietnamienne du XVe siècle au début du XXe.

Le portail ne mesure qu'environ un mètre quarante. Quiconque veut entrer doit donc se courber.

Je ne sais pas si les anciens l'avaient volontairement conçu ainsi. Mais ce geste obligé fait naturellement ralentir celui qui franchit le seuil. Comme si le respect avait été inscrit dès l'origine dans l'architecture même de l'entrée.

La stèle porte les noms de Lâm Tam Lang, dont le nom de lettré était Nguyễn Thắt, et de son épouse Mai Thị Xã.

D'anciens documents situent la construction du tombeau en 1795. Plusieurs chercheurs font cependant remarquer que les deux caractères Đại Nam gravés sur la stèle indiqueraient une époque plus tardive, puisque ce nom officiel du pays n'apparut que sous le règne de Minh Mạng. D'autres pensent que la stèle aurait été ajoutée vers 1895.

Aujourd'hui encore, la datation exacte reste donc matière à discussion.

Mais ce qui m'intéresse le plus n'est pas cette querelle de dates. C'est l'histoire de la famille.

À la quatrième génération après Lâm Tam Lang apparaît le commandant adjoint Lâm Quang Ky, qui

participa avec Nguyễn Trung Trực au célèbre fait d'armes de Nhật Tảo.

Puis, à la septième génération, la même lignée donna naissance au compositeur Lam Phương, auteur de tant de chansons qui ont accompagné les souvenirs de plusieurs générations de Saïgonnais.

C'est tout de même étrange.

À partir d'une vieille tombe silencieuse sous de vieux arbres, le courant du temps poursuit sa course de génération en génération, reliant l'histoire de ceux qui défendirent leur pays aux mélodies qui, bien plus tard, vinrent apaiser le cœur des hommes.

Ces liens paraissent parfois très éloignés.

Mais l'histoire a une patience infinie pour les renouer.

En quittant le tombeau, tandis que les allées s'assombrissent, je repense aux histoires de fantômes que l'on raconte encore sur Tao Đàn.

Ce qui inquiète l'homme n'est peut-être pas vraiment le surnaturel.

Ce qui fait davantage peur, c'est le silence de la nuit, lorsque tous les bruits familiers se retirent et que l'imagination commence enfin à parler.

L'obscurité n'a pas de forme. Pourtant, nous éprouvons toujours le besoin de lui donner un visage, un nom, une histoire, comme pour expliquer ce que nos yeux ne parviennent pas à voir.

Voilà pourquoi les rumeurs ne meurent jamais tout à fait.

Elles ne survivent pas forcément parce que les gens y croient, mais parce qu'elles viennent remplir l'espace entre ce que nous savons et ce que nous sommes incapables d'expliquer.

Ce qui demeure après toutes ces histoires n'est donc pas la peur, mais la curiosité devant ces couches de mémoire cachées sous les vieux feuillages.

Une ville ressemble aux hommes. Le jour, tout le monde voit son visage. C'est seulement la nuit venue que ses choses les plus secrètes commencent à apparaître.

Et qui sait, c'est peut-être justement cela qui me donne envie de revenir encore et encore à Tao Đàn.

Non pas pour y chercher des fantômes.

Simplement pour écouter les histoires que le temps continue de murmurer sous les feuilles.

CENT CINQUANTE ANS DE JARDIN
ZOOLOGIQUE, HISTOIRE D'UN HOMME QUI PLANTAIT
DES ARBRES ET D'ANIMAUX VENUS DES QUATRE
COINS DU MONDE

En quittant Tao Đàn, je marche encore quelques rues, tourne ici, puis là, et finis devant l'entrée principale du Jardin botanique et zoologique, que les Saïgonnais appellent depuis toujours, tout simplement, Sở Thú, le Zoo.

Pour beaucoup, ce n'est qu'un lieu familier de l'enfance : des animaux étranges, de grandes allées ombragées, des après-midi passés là avec ses parents.

Mais peu de gens songent que derrière ces chemins apparemment ordinaires se cache une histoire vieille de plus d'un siècle, intimement liée à la naissance même de la ville.

Le Jardin botanique et zoologique de Saïgon compte aujourd'hui parmi les huit plus anciens zoos du monde encore en activité. Il possède trois entrées familières : Thống Nhất, Nguyễn Du et Thị Nghè.

Autrefois, je le traversais souvent pour prendre un raccourci jusqu'au marché de Thị Nghè. Depuis Nguyễn Bình Khiêm, il suffisait de couper par le Zoo pour rejoindre Nguyễn Thị Minh Khai.

À l'époque, on laissait encore les gens traverser naturellement. Depuis quand ce passage faisait-il partie des habitudes quotidiennes du quartier ? Personne n'aurait vraiment su le dire.

Avant de devenir un lieu de promenade et de détente au cœur de Saïgon, le terrain n'était qu'une zone sauvage au bord de l'arroyo Thị Nghè.

En 1864, le contre-amiral Pierre Paul de La Grandière signa le décret créant le Jardin botanique. Un vétérinaire de l'armée française, Louis Adolphe Germain, fut chargé de défricher environ douze hectares de terres sauvages au nord-est de l'arroyo afin d'y aménager des enclos, acclimater des espèces végétales et organiser l'élevage des animaux ainsi que la culture des plantes.

Mais pour faire véritablement de ce lieu un centre de recherche et de conservation à l'échelle de toute l'Indochine, l'administration comprit qu'il fallait un spécialiste de plus grande envergure.

C'est ainsi qu'en 1865 elle fit venir J.B. Louis Pierre, alors responsable du Jardin botanique de Calcutta, en Inde, pour devenir le premier directeur du Jardin botanique de Saïgon.

Pierre était de ces hommes dont la vie entière semble avoir été donnée aux plantes.

Pendant les douze années où il dirigea le jardin, il introduisit à Saïgon d'innombrables espèces venues de régions très diverses, depuis les grands arbres forestiers de continents lointains jusqu'aux arbres fruitiers d'Asie du Sud-Est.

Il ne légua pas seulement à la ville des alignements d'arbres et de grands feuillages. Il constitua également un patrimoine scientifique considérable, avec plus de cent mille spécimens botaniques, aujourd'hui encore conservés au musée botanique de l'Institut de biologie tropicale.

Son empreinte n'est donc pas enfermée dans des livres ou des laboratoires.

Elle est là, dans la vie quotidienne, dans certains arbres centenaires du centre-ville, dans ces feuillages qui ont offert leur ombre à plusieurs générations de Saïgonnais.

En 1877, Pierre quitta Saïgon et retourna à Paris. Ses dernières années furent plutôt discrètes, mais son amour des plantes ne s'éteignit jamais.

Lorsqu'il mourut en 1905, il laissa cette phrase qui, longtemps après lui, donne encore à réfléchir :

« J'ai pris ma retraite, mais il reste tant à faire pour la botanique. Je regrette seulement de ne plus avoir le temps, et que la vie soit si courte. »

Pour Pierre, les plantes n'étaient pas simplement des objets d'étude.

C'étaient des êtres vivants qu'il fallait soigner et protéger.

En 1933, une stèle de granit fut dressée dans le jardin d'ornement en sa mémoire. En 1994, pour le 130^e anniversaire de la fondation du Jardin botanique et zoologique, elle fut déplacée sur l'axe principal. On y ajouta un buste en granit rose, installé entre le Musée d'Histoire et le Temple des rois Hùng. Depuis, chaque jour, des milliers de personnes passent devant lui. Beaucoup ignorent sans doute qui il était exactement. Mais elles voient malgré tout le visage de pierre d'un homme qui consacra sa vie à planter des arbres pour leur ville. Après ses premières années, le jardin continua de grandir.

En 1867, il comptait déjà 509 espèces végétales, 120 espèces de mammifères et autres animaux, 344 espèces d'oiseaux et 45 espèces de reptiles. En 1924, il fut agrandi de treize hectares supplémentaires sur la rive nord de l'arroyo Thị Nghè. Un pont reliant les deux secteurs fut construit en 1927. Cette même année, le jardin reçut neuf cents variétés végétales rares venues du Japon. En 1956, après une vaste campagne de rénovation, il prit officiellement le nom de Thảo Cầm Viên Sài Gòn, Jardin botanique et zoologique de Saïgon, qu'il porte encore aujourd'hui.

À présent, il accueille plus d'un millier d'animaux appartenant à environ cent vingt-cinq espèces, dont plusieurs espèces rares : faisans ocellés, doucs, gibbons à joues jaunes, chats de Temminck, panthères nébuleuses. À cela s'ajoutent plus de deux mille arbres appartenant à des centaines d'espèces végétales, qui permettent à ce lieu de conserver son rôle de petite forêt au cœur de la ville. Mais si le Zoo demeure si longtemps dans la mémoire des gens, c'est peut-être surtout grâce à de minuscules moments d'enfance.

Un enfant se tient contre la clôture. Dans sa petite main tremble une poignée d'herbe qu'il tend aux chèvres et aux moutons. Il attend, le cœur battant, qu'un animal avance la tête, vienne doucement lui lécher la paume.

Et puis il éclate de rire.

Un bonheur si simple qu'il faut parfois devenir adulte pour comprendre qu'il faisait partie des souvenirs les plus limpides de notre vie.

LE TEMPLE DES ANCÊTRES NATIONAUX ET LE MUSÉE, LÀ OÙ LE TEMPS CHOISIT DE RESTER

Dans l'enceinte du Zoo, face au Musée d'Histoire, il existe un endroit où je m'attarde toujours plus longtemps qu'ailleurs : le Temple des rois Hùng. Il fut construit en 1926. À l'origine, il portait le nom de Temple du Souvenir et rendait hommage aux Vietnamiens morts alors qu'ils servaient dans l'armée française pendant la Première Guerre mondiale.

Après 1954, il fut rebaptisé Temple des Ancêtres nationaux Hùng Vương. On y associa également le culte de Lê Văn Duyệt, Trần Hưng Đạo et Quang Trung, comme si

plusieurs couches de la mémoire historique étaient venues se rassembler sous un même toit.

Son architecture rappelle les anciens temples de Huế. La toiture à trois niveaux superposés s'élance en courbes élégantes, tandis que dragons et phénix sculptés dans le style de la cour impériale sont travaillés avec finesse.

Douze colonnes en bois sombre et lustré soutiennent le sanctuaire principal, symbolisant les douze animaux du zodiaque.

Dans la cour se trouvent deux urnes de bronze inspirées des Neuf Urnes dynastiques des Nguyễn. Mais l'élément le plus remarquable reste la colonne de pierre du serment, qui évoque la tradition selon laquelle les rois Hùng et An Dương Vương jurèrent de protéger le pays.

Debout dans cette cour, j'ai toujours le sentiment que ce lieu ne rend pas seulement hommage aux morts.

Il garde vivante une promesse faite par tout un peuple, une promesse qui, elle, n'a jamais vieilli.

Juste à côté se trouve le Musée d'Histoire, bâtiment de style indochinois réinterprété, dessiné par l'architecte Auguste Delaval et construit en trois ans, de 1926 à 1928.

La naissance du musée mérite elle aussi d'être racontée.

En 1927 mourut le collectionneur Holbé, laissant derrière lui une collection d'antiquités estimée à quarante-cinq mille piastres indochinoises, somme considérable pour l'époque.

La Société des Études indochinoises dut demander à cinq de ses membres d'avancer l'argent nécessaire à son acquisition, avant de lancer une souscription publique pour les rembourser, avec la promesse que l'ensemble des pièces serait ensuite offert à l'État.

La promesse fut tenue.

À la suite de cette initiative, l'administration de Cochinchine décida de construire un musée. À la fin de novembre 1927, le gouverneur Blanchard de la Brosse signa l'acte de création, et l'établissement fut inauguré au début de 1929.

Parti de 2 893 pièces, le fonds comptait à la fin du XXe siècle plus de trente mille antiquités et plus de vingt-cinq mille ouvrages et documents précieux consacrés notamment à l'archéologie, l'ethnologie et l'histoire.

Parmi ces dizaines de milliers d'objets, il en est un qui met presque tout le monde un peu mal à l'aise tout en empêchant de détourner les yeux : la momie de Xóm Cải.

Il s'agit du corps de Nguyễn Thị Huệ, une femme de la noblesse de la dynastie Nguyễn, apparentée à la famille impériale de Gia Long, morte aux alentours de soixante ans. Sa tombe fut découverte et fouillée en 1994 dans le secteur de Xóm Cải, dans le 5e arrondissement.

L'ensemble funéraire avait été construit comme un petit pavillon traditionnel.

L'enveloppe extérieure était constituée d'un matériau composite tellement épais et dur que les archéologues durent engager quinze jeunes hommes robustes qui burinèrent sans relâche pendant quarante

jours avant d'atteindre le fond, à près de huit mètres de profondeur.

À l'intérieur, les anciens avaient disposé des nattes de jonc, du papier absorbant l'humidité et une « feuille funéraire de soie » sur laquelle on pouvait encore lire quatre caractères : « mise en bière de la famille impériale ».

Le cercueil avait été recouvert de multiples couches de laque traditionnelle, formant une sorte de membrane imperméable. Grâce à elle, le liquide de conservation n'avait pratiquement pas fui pendant plus de deux siècles.

Lorsque le couvercle fut soulevé, les archéologues restèrent stupéfaits.

Le corps était presque intact.

La peau demeurait souple, les cheveux étaient encore noirs, les articulations conservaient même une certaine mobilité.

L'une des personnes ayant participé directement aux fouilles raconta que, « lorsqu'on souleva doucement le voile qui recouvrait son visage, nous eûmes tous l'impression qu'elle venait simplement de fermer les yeux pour un très long sommeil ».

Quelques mots seulement.

Mais ils suffisent à faire sentir le respect, et peut-être aussi la tristesse, de ceux qui assistèrent à cet instant si rare.

Aujourd'hui, la momie est conservée dans une vitrine. Tous les trois mois, des spécialistes de l'Université de Médecine et de Pharmacie viennent l'examiner, effectuer

les traitements antifongiques nécessaires et surveiller son état de conservation.

Cette attention ne vise pas seulement à préserver une dépouille exceptionnelle.

Elle protège aussi un témoignage historique presque impossible à reproduire.

On a déployé tant d'efforts pour empêcher un corps de disparaître dans la terre, peut-être parce qu'il renferme encore les traces de toute une époque.

Tant qu'un être humain demeure là, même silencieux, quelque chose subsiste avec lui : des rites, des coutumes, une manière de vivre, jusqu'au souffle d'un passé disparu. Voilà peut-être le sens le plus profond d'un musée. Il ne conserve pas ce qui est mort. Il préserve ce que le temps n'a pas encore eu le cœur de perdre.

SOUS LES VIEUX ARBRES, UNE VILLE ET DES HISTOIRES QU'ON N'A JAMAIS FINI DE RACONTER

Le Jardin botanique et zoologique garde encore une histoire que tout le monde ne connaît pas. Elle concerne le pont jeté au-dessus de l'arroyo Thị Nghè, à l'époque où le jardin s'étendait encore sur l'autre rive. Après 1954, cette partie du terrain fut progressivement envahie par les maisons et les marchés. Seul le secteur de ce côté-ci demeura rattaché au Zoo. Le pont, lui, est toujours là. Il relie silencieusement les deux rives, comme s'il cherchait à conserver une dernière trace d'un espace que les années ont profondément transformé.

En 1957, le gouvernement de Ngô Đình Diệm organisa dans l'enceinte même du Zoo une foire à l'occasion de la fête nationale. Ce soir-là, un drame se produisit. Un témoin raconta que, vers sept heures, la foule se pressait sur le pont pour entrer dans la foire lorsqu'un cri retentit soudain : Un tigre s'est échappé !

La panique fut immédiate.

Les gens se poussèrent, se bousculèrent, se piétinèrent. La police tira en l'air pour tenter de rétablir l'ordre, mais il était déjà trop tard. Le lendemain matin, la presse annonça dix-sept morts et plusieurs dizaines de blessés.

Plus tard, à force d'être racontée, l'histoire devint celle du « pont cassé », du « pont qui s'était effondré ». En réalité, le pont n'avait pas bougé. Ce qui s'était effondré ce soir-là, ce n'était pas l'ouvrage, mais le sang-froid des hommes pris dans la panique. Certains ont estimé que des malfaiteurs avaient profité de la foule pour répandre volontairement une fausse alerte, semer le chaos et commettre des vols. Quelle qu'en soit la cause véritable, il reste un souvenir douloureux que la ville paya de la vie de plusieurs innocents.

Les histoires de ce genre me rappellent toujours une chose : parfois, le danger le plus terrible n'est pas la menace réelle, mais la peur que les hommes fabriquent eux-mêmes.

Toujours dans l'enceinte du Zoo, on raconte aussi l'existence d'un cachot secret portant le code P42, qui aurait existé avant 1975. Et cette histoire me ramène naturellement au réseau souterrain du Palais Gia Long, lui aussi enveloppé depuis longtemps d'un brouillard de rumeurs.

Après le coup d'État du 1er novembre 1963, douze jours seulement plus tard, le lieutenant-général Tôn Thất Đính conduisit lui-même plusieurs journalistes à l'intérieur du palais afin que le public découvre pour la première fois les souterrains des « frères Ngô ». Mais les visiteurs n'ayant pu en voir qu'une infime partie, l'imagination populaire se chargea aussitôt de remplir les blancs.

Les uns racontaient que trois tunnels rejoignaient la rivière de Saïgon, la cathédrale Notre-Dame et même Chợ Lớn. D'autres affirmaient que deux cents prisonniers, les yeux bandés, avaient été conduits là en pleine nuit pour creuser les galeries. On alla jusqu'à parler de sept ramifications souterraines menant directement à l'aéroport de Tân Sơn Nhất.

Il fallut attendre les années 1990 pour qu'une unité du génie militaire pompe l'eau, procède au déminage et inspecte l'ensemble du secteur afin de permettre son ouverture au public.

Alors seulement la véritable physionomie des souterrains commença à apparaître.

Après des décennies de récits extraordinaires, on ne trouva finalement que six pièces fortifiées reliées entre elles par un couloir, ainsi qu'un groupe électrogène resté si longtemps sous l'eau et tellement rongé par la rouille qu'il était presque impossible d'en reconnaître la forme d'origine.

En 1999, lors d'un colloque organisé au Musée de la Ville, une autre question fut soulevée. Si l'ensemble du Palais Gia Long avait été construit en ô đước, tandis que les souterrains étaient en béton armé, pouvait-on réellement affirmer que les deux ouvrages avaient été construits à la même époque ? À ce jour, aucune réponse

définitive n'a été apportée. L'histoire ressemble elle aussi à une rivière. Plus on la suit, plus on découvre devant soi de nouveaux méandres que les documents disponibles ne suffisent pas encore à éclairer. Après avoir ainsi marché de Tao Đàn au Zoo, du Temple des rois Hùng au Musée d'Histoire, puis m'être arrêté devant de vieux ponts ou devant ces histoires qui courent sous terre, je comprends un peu mieux que Saïgon n'a jamais été seulement une ville faite de rues et de bâtiments. Sous chaque vieil arbre, derrière chaque mur ancien, sous chaque dalle qui paraît inerte, une histoire demeure couchée en silence.

Je ne me lasse jamais de revenir dans ces endroits que je croyais pourtant connaître par cœur. Chaque fois que je retourne à Saïgon, la ville me raconte encore quelques petites choses nouvelles. Rien de spectaculaire, parfois. Mais il suffit d'un détail pour changer notre manière de regarder ce que nous pensions déjà connaître. Toutes les pages de l'histoire ne se trouvent pas dans les livres. Toutes les mémoires ne sont pas gravées dans la pierre. Certaines survivent simplement dans une histoire racontée à voix basse, dans un vieil arbre, dans un pont, ou dans un objet ancien demeuré immobile pendant des années derrière la vitre d'un musée.



Photo : La Poste centrale de Saïgon

Essai 7

SAÏGON, CES TRACES D'AUTREFOIS QUI GARDENT ENCORE LEUR CHALEUR

Ce matin, je suis parti tôt pour Saïgon. À vrai dire, ces endroits, je les ai fréquentés je ne sais combien de fois. Je les connais si bien que je pourrais presque, les yeux fermés, revoir chaque coin de rue. Mais quand on a pris l'habitude, ou peut-être la manie, d'écrire sur un lieu, on finit toujours par y revenir. Il faut le revoir de ses propres yeux, ne serait-ce qu'une fois encore.

J'ai choisi le bus, le moyen de transport le moins cher, avec un réseau qui s'étend aujourd'hui sur toute la ville comme une toile d'araignée. Les véhicules sont propres,

climatisés, les contrôles de billets se font correctement. Rien à voir avec les bus d'autrefois, bondés, où l'on redoutait les pickpockets et les sacs tailladés d'un coup de lame. À Saïgon, il me semble que les personnes de mon âge peuvent même voyager gratuitement. Et quand bien même il faudrait payer, cela ne coûte que quelques milliers de đồng, alors pourquoi se priver ? Je suis donc descendu tranquillement à mon arrêt et j'ai pris la direction de la Poste.

UN BÂTIMENT QUI RETIENT LE TEMPS

Le 1er arrondissement possède plusieurs bureaux de poste anciens. Il y a celui de Bến Thành, rue Lê Lai, celui de Tân Định, discrètement installé du côté de Hai Bà Trưng. Mais le plus ancien, le plus célèbre, celui que tout le monde connaît, reste la Poste centrale de Saïgon, accolée à la cathédrale Notre-Dame, sur la place de la Commune-de-Paris.

L'histoire de ce bâtiment commence à une époque où l'encre des actes de cession territoriale semblait à peine sèche. En 1860, peu après s'être emparés de Gia Định, les Français entreprirent déjà la construction du Sở Dây thép, comme les Vietnamiens appelaient alors le service postal et télégraphique, en plein cœur de la ville. Trois ans plus tard, le télégraphe de Saïgon était officiellement inauguré, posant les premières fondations d'un édifice qui deviendrait ensuite l'un des symboles de la cité.

La forme initiale du bâtiment est souvent associée au nom de Gustave Eiffel, qui allait plus tard devenir célèbre grâce à sa tour de fer au cœur de Paris et dont le nom est également lié, au Vietnam, à plusieurs ouvrages techniques de cette époque. Mais Saïgon grandissait. Les lettres se

multipliaient, les télégrammes aussi, et le petit établissement des débuts ne suffisait bientôt plus.

En 1886, les Français décidèrent donc de reconstruire l'ensemble dans des proportions bien plus importantes. Cette fois, les noms des architectes Auguste Vildieu et Alfred Foulhoux furent associés au projet. Il fallut cinq années de travaux. Le bâtiment fut achevé en 1891, dans un style européen traversé par l'atmosphère de l'architecture coloniale française.

Un mélange qui, sur le papier, pourrait sembler artificiel.

Et pourtant, au milieu de Saïgon, il paraît presque naturel.

Comme si l'Orient et l'Occident s'étaient rencontrés ici et avaient finalement décidé d'y rester ensemble.

Debout devant cette façade jaune pâle, ponctuée de volets et d'ouvertures vertes, je ne peux m'empêcher de regarder longtemps la grande horloge placée en son centre. Plus d'un siècle s'est écoulé. Elle est toujours là, témoin silencieux de tous les bouleversements traversés par Saïgon, tandis que ses deux aiguilles continuent leur ronde avec la même patience.

Sur la façade sont également gravés les noms de grandes figures des sciences électriques et télégraphiques : Benjamin Franklin, Volta, Faraday, Ampère... Un détail, presque rien. Mais il suffit à rappeler que derrière ces fils qui ont relié les hommes entre eux se trouve une intelligence bâtie génération après génération.

Lorsque j'entre, j'ai davantage l'impression de pénétrer dans une grande gare européenne du siècle dernier que dans un bureau de poste d'Asie.

La voûte s'élève très haut. Les rangées de colonnes et les structures métalliques soutiennent un vaste espace ouvert. Les détails décoratifs des piliers, des poutres et des charpentes ont été travaillés avec un tel soin qu'on lève presque instinctivement les yeux pour les regarder.

Deux anciennes cartes occupent toujours les murs latéraux, comme si elles n'avaient jamais bougé.

La première représente le réseau télégraphique du sud du Vietnam et du Cambodge en 1892. La seconde montre Saïgon et ses environs. Elles ne sont plus de simples éléments décoratifs. Dans une ville qui change presque chaque jour, ces deux cartes ressemblent à des témoins muets ayant conservé la silhouette d'un Saïgon que la plupart d'entre nous ne peuvent désormais retrouver que dans les récits.

Aujourd'hui encore, la Poste continue de remplir sa fonction première. Les guichets accueillent toujours les lettres. Les visiteurs étrangers viennent acheter des timbres, choisir quelques souvenirs portant un peu du visage du Vietnam avant de rentrer chez eux. Le bâtiment a connu plusieurs restaurations, bien sûr. Mais son allure ancienne, sa dignité, son caractère sont demeurés.

Et c'est peut-être là que réside ce qu'il y a de plus précieux dans la Poste centrale de Saïgon. Ce n'est pas un monument fermé au public, transformé en boîte de verre pour protéger un passé mort. Il continue à vivre au milieu de la vie ordinaire. Les gens entrent et sortent. Les lettres partent. Les touristes s'arrêtent. Dehors, Saïgon continue

de changer. Et le bâtiment, lui, reste debout. Le temps le traverse. Mais on dirait qu'il n'en est jamais vraiment reparti.

LE DERNIER ÉCRIVAIN PUBLIC

Il y a une chose étrange dont je me souviens encore, presque quarante ans plus tard. Dans cette poste, et autrefois également dans celle du 5^e arrondissement, existait un métier aujourd'hui quasiment disparu : celui d'écrivain public, ou plus simplement de personne qui écrivait des lettres pour les autres. C'était une petite particularité culturelle de Saïgon, que l'on ne retrouvait pas partout. Celui qui exerça ce métier le plus longtemps, et qui finit par en devenir le dernier représentant, s'appelait Dương Văn Ngộ.

Il entra à la Poste de Thị Nghè comme facteur à seize ans. À dix-huit ans, il réussit le concours lui permettant de devenir employé administratif à la Poste de Saïgon. Il avait commencé à apprendre le français dès l'école primaire. À trente-six ans, il fut encore envoyé suivre des cours d'anglais à l'école Việt-Mỹ. En 1990, lorsqu'il prit sa retraite, il était encore en pleine forme. Il demanda alors l'autorisation de continuer à s'installer dans le grand hall de la Poste pour rédiger ou traduire des lettres pour ceux qui en avaient besoin. À partir de ce moment-là, sa petite table devint son lieu de travail pour tout le reste de sa vie active.

Je me le représente arrivant chaque matin à vélo, posant sa bicyclette sous un arbre, saluant joyeusement les vendeurs ambulants de cartes postales, puis sortant de sa sacoche deux vieux dictionnaires anglais-français aux couvertures usées.

Il portait un brassard rouge sur la manche. Devant lui, un petit écriteau indiquait : « Renseignements et aide à la rédaction. » Toutes sortes de gens venaient le voir. Et chacun arrivait avec son histoire. Un chauffeur venu du delta lui demandait de rédiger une lettre pour réclamer le remboursement de frais médicaux. Une jeune femme lui tendait un Nokia et lui demandait de traduire quelques messages amoureux écrits en français par un homme vivant très loin.

Il lisait. Traduisait immédiatement. Puis regardait la jeune fille sourire, un peu gênée, un peu heureuse.

Les femmes l'appelaient volontiers « l'écrivain des lettres d'amour ».

Certains le comparaient même à un entremetteur, car plusieurs histoires sentimentales seraient nées ou auraient grandi grâce à des lettres passées entre ses mains.

Mais il n'écrivait pas seulement des lettres d'amour.

Pendant toutes ces décennies passées assis là, il entendit toutes sortes de joies et de malheurs.

Des gens cherchant un enfant perdu.

D'autres espérant retrouver la trace de proches dispersés après la guerre.

D'autres encore portant depuis des années des choses trop lourdes dans leur cœur, sans savoir comment les mettre en mots.

Il écoutait.

Puis choisissait chaque terme avec soin pour écrire à leur place.

Au fond, ce métier qui semblait n'exiger qu'une bonne connaissance des langues et une certaine maîtrise de l'écriture demandait surtout une qualité beaucoup plus rare : savoir écouter.

Il n'aimait pas les courriels.

Le téléphone ne l'enthousiasmait guère davantage. « Les mots qui sortent des machines n'ont pas d'âme », disait-il. Cela ressemble, à première vue, à une phrase prononcée par quelqu'un appartenant à une époque révolue. Mais quand on y réfléchit, ce n'est peut-être pas si faux. C'est sans doute justement parce qu'il croyait à cette « âme » des mots que son écriture simple, tracée à la main, a pu transporter si loin tant de confidences humaines. Il désignait lui-même son métier par une expression anglaise qu'il jugeait la plus exacte : public writer, écrivain public.

Un homme qui accepte de s'asseoir auprès d'un inconnu, de prendre le temps d'écouter toute son histoire, puis d'écrire à sa place ce que parfois cet inconnu n'arrive lui-même pas à dire.

Puis, un jour, lui aussi est retourné à la terre.

Il est mort paisiblement chez lui, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

J'ai ressenti une vraie tristesse en pensant que la ville perdait quelqu'un qui avait entendu et gardé en lui tant d'histoires humaines. Un homme qui savait quand poser une question. Quand se taire. Et qui respectait chaque mot comme on respecte le destin d'un être humain. Aujourd'hui, quelques lignes tapées sur un clavier suffisent. On touche l'écran une fois et le message arrive de l'autre côté de la planète. C'est plus rapide. Plus pratique. Il n'y a rien à redire

à cela. Mais dans un monde où tout va si vite, lorsque je repense à ce vieil homme assis en silence dans le hall de la Poste de Saïgon, penché sur une feuille de papier, formant soigneusement chaque lettre pour raconter la vie des autres, je sens malgré tout qu'une chose a disparu qu'aucune technologie ne remplace tout à fait. Ce qui est parti avec lui n'était pas seulement un vieux métier. C'était aussi une certaine manière qu'avaient autrefois les gens de prendre du temps les uns pour les autres.



Photo : Opéra municipal de Saïgon

Essai 8

ĐỒNG KHỞI, LÀ OÙ LE TEMPS DEMEURE ENCORE

LE CONTINENTAL, UN HÔTEL QUI GARDE L'ÂME DU VIEUX SAÏGON

Chaque fois que je passe par la rue Đồng Khởi, j'ai l'impression qu'il suffirait de ralentir un peu le pas pour entendre le passé murmurer entre les arbres, sous les toits, jusque dans les vieilles briques. Au milieu de cette rue toujours animée, toujours pleine de mouvement, une façade blanche se détache avec une élégance calme, presque recueillie. C'est l'hôtel Continental, souvent considéré comme l'un des premiers jalons du tourisme moderne à Saïgon.

En 1878, alors que l'administration française n'était installée ici que depuis peu, Pierre Cazeaux, commerçant spécialisé dans les matériaux de construction et les articles ménagers, eut l'idée de bâtir un véritable hôtel pour accueillir les Français arrivant de métropole en Indochine. Après deux années de travaux, le Continental ouvrit officiellement ses portes en 1880 et devint le premier hôtel de luxe de Saïgon. C'est aussi à cette époque que commencèrent à apparaître les grands édifices qui allaient donner au centre-ville son visage français, Notre-Dame, la Poste centrale, puis l'Hôtel de Ville, dessinant peu à peu le cœur administratif et culturel de la ville.

La rue où se trouvait le Continental ne portait d'abord qu'un nom bien sec, rue no 6. En 1865, elle fut rebaptisée Catinat et devint bientôt le secteur de Saïgon où vivaient et commerçaient le plus grand nombre de Français. C'est sur cette même rue qu'en 1911 le duc de Montpensier fit halte au cours de son voyage de Saïgon à Angkor. On lui attribue également l'introduction de la première automobile au Vietnam, à une époque où les routes étaient encore si sommaires que faire rouler une voiture relevait presque de

l'expédition. Le trajet fut difficile, mais il apprécia tant le Continental qu'il décida de l'acheter. Plus tard, lors d'un passage à Bình Thuận, il acquit aussi une colline dominant la mer à Phan Thiết pour y faire construire une villa, connue depuis sous le nom populaire de Lầu Ông Hoàng.

En 1930, De Montpensier céda le Continental à Mathieu Francini. À l'annonce de la transaction, un ami aurait plaisanté : « Mathieu, tu viens d'acheter toute l'histoire de Saïgon. » Je ne trouve pas la formule exagérée. D'après les archives de l'hôtel, Francini était d'origine corse et avait autrefois acquis une certaine réputation dans le milieu interlope. Il épousa pourtant Lê Thị Trọng, fille du Đốc phủ Lê Văn Mầu, à Mỹ Tho. De cette union entre un homme d'Occident et une femme vietnamienne naquit Philippe Francini, qui continua à diriger le Continental durant les années de guerre, de 1965 à 1975.

Après plus d'un siècle et demi d'existence, le Continental a conservé son allure modeste, un rez-de-chaussée surmonté de trois étages. Pourtant, sa toiture de tuiles, ses murs épais, ses colonnes et ses reliefs gardent tout le caractère de l'architecture française classique. Le blanc de ses façades permettait de mieux résister au soleil tropical et allégeait visuellement la masse de l'édifice, lui donnant une élégance plus douce. Les architectes de l'époque avaient d'ailleurs pensé l'ensemble avec beaucoup d'intelligence. Ils exploitaient au maximum la lumière naturelle et les courants d'air, avec des plafonds de quatre mètres de haut, des murs épais contre la chaleur et même certaines chambres volontairement protégées du soleil pour ceux qui ne souhaitaient pas être réveillés trop tôt par la lumière.

Au centre du quadrilatère intérieur se trouve un jardin. Trois frangipaniers plantés en 1880 y vivent toujours, comme trois témoins silencieux de tout ce qui est passé autour d'eux.

Les chambres du Continental ont accueilli d'innombrables personnalités. Le poète indien Rabindranath Tagore, prix Nobel de littérature en 1913, l'écrivain français André Malraux, le romancier britannique Graham Greene, qui y séjourna et y écrivit une partie de *Un Américain bien tranquille* en 1951, entre ses déplacements entre Saïgon et Bến Tre.

Marc Phillip Yablonka, journaliste de guerre américain longtemps installé à Saïgon, formula un jour une phrase que je trouve particulièrement juste à propos de cet hôtel : « Si les murs du Continental pouvaient parler, ils vous raconteraient bien des choses. »

Les murs, bien sûr, ne parlent pas.

Mais les générations suivantes continuent de s'asseoir sous les vieux frangipaniers et d'imaginer toutes les conversations, tous les secrets qui ont dû passer ici à voix basse.

Dans les années 1960 et 1970, le gouvernement de Saïgon imposa aux établissements commerciaux d'afficher des enseignes en vietnamien. Le Continental reçut alors un nom qui sonne aujourd'hui presque étrangement : Đại Lục Lữ Quán. En 1986, il passa sous la gestion de Saigontourist.

Aujourd'hui, l'hôtel propose six catégories de chambres, depuis les Superior, plus calmes, jusqu'aux Deluxe donnant sur le jardin ou sur la rue, en passant par

les chambres de l'Opera Wing face à l'Opéra municipal et une gamme Heritage destinée à ceux qui souhaitent passer une nuit entière dans une atmosphère d'autrefois.

Au rez-de-chaussée se trouve le restaurant Le Bourgeois, ouvert du matin jusqu'à tard dans la soirée et proposant aussi bien des plats asiatiques qu'européens, du phở Đại Lục au hủ tíu de poisson, sans oublier les préparations de bœuf à l'occidentale. Il y a également le Continental Patio, une cour-jardin de plus de cinq cents mètres carrés, où les trois frangipaniers centenaires continuent de présider à quantité de mariages célébrés sous leur ombre.

L'hôtel possède aussi deux salons VIP. L'un, décoré dans un style volontairement impérial, mêle bois doré, porcelaine blanche et lumières de bougies. L'autre est plus petit, plus chaleureux, destiné aux rencontres privées.

Le Continental n'est pas seulement un hôtel.

C'est l'une des manières qu'a choisies l'histoire pour continuer d'exister.

Il reste là, sans bruit, afin que ceux qui traversent aujourd'hui Đồng Khởi à toute vitesse puissent, l'espace d'une seconde, s'arrêter et sentir que le temps sait parfois tenir ses promesses aux vieilles pierres.

LE GRAND ET LE MAJESTIC, DEUX VIEUX COMPAGNONS SUR LA MÊME RUE

Quand on évoque les hôtels historiques de Saïgon, trois noms reviennent souvent, et le Continental n'est que l'un d'entre eux. À quelques pas, au 8 Đồng Khởi, le Grand

Hotel vit le jour en 1930. À l'origine, il ne s'agissait que d'une petite buvette. Puis Henry Édouard Charigny de Lachevrotière, rédacteur en chef d'un journal français, obtint l'autorisation d'y ouvrir officiellement le Grand Hotel Saigon. Sept ans plus tard, l'établissement prit le nom de Saigon Palace, puis, en 1958, adopta une appellation vietnamienne, Sài Gòn Lữ Quán.

En 1978, un autre Saigon Palace apparut au 16 Ngõ Đúc Ké. En 1989, les deux établissements furent réunis pour former l'hôtel Đồng Khởi. Après tant de changements de noms et de propriétaires, ce n'est qu'en 1998 que l'hôtel connut véritablement une nouvelle naissance et devint l'un des établissements cinq étoiles les plus connus de la ville. À y regarder de près, sa trajectoire ressemble presque à une vie humaine, commencée modestement, ballottée par les changements d'identité et de destin, avant de trouver enfin la place qui lui convenait.

Le Majestic a une histoire différente, et avec elle une fierté particulière. Il est considéré comme le premier hôtel cinq étoiles de Saïgon financé, administré et dirigé par des Vietnamiens. Son fondateur fut Hui Bon Hoa, que les habitants appelaient affectueusement Chú Hỏa, riche commerçant sino-vietnamien, l'un des hommes les plus fortunés de Saïgon, Gia Định à son époque. Son nom reste lié à quantité d'autres grands édifices et institutions : le Musée des Beaux-Arts, l'Hôpital Từ Dũ, l'Hôpital général de Saïgon, le marché Bình Tây, la pagode Phụng Sơn... Sa fortune, racontée de génération en génération, s'est d'ailleurs chargée d'une telle couche de légendes qu'il devient parfois difficile de distinguer ce qui relève des faits et ce qui appartient au mythe.

En 1925, à l'angle de la rue Catinat et du quai de Belgique, aujourd'hui Đồng Khởi et Tôn Đức Thắng, Chú Hỏa fit bâtir le Majestic. L'hôtel comptait trois étages et quarante-quatre chambres, dans un style moderne français conçu par un architecte français.

En 1948, il fut confié au Service du Tourisme et des Expositions d'Indochine, sous la direction de Francini Mathieu. Oui, le même Francini qui avait dirigé le Continental. Cette coïncidence me fait toujours sourire quand je pense au réseau extraordinairement serré des relations dans la haute société saïgonnaise d'autrefois.

En 1965, le gouvernement de la République du Vietnam fit ajouter deux étages, une salle de conférences internationales et un restaurant, selon des plans de l'architecte Ngô Viết Thụ. L'établissement reçut alors le nom de Khách sạn Hoàn Mỹ. Mais le destin n'en fit qu'à sa tête.

En 1975, le Majestic fut touché par des tirs d'artillerie et gravement endommagé. Il prit ensuite le nom de Cửu Long, même si dans le cœur des Saïgonnais le mot Majestic ne disparut jamais vraiment. En 1994, l'hôtel fut restauré dans un style inspiré de la Renaissance européenne. Il obtint quatre étoiles en 1997, puis cinq en 2007, alors que Tào Văn Nghệ en était le directeur général. En 2011, Saigontourist annonça encore un gigantesque projet d'extension, estimé à près de deux milliards de dollars, prévoyant deux tours supplémentaires de plus de vingt étages et plus de cinq cents chambres au total.

En presque un siècle d'existence, le Majestic a reçu nombre de chefs d'État, de membres de familles royales et de personnalités : le président français François Mitterrand, le prince Akishino du Japon, le Premier ministre

singapourien Lee Hsien Loong, le prince héritier du Danemark, une princesse de Thaïlande, Catherine Deneuve, le professeur Trần Văn Khê...

La liste est si longue que je finis par me demander combien de vies, combien de confidences, combien d'histoires intimes ont pu se dérouler derrière les portes de ces chambres sans que personne n'en sache jamais rien.

Trois hôtels.

Trois destins.

Une seule rue.

Et un même courant d'histoire.

J'aime imaginer que, si le Continental, le Grand et le Majestic pouvaient se parler pendant les nuits où les clients dorment, ils auraient de quoi se raconter jusqu'au matin : les propriétaires venus puis repartis, les guerres traversées, les fortunes éclatantes puis disparues, tous les bouleversements passés sous leurs fenêtres.

L'OPÉRA MUNICIPAL, UNE NOTE DE MUSIQUE AU CŒUR DU VIEUX QUARTIER

Après avoir longé cette succession d'hôtels sur l'ancienne rue Tự Do, j'ai envie de m'arrêter devant un autre édifice qui porte lui aussi plus d'un siècle de mémoire : l'Opéra municipal de Saïgon, situé place Lam Sơn, face à Đồng Khởi.

Son histoire commence très tôt, peu après la prise de la Cochinchine par les Français. Dès 1863, l'administration coloniale fit venir de métropole une troupe

de théâtre pour distraire les soldats du corps expéditionnaire. Au début, les spectacles se donnaient dans une salle en bois appartenant à la résidence de l'amiral. Puis ils furent transférés dans un théâtre provisoire construit à l'emplacement de l'actuel hôtel Caravelle.

Il fallut attendre 1898 pour que commence la construction du véritable théâtre. Celui-ci fut inauguré le premier jour de l'année 1900.

Les plans furent confiés à trois architectes français, Félix Olivier, Eugène Ferret et Ernest Guichard. Ils adoptèrent un style flamboyant alors très en vogue sous la Troisième République, avec pour références deux monuments prestigieux : le Palais Garnier et le Petit Palais.

J'aime particulièrement la manière dont on décrit le raffinement de ce bâtiment.

Chaque relief, chaque statue de la façade et des espaces intérieurs fut dessiné en France par des artistes réputés avant d'être envoyé par bateau jusqu'à Saïgon.

Il y a quelque chose d'étrange à imaginer, sous le soleil tropical brûlant du Sud, un édifice portant presque intacte une âme européenne, jusque dans la finesse des sculptures en granit ou l'éclat des lustres de cristal.

Mais tout le monde n'appréciait pas cette profusion.

On reprochait au théâtre d'avoir une façade trop chargée. En 1943, dans le but de la « moderniser », on retira donc plusieurs reliefs, statues allégoriques consacrées aux arts et guirlandes décoratives. L'année suivante, un malheur plus grave survint. Des avions alliés bombardèrent la ville et le théâtre fut lourdement endommagé. Il dut fermer. En 1954, il servit temporairement de lieu d'accueil

pour des Français venus du Nord à la suite des accords de Genève.

En 1955, il fut restauré, mais pour remplir une fonction complètement différente : il devint le siège de la Chambre des députés de la République du Vietnam. Un théâtre transformé en lieu de débats politiques. L'histoire a parfois de ces détours ironiques. En 1967, un monument de neuf mètres de haut représentant un fusilier marin fut encore installé devant l'édifice, dans une posture d'assaut, tourné directement vers le bâtiment. À l'époque, certains y voyaient un mauvais présage : quelle drôle d'image que celle d'un soldat pointant son arme vers le Parlement de son propre pays.

Après 1975, la statue fut renversée et le jardin retrouva peu à peu son calme. Le socle resta pourtant vide pendant des années, jusqu'en décembre 1997, lorsque la ville y installa une fontaine ainsi qu'une sculpture en granit rouge intitulée *Tình mẫu tử*, « Amour maternel ». L'œuvre représente une mère serrant son enfant dans ses bras. Son auteur, Nguyễn Quốc Thắng, expliquait que la composition avait été pensée autour d'une forme circulaire, « la mère étant toujours celle qui protège son enfant ». Plus tard, une controverse de droits d'auteur apparut autour d'une œuvre chinoise portant le même nom. La sculpture, elle, demeure toujours là, silencieuse, comme un rappel de la chaleur familiale au milieu des renversements de l'histoire.

Après 1975, le théâtre retrouva enfin sa vocation première, celle d'un lieu consacré aux arts de la scène.

En 1998, une grande restauration fut engagée avec pour principe de retrouver au plus près le style architectural d'origine, y compris les reliefs et statues supprimés en 1943.

En novembre 2007, une nouvelle campagne de rénovation fut lancée. On refit la toiture selon les modèles de 1900, remplaça les fauteuils par des sièges plus confortables, restaura les statues et reprit jusque dans le détail les sculptures des murs.

Le projet s'acheva à la fin de 2009.

La ville de Lyon contribua même à hauteur de 160 000 euros au financement d'un éclairage artistique nocturne, afin que l'Opéra, une fois la nuit tombée, puisse retrouver quelque chose de son éclat d'autrefois. Aujourd'hui, avec une superficie totale d'environ 3 200 mètres carrés et une capacité de 1 800 places, l'Opéra municipal accueille quantité de spectacles.

Il y a À Ô Show, qui ramène le public vers les paysages simples du Sud à travers le cirque de bambou et la danse contemporaine. The Mist, qui raconte la vie des paysans liés au riz, du matin jusqu'au soir. Teh Dar Show, qui ouvre sur l'univers mystérieux des K'ho des Hauts Plateaux. Et puis les soirées d'Opera Gala, où résonnent les œuvres de Mozart, Bach, Beethoven...

Le soir, lorsque la lumière enveloppe de jaune chaud la vieille façade de l'Opéra, je me surprends souvent à laisser mes pensées partir un peu n'importe où. Un lieu né pour la culture et les arts est devenu un jour un espace de politique, s'est retrouvé presque au milieu d'une ligne imaginaire où les armes semblaient se pointer les unes vers les autres, puis a fini par revenir exactement à sa première vocation. Le temps vieillit les bâtiments. Il leur impose ses cicatrices. Mais parfois, c'est aussi lui qui sait rendre aux choses leur véritable valeur. Le destin de cet édifice a

emprunté plusieurs chemins. Et malgré tout, il a fini par retrouver le sien.



Photo : Cathédrale Notre-Dame de Saïgon

Essai 9

LE CATHOLICISME À SAÏGON

Je n'écris pas ces pages pour refaire l'histoire, mais pour retenir un souffle. Un souffle très léger, presque tendre, et pourtant assez puissant pour avoir porté des générations de croyants au cœur d'une ville qui se raidit chaque jour au rythme d'une vie toujours plus pressée. Le catholicisme, à Saïgon, me fait penser à un vieux pull que l'on remet quand le vent se lève : il tient chaud, il rassure, il rappelle qu'il

existe encore quelque part un endroit où s'appuyer lorsque la vie souffle dans le mauvais sens. Je suis né dans le Sud. Enfant, puis adulte, j'ai longtemps vécu à Saïgon. Je me suis attaché à ses rues, à ses habitudes, et je sais qu'au détour d'un quartier il y aura toujours une voûte d'église, un vitrail qui accroche la lumière, une statue de la Vierge devant laquelle des gens viennent pleurer, prier et croire.

Vous me demandez :

« Mais pourquoi tu t'obstines à écrire sur toutes ces vieilleries ? »

Je souris.

« Des vieilleries ? Pas du tout. Tout ça est encore vivant. Ça vit dans la mémoire, dans l'affection des gens... »

Dans les pages qui suivent, je ne raconterai pas tout. Je ne ferai qu'évoquer quelques églises catholiques, à la fois lieux religieux et témoins d'architecture. Mais j'aimerais qu'en tournant les pages, le lecteur découvre un autre Saïgon. Un Saïgon plus intérieur, où la foi s'est glissée jusque dans les quartiers pauvres, jusque sous les cheveux blancs des vieillards. Et si, un après-midi, vous passez devant Notre-Dame, devant l'église Cha Tam, ou si vous vous contentez de vous asseoir devant la statue de la Vierge à Kỳ Đồng pour pousser un simple soupir, alors je crois que vous aurez compris ce que j'essaie d'écrire.

L'ARCHIDIOCESE DE SAÏGON, LE COURANT
SOUTERRAIN DE LA FOI AU CŒUR DE LA VILLE

Saïgon. À entendre ce nom, on pense d'abord aux rues, aux flots de motos, à la poussière chauffée par le soleil. Mais lorsqu'on pénètre vraiment dans cette ville, on découvre que sous l'agitation existe une vie spirituelle silencieuse. La foi ne reste pas enfermée dans les livres de prières ou derrière les clochers. Elle se glisse dans les marchés, les ruelles, se mêle aux gestes les plus ordinaires. Le catholicisme y est un peu comme une ancre, quelque chose qui retient encore une part de paix dans une ville déjà épuisée par la course et la concurrence.

Parler du catholicisme à Saïgon sans évoquer son archidiocèse serait difficile. Il compte parmi les trois grands archidiocèses du Vietnam, avec ceux de Hanoï et de Hué. Mais il n'a jamais été seulement un centre d'organisation ecclésiastique. Au gré des déplacements de l'histoire, il a aussi été un lieu de rassemblement pour des générations de fidèles, de religieux et de familles catholiques venues chercher dans le Sud une nouvelle terre où vivre.

L'archidiocèse de Saïgon fut officiellement érigé en 1960 par la bulle *Venerabilium Nostrorum* du pape Jean XXIII. Mais l'histoire du catholicisme dans le Sud commence bien plus tôt. En remontant les chroniques anciennes, on retrouve les pas des missionnaires dès le XVI^e siècle. En 1550, le dominicain Juan de la Cruz arriva à Hà Tiên, alors que cette région appartenait encore au royaume khmer. Puis, en 1624, Alexandre de Rhodes, que les Vietnamiens connaissent sous le nom de Père Đắc Lộ, entra en Cochinchine. Il ne se contenta pas d'y annoncer l'Évangile, il contribua aussi de façon importante à l'élaboration et à la diffusion de l'écriture romanisée du vietnamien, le Quốc ngữ.

Le Père de Rhodes joua également un rôle dans les démarches qui conduisirent le Saint-Siège à créer, en 1659, les deux premiers vicariats apostoliques du Vietnam, celui du Tonkin et celui de Cochinchine. À partir de là, le catholicisme descendit progressivement vers le Sud profond, le Nam Bộ actuel. Saïgon ne s'appelait pas encore Saïgon, mais les premières graines de la foi avaient déjà commencé à prendre racine.

En 1698, lorsque le Sud fut réorganisé administrativement, Gia Định prit progressivement une place plus nette sur la carte. C'est aussi à partir de cette époque que diverses communautés catholiques se développèrent le long des cours d'eau, à Chợ Quán, Gia Định, Thị Nghè, Thủ Đức... Parmi ceux qui venaient s'établir sur cette terre nouvelle, beaucoup étaient des catholiques du Centre, emportant avec eux leur famille, leur manière de vivre et leur foi.

Au milieu du XVIII^e siècle, le sud de la Cochinchine comptait environ huit mille fidèles. Des missionnaires jésuites, franciscains et des Missions étrangères de Paris vinrent successivement. Avec l'évangélisation, ils apportaient aussi des connaissances nouvelles en matière d'écriture, d'éducation, de médecine et de culture occidentale. Avec le temps, ces apports se mêlèrent aux usages locaux, donnant au catholicisme méridional une physionomie bien à lui.

Une étape importante fut franchie en 1844, lorsque le pape Grégoire XVI divisa la Cochinchine en deux vicariats apostoliques, Cochinchine orientale et Cochinchine occidentale. Cette dernière, dont Saïgon devint le centre, prit dès lors une importance majeure dans la vie catholique du Sud. Son territoire était encore immense, comprenant

même le Cambodge, et comptait environ vingt-trois mille fidèles. En 1850, le Cambodge en fut détaché. La Cochinchine occidentale conserva alors Biên Hòa, Gia Định, Định Tường et Vĩnh Long, avec un rôle toujours plus marqué pour l'ensemble Gia Định, Saïgon.

En 1924, le vicariat de Cochinchine occidentale prit officiellement le nom de vicariat apostolique de Saïgon. L'appellation était plus courte, mais elle disait aussi la place désormais centrale de Saïgon dans le catholicisme du Sud. En 1960, lors de l'établissement de la hiérarchie catholique vietnamienne, Saïgon devint officiellement un archidiocèse et prit la tête de la province ecclésiastique du Sud. En 1965, les diocèses de Phú Cường et de Xuân Lộc en furent détachés. À travers plusieurs réorganisations territoriales et administratives, l'archidiocèse finit par prendre le visage qu'on lui connaît aujourd'hui. En 2019, il comptait plus de 697 000 catholiques, 988 prêtres, 203 paroisses et 14 doyennés, ce qui en faisait l'une des communautés catholiques les plus importantes du pays.

Le cœur de cet archidiocèse est la cathédrale Notre-Dame de Saïgon, basilique construite entre 1877 et 1880. Située dans le 1^{er} arrondissement, elle a depuis longtemps dépassé sa seule fonction religieuse pour devenir une part de la mémoire collective de la ville. Les catholiques y viennent pour la messe, les visiteurs de passage pour la découvrir, et même ceux qui ne sont pas croyants s'arrêtent parfois sur la place, lèvent les yeux vers les deux flèches et restent quelques secondes immobiles au milieu de Saïgon qui continue de courir.

NOTRE-DAME, UN SYMBOLE DE FOI AU CŒUR DE LA VILLE PROSPÈRE

Je m'en souviens toujours. Chaque fois que je traverse le centre du 1er arrondissement et que je regarde au loin vers le 3e, au milieu du flot pressé des véhicules et des grands sao anciens qui étendent leur ombre verte, ce sont d'abord la toiture rouge et les deux tours dressées presque droit dans le ciel de Notre-Dame qui accrochent le regard. Ce lieu n'est pas seulement l'église des catholiques de Saïgon. Il est une part de la mémoire. Une part de l'âme urbaine. Un monument vivant au milieu de la ville, impossible à confondre avec un autre.

Dès que les Français s'emparèrent de Saïgon en 1859, ils ne songèrent pas uniquement à construire des bâtiments administratifs ou des casernes. Ils voulurent aussi une église où fonctionnaires, commerçants et soldats puissent assister aux offices et confier leur vie spirituelle à quelque chose de familier dans cette terre orientale si lointaine.

La première église fut établie rapidement dans la rue no 5, aujourd'hui Ngô Đức Kế. Ce n'était qu'un petit bâtiment. Trop petit, justement. En 1863, l'amiral Victor Auguste Duperré fit donc ériger une nouvelle église en bois au bord du « Grand Canal », à l'emplacement de l'actuelle rue Nguyễn Huệ. Mais le climat chaud et humide ne pardonnait guère. Les termites proliférèrent et, en moins de dix ans, le bâtiment était déjà condamné.

Les Français décidèrent alors de construire une véritable église, solide, durable.

En 1876, un concours fut lancé. Dix-huit projets furent présentés par différents architectes. C'est finalement

celui de Jules Bourard, largement inspiré du roman remanié et enrichi de traits gothiques, qui fut retenu. Le choix du terrain fut lui aussi longuement discuté. On envisagea l'ancien terrain de l'École des Mandarins, où se trouve aujourd'hui le consulat de France, puis le secteur du Grand Canal, avant de choisir finalement cette parcelle située au croisement de quatre voies importantes, qui allait devenir l'emplacement définitif du sanctuaire.

Le 7 octobre 1877, l'évêque Isidore Colombert posa la première pierre. Ainsi commença, sous les tropiques, une véritable aventure architecturale. Trois ans plus tard, en 1880, l'église était achevée. La consécration fut célébrée avec une grande solennité, mêlant rite catholique et cérémonial colonial, car l'intégralité du coût, environ 2,5 millions de francs, avait été prise en charge par l'administration de Cochinchine.

On évoque souvent les briques rouges, les bois précieux, les vitraux français. Mais peu de gens pensent que presque tout, depuis les clous jusqu'aux pièces de fer, en passant par le ciment et les vis, avait traversé la mer depuis la France.

Les matériaux étaient d'une qualité remarquable. Les briques de Toulouse furent laissées apparentes, sans enduit. Plus d'un siècle plus tard, elles conservent encore leur teinte rose rougeâtre, sans que les murs aient vraiment verdi sous la mousse.

En 1895, deux clochers furent ajoutés. Chacun s'élève à près de cinquante-huit mètres. Six grandes cloches de bronze, fondues en France, furent installées à l'intérieur, pour un poids total de vingt-huit tonnes. Cet ensemble est encore considéré comme l'un des plus

anciens et des plus puissants carillons du Vietnam. Lors des grandes fêtes, les cloches se répandent dans toutes les directions. Et leur son produit dans le cœur quelque chose qu'il est difficile d'expliquer autrement que par le mot sacré.

En 1903, les Français installèrent au centre du jardin devant la cathédrale une statue en bronze de l'évêque Pigneau de Béhaine tenant le prince Cảnh par la main. On voulut y voir un symbole de « l'entente entre Orient et Occident ». La statue fut cependant retirée en 1945, lorsque le contexte politique changea. C'est à cet emplacement qu'en 1958 le prêtre Joseph Phạm Văn Thiên fit installer une statue de « Notre-Dame de la Paix », taillée dans du marbre blanc en Italie, haute de 4,6 mètres et pesant huit tonnes. Elle fut acheminée par le navire Oyanox. La pierre ne fut pas polie, afin de conserver une texture plus brute, plus ancienne, symbole d'une foi sobre, persistante, sans apprêt.

Le 17 février 1959, le cardinal Krikor Bedros XV Aghagianian bénit solennellement la statue. C'est aussi à partir de cette époque que le nom de « Nhà thờ Đức Bà », Notre-Dame, s'imposa dans l'usage populaire.

En 1959, le Saint-Siège éleva l'édifice au rang de basilique mineure, titre prestigieux accordé aux églises particulièrement importantes par leur histoire et leur rayonnement spirituel.

La haute nef, la majesté de l'architecture et la richesse intérieure imposent immédiatement le recueillement. La cathédrale mesure 93 mètres de long, 35 de large, avec une voûte culminant à 21 mètres, et peut accueillir plus de 1 200 fidèles lors d'une célébration.

À l'intérieur, les premières choses qui frappent sont les deux rangées de colonnes imposantes, six de chaque côté, représentant les douze Apôtres.

Le maître-autel, taillé dans un bloc de pierre, est sculpté de six anges qui semblent en soutenir la table.

De part et d'autre s'ouvrent de petites chapelles consacrées à différents saints, ainsi que les quatorze stations du chemin de croix en pierre blanche.

Plus haut, la lumière traverse cinquante-six vitraux, créant une atmosphère irréaliste, presque suspendue, comme si tout ce qui appartenait au tumulte du monde restait dehors.

La tribune de l'orgue se trouve au-dessus de l'entrée principale. L'instrument compte parmi les deux plus anciens du Vietnam. Il ne fonctionne plus aujourd'hui, mais il fut longtemps une fierté. Lorsqu'il jouait, le son montait jusque dans les voûtes de pierre et semblait toucher directement l'intérieur des gens.

Entre les deux clochers se trouve aussi une ancienne horloge fabriquée en Suisse en 1887, qui continue de fonctionner après plus d'un siècle.

Depuis sa construction, l'église a connu plusieurs grandes étapes de transformation : l'ajout des clochers en 1895, l'aménagement du jardin et du monument à Pigneau de Béhaine en 1903, l'installation de Notre-Dame de la Paix en 1959.

La restauration la plus récente a commencé le 29 juin 2017 et doit se poursuivre jusqu'en 2027. Le chantier a été difficile, perturbé par la pandémie et par les difficultés d'approvisionnement en matériaux spécifiques venus

d'Europe. Mais il témoigne aussi du sérieux mis à préserver un patrimoine à la fois spirituel, architectural et culturel, unique dans cette ville.

Je me souviens encore très clairement de la dernière messe à laquelle j'ai assisté ici, il y a plus de dix ans. Mgr Paul Nguyễn Văn Bình était déjà très âgé et affaibli. Pourtant, il s'efforçait encore de présider lui-même la célébration. Il avançait lentement vers l'autel, soutenu de chaque côté par un prêtre. La lumière traversait les vitraux et venait se poser sur son visage. Il y avait dans cette image quelque chose d'une sainteté si simple que j'en avais les yeux humides.

Notre-Dame n'est pas seulement une basilique. Elle est témoin de toutes les métamorphoses de Saïgon, une ancre pour les âmes quand la vie devient incertaine, un refuge de foi dans une ville agitée. Chaque brique, chaque fenêtre, chaque son de cloche est un souvenir. Un rappel. Peut-être même une direction pour ceux qui cherchent encore quelque chose de sacré dans la poussière du monde.

L'ÉGLISE TÂN ĐỊNH, UNE MÉMOIRE ROSE AU CŒUR DE LA VILLE

Je me souviens d'un ami venu de loin passer quelques jours à Saïgon. À peine descendu de l'avion, il ne m'a pas demandé de l'emmener au marché Bến Thành ni au quai Bạch Đằng.

La première chose qu'il m'a lancée, c'est :

« Hé, elle est où, l'église toute rose ? Emmène-moi voir ça ! »

Je n'ai pu que rire.

Voilà Saïgon.

Des belles églises, il y en a beaucoup, chacune avec son caractère. Mais cette église rose poudré au cœur du 3e arrondissement, l'église Tân Định, c'est autre chose.

Une âme à part.

Une drôle de trace rose dans la mémoire de la ville.

Joyeuse à regarder et pourtant sacrée.

Solennelle, mais presque irréaliste.

Son nom complet est église du Sacré-Cœur de Jésus de Tân Định. Mais si vous demandez ce nom dans la rue, peu de gens vous répondront. Tout le monde dit simplement « l'église Tân Định », ou même « l'église rose ».

C'est plus affectueux.

Et très saïgonnais.

Située rue Hai Bà Trưng, dans le 3e arrondissement, autrefois rue Lareynière sous la colonisation française, elle fut mise en chantier en 1870, seulement quelques années avant Notre-Dame, et inaugurée dès 1876.

Elle approche donc aujourd'hui les cent cinquante ans.

Une vie entière d'homme enfermée dans cette architecture massive et solide qui, pourtant, conserve quelque chose de léger, comme un château de conte.

Le style dominant est gothique : arcs brisés, clocher élancé, nef vertigineuse. Mais l'ensemble est enrichi

d'éléments romans et baroques typiques de l'Europe du XIXe siècle.

Le rose poudré qui recouvre aussi bien l'extérieur qu'une grande partie de l'intérieur date de 1957.

Et c'est lui qui donne à l'église cette personnalité étrange : ancienne et féminine, presque sortie d'un livre illustré pour enfants, tout en ayant la gravité d'une vieille religieuse respectable qui aurait choisi, au milieu d'une grande ville asiatique, de porter une robe rose.

Au sommet de la tour principale, haute de 52,6 mètres, et visible de loin au coucher du soleil, se dresse une croix de bronze de trois mètres.

À l'intérieur se trouvent cinq grandes cloches, pour un poids total de 5,5 tonnes. Leur son est clair et porte très loin lorsqu'elles appellent à la messe.

Les deux tours latérales, plus basses, possèdent leurs propres clochetons, ouvertures décoratives et ornements délicats. Lorsque le soleil les traverse, on dirait presque que quelqu'un vient d'y allumer une lumière céleste.

En entrant, on est d'abord saisi par les puissants piliers gothiques qui conduisent le regard directement vers le sanctuaire.

À gauche se trouvent les statues des saintes, à droite celles des saints. Chacune repose sur son socle, avec une présence à la fois grave et familière.

Le sanctuaire est dominé par un autel en marbre blanc ivoire, entouré de reliefs sculptés à la fin du XIXe siècle avec une précision remarquable.

Dans sa structure, l'église comprend une grande nef centrale sous une haute voûte, bordée de bas-côtés. Une tribune s'élève à l'étage, disposition fréquente dans les églises occidentales.

De part et d'autre du chœur apparaissent deux silhouettes familières : la Vierge Marie à gauche, saint Joseph à droite.

Ils ont quelque chose de doux, de proche.

Comme s'ils protégeaient chacun de ceux qui baissent les yeux pour prier.

Le premier bâtisseur du lieu fut le Père Donatien Éveillard, un prêtre que les Saïgonnais de l'époque respectaient profondément.

Il allait chercher les fonds lui-même tout en supervisant le chantier.

Un seul technicien chinois, nommé A Lộc, travaillait à ses côtés pour les questions techniques.

Tous deux passèrent deux années à travailler sous la pluie, le soleil, la fatigue.

En 1876, ils virent finalement s'élever cette grande église, pour un coût d'environ quinze mille piastres indochinoises, une fortune considérable pour l'époque.

Le Père Éveillard mourut en 1883.

Les fidèles, profondément attachés à lui, décidèrent de l'enterrer à l'intérieur même de l'église, devant l'autel de la Vierge.

Un geste qui mêlait la vie, la mémoire et la foi dans un même espace.

Dans les années 1890, le Père Louis Eugène Louvet Ngôn poursuit son œuvre. Il organisa notamment une loterie pour financer les travaux d'agrandissement et de restauration. De nouveaux bâtiments furent ajoutés entre 1896 et 1898. Puis, en 1928 et 1929, l'église connut une transformation importante : édification du haut clocher octogonal, ajout d'un vestibule à l'avant et création d'un faux plafond pour la nef centrale. La façon dont ces travaux furent conduits, avec prudence, souplesse et respect de l'identité initiale, tout en donnant à l'ensemble davantage d'ampleur, témoigne clairement de la volonté d'une communauté portée par la foi, la charité et l'amour d'une beauté sacrée.

En 1949, les principaux piliers de la nef furent renforcés. Puis vint 1957. L'année où l'on décida de peindre l'église en rose. Un choix qui allait faire de Tân Định un symbole visuel unique, pas seulement dans la vie catholique, mais dans tout le paysage urbain. Aujourd'hui encore, lorsqu'on descend Hai Bà Trưng, impossible d'ignorer ce bâtiment rose comme un bâton de rouge à lèvres au milieu d'une ville grise de poussière et pleine de moteurs.

De nombreux touristes étrangers viennent précisément pour cette couleur. Ils ne viennent pas forcément pour la religion. Il y a ceux qui font des photos de mariage, ceux qui tournent une vidéo de voyage, des mariées japonaises, des époux coréens, des grands-mères italiennes, tout le monde passe. Mais peu savent sans doute que sous cette peinture éclatante se trouvent près de cent cinquante ans d'histoire, la sueur et la foi de générations de paroissiens, et un abri spirituel pour des dizaines de générations de catholiques saïgonnais.

Comment résumer Tân Định ? Ce rose peut être celui de l'espérance. Celui de l'amour. Celui de l'enfance d'un petit garçon ou d'une petite fille que l'on tenait par la main pour aller à la messe du dimanche matin. Mais il peut aussi être la couleur de l'attente, de la fidélité, de la douceur au milieu d'une ville fatiguée d'aller toujours trop vite et de changer sans cesse.

Je revois encore la première fois où je suis resté au pied du clocher, la tête levée vers cette tour immense dans le ciel. Les cloches n'avaient pas encore sonné. Et pourtant, quelque chose en moi vibrait déjà.

L'ÉGLISE CHA TAM, L'ORIENT ET L'OCCIDENT RÉUNIS DANS L'ÂME DE CHỢ LỚN

Je plaisante souvent avec mes amis du Nord lorsqu'ils viennent à Saïgon :

« Si vous voulez comprendre Saïgon, ne restez pas seulement dans le 1^{er} arrondissement. Allez à Chợ Lớn. Écoutez tôt le matin les petits sons métalliques des vendeurs dans la rue Hồng Bàng, sentez l'odeur de la bouillie de poisson et des beignets au coin d'Ông Ích Khiêm. Après ça seulement, vous commencerez à comprendre ce qui fait l'âme de cette ville. »

Et finalement, ce n'est pas si exagéré.

Ma mère était originaire de Saïgon, ma famille vivait un peu partout entre les 5^e et 8^e arrondissements. Alors Chợ Lớn, j'y allais comme d'autres vont au marché du quartier ou rentrent chez eux. J'en connaissais les ruelles, les passages, les détours. Et l'église Cha Tam faisait partie de ces lieux familiers. Je la connaissais bien. Mais chaque

fois que j'y retournais, j'avais l'impression d'entrer à nouveau dans un fragment ancien de ma mémoire.

Le nom populaire est église Cha Tam. Son nom officiel est église Saint-François-Xavier. Elle se trouve au 25 Học Lạc, dans le 14^e quartier du 5^e arrondissement. Ce n'est pas une grande église. Elle n'a ni les proportions de Notre-Dame, ni la flamboyance de Tân Định. Mais celui qui passe devant et jette un coup d'œil à l'intérieur se retourne souvent pour regarder une seconde fois. Elle possède une beauté singulière. Pas imposante, mais solide. À la fois occidentale, avec quelque chose de gothique, et profondément marquée par la culture chinoise. Un mélange étonnant qui, contre toute attente, fonctionne avec une harmonie discrète.

Le nom « Cha Tam » vient simplement de l'affection et du souvenir des gens. Son véritable nom était Père François-Xavier Tam Assou. C'est lui qui fit construire cette église au début du XX^e siècle. Et l'église n'était pas seulement un sanctuaire. Elle fut aussi école, lieu d'accueil pour les enfants, et une part entière de la vie de la communauté catholique chinoise de Chợ Lớn. Une communauté petite, discrète, mais profondément enracinée.

On associe souvent l'église Cha Tam à un événement politique tragique : le coup d'État du 1^{er} novembre 1963. Après avoir quitté le palais Gia Long, le président Ngô Đình Diệm et son frère Ngô Đình Nhu trouvèrent provisoirement refuge chez Mã Tuyên, un commerçant chinois de Chợ Lớn. Le lendemain matin, les deux hommes vinrent prier à l'église Cha Tam. Ce fut leur dernière prière. Ils furent ensuite arrêtés et assassinés sur le chemin du quartier général de l'état-major. Cette histoire

douloureuse a lié pour toujours le nom de l'église à l'histoire politique du Sud, comme si le bâtiment était devenu un témoin silencieux d'une grande secousse. Les anciens de Chợ Lớn s'en souviennent encore. Et dans leur souvenir, il reste toujours une légère tristesse. Mais Cha Tam n'est évidemment pas seulement un décor involontaire de la politique. C'est d'abord un lieu où la foi s'enracine depuis plus d'un siècle.

Dès 1865, le Père Philippe, missionnaire des Missions étrangères de Paris, fonda une première église pour les Chinois de Chợ Lớn, alors qu'une dizaine seulement de familles ou de commerçants chinois catholiques vivaient dans le secteur.

Cette première église avait la forme d'une maison vietnamienne et se trouvait près de la gare, à l'actuel carrefour Trần Hưng Đạo B, Châu Văn Liêm.

Quelques toits de chaume.

Quelques bancs de bois.

Un autel.

Et pourtant cela suffisait déjà à devenir un refuge spirituel pour ceux qui arrivaient du Nord ou de l'Est et cherchaient une vie nouvelle dans le Sud.

En 1898, le Père Tam arriva à Chợ Lớn.

D'origine chinoise, il parlait plusieurs langues et dialectes, notamment le teochew, le hakka et le hokkien. Le diocèse de Saïgon l'avait envoyé ici pour développer la mission auprès de la communauté chinoise.

Il chercha un terrain et acheta trois mẫu en plein centre de Chợ Lớn, emplacement précieux autant symboliquement que géographiquement.

En 1900, l'évêque Lucien Mossard posa lui-même la première pierre. En 1902, l'église était achevée, calme et solennelle au milieu du quartier commerçant. Le Père Tam fit ensuite construire une école, un internat, ainsi qu'un foyer pour les orphelins. Les habitants de Chợ Lớn l'aimaient comme un membre de leur famille. Ils disaient simplement « Cha Tam ». Sans titre supplémentaire. Comme on parlerait d'un grand-père ou d'un père bienveillant, attentif, capable de se sacrifier.

En 1934, le Père Tam mourut. Il fut enterré près de l'entrée de l'église. Sa tombe est toujours là, discrète, mais jamais vraiment seule. Chaque jour, quelqu'un passe. Quelqu'un prie. Et chaque nuit, quelques lumières de bougies continuent de trembler.

En 1975, la paroisse Saint-François-Xavier comptait environ huit mille fidèles d'origine chinoise. Puis le pays changea. Après 1975, une grande partie de la population chinoise partit progressivement. Après 1978, les paroissiens se dispersèrent aux quatre coins du monde. L'église devint plus vide. Et plus triste.

Son architecture reste pourtant l'un de ses attraits les plus singuliers. Elle mêle le gothique occidental à des éléments proprement chinois. Le portail à trois ouvertures éclate de rouge. La toiture utilise des tuiles yin-yang. Des caractères chinois apparaissent sur les panneaux.

Les extrémités du toit se recourbent vers le ciel comme pour appeler les ancêtres. Deux carpes encadrent la croix, symbole vivant de transformation. À l'intérieur, la

chapelle adopte presque l'allure d'un petit pavillon chinois. Colonnades rouges et dorées, sentences parallèles, lanternes jaunes, toiture de tuiles vernissées vertes, lotus au sommet, piliers rouges comme le feu. Le rouge de la chance. Mais aussi le rouge du sang. Celui de la fidélité aux principes.

Les fenêtres, en revanche, sont hautes et pointues, dans le goût gothique. Pourtant, les motifs représentent lotus, carpes, bodhi, bambous... Des images issues du bouddhisme et de la culture chinoise se glissent ainsi au milieu d'un édifice catholique. Comme une manière très naturelle de respirer la tolérance religieuse.

Les vitraux racontent des épisodes bibliques : Abraham offrant Isaac, Pierre reniant le Christ, Marie au pied de la croix. Tout scintille comme un kaléidoscope. Et chaque rayon de lumière semble contenir une petite part d'espérance.

L'ÉGLISE HUYỆN SỸ, UNE SYMPHONIE DE PIERRE OFFERTE PAR UN RICHE BIENFAITEUR

Je suis arrivé à l'église Huyện Sỹ, dans la paroisse Chợ Đũi, en fin d'après-midi. Le jour commençait à décliner, mais en moi quelque chose s'éclairait. J'étais parti du début de la rue Tôn Thất Tùng, dans le bruit incessant de la circulation. Puis j'ai ralenti lorsque la silhouette du clocher est apparue sur le ciel lourd de chaleur. Cet édifice n'est pas seulement une trace du temps. C'est une symphonie faite de pierre, de lumière et de foi au milieu de la ville. En entrant dans l'église, je vois d'abord la lumière colorée des vitraux se refléter sur les voûtes. Et sous cette lumière me revient l'histoire d'un homme rare, immensément riche mais doté d'un cœur tout aussi vaste : Lê Phát Đạt, que les habitants

appelaient Huyện Sỹ. Il faisait partie des « quatre grands riches de Cochinchine » et comptait parmi les fortunes les plus considérables de son époque. Il avait étudié à Penang, en Malaisie, et connaissait plusieurs langues : latin, français, chinois, vietnamien romanisé.

En 1902, il donna plus d'un mẫu de terrain et consacra jusqu'à un quart de sa fortune, environ trente mille piastres indochinoises, à la construction de l'église. Il choisit saint Philippe comme patron. Mais les habitants continuèrent d'appeler le lieu « église Huyện Sỹ », simplement pour se souvenir de lui. Il mourut en 1900, avant de voir l'édifice achevé. Lorsque son épouse, Huỳnh Thị Tài, mourut à son tour en 1920, les cercueils du couple furent transférés et installés solennellement derrière le chœur, près de la statue du saint patron.

L'église mesure quarante mètres de long et dix-huit de large. Le Père Bouttier choisit en 1902 un style gothique, avec arcs brisés, grands piliers porteurs et haute flèche. L'édifice fut achevé en 1905. Sa façade et ses piliers sont habillés de granit de Biên Hòa, pierre résistante qui prend une lumière presque éclatante au coucher du soleil. Le clocher monte jusqu'à cinquante-sept mètres et domine le ciel de Saïgon. Tout en haut se trouve un coq gaulois, symbole de lumière et de civilisation occidentale. À l'intérieur du clocher, quatre lourdes cloches fondues en France en 1905. Les deux plus grandes furent offertes par les descendants de Huyện Sỹ. Les deux plus petites portent, en quelque sorte, la mémoire affective du couple.

Les murs sont peints dans un jaune pâle, chaud et tranquille. L'ancien et le vivant s'y mêlent dans les arcs, les corniches, les détails sculptés à la main. Chaque élément témoigne d'un effort pour adapter les techniques

occidentales au climat tropical. Plus je m'avance, plus l'espace devient mystérieux. La voûte et les verrières venues d'Italie font scintiller le sanctuaire, au point de donner l'impression d'entrer dans un autre Gethsémani caché au milieu de la ville. Le long des murs, les statues des saints sont finement sculptées.

Mais celle qui m'impressionne le plus reste celle de saint Philippe en marbre, tenant fermement la croix de la Résurrection, les yeux levés vers le ciel comme pour indiquer une direction.

Je m'arrête ensuite devant les tombeaux de Huyện Sỹ et de son épouse. Leurs gisants de pierre sont presque grandeur nature. Elle porte l'áo dài et le khăn đóng. Lui, coiffé lui aussi du khăn đóng, porte des chaussures et des vêtements dont chaque pli a été sculpté avec précision.

Je les imagine agenouillés là, protégeant le sanctuaire comme on protégerait l'enfant spirituel auquel on a consacré sa vie. Le parvis de l'église couvre plus d'un mẫu, vaste, aéré et pavé de granit. Au centre se dresse la statue du martyr vietnamien Matthieu Lê Văn Gấm, exécuté par strangulation en 1847 pour avoir transporté des prêtres jusqu'à Saïgon.

À gauche, une grotte de Notre-Dame de Lourdes fut construite à partir de 1960, pour honorer la Vierge et prier pour les malades chaque 11 février. À droite se trouve le Calvaire, avec une statue du Christ les bras ouverts, où les fidèles viennent pour la confession et la pénitence. Cet espace fut aménagé en 1974 par le Père Dương Hoàng Thanh.

L'église n'est pas faite seulement de pierre, de briques et de verre. Elle conserve le souffle de générations

entières de croyants. Chaque matin, des Saïgonnais viennent encore à la messe de bonne heure, vêtus proprement, parfois en áo dài, le rosaire entre les doigts, les yeux tournés vers la croix. Le samedi et le dimanche, l'église se remplit. Les chorales prennent place. Les enfants avancent en rang. À chaque saison, les pas des fidèles continuent d'imprégner le lieu. Les pauvres comme les riches. Les étudiants comme les commerçants. Tous viennent prier, ou simplement s'offrir quelques minutes de silence au milieu d'un Saïgon qui ne cesse de se transformer. Cette église est une chronique vivante. Écrite dans la pierre, la lumière, les chants liturgiques et les sacrifices silencieux. Chaque bloc, chaque voûte, chaque vitrail raconte quelque chose du temps et de la foi.

L'ÉGLISE KỶ ĐỒNG, LES PAS DE LA MÈRE AU MILIEU D'UNE VILLE TROP ÉTROITE POUR LES CŒURS

Quand on vit à Saïgon, il y a des jours où le cœur s'agite sans raison. Comme si un souffle de la ville venait toucher une vieille zone de mémoire. Alors, presque automatiquement, je prends la direction de Kỳ Đồng.

Depuis l'endroit où j'habitais près du pont Trương Minh Giảng, aujourd'hui rue Lê Văn Sỹ, il suffisait de marcher encore un peu pour arriver au 38 Kỳ Đồng.

Une adresse que presque tout le monde connaît.

Un lieu devenu familier parce qu'il n'y a pas seulement une église ici.

Il y a une chaleur.

Quelque chose de la foi.

Quelque chose de ces hommes et de ces femmes qui viennent chercher la Vierge quand ils ont trop de choses sur le cœur pour réussir à les dire.

Les catholiques saïgonnais aiment plaisanter :

« Si tu veux entendre de bons sermons, va à Kỳ Đồng. »

Ça ressemble à une blague.

Mais il y a beaucoup de vrai là-dedans.

Depuis longtemps, les prêtres rédemptoristes sont connus pour la profondeur de leur prédication. Ils maîtrisent les Écritures, mais leurs paroles restent profondément humaines.

Et pas seulement eux.

Je me souviens du jour où mon arrière-grand-mère est morte. Ses funérailles eurent lieu ici, par une journée lourde de chaleur. Le doyen de Vĩng Tàu célébrait. Il prononça un sermon sur la mort. Quand il eut terminé, je me sentais comme lavé d'une poussière intérieure, plus léger, calme. Il parlait avec un accent du Sud très marqué, régulier comme le reflux d'une rivière. Et chaque mot entraînait lentement, profondément, dans le cœur.

L'église Kỳ Đồng porte officiellement le nom de Sanctuaire de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Elle fait partie du complexe du couvent des Rédemptoristes de Saïgon. Mais les gens disent simplement « église Kỳ Đồng ». Un nom simple. Familier. Comme celui d'une maison connue dans le quartier.

Sa construction commença en 1949 sous la direction du supérieur Beliemare. L'église fut achevée et inaugurée en 1952, à une époque où Saïgon portait encore de fortes traces de la présence française, où les cloches des églises se mêlaient encore au tintement des tramways.

Contrairement au gothique élaboré de Notre-Dame ou au baroque oriental de Tân Định, Kỳ Đồng adopte un langage moderne, dépouillé, mais solennel.

À l'extérieur, des volumes géométriques simples, triangles, arches et lignes nettes.

Peu d'ornements.

Peu de surcharge.

Et c'est justement cette sobriété qui attire immédiatement le regard vers l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours, installée bien en évidence sur la façade, entre les deux arcs de l'entrée.

Une image à la fois familière et majestueuse.

L'architecture accorde une grande place à la lumière.

De hautes fenêtres laissent entrer le soleil et l'air dans le sanctuaire.

Aucune rangée de colonnes massives ne vient couper l'espace.

Pas de décor sculpté envahissant.

Seulement le Christ crucifié dans le chœur, au milieu d'un vaste volume dégagé, simple et profondément sacré.

Comme un cœur qui battait calmement pour toute la communauté.

Dans les années 1960, le nombre de fidèles autour de Kỳ Đồng augmenta rapidement. Les paroisses voisines, Tân Định, Chợ Đũi, Hòa Hưng, étaient trop éloignées et l'accès aux sacrements devenait compliqué.

Le curé de Tân Định proposa alors aux Rédemptoristes de prendre en charge une paroisse propre dans ce secteur.

Après réflexion, l'archevêque Paul Nguyễn Văn Bình décida officiellement d'ériger la paroisse Notre-Dame du Perpétuel Secours et d'en confier la responsabilité à la vice-province vietnamienne des Rédemptoristes.

Parler de Marie ici oblige à évoquer l'icône de Notre-Dame du Perpétuel Secours, symbole majeur de la congrégation rédemptoriste dans le monde entier.

En 1866, le pape Pie IX confia l'icône au supérieur général Nicolas Mauron et lui donna cette consigne restée célèbre :

« Faites-la connaître au monde. »

Depuis, chaque communauté rédemptoriste, dans quelque pays qu'elle se trouve, a accueilli cette image.

Non pas seulement pour l'installer sur un autel.

Mais pour placer Marie au cœur même de sa mission.

Au Vietnam, les catholiques étaient depuis longtemps profondément attachés à la Vierge. Pourtant, selon certains témoignages de missionnaires canadiens, le

titre de « Notre-Dame du Perpétuel Secours » restait peu connu avant 1925. Ce n'est véritablement qu'après 1946, avec le développement de la présence rédemptoriste, que son image se répandit dans de nombreuses grandes et petites églises du pays. À Kỳ Đồng, les pèlerinages mariaux furent organisés deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, avec des horaires distincts en vietnamien, en français, et même en tamoul pour des femmes indiennes qui travaillaient alors auprès de l'administration française.

Les Rédemptoristes arrivèrent au Vietnam en 1933 et choisirent Saïgon comme l'un des points de départ de leur mission. Leur charisme est tourné vers les pauvres et les abandonnés. Kỳ Đồng devint ainsi assez rapidement l'un des plus grands centres de pèlerinage marial du Sud.

Aujourd'hui encore, si vous passez un samedi après-midi devant l'église, vous verrez des gens faire silencieusement la queue pour inscrire leurs intentions de prière. L'un demande la guérison. Un autre vient à cause d'un mariage qui se brise. Quelqu'un prie pour un enfant qui s'est perdu dans sa vie. Un autre ne demande rien d'autre que la paix. Ici, Marie n'est pas seulement une statue. Elle est un appui. Un endroit où chacun peut revenir, avec toutes ses blessures, ses déchirures, ses échecs.

Chaque fois que je sors de Kỳ Đồng, je me retourne une dernière fois. Sur ce mur blanc si simple, l'image de la Vierge diffuse quelque chose de doux. Comme si elle disait aux fidèles : « Rentre chez toi, mon enfant. Tout finira par aller mieux. »



Photo : Hôtel Continental, rue Lê Lợi

Essai 10

LÊ LỢI — UN CANAL DEVENU BOULEVARD, UNE VIE ENTIÈRE DEVENUE SOUVENIR

Aujourd'hui encore, je me suis remis à marcher lentement le long du boulevard Lê Lợi. Non que j'aie quelque chose à y faire. J'y suis revenu simplement pour déterrer un morceau d'histoire ancienne qui sommeille depuis longtemps au fond de moi et qui, de temps à autre, remue comme s'il réclamait d'être raconté. Aujourd'hui, on marche sur Nguyễn Huệ, Hàm Nghi ou Lê Lợi sans penser qu'il y a plus de deux siècles, là même où nos pieds touchent le pavé, il y avait de l'eau. Des barques y glissaient

lentement et remontaient jusqu'aux marchés établis autour de la citadelle de Quy.

Cette terre aura donc vécu bien des vies. Elle fut rivière et marécage, puis canal creusé par l'homme. Elle devint boulevard colonial, rue des commerces et des amours, avant de connaître les palissades, la poussière et les entrailles de béton du chantier du métro. Si je rassemble aujourd'hui ces souvenirs, c'est peut-être aussi une manière de brûler un bâton d'encens pour ce passé silencieux qui repose sous chacune des dalles que nous foulons.

DU CANAL COMBLÉ AU GRAND BOULEVARD

En 1859, lorsque les troupes françaises attaquèrent la citadelle de Gia Định, les terrains bas situés hors des fortifications conservaient encore leur aspect primitif. Plusieurs petits cours d'eau se déversaient vers la rivière Bến Nghé : le rạch Cầu Sấu, le canal Chợ Vải, le canal Cây Cám.

À peine Saïgon conquise et le traité de 1862 signé, les Français songeaient déjà à bâtir ici une ville à l'européenne. L'amiral Bonard chargea le colonel du génie Coffyn d'élaborer un plan particulièrement ambitieux : une cité capable d'accueillir cinq cent mille habitants. Sur le papier, c'était grandiose. Mais Saïgon était encore une petite ville clairsemée. Les rues venaient à peine d'être tracées et n'étaient même pas toutes empierrées. Une bonne partie du projet resta donc dans les cartons. On en conserva surtout les aspects les plus pratiques : délimitation des parcelles, largeur des rues, plantations d'arbres, adduction d'eau et égouts.

Dans un premier temps, les anciens canaux et arroyos furent jugés utiles à la navigation. On les dragua, on consolida leurs berges. Vers 1863, Coffyn fit creuser un nouveau canal reliant les parties supérieures de trois anciens cours d'eau. Il comportait deux tronçons.

Le premier longeait la rue Isabelle II. C'est ce tronçon qui deviendrait plus tard le boulevard Lê Lợi. Le commandant Bovet lui donna le nom de « canal Gallimard », en souvenir d'un capitaine ayant participé à la prise de la citadelle de Gia Định. Trương Vĩnh Ký, lui, l'appelait familièrement « canal Coffine », d'après le nom de l'homme qui en avait dirigé le creusement.

Le second tronçon rejoignait l'arroyo Bến Nghé. Il fut plus tard comblé et devint une partie de l'actuelle rue Pasteur.

Le canal Gallimard fut entièrement creusé à la force des bras.

Pas de machines.

Des pioches, des pelles et des hommes.

La terre extraite servit ensuite à remblayer les terrains destinés aux futurs bâtiments.

Les voies provisoires aménagées sur ses deux rives portèrent d'abord le nom de « rue no 13 ». Ce n'est qu'en 1865 qu'elles furent rebaptisées « Bonard ».

Si l'on avait pu, à cette époque, parcourir le canal en barque, on aurait vu de part et d'autre le paysage encore presque désert d'une ville qui venait de naître : casernes, entrepôts du génie, résidences administratives, postes de police.

Les commerçants étaient encore peu nombreux. Ils préféraient s'installer près de la rivière de Saïgon ou du canal Chợ Vải, à proximité des quais.

Cinq ponts de bois traversaient le canal, auxquels s'ajoutaient deux autres ouvrages près de son intersection avec Chợ Vải, à l'emplacement de l'actuel carrefour Lê Lợi–Nguyễn Huệ.

Mais les canaux, eux aussi, ont leur destin.

Et parfois leur vie est aussi courte que celle des hommes.

La population augmenta. Au milieu de la ville, le canal fut de moins en moins entretenu. L'eau stagna, les déchets s'accumulèrent et l'endroit devint un foyer d'insalubrité et de maladies.

En 1867, Bovet lui-même, devenu membre du conseil municipal, proposa de le combler une bonne fois pour toutes. On ignore l'année exacte où le canal Gallimard disparut sous la terre. Mais en 1878, il n'apparaissait déjà plus sur les cartes. Il aura donc vécu moins de quinze ans. À peine le temps d'une grosse averse de Saïgon. Il était venu, puis avait disparu. Mais son alluvion, si l'on peut dire, fut un boulevard légué aux générations suivantes.

LE BOULEVARD BONARD AUX PREMIERS TEMPS DE LA VILLE

Une fois le canal comblé, une large bande de terrain plane, longue d'environ huit cents mètres, entre la rue Đồn Đất et Nguyễn Trung Trực, devint le boulevard Bonard. En réunissant les deux anciennes berges, sa largeur atteignait

presque soixante mètres. Au centre s'étendait une bande de gazon. Quatre rangées d'arbres bordaient l'ensemble avec une régularité parfaite. À certains endroits, le passant pouvait presque se croire dans un parc.

En 1887, le jour même de la fête nationale française, on érigea au milieu du boulevard une statue de Francis Garnier. Cette portion prit alors le nom de place Francis-Garnier, futur parc Lam Sơn.

La statue fut détruite en 1945. Vingt-deux ans plus tard, en 1967, deux statues de soldats de l'infanterie de marine furent installées au même endroit.

À ses débuts, le boulevard Bonard avait beau être large, il n'était pas encore très commerçant. Près de la moitié des façades appartenaient à des administrations publiques.

À la fin du XIXe siècle, le boulevard fut même raccourci lorsque le secteur au nord de la rue Hai Bà Trưng fut réaménagé et qu'une centrale électrique vint en barrer la perspective.

En 1900, un nouveau théâtre fut inauguré au milieu du boulevard : l'actuel Théâtre municipal. Conçu par Félix Olivier, Ernest Guichard et Eugène Ferret, commencé en 1898 et achevé en 1900, il remplaçait les salles provisoires utilisées jusque-là pour les représentations. À l'autre extrémité, vers le sud, une longue muraille entourant les dépôts de matériaux municipaux bloqua le passage pendant plusieurs décennies.

Ce n'est que dans les années 1910, lorsque le secteur fut dégagé pour permettre la construction du marché Bến Thành, que le boulevard fut enfin prolongé

jusqu'à la place Cuniac, aujourd'hui place Quách Thị Trang. À partir de là, Bonard devint une véritable artère vitale.

Le tramway partait de Bến Thành, passait par Catinat, remontait jusqu'à Đa Kao et reliait le centre de Saïgon aux marchés périphériques, alors considérés comme lointains : Bà Chiểu, Hóc Môn, Gò Vấp.

En 1955, le nom de Bonard, celui d'un officier de marine français qui avait gouverné la Cochinchine, disparut. À sa place vint Lê Lợi, le roi qui avait combattu pour l'indépendance du pays. Cette année-là, de nombreuses rues de Saïgon portant encore des noms coloniaux furent rebaptisées en l'honneur de héros et de grandes figures vietnamiennes.

Dans Saïgon d'autrefois, l'érudit Vương Hồng Sển rappelait que plusieurs rues telles que Bonard, Charner, de la Somme ou Pellerin avaient été aménagées sur d'anciens canaux remblayés. À l'époque, disait-il, l'eau était partout.

Il évoquait aussi le carrefour surnommé Bồn Kèn, à l'intersection actuelle de Lê Lợi et Nguyễn Huệ. Il y avait là autrefois un bassin octogonal. Le samedi après-midi, des soldats français venaient y jouer de la musique pour la population. C'est étrange quand on y pense. Un bras d'eau avait d'abord porté des barques. Quelques décennies plus tard, le même endroit portait les notes d'une fanfare occidentale. Puis, quelques décennies encore, les pas des écoliers et ceux de jeunes amoureux. La terre ne parle pas. Mais si elle pouvait parler, elle sourirait peut-être avec lassitude devant les bouleversements incessants de la destinée humaine.

UNE PROMENADE SUR LÊ LỢI DANS LES ANNÉES 1970

Remontons maintenant le temps. Retournons dans les années 1970 et faisons tranquillement le tour de Lê Lợi pour retrouver le Saïgon de cette époque.

Commençons au parc Lam Sơn.

L'ancien théâtre français était alors devenu le siège de la Chambre basse. Depuis ses hautes marches, on regardait le flot incessant des véhicules et des passants sous les grands arbres.

Devant, les statues des deux soldats dominaient toujours le carrefour.

À l'angle de Tự Do se trouvait Givral, café familial des écrivains, artistes, journalistes et hommes politiques. On y buvait lentement son café en parlant littérature, actualité et politique.

À cet emplacement se trouvait autrefois, au début du siècle, le Grand Café de la Musique. Après plusieurs transformations et passages par des pharmacies, l'endroit était finalement devenu ce café célèbre.

Tout près s'ouvrait l'élégante galerie Eden.

Le cinéma Eden projetait les derniers films européens et américains.

À l'étage, il y avait même le dancing Queen Bee.

À lui seul, ce coin de rue réunissait presque tout ce que le Saïgon de l'époque pouvait offrir en matière de loisirs et de plaisirs urbains.

En traversant Nguyễn Huệ, on arrivait devant l'immeuble Rex, inauguré en 1962. Le bâtiment abritait notamment le service d'information américain et la bibliothèque Abraham Lincoln.

Un peu plus loin se trouvaient la maison de couture De Fouquières, connue depuis les années 1930 pour ses vêtements haut de gamme, puis le restaurant Phạm Thị Trúrc et son fameux ragoût de bœuf, ainsi que les glaciers Tuyết Lan et Mai Hương.

Pour celui qui n'a pas connu cette époque, ce ne sont que des noms de commerces.

Pour un ancien Saïgonnais, chacun de ces noms peut faire revenir tout un carrefour, une odeur, un goût, parfois une tranche entière de vie.

Après Pasteur, la rue devenait encore plus animée.

On y trouvait le restaurant Kim Hoa, la librairie Sài Gòn et le cinéma Casino Saigon, créé dès le début du siècle par Bernard pour accueillir projections cinématographiques, théâtre et spectacles de prestidigitatíon.

Mais ce qui donnait peut-être à cette partie de Lê Lợi son caractère le plus particulier, c'étaient les livres.

Les librairies se succédaient : Văn Hữu, Nguyễn Trung, Việt Hương, Thanh Tuân, Dân Trí...

Et surtout Khai Trí, la célèbre librairie de Nguyễn Hùng Trương. Les amoureux des livres pouvaient y entrer, rester debout ou s'asseoir pendant des heures, tourner tranquillement les pages d'un ouvrage après l'autre.

Personne ne les pressait.

Personne ne les chassait.

Au milieu d'une artère vouée au commerce, le livre n'était donc pas seulement une marchandise.

Il faisait partie de la manière de vivre la rue.

En arrivant au carrefour Công Lý–Nguyễn Trung Trực, l'atmosphère changeait encore.

Il y avait le restaurant musical Quốc Tế, pouvant accueillir quatre cents personnes, puis Kim Sơn, Thanh Thế, fréquentés par les artistes et les journalistes.

Certains s'installaient à l'intérieur.

D'autres se contentaient d'une chaise sur le trottoir, avec un café devant eux et des conversations sur la littérature ou l'actualité qui n'en finissaient plus.

Plus haut encore, sur une terrasse, se trouvait le restaurant musical Bồng Lai, aménagé comme un jardin suspendu. Pour y accéder, il fallait prendre l'ascenseur.

Le Saïgon de ce temps-là semblait savoir utiliser chaque morceau de ville : depuis le trottoir au ras du sol jusqu'aux terrasses des immeubles, tout pouvait devenir un lieu de rencontre.

Sur le côté pair de la rue, en revenant vers le parc Lam Sơn, se dressait le très animé grand magasin Tax.

Son ancêtre était les Grands Magasins Charner, inaugurés en 1924, un bâtiment de trois étages où se mêlaient influences européennes et asiatiques, surmonté à l'origine d'une tour-horloge au toit courbé rappelant celui d'une pagode.

On venait y faire ses achats, rencontrer des connaissances, admirer les vitrines.

Mais comme partout sur Lê Lợi, se promener ne signifiait pas nécessairement acheter.

Faire un tour, regarder passer les gens, prendre une glace, boire un café ou feuilleter quelques livres suffisait pour remplir agréablement tout un après-midi.

À mesure qu'on approchait du marché Bến Thành, le raffinement des grands magasins et des restaurants cédait progressivement la place à un Saïgon plus populaire.

Le long du mur du ministère des Travaux publics s'étendait tout un marché aux livres.

De petites échoppes, montées sur des poteaux de bois, couvertes de tôle ou simplement protégées par une bâche en plastique.

Livres neufs et anciens s'y entassaient dans plusieurs langues.

Les prix étaient plus bas que dans les grandes librairies de l'autre côté de la rue, si bien qu'il y avait toujours du monde à fouiller et à choisir.

Celui qui avait les moyens entraînait chez Khai Trí acheter un livre neuf.

Celui qui en avait moins cherchait un exemplaire d'occasion sous les bâches du trottoir.

Au bout du compte, tous ceux qui aimaient les mots pouvaient trouver leur place.

Après avoir parcouru ainsi Lê Lợi d'un bout à l'autre, je comprends pourquoi on l'appelait autrefois la « rue des livres » de Saïgon.

Les livres étaient partout : dans les grandes librairies lumineuses et bien ordonnées comme dans les petites échoppes adossées à un mur.

Depuis le volume neuf qui sentait encore l'encre et le papier jusqu'au vieux livre passé entre je ne sais combien de mains.

Le chic et le populaire cohabitaient.

Chacun avait sa place.

Aucun n'effaçait l'autre.

Car, finalement, ce qui donne son âme à une rue, ce ne sont pas seulement ses beaux bâtiments ou ses enseignes célèbres.

Ce sont ceux qui ont bu un café chez Givral. Ceux qui ont vu un film à l'Eden. Ceux qui ont mangé une glace sur le trottoir. Ceux qui sont restés des heures chez Khai Trí. Et ceux qui se sont penchés sous une bâche pour choisir, un par un, des livres d'occasion.

Ce sont eux qui ont fait de Lê Lợi le Lê Lợi d'une époque. Les bâtiments peuvent être reconstruits. Les commerces peuvent fermer. Les noms familiers peuvent disparaître les uns après les autres. Mais lorsqu'une rue est entrée dans la mémoire des hommes par mille petites histoires, son âme, même si le décor a changé, ne disparaît jamais complètement.

LE BOULEVARD DE L'AMOUR ET DE LA JEUNESSE

Lê Lợi n'était pourtant pas seulement une rue commerçante. Pour des générations de lycéens et d'étudiants saïgonnais, c'était aussi le boulevard des amours.

Une dame aujourd'hui âgée de plus de soixante-quinze ans, arrivée de Hanoï dans le Sud en 1954, racontait que lorsqu'elle était jeune fille, elle retrouvait ses amies le week-end pour se promener sur Lê Lợi et Nguyễn Huệ. Elles achetaient des livres. Mangeaient une glace. Allaient au cinéma. Et, bien entendu, guettaient aussi les premiers signes d'un amour possible.

« À cette époque, les lycéennes roulaient tranquillement à bicyclette. Dans leur áo dài blanc, sous les grands arbres, elles étaient si gracieuses. »

Il n'y avait pas encore le glacier Bạch Đằng.

Il existait une boutique appelée Lan Phương, ou peut-être Phương Lan.

Les lycéennes y entraient pour manger une glace.

Et, comme par hasard, les étudiants garçons trouvaient toujours une bonne raison pour entrer derrière elles.

Le boulevard était également lié à cette vieille habitude de se faire photographier afin de conserver une trace de sa jeunesse.

Dès 1921, au 54 boulevard Bonard, se trouvait le studio Khánh Ký de Nguyễn Đình Khánh, originaire de Lai Xá, dans la province de Hà Tây.

Il avait été proche de patriotes comme Phan Chu Trinh et c'est lui qui photographia, en 1926, les funérailles de ce dernier, accompagnées par quelque vingt mille personnes.

Plus tard, au numéro 48, se trouvait le studio Mỹ Lai, dont le propriétaire était lui aussi originaire de Lai Xá.

Le nom pouvait prêter à confusion, mais il l'expliquait ainsi : Mỹ pour l'art, la beauté ; Lai pour Lai Xá.

Autrement dit : l'art de son village natal.

Rien d'autre.

Juste à côté se trouvait le salon de coiffure Xuân Ngàn Hồng. Les jeunes femmes pouvaient donc se faire coiffer, puis faire un pas et entrer immédiatement au studio pour se faire photographier.

Une coordination commerciale si parfaite qu'on se demande presque si les propriétaires n'étaient pas de la même famille.

Ces photographies, me disait la vieille dame, pouvaient avoir une importance immense.

Car les jeunes hommes étaient là aujourd'hui.

Et demain, ils partaient au front.

Certains ne revenaient jamais.

Lê Lợi fut donc aussi témoin d'amours romantiques et fragiles, vécues à l'ombre de la guerre.

« Les Thanh, les Tuấn, les Kiệt, les Thành qui, hier encore, prenaient le frais au bord de la rivière de Saïgon...

si peu de temps après, ils n'existaient déjà plus que dans nos souvenirs. »

En 1963, à la place Diên Hồng, au bout du boulevard, Quách Thị Trang, une jeune fille de quinze ans, fut tuée par balle au cours d'une manifestation réclamant davantage de libertés.

Sa mort bouleversa toute la ville.

La place fut ensuite rebaptisée en son honneur.

Je reste silencieux lorsque j'y pense.

La rue des glaces sucrées, des áo dài blancs et des photographies de jeunesse avait aussi bu le sang d'une adolescente de quinze ans. Le boulevard de l'amour n'était donc pas seulement celui de l'amour entre deux êtres. Il portait aussi l'amour du pays. Et parfois le prix terrible qu'il fallait payer pour lui.

CEUX QUI ONT LAISSÉ LEUR EMPREINTE : FRANÇAIS ET VIETNAMIENS ONT BÂTI ENSEMBLE

En feuilletant l'Annuaire de l'Indochine de 1908, je découvre que le boulevard Bonard regroupait déjà toute une galerie de personnages remarquables. Au numéro 41 habitait la famille du professeur Marc-Ange Canavaggio, originaire de Corse, l'un des rares juristes diplômés de Saïgon à cette époque. Ses frères travaillaient également auprès du Conseil colonial et de la Chambre d'agriculture de Cochinchine. Ils étaient proches de journalistes vietnamiens comme Nguyễn Chánh Sắt, Lương Khắc Ninh et Trần Chánh Chiếu.

Ce milieu participa à la naissance de plusieurs des premiers journaux en Quốc ngữ, notamment Nông cổ mín đàm et Lục tỉnh tân văn.

Au 42 bis se trouvait le bureau de la société des plantations d'hévéas de Suzannah, fondée en 1907 par Louis Cazeau.

Celui-ci fut également à l'origine du prestigieux hôtel Continental, commencé en 1878 et achevé en 1880 à l'angle de Bonard et Catinat.

Plus tard appelé en vietnamien Đại Lục Lữ Quán, le Continental reçut des personnalités telles que le poète indien Rabindranath Tagore, l'écrivain français André Malraux ou l'écrivain britannique Graham Greene, auteur de Un Américain bien tranquille.

Pendant la guerre, l'hôtel devint aussi l'un des lieux de rendez-vous quotidiens des correspondants étrangers.

Mais les Français n'étaient évidemment pas les seuls à avoir donné son prestige au boulevard.

Au 80 Bonard, la maison de couture Công Tính Thành, tenue par un Hanoïen, se présentait dans une publicité de 1926 comme « le plus grand atelier de couture de Saïgon, employant plus de trente ouvriers ».

Tout près se trouvait le magasin de soieries de Nguyễn Khắc Trương, associé à Lê Phát Vĩnh, fils du riche Lê Phát Đạt, l'un des grands noms associés au célèbre dicton sur les quatre plus grandes fortunes de Cochinchine.

Puis venaient la cordonnerie An Thanh, des marchands vietnamiens de bicyclettes et bien d'autres commerces.

Au 68 Bonard travaillait surtout François Sự, de son vrai nom Nguyễn Văn Sự, originaire de Bến Tre.

Il faisait commerce de diamants et de pierres précieuses, soutenait le mouvement Minh Tân et avait développé ses affaires au point de travailler avec des négociants parisiens.

Lorsqu'il se porta candidat à la Chambre de commerce de Saïgon, il écrivit à ses compatriotes pour solliciter leur soutien. Ses mots exprimaient avec insistance la nécessité de défendre le commerce annamite face à la concurrence étrangère. En lisant ces lignes, j'éprouve une étrange tendresse. Au milieu des capitaux étrangers, dans une ville où tant de choses semblaient appartenir à d'autres, des Vietnamiens avaient réussi, discrètement mais obstinément, à se faire une place. Un morceau de rue pour eux. Un morceau de rue pour leurs compatriotes.

Les Français, un jour, sont partis.

Mais cet esprit-là, je crois, est ce qui est resté le plus longtemps sur le boulevard.

LES ANNÉES DIFFICILES ET LE DÉSIR DE RENOUVEAU

Après 1975, Lê Lợi entra dans une autre vie.

La splendeur d'autrefois s'effaça.

Khai Trí disparut.

La rue des livres se rétrécit progressivement, car les vendeurs finirent par être plus nombreux que les acheteurs.

Dans les années difficiles de l'après-guerre, certains vendaient leurs livres pour obtenir un peu de riz ou quelques médicaments.

D'anciens libraires étalaient désormais sur les trottoirs toutes sortes de bric-à-brac : vieux livres, briquets à gaz, stylos à bille, chaussures usées.

Et toute une génération se souvient encore des vendeurs du marché improvisé criant l'alerte et ramassant précipitamment leurs marchandises chaque fois que les autorités venaient dégager les trottoirs.

Le prestigieux grand magasin Tax fut rebaptisé magasin général.

Les automobiles rutilantes cédèrent la place aux vieilles bicyclettes.

La plupart des restaurants célèbres fermèrent.

On mangeait davantage sur les trottoirs : un bol de bún riêu, une assiette de bột chiên, un bánh mì bon marché.

Mais même dans la difficulté, certains savaient se débrouiller.

On faisait un peu de commerce.

On changeait les dollars envoyés par les Vietnamiens de l'étranger.

On dissimulait dans de petites caisses en bois des marchandises rares rapportées clandestinement par les marins des cargos au long cours.

Puis, lentement, la ville recommença à respirer.

À la fin des années 1980, les petites caisses des vendeurs se remplirent davantage. Les acheteurs revinrent. Même les premiers touristes occidentaux commencèrent à apparaître.

L'esprit du Đổi Mới, du renouveau économique, commençait à se faire sentir.

Chez Bạch Đằng, on servait désormais la glace dans des coupes.

On pouvait s'asseoir sur des sièges rembourrés pour la déguster, au lieu de sucer une glace à l'eau sous un vieil arbre.

En 1994, l'hôtel New World s'éleva sur le prolongement de Lê Lai. Il accueillit notamment les présidents américains Bill Clinton et George H. W. Bush. Le boulevard qui avait autrefois porté les pas des soldats d'un corps expéditionnaire voyait désormais passer ceux de chefs d'État venus au temps de la coopération et du développement. Quatre ans plus tard, une tour de vingt-quatre étages du Caravelle s'éleva à côté du bâtiment historique. Puis Saigon Centre vint à son tour projeter sa silhouette sur Lê Lợi. Mais la transformation la plus profonde survint sans doute au milieu des années 2010. Le gigantesque chantier de la ligne de métro Bến Thành–Suối Tiên imposa l'abattage de dizaines d'arbres anciens. Des palissades enfermèrent la rue pendant plus de sept ans tandis qu'on creusait les stations souterraines. Pour beaucoup de commerçants, ce fut une deuxième obligation de « recommencer à zéro », après de longues années d'activité paralysée.

Puis les palissades furent retirées. Lê Lợi reparut, large et dégagé. Mais aussi gris de béton sous le soleil

brûlant de Saïgon. Le débat commença aussitôt : fallait-il replanter de grands arbres ou installer des structures couvertes ? Les uns voulaient retrouver l'ombre et la fraîcheur végétale d'autrefois, tout en améliorant la qualité de l'air. Les autres estimaient qu'une ville tropicale avait besoin d'abris contre le soleil et la pluie, notamment pour les touristes, et qu'il fallait tenir compte des infrastructures du métro situées sous terre. Quel que soit le choix, il faudrait simplement se souvenir que ce boulevard possède déjà une « vie » longue de plus d'un siècle et demi. Il fut canal d'eau saumâtre. Boulevard colonial. Rue traversée par les guerres. Rue des tickets de rationnement. Puis immense chantier de la ville moderne. Toute nouvelle transformation devrait donc respecter ceux qui y vivent. C'est peut-être à cette condition seulement que l'on préservera ce que les anciens appelaient le long mạch, la veine vitale de la ville.

LE GRAND MAGASIN TAX, UN DIAMANT AU DESTIN TOURMENTÉ

Parler de Lê Lợi sans parler de Tax serait laisser un grand vide dans l'histoire. Un premier bâtiment fut construit dès 1880 à l'angle de Charner et Bonard, près de l'hôtel de ville.

En 1914, la Société Coloniale des Grands Magasins y ouvrit les Grands Magasins Charner de Saïgon.

En 1924, l'ensemble fut reconstruit et réaménagé dans un esprit Art déco, destiné à accueillir la clientèle aisée de toute l'Indochine.

L'inauguration du 27 novembre 1924 fut un véritable événement dont la presse rendit largement compte.

En 1925, le magasin fut même équipé d'un système de sirène électrique destiné à annoncer les nouvelles importantes arrivées de métropole.

En 1942, un quatrième étage fut ajouté. La tour de l'horloge disparut et fut remplacée par les grandes lettres « GMC ».

Sous la République du Vietnam, vers 1960, GMC prit le nom de Thương xá TAX, le grand magasin Tax. Puis les changements se succédèrent. Nouveaux propriétaires. Nouvelles administrations. Nouveaux noms. Il devint successivement un magasin destiné aux enfants, puis un grand magasin général, avant d'être rattaché à une société saïgonnaise de commerce de détail. Ce n'est qu'en 1998 que le nom historique de Thương xá TAX fut officiellement rétabli.

Mais pour les Saïgonnais, Tax n'était jamais seulement un lieu où acheter des choses.

C'était l'endroit où des parents emmenaient leurs petits enfants se promener en ville, les laissant courir dans les galeries fraîches.

C'était aussi un refuge pour les amoureux qui fuyaient la chaleur étouffante et cherchaient quelques instants de douceur.

Le compositeur Trần Thiện Thanh avait même inscrit dans une chanson l'image d'un soldat songeant à l'heure où le grand magasin allait fermer, tandis qu'un employé balayait les couloirs et que toute la ville glissait vers le couvre-feu.

C'est en pensant à ces images que je comprends combien un centre commercial, objet apparemment sans

âme, peut devenir le symbole d'une époque entière. Et d'une nostalgie qui ne finit jamais vraiment.

Pourtant, en 2014, l'ordre de fermeture tomba. En octobre 2016, la démolition commença officiellement. Le bâtiment devait laisser place au projet Satra Tax Plaza, une tour de quarante étages dont l'achèvement était alors prévu pour 2020, parallèlement à la mise en service de la première ligne de métro.

Mais la vie ne suit pas toujours les plans des architectes.

Six ans après la démolition, en 2022, le terrain était toujours vide et servait provisoirement de parking. Satra avait déjà dépensé plus de mille milliards de đồng en indemnisations et versé soixante et un milliards de đồng d'impôts pendant six années sans activité commerciale, pour des pertes provisoirement estimées à trois cent soixante milliards.

Un prix considérable pour l'attente.

Démolir est facile.

Reconstruire l'est beaucoup moins.

Dans le cas de Tax, le proverbe semble avoir été écrit sur mesure.

Il fallut attendre l'approche du Têt de l'année Bính Ngọ, en 2026, pour que la ville décide de réaménager provisoirement ce terrain en parc à destination des habitants et des visiteurs.

Des allées pavées et sinueuses, des pelouses, des massifs fleuris et des bancs transformèrent ce qui avait été

pendant des années un terrain vague au cœur d'un quartier prestigieux en une sorte de petite oasis urbaine.

Le nouvel espace venait compléter Nguyễn Huệ, la rue des livres et le marché Bến Thành, formant une continuité où l'on pouvait admirer les fleurs, feuilleter des livres, faire des achats, s'arrêter, se reposer ou prendre des photographies.

Le matin, des personnes âgées venaient y faire leurs exercices.

L'après-midi, des familles y conduisaient leurs enfants.

Le soir, des groupes de jeunes s'y retrouvaient pour prendre des photos sous les lumières de la ville.

Ce bâtiment qui avait existé pendant plus de cent trente-six ans, qu'on avait mis deux ans à démolir et dont le terrain était ensuite resté abandonné pendant six ans, renaissait donc sous une autre forme.

Ce n'était plus le grand magasin animé d'autrefois.

Seulement un espace vert provisoire, en attendant un avenir encore incertain.

Je regarde cette tache de verdure et je ne sais pas très bien ce que je dois ressentir.

Me réjouir parce que la ville dispose enfin d'un endroit où respirer ? Ou regretter qu'un symbole vieux de plus d'un siècle ne subsiste plus que comme l'ombre de lui-même ? Peut-être naîtra-t-il un jour pleinement. Peut-être restera-t-il longtemps encore ce vide auquel on accole un mot étrange : « provisoire ».

Au fond, le boulevard Lê Lợi n'a jamais été seulement une rue. C'est un canal qui s'est métamorphosé. Un témoin qui a changé de vêtements encore et encore, tout en conservant quelque chose d'intact sous ses différentes apparences.

L'âme d'une ville qui ne cesse de muer.

Une ville éternellement partagée entre l'ancien et le nouveau, entre ce qu'il faut conserver et ce qu'il faut abandonner, entre la nostalgie et la nécessité d'avancer.

On peut combler un canal.

On peut démolir un grand magasin.

On peut abattre une rangée d'arbres.

Mais la mémoire accumulée dans le cœur des hommes — dans celui de cette vieille dame comme dans le mien — aucun chantier, aucune pelleteuse ne peut la démolir.

Et peut-être est-ce cela, finalement, le véritable long mäch de cette ville. Sa veine vitale n'est pas enfouie sous la terre. Elle passe dans le cœur des hommes.



Photo : le quartier du marché Bến Thành.

Essai 11

BẾN THÀNH — DU MARÉCAGE À UN HAUT LIEU DE LA MÉMOIRE SAÏGONNAISE

Aujourd'hui, j'ai de nouveau pris le bus pour le premier arrondissement. Il a emprunté Hàm Nghi et s'est arrêté juste devant le marché Bến Thành, actuellement en travaux de restauration. J'avais l'intention de poursuivre mon récit sur la rue Lê Lợi, mais à peine avais-je posé le pied sur le trottoir que quelque chose m'a retenu devant ce marché vieux de plus d'un siècle.

Bến Thành est un symbole de Saïgon. Comment pourrais-je passer devant lui sans m'y arrêter ? Certains amis m'ont demandé pourquoi je n'avais pas parlé de la

cathédrale Notre-Dame, qui est, elle aussi, l'un des grands symboles de la ville. Je leur répondrai simplement que j'ai consacré tout un long essai au catholicisme saïgonnais. Inutile donc d'y revenir ici.

D'UNE EAU GROUPISSANTE À UN TERRAIN D'OR

Les vieilles histoires racontent que le marché Bến Thành n'est pas né là où il se trouve aujourd'hui.

À l'origine, il se dressait au bord de la rivière Bến Nghé, près d'un débarcadère très fréquenté par les soldats et les habitants qui entraient et sortaient de la citadelle de Quy.

Il y avait là un bến, un embarcadère, et une thành, une citadelle.

De là vint le nom : Bến Thành.

Et ce nom suivit le marché jusqu'à nos jours, malgré tous ses déménagements.

En 1819, le capitaine américain John White, de passage dans la région, décrit dans ses souvenirs l'animation du commerce local. Il évoqua l'hospitalité des Saïgonnais et cette odeur de nước mắm qui semblait flotter partout le long des quais.

Un détail minuscule, certes.

Mais je ne sais pourquoi il me touche.

Ainsi donc, il y a déjà deux cents ans, les saveurs de notre pays s'étaient incrustées dans l'air de cet endroit.

Puis éclata la révolte de Lê Văn Khôi.

La citadelle de Quy fut détruite et le marché disparut avec elle.

Lorsque les Français attaquèrent Saïgon en 1859, les troupes vietnamiennes, en se retirant, incendièrent la citadelle. Le marché brûla lui aussi.

En 1860, les Français le reconstruisirent au même endroit. C'était encore une construction simple : piliers de briques, charpente de bois, toiture de feuilles.

En juillet 1870, un nouvel incendie détruisit l'une des halles. On reconstruisit alors l'ensemble avec une charpente métallique et des toits de tuiles. Le marché fut divisé en cinq secteurs : denrées alimentaires, poisson, viande, restauration et marchandises diverses.

Seule la halle aux viandes bénéficia d'un traitement plus soigné, avec une toiture en tôle et un sol pavé de pierre bleue.

À cette époque, le marché se trouvait sur la rive sud du Grand Canal. Devant lui passait la rue Charner, que les habitants surnommaient volontiers « rue des Cantonais », tant les commerçants originaires de Canton y étaient nombreux.

Les embarcations accostaient directement sur les deux rives pour décharger leurs marchandises.

Ceux qui venaient à pied traversaient de charmants petits ponts de bois.

Pendant un temps, le spectacle fut animé et pittoresque.

Mais plus le commerce augmentait, plus le canal devenait pollué.

Les Français décidèrent finalement de le combler.

La partie supérieure disparut en 1887 et fut intégrée au boulevard Charner. Les habitants l'appelèrent familièrement đường Kinh Lấp, la « rue du Canal comblé ».

C'est aujourd'hui Nguyễn Huệ.

La partie inférieure, elle, ne fut définitivement comblée qu'à la fin des années 1960.

Vers le milieu de l'année 1911, l'ancien marché était devenu si délabré qu'il menaçait de s'effondrer.

On dut le démolir.

Seule fut conservée la halle aux viandes avec son toit de tôle.

C'est alors que l'administration coloniale porta son attention sur un autre terrain, près de la gare du chemin de fer de Mỹ Tho. On voulait y construire un marché plus grand, plus solide, plus digne d'une ville moderne.

Or ce terrain prestigieux n'était alors qu'une mare stagnante et boueuse : l'étang Bò Rệt, ou marais Boresse.

C'était là que certaines des familles les plus pauvres de la ville avaient installé leurs modestes maisons de feuilles.

Dans ses travaux sur les petits commerçants de Bến Thành, l'anthropologue Ann Marie Leshkovich rappelle les interminables débats qui agitèrent pendant des décennies le Conseil municipal.

Dès 1869, on avait envisagé un marché à ossature métallique inspiré de la gare d'Orléans, en France. Un budget de 110 000 francs avait été approuvé. Mais dès l'année suivante, le coût prévu avait triplé. Le projet fut rangé dans un tiroir. Puis éclata la guerre franco-prussienne de 1870-1871. Les grands travaux furent ralentis ou interrompus, y compris ceux de la Poste centrale.

Il fallut attendre 1893 pour que le maire relance l'idée de trois grands édifices destinés à symboliser le nouveau visage de Saïgon : un théâtre, un hôtel de ville et un marché central.

Le théâtre fut achevé sept ans plus tard.

L'hôtel de ville, en 1908.

Quant au marché, il dut attendre 1914.

Aux yeux des urbanistes de l'époque, l'étang Bò Rệt était un obstacle : un espace sauvage, malsain, presque une menace pour la civilisation urbaine qu'ils prétendaient édifier.

Comblér le marécage et y construire un marché n'était donc pas seulement une opération commerciale. C'était aussi une manière d'imposer un nouvel ordre sur une terre ancienne. La vie réserve pourtant de curieux retournements. Un lieu autrefois considéré comme sale et pestilentiel allait devenir le cœur commercial de toute une ville. Il arrive que ce soit dans le creux le plus profond que naisse la plus belle fleur.

LA NAISSANCE DU NOUVEAU MARCHÉ — UNE
« CITADELLE » AU CŒUR DE SAÏGON

La construction du nouveau marché commença en 1912. Les travaux furent confiés à l'entreprise Brossard et Maupin. L'architecte principal, Eugène Mopin, avait alors quarante ans et avait déjà participé à plusieurs grands projets à Hanoï et ailleurs en Indochine. On raconte qu'il se serait inspiré des Halles de Paris, immense marché couvert édifié au XIX^e siècle. Mais en dessinant Bến Thành, il sut donner au bâtiment une personnalité propre.

En seulement deux années, sur un terrain boueux entouré d'anciens canaux fraîchement comblés, surgit une imposante halle couverte.

Près de cent mètres de long.

Quatre-vingts mètres de large.

Quatre grandes sections régulières.

Seize entrées.

Et quatre portes principales orientées vers l'est, l'ouest, le sud et le nord, presque comme les portes d'une citadelle.

Vu d'en haut, l'ensemble ressemblait effectivement à une forteresse ancienne : symétrique, ordonnée, majestueuse.

Lorsque le journaliste Phạm Quỳnh découvrit Saïgon pour la première fois en 1918, il ne put s'empêcher de comparer Bến Thành au marché Đồng Xuân de Hanoï : à ses yeux, ce dernier paraissait bien modeste face à l'immensité du marché saïgonnais.

À l'intérieur, deux grandes allées larges de vingt mètres se croisaient en formant une croix.

Les trottoirs périphériques atteignaient huit mètres.

Une double toiture de tuiles reposait sur des arcs d'acier, une technique alors utilisée pour les gares et les grandes halles industrielles.

Grâce à cette structure, les principaux supports pouvaient être rejetés vers les galeries extérieures.

L'espace central restait donc immense, lumineux et naturellement ventilé.

Sous le sol se trouvaient un réseau d'évacuation et de vastes réservoirs d'eau. Plus tard vinrent s'ajouter un poste de transformation et un réseau électrique.

Le marché proprement dit occupait plus de treize mille mètres carrés, soit environ deux fois la superficie du marché Đồng Xuân de la même époque.

En comptant les immeubles disposés en U autour de lui, l'ensemble atteignait quelque 91 500 mètres carrés.

Pour son temps, c'était un espace commercial d'une ampleur exceptionnelle.

Mais c'est surtout la tour de l'horloge de la porte principale, haute de plus de dix-huit mètres, qui donna à Bến Thành sa silhouette.

Elle domine les toitures de tuiles rouges avec une présence à la fois massive et élégante.

Les ornements extérieurs de la tour empruntent au vocabulaire de la Renaissance : des lignes puissantes, mais raffinées.

Tout en haut, près du paratonnerre, on avait même sculpté une gourde à vin, symbole d'abondance dans l'imaginaire vietnamien.

Ce détail, à lui seul, révèle l'habileté du concepteur.

Un bâtiment construit sous administration française, certes, mais où venait déjà se glisser une idée très vietnamienne de prospérité.

Une forme précoce de rencontre entre architecture française et sensibilité indochinoise.

Le coût du marché atteignit 975 000 francs. Rapporté au prix du riz exporté en 1910, cela correspondrait à environ dix-neuf mille tonnes de riz, soit, selon certaines estimations modernes, près de 12,7 millions de dollars américains. L'argent venait bien sûr du budget public. Mais le budget public venait, lui, des impôts payés par les habitants. Au fond, ce marché est donc le produit du capital, de l'intelligence et de la sueur de plusieurs générations. Il ne saurait être attribué aux seuls Français.

Son inauguration, que la presse de l'époque appela « Tân Vương Hội », dura trois jours, les 28, 29 et 30 mars 1914.

Plus de cent mille personnes seraient venues de toutes les provinces. Il y eut des chars illuminés, des feux d'artifice, des danses du lion, des démonstrations d'arts martiaux, du théâtre traditionnel, des matchs de football au jardin Bờ Rô, des concours de chars fleuris et une loterie à l'hôtel de ville. Et, plus étonnant encore, un combat contre un tigre.

Une jeune femme nommée Võ Thị Vuông, fille d'un vieux maître d'arts martiaux, affronta un tigre récemment capturé dans les plantations d'hévéas de Thủ Dầu Một.

Le combat se serait terminé à midi lorsque l'animal reçut un coup décisif à la gorge. Chaque fois que je pense à cette inauguration, j'ai envie de sourire. En matière de marketing et de relations publiques, les gens de cette époque savaient déjà y faire. Pour lancer un nouveau marché, ils organisaient une fête qui n'avait rien à envier à nos événements contemporains. Il ne leur manquait finalement qu'une chose : le livestream.

LA PLACE DEVANT LE MARCHÉ — LE CŒUR D'UNE FLEUR AUX MULTIPLES PÉTALES

Devant la porte sud, un vaste espace fut aménagé en place publique. On l'appela d'abord Place du Marché. Puis, en juillet 1916, elle devint la Place Eugène-Cuniac, en hommage au maire récemment décédé, celui-là même qui avait contribué autrefois au remblaiement de l'étang Bồ Rệt.

La place couvrait 3 220 mètres carrés.

Sept, puis huit, puis neuf rues finirent par y converger : Lê Lợi, Trần Hưng Đạo, Hàm Nghi, Huỳnh Thúc Kháng, Lê Lai, Phan Bội Châu, Phan Chu Trinh...

Vue du ciel, la place ressemblait au cœur d'une fleur, tandis que les grandes artères qui en partaient formaient autant de pétales ouverts dans toutes les directions.

Dans les années 1920, on y entendait les musiques du cirque, du cải lương, du đờn ca tài tử ; on y organisait même des combats de boxe.

La gare de Saïgon fut inaugurée en 1915.

Une station de tramway apparut en 1923.

Puis deux terminaux d'autobus furent installés à l'est et à l'ouest.

La place devint ainsi l'un des principaux nœuds de transport de Saïgon.

En 1929, on aménagea un rond-point et des jardins au centre.

En 1970, deux passerelles piétonnes furent construites. Deux ans plus tard, elles étaient déjà démontées. Les noms, eux aussi, changèrent au gré de l'histoire.

En 1955, ce fut la place Diên Hồng. Après 1963, le nom de Quách Thị Trang s'y attacha. La statue du général Trần Nguyễn Hãn à cheval, lâchant un oiseau, fut installée sur un socle de pierre au milieu du rond-point.

En 2014, tout le secteur fut réquisitionné pour la construction de la première grande station de métro de la ville. Ce n'est que récemment que l'espace a retrouvé sa forme urbaine. La ville a depuis entrepris de réaménager quelque 45 000 mètres carrés autour du marché. Les statues de Trần Nguyễn Hãn et de Quách Thị Trang pourraient retrouver une place mieux intégrée au nouvel ensemble.

Quand j'y pense, ce que les urbanistes appellent aujourd'hui le TOD, le développement urbain orienté vers les transports collectifs, n'est peut-être pas une idée aussi nouvelle qu'on le croit.

Les anciens Saïgonnais l'avaient déjà compris au début du XXe siècle.

Une gare.

Un port.

Un marché central.

Des tramways et des autobus.

Tout cela relié afin de rendre les déplacements aussi simples que possible.

Parfois, la nouveauté n'est que dans le nom.

La sagesse des anciens, elle, n'a pas pris une ride.

UN PETIT SANCTUAIRE SOUS LA TOUR ET LE SAVOIR-FAIRE DES CÉRAMISTES DE BIÊN HÒA

Dans un coin du marché que peu de visiteurs remarquent, juste sous la tour de l'horloge, se trouve une petite pièce d'une trentaine de mètres carrés.

Les commerçants y ont aménagé un lieu de culte.

On y honore le Bouddha, le Génie du Sol, le Dieu de la Richesse, Ông Địa, mais aussi la divinité tutélaire de l'ancien village de Tân Khai.

C'est dans cette région que le général Nguyễn Hữu Cánh aurait établi son quartier général en 1698 lorsqu'il vint organiser le phủ de Gia Định.

Une manière discrète de ne pas oublier ses origines.

Rares sont les marchés qui ont conservé un espace spirituel aussi important au milieu du tumulte commercial d'une grande ville.

En 1952, Bến Thành connut une importante rénovation.

On demanda alors aux ateliers d'art de Biên Hòa de réaliser douze bas-reliefs en céramique destinés aux quatre grandes portes.

Selon un article de Nguyễn Minh Anh, leur conception serait due au peintre Lê Văn Mậu (1917-2003), assisté d'artisans expérimentés tels que Sáu Sảnh, Tư Ngô et Hai Sáng.

Les reliefs utilisent deux teintes caractéristiques de la céramique de Biên Hòa : un blanc traditionnel et un vert cuivré.

L'émail local, le men ta, était préparé à partir de cuivre et de matières naturelles, par opposition aux émaux importés par bateau.

Comme la cuisson se faisait au bois et que la chaleur n'était jamais parfaitement uniforme, la couleur pouvait varier sur une même pièce.

Ce qui aurait pu passer pour un « défaut » de cuisson est précisément devenu l'un des charmes de cette céramique, difficile à reproduire aujourd'hui avec les procédés modernes.

Chaque porte porte trois panneaux aux motifs particuliers.

À l'ouest : raies et régimes de bananes.

Au nord : canards de Barbarie et bananes.

À l'est : bovins et canards.

Au sud : tête de bœuf et carpes.

Avant 1952, le marché ne possédait presque aucune décoration. Lors de sa conception initiale, le Conseil municipal avait surtout privilégié la fonction : hauts plafonds, ventilation, sols pavés, évacuation des eaux. L'esthétique était passée au second plan. Il aura fallu près de quarante ans pour que le beau vienne compléter l'utile. Comme si le marché avait eu besoin de temps pour découvrir lui-même son propre visage.

DU SYMBOLE DE LA MODERNITÉ À LA MÉMOIRE DE TOUTE UNE VILLE

À l'origine, les responsables municipaux imaginaient le nouveau marché comme un établissement commercial moderne et civilisé, répondant aux meilleurs standards européens.

Mais les années passèrent.

Et cette modernité importée fut progressivement recouverte par quelque chose de beaucoup plus vivant : la manière profondément vietnamienne de commercer, de parler, de marchander et de vivre le marché.

D'un symbole de la civilisation occidentale, Bến Thành devint silencieusement un repère de mémoire.

Un lieu auquel presque tout Saïgonnais vivant loin de sa ville finit un jour par penser.

Le sociologue Maurice Halbwachs a montré combien la mémoire historique et culturelle peut devenir collective. Même lorsqu'un lieu ou un symbole est d'abord créé par un individu ou un petit groupe, dès lors qu'une communauté entière se l'approprie et le conserve dans sa mémoire, il cesse en quelque sorte d'appartenir à ses seuls créateurs.

Il appartient à tous.

Voilà pourquoi toute modification apportée à un patrimoine comme Bến Thành — sa silhouette générale, son entrée principale, son horloge, jusqu'à la couleur de ses façades — touche immédiatement la sensibilité collective.

Une restauration exige donc une grande prudence.

Elle devrait écouter les spécialistes.

Mais aussi ceux qui vivent avec ce lieu.

Je repense soudain à la Poste centrale de Saïgon.

Lorsqu'elle fut construite, sa façade portait un jaune vif et soutenu.

Avec les années, la couleur pâlit.

Et ce jaune plus doux devint précisément celui que des générations de Saïgonnais conservèrent dans leur mémoire.

Lorsqu'il fallut restaurer le bâtiment, un dilemme apparut : fallait-il retrouver la couleur historique d'origine ou conserver celle que les habitants avaient appris à aimer ? Bien souvent, le cœur choisit la seconde. Car c'est avec elle que l'on reconnaît sa maison. Au fond, la mémoire n'est pas toujours fidèle à l'original. Elle est fidèle à l'émotion.

Bến Thành est ainsi. Il n'est plus depuis longtemps un bâtiment français imposé à une ville coloniale. Il s'est mêlé à la vie quotidienne. Génération après génération, les habitants l'ont regardé, touché, traversé, habité à leur manière. Il est devenu chair de la ville.

LE NOMBRIL PRÉCIEUX DES MARCHANDISES ET DES HOMMES

Si l'architecture est le squelette de Bến Thành, alors la vie du marché en est véritablement l'âme. Dans les années 1990, des chefs cuisiniers travaillant dans les grands hôtels du premier arrondissement racontaient qu'ils venaient chaque matin à Bến Thành choisir les meilleurs produits frais du jour. À l'époque, les supermarchés étaient encore rares. Les épiceries fines telles qu'on les connaît aujourd'hui n'existaient guère.

Bến Thành servait donc presque de réserve de produits de qualité pour les restaurants, les hôtels et les familles aisées.

C'est pourquoi certains l'appelaient plaisamment le « marché des riches ».

Mais ce surnom ne disait qu'une partie de la vérité.

Bến Thành n'a jamais appartenu aux seuls fortunés.

Dans la foule, on rencontrait commerçants, fonctionnaires, militaires, écoliers, familles aisées, ouvriers et conducteurs de cyclo-pousse.

À l'intérieur travaillaient détaillants et grossistes.

Aux abords, les petits vendeurs ambulants installaient leurs paniers.

Riches et pauvres finissaient ainsi devant le même étal.

Ils choisissaient les mêmes légumes.

Regardaient la même pièce de viande.

Marchandaient le même objet.

C'est précisément ce mélange qui fait un véritable marché. Et à Bến Thành, on trouvait presque tout. Des aliments, bien sûr. Mais aussi des tissus, des vêtements, des bijoux, des confiseries, des jouets et des souvenirs. L'activité débordait largement des halles pour gagner les rues environnantes. Lê Thánh Tôn, Phan Chu Trinh, Phan Bội Châu, Tạ Thu Thâu, Nguyễn An Ninh formaient tout un vaste quartier commerçant, une sorte de « Grande Rue » où se pressaient bijouteries, maisons de thé, magasins de soieries, vendeurs de radios et de téléviseurs, pharmacies et restaurants.

Bến Thành n'a donc jamais tenu entre les quatre murs du marché.

Tout le quartier alentour respirait à son rythme.

Les jours les plus animés étaient ceux qui précédaient le Têt. Les étals débordaient sur les façades. Les lumières restaient allumées jusque tard dans la nuit. Il y avait davantage de marchandises. Davantage de monde. Les rires, les appels des vendeurs et les marchandages se mélangeaient en une immense rumeur.

Je crois que celui qui a connu un marché du Têt à Saïgon durant ces années-là peut difficilement oublier cette

impression étrange : la foule était épuisante, certes, mais l'excitation était contagieuse.

Le Tét n'avait même pas besoin d'être arrivé à la maison.

Il suffisait de mettre les pieds à Bến Thành pour sentir qu'il était déjà tout proche.

Le marché ressemblait ainsi à un gigantesque aimant.

Il attirait les marchandises.

Mais plus encore, il attirait les hommes.

Autrefois, des commerçants indiens vendaient les fameuses « soieries de Bombay » dans la rue Sabourain, devenue Lưu Văn Lang, près du marché. Vietnamiens, Chinois, Indiens, Français... Patrons de boutiques, vendeurs, acheteurs, intermédiaires...

Tous finissaient par se rencontrer autour du même quartier commerçant.

Chaque communauté apportait ses produits, ses habitudes commerciales, sa manière de vivre.

Et, avec le temps, toutes participèrent à la prospérité de Bến Thành.

Ce caractère cosmopolite existe toujours.

Certains commerçants parlent couramment anglais, chinois ou japonais.

D'autres apprennent quelques phrases de thaï, de coréen ou de malais, juste ce qu'il faut pour accueillir les visiteurs venus de loin.

Pas besoin de grandes écoles.

Lorsqu'on tient chaque jour un étal devant lequel passe le monde entier, on apprend naturellement à comprendre l'autre.

C'est aussi cela, la langue particulière d'un marché.

Peu importe la grammaire, du moment que l'acheteur comprend le vendeur, que tous deux sourient, que la marchandise change de main et que l'affaire soit conclue.

Depuis longtemps, Bến Thành a également dépassé sa simple fonction commerciale pour devenir l'un des visages de Saïgon.

En 2000, le président américain Bill Clinton vint manger un phở près de l'entrée de la rue Phan Chu Trinh, provoquant une agitation inhabituelle dans tout le quartier. Depuis l'été 2022, le marché reste ouvert jusque vers neuf ou dix heures du soir, s'intégrant progressivement à l'économie nocturne de la ville.

Aujourd'hui, certains visiteurs n'y achètent rien.

Ils font simplement le tour.

Mangent quelque chose.

Regardent de leurs propres yeux ce marché qu'ils ont déjà vu tant de fois sur des photographies de Saïgon.

Et cela suffit à faire de leur passage une visite.

Mais le plus important est peut-être ailleurs.

Dès 1935, dans Một đời tài sắc, Hồ Biểu Chánh racontait l'histoire d'un jeune homme de province frappé

d'une étrange mélancolie après avoir quitté Saïgon : il regrettait Bến Thành et la splendeur de la grande ville.

Ce n'est qu'un roman.

Mais la littérature révèle parfois mieux qu'un document d'archives le sentiment d'une époque.

On vient au marché pour acheter quelque chose.

Puis on repart.

Et, des années plus tard, ce qu'on emporte encore avec soi n'est parfois aucun des objets achetés.

C'est une voix de marchand.

Une lumière.

Une foule.

Le tumulte d'une ville qui, un jour, a traversé notre vie.

Voilà pourquoi appeler Bến Thành le « nombril des marchandises » ne suffit pas.

Les produits y arrivent des quatre horizons avant de repartir dans toutes les directions.

Les hommes, eux aussi, viennent et repartent.

Ils se rencontrent.

Ils travaillent ensemble.

Ils y déposent un fragment de leur existence.

Après plus d'un siècle, ce que Bến Thành conserve de plus précieux ne se trouve probablement dans aucun de ses étals. Cela demeure dans les innombrables vies qui

l'ont traversé. Et dans la nostalgie que le marché a semée en elles.

Lorsqu'un marché finit par nous manquer comme nous manque une ville entière, alors il n'est déjà plus seulement un marché.

LÀ OÙ LE CREUX A FLEURI

Voilà peut-être le paradoxe le plus attachant de Bến Thành.

Il est né d'un marécage.

D'une eau stagnante que l'on disait sale, malsaine, indigne d'une ville moderne.

Et plus d'un siècle plus tard, ce même endroit est devenu le cœur de Saïgon, l'un de ses symboles les plus immédiatement reconnaissables.

La vieille tour carrée de l'horloge est toujours là, debout sous le soleil et les pluies tropicales.

Elle a vu passer des générations.

L'époque coloniale.

La Première République.

La Deuxième République.

Puis notre temps, où les rames du métro circulent désormais sous les abords du marché.

Chaque changement de nom de la place — Cuniac, Diên Hồng, puis Quách Thị Trang — a marqué une nouvelle page de l'histoire.

Mais le nom Bến Thành, lui, est resté.

Personne n'a vraiment songé à le remplacer.

Comme s'il appartenait désormais à une couche trop profonde de la ville pour qu'on puisse y toucher.

Car, au fond, le patrimoine n'est pas seulement fait de briques, de pierres, de poutres et de tuiles.

Il est aussi fait de ce que les hommes choisissent de se rappeler.

Et de ce qu'ils acceptent d'oublier.

Comme pour la couleur de la Poste centrale, nous ne cherchons pas toujours à conserver l'original.

Nous voulons parfois préserver ce que notre mémoire a appris à reconnaître.

Bến Thành est de cette nature.

Après les incendies, les déménagements, les transformations et les changements de noms alentour, ce qui subsiste n'est plus exactement le bâtiment imaginé autrefois par l'architecte Mopin.

Ce qui demeure, c'est le sentiment familier de millions de personnes qui sont passées par là.

Quelqu'un y a acheté une botte de légumes.

Quelqu'un y a mangé un bol de nouilles.

Quelqu'un s'est tenu sous l'horloge en attendant une personne qui tardait à venir.

Ce sont ces gestes minuscules qui finissent par fabriquer un monument.

La mémoire n'a pas besoin d'être absolument exacte.

Il lui suffit parfois d'être assez chaude pour que l'on puisse s'y accrocher et continuer à vivre.

Saïgon changera encore. Le métro continuera de transformer les déplacements. La place changera de visage. Les statues pourront être déplacées. De nouveaux bâtiments apparaîtront là où d'autres auront disparu. Mais je reste convaincu d'une chose.

Tant qu'il existera quelque part un Saïgonnais vivant à des milliers de kilomètres de sa ville, capable, en fermant simplement les yeux, de revoir la vieille tour de l'horloge de Bến Thành au milieu du flot des véhicules et de la foule, alors le marché sera toujours vivant.

Même lorsque plus personne ne se souviendra du marécage sur lequel, autrefois, il avait fleuri.

Essai 12

SAÏGON, CES PAGES QUI REFUSENT DE VIEILLIR

LA CITÉ DES LIVRES DE MON ENFANCE

Je revois encore ces midis de Saïgon où le soleil tombait à grands flots sur l'asphalte de Lê Lợi. Et je me souviens surtout de cette sensation très particulière, au moment de franchir la porte en bois de la librairie Khai Trí, aux 60-62 du boulevard Bonard d'autrefois, pour entrer

soudain dans un monde qui n'avait plus rien à voir avec celui de la rue.

Pour l'enfant que j'étais, c'était une véritable petite « cité des livres ». Il y en avait partout, sur des tables, des rayonnages, des étagères serrées les unes contre les autres, rang après rang, presque jusqu'à donner le vertige. Le magasin ne désemplassait pas, et pourtant il restait toujours quelque part un petit coin où des gamins comme nous pouvaient s'asseoir directement par terre et lire à l'œil pendant des heures. Pas besoin d'acheter. Personne ne venait nous gronder.

Je me souviens de moi tournant les pages dans un sens, puis dans l'autre, hésitant longuement entre ce qu'il fallait lire d'abord et ce qu'on garderait pour après. Et ce n'est qu'au dernier moment que j'osais demander timidement à un adulte de m'acheter un volume.

À cette époque, j'adorais Lucky Luke, le cow-boy qui tirait plus vite que son ombre. J'aimais Lữ Hân et Phi Lộc, les deux chevaliers, les Schtroumpfs, Tintin, Phan Tân et Sĩ Phú, puis Astérix et Obélix. Je pouvais rester un temps fou devant les couvertures dessinées par Vi Vi ou Đinh Tiến Luyện. Les livres de la collection Tuổi Hoa, les séries Hoa đỏ, les romans policiers ou d'aventures comme *Pho tượng rồng vàng*, *Ngục thất giữa rừng già*... Tout cela est entré en moi je ne sais plus exactement quand, et n'en est jamais vraiment ressorti.

Cette possibilité de « lire sans acheter », je n'en ai compris que bien plus tard le caractère exceptionnel. Ce n'était pas quelque chose qu'une librairie ordinaire se risquait facilement à faire.

Khai Trí avait introduit l'un des premiers systèmes de libre-service du pays. On pouvait rester debout des heures à feuilleter des livres puis repartir les mains vides, personne ne s'en offusquait. Les vendeuses portaient un uniforme, elles étaient présentes, attentives, discrètes. Elles surveillaient le magasin sans jamais donner au client le sentiment d'être épié.

Aujourd'hui, cela paraît banal dans bien des librairies.

À l'époque, c'était une vraie nouveauté.

Et sans doute est-ce aussi grâce à cette façon de faire que la petite boutique des débuts put progressivement absorber les deux maisons voisines, s'agrandir, puis gagner plusieurs étages.

Quand j'y repense aujourd'hui, j'ai encore presque dans le nez l'odeur du papier neuf, celle de l'encre fraîche.

Une odeur qu'un enfant peut garder en lui jusqu'à un âge très avancé.

Les souvenirs d'enfance sont ainsi.

Ils n'ont besoin d'aucune raison particulière.

Une odeur, un angle de bibliothèque, et voilà qu'une vie entière s'accroche à ce presque rien.

L'HOMME QUI SEMÈA LES MOTS EN PARTANT DE RIEN

Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris le véritable nom du propriétaire de la librairie.

Il s'appelait Nguyễn Hùng Trương, né en 1926 à Thủ Đức.

Mais tout le monde l'appelait simplement « ông Khai Trí », Monsieur Khai Trí, tant le nom de sa librairie avait fini par se confondre avec le sien.

C'était également lui qui dirigeait le journal Thiếu Nhi, que j'achetais fidèlement chaque semaine. Il avait réussi à convaincre l'écrivain Nhật Tiến, auteur de Chim hót trong lồng, d'en devenir le rédacteur en chef.

Enfant, Nguyễn Hùng Trương renonçait à son petit déjeuner pour économiser les deux pièces que sa mère lui donnait et s'acheter des journaux.

Plus tard, lorsqu'il monta à Saïgon pour étudier au lycée Petrus Ký, sa famille lui procura un vieux vélo. Il rentrait chez lui le week-end, puis remontait en ville en début de semaine avec l'argent qu'il devait faire durer jusqu'au dimanche suivant.

Sauf que chaque lundi après-midi, ou presque, il dépensait tout en livres et en journaux.

Et il passait ensuite la semaine le ventre vide, se contentant d'eau pour tromper la faim.

La plupart des ouvrages qu'il achetait venaient de l'étranger. Dès les années 1940, il s'était ainsi constitué une bibliothèque personnelle déjà importante.

Ses amis, voyant les livres qu'il dénichait, commencèrent à lui demander de leur en acheter.

Un jour, quatre ou cinq personnes lui commandèrent quelques titres. Il en acheta dix exemplaires afin de

bénéficier d'une remise de trente pour cent, puis mit les surplus en dépôt chez un libraire.

Trois jours plus tard, le propriétaire du magasin lui demanda s'il en avait encore.

Tout était parti.

C'est à partir de ce petit hasard qu'il eut l'idée d'importer des livres et des revues étrangères pour les revendre, en sélectionnant surtout des ouvrages rares, précieux, recherchés mais introuvables dans le pays.

Petit à petit, sou après sou, il constitua son capital.

En 1952, il put enfin ouvrir une modeste librairie au 62 boulevard Bonard.

Il l'appela Khai Trí.

Le petit garçon qui sautait le petit déjeuner pour acheter des journaux devint ainsi l'un des plus importants libraires de Saïgon.

Mais il ne s'arrêta pas là.

Il se lança dans l'édition et publia notamment la collection Học làm người, qui réunit quelques-uns des auteurs les plus respectés de l'époque : Nguyễn Hiến Lê, Nguyễn Duy Cần, Hoàng Xuân Việt, Phạm Cao Tùng.

Il était aussi un collectionneur de journaux et de documents particulièrement obstiné.

Il conserva Le Monde depuis son tout premier numéro jusqu'au 30 avril 1975.

Il possédait également Paris Match depuis le numéro 1, collection renfermant de nombreuses

photographies précieuses de la guerre française en Indochine.

Dans ses archives se trouvaient encore quatre mille pages manuscrites d'un dictionnaire vietnamien et près de trois cents manuscrits de livres en attente de publication.

Un homme d'une culture aussi vaste parlait pourtant très peu de lui-même.

C'est sans doute pourquoi peu de gens ont vraiment su à quel point il incarnait l'histoire d'un homme parti de rien.

Pour ma part, j'ai toujours pensé que son rapport au livre dépassait largement le commerce.

C'était une histoire d'amour.

Une histoire avec les mots.

Un attachement assez fort pour accepter la faim, pour passer toute une vie à chercher comment mettre de bons livres entre les mains des lecteurs.

UNE VIE DE LIVRES, UNE VIE D'HOMME

Puis arriva 1975.

La librairie Khai Trí, avec l'ensemble de ses biens et de ses propriétés, fut confisquée. Lui-même fut arrêté. D'autres professionnels de la diffusion du livre et de la presse saïgonnais connurent un sort comparable, notamment Nguyễn Văn Chà, de la maison de distribution Nam Cường, ou Tư Bôn, de l'établissement Thống Nhất. Les locaux de Khai Trí devinrent ensuite la librairie Sài Gòn, rattachée à Fahasa.

Après sa libération, Nguyễn Hùng Trương put rejoindre sa famille aux États-Unis et s'installa en Californie.

Mais le livre continua à le poursuivre jusque-là-bas.

Ou peut-être était-ce lui qui refusait de s'en détacher.

Il obtint un temps l'autorisation de publier sous son nom une Anthologie choisie de poésie amoureuse. La presse vietnamienne parla aussi de son projet de reprendre une activité dans le domaine du livre.

Mais rien n'aboutit vraiment.

On disait qu'il vivait aux États-Unis.

En réalité, il passait souvent davantage de temps au Vietnam qu'en Amérique.

Il restait au pays au moins trois mois par an.

Certaines années, presque douze.

Plus il vieillissait, plus il rentrait souvent.

À l'approche de ses soixante-dix ans, il finit par refaire une carte d'identité vietnamienne, demanda un enregistrement de résidence permanente, puis entreprit de retrouver officiellement la nationalité vietnamienne afin de se réinstaller définitivement au pays.

Il confia un jour : « Où que l'on aille, rien ne vaut son pays. Plus on avance en âge, plus l'attachement à la terre natale devient profond... Pour les années qui me restent à vivre, j'aimerais encore être utile à mon pays dans le domaine culturel. »

Il envisageait de consacrer les bénéfices d'une éventuelle réouverture de librairie à des actions caritatives : bourses pour des élèves et étudiants pauvres mais méritants, aide aux hôpitaux, aux écoles, et même soutien aux écrivains en difficulté souhaitant publier leurs livres.

Entre 1993 et 2003, malgré son âge, il réussit encore à sélectionner, compiler et préparer une quinzaine d'ouvrages, depuis Thơ tình Việt Nam và thế giới chọn lọc jusqu'à Những bài thơ hay trong văn chương Việt Nam.

Mais l'immense collection de livres et de journaux qu'il avait accumulée autrefois fut, hélas, en grande partie dispersée.

Et l'homme qui avait porté en lui une passion aussi tenace pour le papier imprimé mourut finalement en 2005. Une existence entière liée aux pages d'un livre se refermait.

J'y pense souvent.

Un homme peut perdre sa maison.

Ses biens.

Sa liberté.

Mais il existe des choses que personne ne peut confisquer.

Une vocation.

Un amour.

La passion des mots.

Nguyễn Hùng Trương perdit son commerce et finit comme tout le monde par perdre son corps. Mais le nom de

« ông Khai Trí » demeure dans la mémoire de générations d'anciens écoliers de Saïgon. J'en fais partie.

LA VIEILLE RUE DES LIVRES, LÀ OÙ LES MOTS ÉCHOUÉS CONTINUENT DE VOYAGER

Les vieux livres de Saïgon semblent avoir, eux aussi, leur propre existence.

Une existence silencieuse, vagabonde, mais étonnamment résistante.

Avant 1975, puis pendant plusieurs décennies encore, ils passèrent par ces marchés de livres improvisés, mouvants, installés sur les trottoirs autour du carrefour Lê Lợi–Nam Kỳ Khởi Nghĩa, où vendeurs et acheteurs se pressaient autrefois.

Puis ils se regroupèrent du côté de Đặng Thị Nhu, dans le 1er arrondissement, lieu fréquenté après 1975 par les bibliophiles, écrivains et artistes.

Après plusieurs déplacements, ce fleuve de livres d'occasion finit par « dériver » jusqu'à la rue Trần Nhân Tôn, dans le 5e arrondissement, où il jeta l'ancre dans des librairies anciennes comme Hiếu Ngọc ou Phước Hậu.

J'ai eu l'occasion de parcourir cette rue de bouquinistes.

Un vendeur me racontait qu'il y a une vingtaine d'années encore, les livres d'occasion étaient simplement posés çà et là sur les trottoirs, entre quelques petites boutiques.

Puis les chercheurs de livres devinrent plus nombreux.

Le goût de « chasser » un titre disparu du commerce se développa.

De nouveaux magasins ouvrirent les uns après les autres.

Et sans qu'aucune administration ne l'ait véritablement planifié, sans qu'un urbaniste ait dessiné le projet, une rue du livre ancien naquit presque toute seule.

Parmi les boutiques où je suis entré, il y en avait une particulièrement intéressante.

Le métier y était transmis depuis trois générations.

L'histoire commença après 1975, lorsqu'une femme poussait une charrette remplie de livres d'occasion le long de Trần Nhân Tôn pour les vendre.

Voyant qu'elle pouvait ainsi faire vivre sa famille, elle ouvrit une véritable boutique en 1994.

En vieillissant, elle la confia à son gendre.

Aujourd'hui, celui qui se tient au milieu des piles de livres est son petit-fils, âgé d'à peine vingt-cinq ans.

Le jeune homme avait d'abord travaillé comme barman.

Puis, voyant ses parents peiner depuis tant d'années à tenir la boutique, il décida de revenir et de prendre la relève pour qu'ils puissent enfin se reposer.

Il avait grandi au milieu des vieux ouvrages, respiré leur odeur toute son enfance, au point de finir par aimer cette odeur elle-même.

Il m'a dit une phrase que je n'ai pas oubliée :

« Même si je suis beaucoup sur les réseaux sociaux et que je connais toutes sortes de loisirs modernes... j'aime ces vieux livres. Je garde toujours un moment pour me poser et en lire un avant de dormir. »

À l'entendre, on comprend que les livres ne sont plus pour lui de simples marchandises.

Ils sont l'héritage de sa grand-mère.

Le travail de ses parents.

Et désormais quelque chose que lui-même doit recevoir et préserver.

Lorsqu'un commerce se transmet sur trois générations, il finit par entrer dans la généalogie familiale.

La boutique s'enfonce profondément dans la maison.

Les livres commencent dès l'entrée et s'empilent jusqu'au fond, hauts, bas, serrés les uns contre les autres, ne laissant qu'un étroit passage où une personne peut se glisser.

Pour quelqu'un qui ne connaît pas les lieux, c'est presque étourdissant.

On se dit qu'il faudrait une journée entière pour trouver un titre précis.

Pourtant, à peine le client prononce-t-il un nom que le libraire sait dans quelle direction partir, quelle pile soulever, où plonger la main.

Pour un étranger, des milliers de livres semblent posés là dans un désordre complet.

Dans la tête du vendeur, chacun possède déjà sa place.

Aujourd'hui encore, plus d'une dizaine de librairies d'occasion se trouvent les unes près des autres dans la rue Trần Nhân Tôn.

Livres, journaux, revues, bandes dessinées, de toutes sortes et de toutes époques, beaucoup portant déjà les couleurs du temps.

Leurs provenances sont innombrables : brocanteurs, bibliothèques familiales que personne ne souhaite ou ne peut plus conserver, fonds de bibliothèques publiques réformés.

C'est ce qui permet parfois au collectionneur patient de tomber sur un ouvrage épuisé depuis très longtemps, un livre qu'il croyait disparu.

Et les prix sont souvent étonnamment bas.

Certains livres coûtent à peine quelques milliers de đồng.

Une bande dessinée vieille de vingt ans peut se vendre dix ou quinze mille đồng.

Une série complète, quelques centaines de milliers.

Certains lots sont même vendus au kilo, sans que personne ne prenne la peine de compter les volumes.

Par rapport au neuf, cela peut être deux ou trois fois moins cher.

Mais le plaisir du livre ancien ne tient pas seulement à son prix.

Beaucoup de ces ouvrages n'existent tout simplement plus ailleurs.

Un père qui venait régulièrement chercher des bandes dessinées pour son fils me racontait que plusieurs séries adorées par l'enfant n'étaient plus publiées.

Il avait cherché partout.

Rien.

Puis il les avait retrouvées ici.

Pas chères.

Encore en bon état.

Et son fils avait ainsi davantage de choses à lire.

Voilà comment une bande dessinée ayant accompagné l'enfance d'un enfant peut, vingt ans plus tard, entrer dans celle d'un autre.

Les vieux livres ont parfois une vie plus longue que celle de leur premier propriétaire.

Un jour, j'ai croisé un homme très âgé, courbé par les années, qui cherchait un ouvrage d'histoire.

Il m'a dit :

« Ces livres peuvent être vieux, mais la valeur de ce que je cherche dedans ne vieillit jamais. Cet endroit me permet de retrouver la mémoire du passé. »

Sa phrase m'a fait regarder la rue autrement.

Car au fond, dans ces petites maisons encombrées, au milieu de l'odeur un peu âcre du vieux papier et des pages jaunies, on ne conserve pas seulement des livres.

On y conserve l'enfance de quelqu'un.

Les années d'école d'un autre.

Une histoire autrefois lue puis oubliée.

Le titre d'un ouvrage que l'on croyait définitivement sorti de sa propre vie.

Quelqu'un vient chercher un livre.

Il le prend en main.

Et soudain, ce qu'il retrouve n'est pas seulement ce volume.

C'est toute une époque.

Les mots ont donc eux aussi un destin.

Un livre peut avoir été exposé avec soin sur une belle étagère, puis vendu, perdu, racheté par un brocanteur, enfoui dans une pile dont personne ne connaît plus le contenu.

Il passe de main en main.

D'une rue à une autre.

Jusqu'au jour où il rencontre enfin celui qui le cherchait.

Le temps jaunit le papier.

Il use les couvertures.

Il peut faire disparaître un titre des catalogues.

Mais il y a des choses, à l'intérieur, qu'il ne peut pas enlever.

Au contraire.

Plus un livre traverse d'années et de mains, plus les mots semblent se charger d'une couche supplémentaire de vie.

La rue des livres anciens de Trần Nhân Tôn n'est donc pas seulement un endroit où l'on revend des ouvrages déjà lus.

Elle ressemble à un petit port.

Après avoir longtemps dérivé, les livres y trouvent une place où jeter l'ancre.

Ils attendent simplement qu'une personne entre, souffle la poussière du temps et reconnaisse quelque chose qu'elle croyait perdu depuis longtemps.

LA RUE DU LIVRE D'AUJOURD'HUI, ET UN LÉGER SENTIMENT DE MÉLANCOLIE

À l'opposé de l'agitation spontanée et désordonnée de la vieille rue des bouquinistes, la rue du Livre Nguyễn Văn Bình, dans le quartier Bến Nghé du 1^{er} arrondissement, est un espace entièrement planifié.

Elle fut inaugurée le 9 janvier 2016 et entra presque aussitôt dans la liste des dix événements marquants de la ville cette année-là.

La rue mesure environ 144 mètres de long pour huit mètres de large.

Deux rangées de vieux tamariniers y donnent de l'ombre toute l'année.

Elle se trouve juste à côté de Notre-Dame, touche presque la Poste centrale, et n'est qu'à quelque cinq cents mètres du Palais de l'Indépendance et du Jardin botanique et zoologique.

Difficile d'imaginer un meilleur emplacement au cœur de Saïgon.

Le nom « Nguyễn Văn Bình » porte lui aussi sa propre couche d'histoire.

Il rend hommage à l'archevêque Nguyễn Văn Bình, intellectuel et grande figure du catholicisme vietnamien. La rue porte officiellement son nom depuis le 7 avril 2000.

Avant cela, elle avait changé plusieurs fois d'appellation.

À l'époque française, elle fut d'abord appelée « Hongkong ».

Puis, le 24 février 1897, elle devint « Cardis ».

Après le 19 octobre 1955, elle prit le nom de « Nguyễn Hậu ».

Chaque nom ressemble à une strate laissée par une époque différente de la ville.

Aujourd'hui, la rue rassemble près de trente stands tenus par une vingtaine de maisons d'édition et d'entreprises du livre : les Éditions générales de la Ville, Văn hóa–Văn nghệ, Trẻ, Kim Đồng, Giáo dục, mais aussi des

sociétés privées comme Nhã Nam, Phương Nam, Thái Hà, First News, Đông A, Trường Phát ou Alphabooks.

On y trouve toutes sortes d'ouvrages : politique, sciences sociales, sciences et techniques, culture, littérature, études, langues étrangères, psychologie, pédagogie, jeunesse.

Il existe également quatre espaces consacrés aux livres rares et anciens, deux cafés-librairies, deux boutiques de souvenirs, ainsi que des ateliers autour de la reliure et de la restauration de livres précieux.

On y a prévu un espace pour les enfants, un coin de lecture gratuite en anglais, des bancs pour s'arrêter avec un livre, et des zones destinées aux expositions et aux festivals.

Chaque stand possède son propre style.

Certaines étagères sont installées au milieu de la rue.

Ailleurs, des livres sont présentés sur des structures en forme d'autobus.

Les visiteurs peuvent lire tranquillement sans craindre d'être dérangés.

On voit encore des enfants complètement absorbés entre deux rayonnages, ou des jeunes passer toute une matinée devant un café, plongés dans un volume qui sent encore le papier neuf.

Et forcément, ces images me ramènent à l'enfant que j'étais plusieurs décennies plus tôt, assis par terre chez Khai Trí, en train de lire sans acheter.

Pourtant, si je dois être franc, la rue du Livre me laisse personnellement assez tiède.

Je la trouve correcte, sans plus.

Le choix des ouvrages ne me paraît pas particulièrement riche, et rien ne m'y retient très longtemps.

Peut-être justement parce que tout y est trop bien organisé.

Trop propre.

Trop parfaitement pensé.

Il manque cette poussière, ce hasard, cette petite part de désordre que l'on trouve dans un marché de livres improvisé sur un trottoir ou dans une librairie d'occasion tenue par la même famille depuis trois générations.

En y réfléchissant, je crois que ce qui rend un lieu consacré au livre vraiment attachant ne réside pas forcément dans sa taille ni dans la beauté de son emplacement.

C'est son âme.

Une âme qui se dépose lentement au fil des années.

Et aucune opération d'aménagement, aussi réussie soit-elle, ne peut fabriquer cela en quelques mois.

De la librairie Khai Trí de Nguyễn Hùng Trương à la vieille rue des livres de Trần Nhân Tôn, transmise de génération en génération, jusqu'à la rue du Livre moderne d'aujourd'hui, je finis par comprendre une chose : à Saïgon, les livres n'ont jamais vraiment disparu. Ils ont simplement changé d'adresse. De forme. De gardiens. Ce qui disparaît, c'est l'ancienne enveloppe. L'amour des mots, lui, continue

de passer silencieusement d'une main à l'autre. Comme une petite flamme transmise à travers les générations. Et qui, jusqu'ici, n'a jamais cessé de brûler.

Essai 13

UN ANCIEN ARROYO, UNE VIEILLE RUE, LES TRACES DE HÀM NGHI AU CŒUR DE SAÏGON

Je me retrouve encore à flâner sur cette familière rue Lê Lợi. Mes pas restent ici, mais mon esprit a déjà glissé vers les deux artères voisines, Hàm Nghi et Nguyễn Huệ. Sans s'être donné rendez-vous, ces trois rues ressemblent à trois sœurs d'une même famille, chacune avec son allure propre, mais dont les chemins ne cessent de s'entrecroiser. Hàm Nghi rejoint Lê Lợi non loin du marché Bến Thành, à proximité de Trần Hưng Đạo, tandis que Nguyễn Huệ coupe Lê Lợi avant de filer tout droit jusqu'au bord du fleuve.

Trois rues, trois visages, trois histoires différentes, et pourtant elles finissent toutes par regarder dans la même direction : le fleuve de Saïgon et le quai Bạch Đằng. Sur une carte, je les imagine volontiers comme trois voyageurs partis par des chemins différents, qui finissent par se retrouver au bout de la route, près d'un même débarcadère.

Saïgon a décidément quelque chose d'étrange. Lorsque nous marchons aujourd'hui dans ces rues encombrées, qui songe encore qu'autrefois de l'eau coulait sous l'asphalte et le béton ? On croit que ces artères ne racontent que l'histoire de la ville moderne, alors que, bien plus profondément, elles conservent aussi la trace d'anciens cours d'eau.

Car Saïgon possède des arroyos disparus depuis des générations, sans qu'ils aient pour autant complètement cessé d'exister. L'eau ne coule plus à ciel ouvert. L'ancien courant dort simplement sous la chaussée, comme oublié dans le ventre de la ville. Et parfois, pour comprendre vraiment une rue de Saïgon, il faut remonter jusqu'au ruisseau assoupi sous elle.

DE L'ARROYO CẦU SÁU AU BOULEVARD PORTANT LE NOM D'UN ROI

En remontant la généalogie de Hàm Nghi, je découvre que cette rue n'était autrefois pas une rue du tout, mais un cours d'eau naturel qui se jetait directement dans le fleuve de Saïgon : le rạch Cầu Sấu, l'« arroyo du Pont aux Crocodiles ». D'après Trương Vĩnh Ký, ce nom assez inquiétant venait du fait qu'autrefois, à cet endroit précis, on entretenait des fosses où l'on gardait des crocodiles avant de les abattre pour vendre leur viande.

Rien que d'y penser, on en frissonne. Qui pourrait imaginer qu'à l'endroit où voitures et motos filent aujourd'hui entre les gratte-ciel, des crocodiles se débattaient autrefois dans l'eau ?

Le rạch Cầu Sấu ne vivait pas isolé. Il communiquait avec le canal Chợ Vải, également appelé Grand Canal, ainsi qu'avec le canal Coffyn. Ces trois cours d'eau finirent tous par connaître le même destin. On les combla. Et ils se transformèrent en trois grandes artères que nous connaissons aujourd'hui : Hàm Nghi, Nguyễn Huệ et Lê Lợi.

L'ancien marché Bến Thành, que les habitants appelèrent plus tard simplement Chợ Cũ, le Vieux Marché, se trouvait précisément à la rencontre de l'arroyo et du Grand Canal, sur le tracé actuel du boulevard Nguyễn Huệ. Avec l'arrivée des Français, partout où l'urbanisme avançait, l'eau devait reculer.

En 1863, on aménagea deux voies parallèles le long des deux rives de l'arroyo. Elles portèrent d'abord le nom assez sec de « rue no 3 ». En 1865, celle du nord devint Dayot et celle du sud Canton.

Puis, en 1870, l'arroyo fut entièrement comblé. Les deux voies n'en formèrent plus qu'une, sous le nom commun de Canton. Ce nom rappelait le Guangdong, car de nombreux Chinois originaires de Canton s'étaient installés dans ce secteur pour y commercer. Tout le quartier du Vieux Marché était ainsi devenu un morceau de ville sino-vietnamienne, animé du matin au soir.

Cette terre semble avoir toujours eu le goût des séparations et des retrouvailles. En 1897, la voie fut de nouveau divisée par un terre-plein central. Chacune de ses deux parties prit alors le nom d'un ancien gouverneur de Cochinchine : Krantz au nord, Duperré au sud.

Puis, en 1920, lorsque la gare ferroviaire de Saïgon fut transférée à l'emplacement de l'actuel parc du 23 Septembre, les rails cessèrent de traverser le secteur. Les deux chaussées furent réunies une nouvelle fois et l'ensemble devint le boulevard de la Somme.

Il fallut attendre 1955 pour que le gouvernement de la République du Vietnam lui donne le nom qu'il conserve

encore aujourd'hui : Hàm Nghi. Celui du huitième empereur de la dynastie Nguyễn, le souverain qui lança le mouvement Cần Vương contre les Français.

Le paradoxe est savoureux. Une avenue créée par les Français porte finalement le nom d'un roi qui combattit la France. C'était aussi, peut-être, une manière silencieuse de rendre une âme vietnamienne à un morceau de ville qui avait porté tant de vêtements étrangers.

MARCHER LE LONG DE LA RUE ET RETROUVER LES GENS D'AUTREFOIS

Aujourd'hui, Hàm Nghi mesure moins d'un kilomètre, à peine 988 mètres. Et pourtant, si l'on prend le temps de la parcourir d'un bout à l'autre, on rencontre presque à chaque dizaine de pas une histoire ancienne.

Commençons du côté du quai Bạch Đằng. À l'entrée de la rue se trouve un bâtiment dont l'histoire remonte à Wang Tai, ou Vương Thái, qui y fit construire en 1867 un édifice utilisé un temps comme mairie provisoire de Saïgon, avant qu'il ne devienne l'hôtel Cosmopolitan. En 1882, les Français rachetèrent le terrain et détruisirent le bâtiment pour en construire un autre selon les plans de l'architecte Foulhoux. Achievé en 1887, il prit le nom d'Hôtel des Douanes. C'est aujourd'hui encore le siège des services douaniers. Depuis plus de cent trente ans, il reste là, comme un vieil homme à l'esprit toujours vif au milieu d'une ville qui a changé de visage tant de fois.

Foulhoux, d'ailleurs, n'est pas un inconnu à Saïgon. On retrouve sa marque sur la Poste centrale, le Dinh Thượng Thơ, le palais Gia Long. Il suffit d'y penser pour

comprendre qu'en traversant le centre-ville, nous croyons souvent que chaque édifice possède une histoire entièrement distincte, alors qu'en arrière-plan se dessine parfois la même main. Une partie du visage de Saïgon d'autrefois porte, en quelque sorte, les traits laissés par un seul homme.

Toujours dans la première partie de Hàrn Nghi se trouvait la toute première gare ferroviaire de Saïgon. Elle fut inaugurée en 1881 pour desservir la ligne Saïgon–Chợ Lớn, que les habitants appelaient familièrement « la ligne d'en haut ». À partir de là, le train longeait l'Arroyo Chinois, futur secteur de Bến Chương Dương, passait par Nemesis, aujourd'hui Phó Đức Chính, bifurquait vers Marchaise, actuelle Ký Con, puis filait directement vers Chợ Lớn. Une dizaine d'années plus tard, la gare fut rétrogradée au rang de simple halte et déplacée un peu plus à l'intérieur des terres, près de l'emplacement de la future station centrale d'autobus.

Jusque dans les années 1980, on pouvait encore apercevoir des traces de rails au milieu du boulevard. Au milieu d'une circulation de plus en plus dense, ces bandes de métal demeuraient comme une vieille cicatrice que le temps n'avait pas tout à fait réussi à effacer. Je m'imagine le nombre de personnes ayant traversé cet endroit sans savoir qu'autrefois, juste sous leurs pieds, passaient des trains remplis de Saïgonnais en route pour Chợ Lớn. Une ville fonctionne souvent ainsi. Le nouveau recouvre l'ancien jusqu'au jour où l'on finit par marcher directement sur le passé sans même le reconnaître.

En poursuivant jusqu'à l'intersection de Hồ Tùng Mậu et Hải Triều, on arrive sur l'emplacement du Vieux Marché. L'un des plus importants marchés de Saïgon a

aujourd'hui laissé sa place à la tour Bitexco, haute de soixante-huit étages. Lorsque le nouveau marché Bến Thành fut achevé en 1914, le Vieux Marché se dispersa progressivement. Mais son nom continua longtemps à vivre dans le langage quotidien des Saïgonnais, bien après la disparition du bâtiment lui-même.

Sur ce même terrain se trouvait autrefois la place Gambetta, baptisée du nom d'un Premier ministre français. Une statue s'y dressait avant d'être transférée au Jardin de Monsieur le Grand Mandarin, aujourd'hui parc Tao Đàn.

Le marché disparut.

La place changea.

Le terrain devint ensuite le siège du Trésor.

Puis le Trésor céda sa place à Bitexco. On croirait regarder un immense échiquier : à peine une pièce s'en va qu'une autre vient occuper sa case. Le centre de Saïgon semble incapable de rester longtemps immobile.

En longeant Hà Nội, on retrouve aussi les traces d'un autre pouvoir : celui de la banque. À l'angle de Hà Nội et Phủ Kiết, aujourd'hui Hải Triều, s'élevait la Banque franco-chinoise, dans un bâtiment construit en 1925, devenu plus tard le siège de la BIDV. En face, à l'angle de Hà Nội et Hồ Tùng Mậu, se trouvait autrefois l'ambassade des États-Unis, avant son transfert sur le boulevard Thống Nhất en 1965.

À hauteur de Tôn Thất Đạm, la fin des années 1960 vit apparaître l'immeuble de Việt Nam Thương Tín, devenu aujourd'hui VietinBank. Encore un peu plus loin, près de Pasteur, se trouvait Giao Thông Ngân Hàng. Sur une si courte distance, les banques, administrations et

représentations diplomatiques se succédaient presque sans interruption. Cela suffit à montrer l'importance qu'avait Hà Nội dans la vie économique du centre de Saïgon.

Puis vient le croisement avec Nam Kỳ Khởi Nghĩa. Et là encore, une autre histoire commence. Cette rue transversale a elle-même changé de nom un nombre incalculable de fois. Elle fut Impératrice, puis Mac Mahon, nom que les habitants transformaient avec humour en « Mặt Má Hồng », littéralement « visage aux joues roses ». Puis vinrent Général De Gaulle, Maréchal De Lattre de Tassigny. En 1955, elle prit le nom de Công Lý. Après 1975, elle devint Nam Kỳ Khởi Nghĩa. La rue n'a pas bougé. Seul son nom change à chaque nouvelle couche de l'histoire.

À cet angle, avant la construction en 1970 du bâtiment de la Banque de l'Industrie et du Commerce, se trouvait un édifice facilement reconnaissable grâce à sa tour coiffée d'un dôme en bulbe. C'était le siège de Radio France-Asie, une station célèbre de son époque. Elle diffusait en cinq langues. Plus d'une centaine de personnes y travaillaient. Ses émissions portaient jusqu'en Inde, en Océanie et même dans le nord de l'Europe. Créée en 1949, la station fut transférée dès l'année suivante à l'État du Vietnam, puis intégrée en 1956 à la Radio nationale.

Depuis cette tour au toit en bulbe, tant de voix et de chansons ont quitté Saïgon par les ondes pour franchir des distances que les hommes de l'époque avaient du mal à parcourir eux-mêmes. Le bâtiment a changé. Les voix se sont tuées les unes après les autres. Il ne reste plus que quelques enregistrements et quelques pages de vieux livres pour rappeler qu'ici, autrefois, une parole portait très loin. Parfois je me prends à divaguer. Ces ondes émises il y a des dizaines d'années, après avoir emporté une voix, une

chanson, puis s'être dissipées dans l'air, où sont-elles allées ? Personne ne peut les rappeler. Et pourtant, certains sons disparus depuis longtemps continuent de vivre dans la mémoire de ceux qui les ont entendus. Saïgon est un peu comme cela. Ce que l'on ne voit plus n'est pas nécessairement entièrement perdu.

Au bout de Hàm Nghi, on rejoint le marché Bến Thành. Là, la rue retrouve la place Diên Hồng, les boulevards Trần Hưng Đạo, Lê Lai et Phó Đức Chính. Aujourd'hui, les flux de circulation convergent de toutes les directions avant de repartir aussitôt ailleurs. Moins d'un kilomètre.

Et sous la ville actuelle s'empilent pourtant tant d'existences : une mairie provisoire, un hôtel, une gare ferroviaire, le Vieux Marché, une place, un Trésor, des banques, une ambassade, une station de radio...

L'un disparaît, un autre surgit.

Les noms changent.

Les bâtiments changent.

Les hommes aussi.

C'est pourquoi, lorsque je me tiens à l'extrémité de Hàm Nghi en regardant vers Bến Thành, je n'ai plus l'impression de voir seulement un carrefour routier. J'y vois plutôt un nœud du temps. Un endroit où, depuis plus d'un siècle, les rues, les vestiges et les histoires de Saïgon se sont entremêlés sans bruit. Aujourd'hui, il suffit de quelques minutes pour traverser Hàm Nghi. Mais si l'on accepte de regarder derrière soi, une après-midi entière ne suffirait peut-être pas à parcourir le passé enfermé dans ces 988 mètres.

HÀM NGHI AUJOURD'HUI, UNE VIEILLE RUE AVEC UNE ÂME NOUVELLE

Aujourd'hui, Hàm Nghi atteint cinquante-six mètres de large. Elle relie Tôn Đức Thắng au rond-point de Bến Thành et croise Hải Triều, Hồ Tùng Mậu, Tôn Thất Đạm, Pasteur et Nam Kỳ Khởi Nghĩa. Elle conserve son rôle d'artère essentielle entre le quai Bạch Đằng et le marché central. Ses deux côtés sont désormais occupés par des centres commerciaux, des boutiques de mode, des cafés et des bars qui restent éclairés jusque tard dans la nuit. On y trouve des restaurants vietnamiens, coréens, japonais, des salles de sport, des spas, des établissements d'enseignement comme le collège Cao Thắng ou l'Université bancaire, ainsi que les sièges de Vietcombank, BIDV, ACB, VIB, serrés entre les immeubles de bureaux.

Et Hàm Nghi connaît aussi les désagréments très ordinaires d'une rue moderne. Les embouteillages aux heures de pointe. Les inondations quand tombent les grosses pluies. Petites misères bien terrestres pour une avenue qui a traversé tant d'époques et qui doit encore porter sur son dos le rythme impatient de la ville actuelle.

Si vous passez par là, arrêtez-vous un jour chez Như Lan, au 68, pour un bánh mì, ou prenez un bol de phở au Phở Hà, au 61. Asseyez-vous. Regardez le flot des véhicules. Et souvenez-vous qu'à l'endroit même où vous êtes assis, il y a cent ans se trouvait un arroyo où l'on gardait des crocodiles. Cinquante ans plus tard, des rails traversaient encore le boulevard. Et aujourd'hui, ce sont les vitrines et les néons. Parcourir Hàm Nghi, c'est presque traverser une courte chronique de Saïgon. De l'eau aux

rails. Des rails à l'asphalte. De l'asphalte aux lumières électriques.

Je trouve que Hà Nội ressemble à quelqu'un qui aurait changé de nom un nombre incalculable de fois au cours de sa vie. Rue no 3. Canton. Krantz. Duperré. De la Somme. Puis enfin Hà Nội. Chaque nom est un vêtement qu'une époque lui a fait porter. Les habits changent les uns après les autres. Mais quelque chose de plus profond semble être resté. Car avant d'être une rue, cet endroit était un cours d'eau. Cette eau rejoignait le fleuve. Le fleuve rejoignait la mer. Puis les hommes ont comblé l'arroyo, étendu une chaussée au-dessus, construit des maisons et des tours sur ses rives, jusqu'à faire disparaître presque tous les signes de ce qu'il avait été. Mais je continue de penser qu'une chose enfouie n'est pas forcément une chose perdue.

Les rues de Saïgon ressemblent finalement aux destinées humaines. Avec le temps, elles changent de nom, de propriétaires, parfois même de forme au point de devenir méconnaissables. Mais leur courant profond, leur origine, ce qui les a fait naître, continue peut-être de demeurer là, silencieusement.

Sous la terre.

Sous la pierre.

Sous le béton.

Sous toutes les couches de temps.

Comme un souvenir endormi depuis longtemps. Il suffit qu'un jour quelqu'un prenne la peine d'ouvrir les vieux récits pour découvrir que, sous cette rue que nous

traversons tous les jours, un cours d'eau du vieux Saïgon n'a jamais tout à fait disparu.

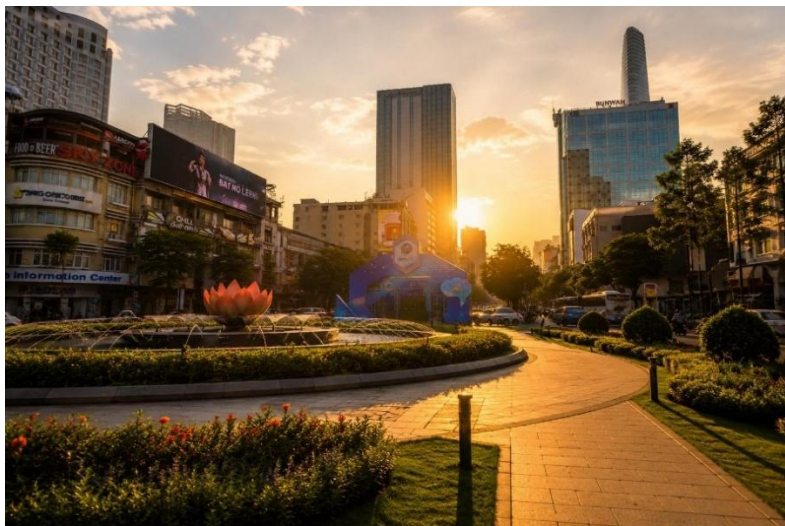


Photo : le rond-point Nguyễn Huệ, Lê Lợi

Essai 14

DU CANAL COMBLÉ AU GRAND BOULEVARD, LES TRACES DU PASSÉ SUR NGUYỄN HUỆ

**UN CANAL QUI ENTRAIT DANS LA CITADELLE,
PUIS DANS LE CŒUR MÊME DE LA VILLE**

En 1790, après avoir repris Gia Định, Nguyễn Ánh fit édifier la citadelle de Gia Định, que l'on appela aussi Phiên An, Quy ou encore Bát Quái, et ordonna de creuser

un canal amenant l'eau du fleuve de Saïgon jusqu'à l'intérieur de la forteresse. Plus tard, les Français le baptisèrent Grand Canal. Les habitants, eux, disaient plus volontiers Kinh Chợ Vải, le canal du Marché aux Étoffes, ou plus simplement Kinh Lớn, le Grand Canal.

Ce canal ne servait pas uniquement à amener l'eau. Il faisait vivre tout un marché aux tissus qui s'animait du matin jusqu'à la nuit. Les bateaux chargés de marchandises accostaient sans relâche, les cris des vendeurs se mêlaient au clapotis des rames. C'était un Saïgon qui sentait encore la vase et l'étoffe neuve, un Saïgon où l'on n'avait pas encore posé la moindre pierre de pavage.

Au bord du canal, du côté où il rejoignait le fleuve, un petit marché existait déjà bien avant l'arrivée des Français. Le débarcadère servait aux voyageurs de passage et aux soldats qui entraient dans la citadelle ou en sortaient. On l'appelait donc Bến Thành, littéralement le débarcadère de la citadelle, et le marché voisin finit par prendre le même nom.

En 1860, les Français construisirent à cet endroit la halle du marché Charner. Ce fut le premier grand marché couvert de Saïgon, approvisionné directement par le canal qui coulait devant ses portes. À droite se trouvait la rue Vannier, aujourd'hui Ngô Đức Kế. À gauche, Phủ Kiệt, devenue Hải Triều. Derrière passait la rue Guynemer, qui avait auparavant porté le nom de d'Adran, avant de devenir Võ Di Nguy, puis Hồ Tùng Mậu. Chaque fois que je vois ces noms se succéder, j'ai l'impression de tourner les pages d'un livre d'histoire dont l'encre se brouille au gré des régimes et des époques.

Puis, en 1887, le canal devint tellement pollué que les Français décidèrent de le combler entièrement et de réunir les deux rues qui longeaient ses rives. À gauche se trouvait Rigault de Genouilly, à droite Charner. Les deux ne formèrent plus qu'une seule grande avenue, baptisée boulevard Charner, du nom d'un officier de marine français.

Les Saïgonnais, eux, ne se souciaient guère de ces appellations officielles. Ils disaient tout simplement đường Kinh Lấp, la rue du Canal comblé. Une expression populaire, sans prétention, mais qui disait finalement les choses bien mieux que tous les noms solennels.

La partie supérieure, du côté de Canton, était aussi appelée Quảng Đông, parce que de nombreux commerçants chinois originaires du Guangdong s'y étaient installés.

Ce n'est qu'en 1956 que la rue reçut le nom qu'elle porte encore aujourd'hui : Nguyễn Huệ, le nom de règne de Quang Trung, le roi issu du peuple, le chef des Tây Sơn.

Ce lieu possède décidément un drôle de destin. Une voie née d'un canal creusé pour alimenter la citadelle d'un seigneur Nguyễn a fini par porter le nom du héros en tunique de toile qui vainquit les armées Qing.

Toute son existence, du canal au boulevard, de Charner à Nguyễn Huệ, ressemble à un raccourci de l'histoire nationale contenu dans moins de sept cents mètres de chaussée.

LE RENDEZ-VOUS DE TOUT CE QUE SAÏGON
AVAIT DE PLUS ÉLÉGANT

Une fois le canal comblé, le boulevard Charner n'avait rien à envier à Catinat. Lors de son voyage en Cochinchine en 1918, Phạm Quỳnh décrit l'endroit dans des lignes où l'on croit encore entendre le tumulte de la rue : les grands magasins, vietnamiens et occidentaux, se serraient les uns contre les autres, et dès cinq heures de l'après-midi, disait-il, la foule circulait comme une rivière. Les jeunes gens élégants de Saïgon avaient fait de l'endroit l'un de leurs lieux de promenade favoris.

Je m'imagine alors les automobiles luisantes glissant presque sans bruit devant l'hôtel Continental, les áo dài, les costumes occidentaux, les silhouettes prises dans la lumière du soir. Un Saïgon superbe. Et terriblement mondain.

À l'angle du boulevard Bonard, futur Lê Lợi, se trouvait le premier rond-point de Saïgon, aménagé en 1890. Les habitants l'appelaient le « rond-point du Saule ». Le samedi après-midi, un orchestre venait parfois y jouer de la musique classique ou militaire pour les passants. Se promener, s'asseoir et écouter de la musique au milieu de la ville n'est donc pas une invention du Saïgon contemporain. Ce goût existait déjà à cette époque.

CHIÊU NAM LẦU, UNE MAISON OÙ L'ON ACCUEILLAIT LES HOMMES DE VALEUR

Il existe pourtant un coin de cette rue auquel je pense souvent : la maison du 49 rue Charner. Il y a plus d'un siècle, Nguyễn An Khương, père du révolutionnaire Nguyễn An Ninh, y avait installé un atelier de couture au rez-de-chaussée et, à l'étage, une petite pension appelée Chiêu Nam Lầu.

Nguyễn Thị Minh, fille de Nguyễn An Ninh, racontait que l'empereur Thành Thái, avant son exil à La Réunion, était venu y faire confectionner une dizaine d'áo dài en brocart, tant la réputation de l'atelier était bonne. Mais derrière l'enseigne commerciale se cachait autre chose. Chiêu Nam Lầu fut aussi un lieu où mûrissaient les mouvements patriotiques. Selon Nguyễn Thị Minh, c'était « un endroit où les Vietnamiens accueillaient les hommes de talent, où se rencontraient les héros et les esprits courageux des trois régions, où trouvaient refuge les patriotes du Nord et du Centre venus s'égayer dans le Sud ».

Le prince birman Myingun, alors en exil au Vietnam, se lia avec la famille Nguyễn et leur enseigna même à fabriquer un baume médicinal à la manière birmane.

Plus tard, Nguyễn An Ninh vendit lui-même ce baume dans les rues, ce qui lui fournissait un prétexte commode pour dissimuler ses activités révolutionnaires. Phan Châu Trinh passa également les derniers jours de sa vie à Chiêu Nam Lầu. Phan Bội Châu, Cường Để et bien d'autres figures patriotiques venues des trois régions du pays avaient, eux aussi, partagé un jour une théière dans cette petite maison, en plein cœur du Saïgon brillant et mondain.

DES NOMS QUI ONT LAISSÉ LEURS PAS DANS LA RUE

En descendant Nguyễn Huệ, j'ai parfois l'impression que chaque pierre, chaque angle de bâtiment cache sa propre histoire. À l'angle Nguyễn Huệ–Lê Thánh Tôn, là où l'hôtel Rex s'est agrandi, se trouvait autrefois le bâtiment du concessionnaire automobile Elime Bainier, l'homme qui

conduisit en 1909 le premier autobus transportant des officiels pour une promenade à travers Saïgon. Lorsque sa famille rentra en France en 1953, le prince Nguyễn Phúc Ưng Thi et son épouse achetèrent le terrain, firent démolir le bâtiment et construisirent à sa place l'hôtel Rex.

Au numéro 37 se trouve l'ancien bâtiment du Trésor, construit après l'inauguration du nouveau marché Bến Thành. Avec son allure occidentale classique, il faillit être démoli après 1975 pour laisser place à une construction nouvelle. Par chance, il fut conservé.

Au numéro 117, autre surprise : c'est là que vécut durant son enfance Roland Garros, pilote célèbre dont le nom est aujourd'hui associé au prestigieux tournoi de tennis français. Il étudiait alors au lycée Chasseloup-Laubat, aujourd'hui Lê Quý Đôn.

L'homme dont le nom résonne aujourd'hui dans le monde du tennis avait donc eu, lui aussi, une enfance saïgonnaise, rue Charner. Ce bâtiment, ainsi que celui du 16 Nguyễn Thiệp, fut vendu à BIDV en 2007 pour plus de 359 milliards de đồng. Pourtant, plus de dix ans après, les lieux demeurent presque immobiles, sans qu'on sache réellement quel sera leur avenir. Un terrain d'une valeur exceptionnelle, suspendu dans une sorte d'attente. Seul un petit Satra Mart ouvert jour et nuit semble encore maintenir un peu de vie dans l'ensemble.

LA RUE DU ROI, ET LA RUE DES RECORDS

Sans exagérer, Nguyễn Huệ mérite bien son surnom de « rue royale », tant elle réunit à elle seule une série de particularités. Elle longe l'un des plus anciens théâtres de

Saïgon. Elle a accueilli le premier rond-point du pays. Elle est l'une des avenues les plus larges du centre, avec soixante-quatre mètres. Et elle fut la première rue du Vietnam à être entièrement pavée de granit.

En 1993, le président français François Mitterrand, lors de la première visite au Vietnam d'un chef d'État français depuis Điện Biên Phủ, parcourut à pied une partie de cette avenue. L'image est assez singulière. Une rue sur laquelle la France avait autrefois imposé ses travaux, comblé le canal et tracé la ville coloniale accueillait, plusieurs décennies plus tard, l'un de ses présidents. Cette fois, aucune arme. Aucun uniforme. Seulement la lumière de l'après-midi et le pas tranquille d'un homme en promenade.

LA RUE DES GRATTE-CIEL ET DES HÔTELS DE LUXE

Avant 1975, Nguyễn Huệ ne comptait que deux hôtels véritablement prestigieux : le Rex et le Palace. Puis, surtout après 1990, les grands immeubles se multiplièrent : Kim Đô, Prince, Sun Wah... Le Rex passa de quatre à cinq étoiles. Le Palace, de deux à quatre étoiles, rejoignant ainsi le niveau du Kim Đô.

Le plus spectaculaire reste sans doute le Reverie, premier hôtel classé six étoiles du Vietnam, installé dans le complexe Times Square, haut de 164 mètres et de trente-neuf étages, pour un investissement de 125 millions de dollars. Puis vint l'Hotel Okura Prestige Saigon, inauguré en 2020 dans le complexe Satra Tax Plaza, avec une liaison directe vers la station de métro construite à l'emplacement de l'ancien rond-point du Saule. Ainsi, cette bande de terrain

autrefois boueuse et traversée par un canal est devenue l'un des lieux où se concentrent les immeubles les plus prestigieux de la ville. Le prix du terrain aurait atteint par endroits près d'un milliard de đồng le mètre carré, très loin au-dessus des barèmes administratifs.

LE MARCHÉ AUX FLEURS, LA RUE FLEURIE, UN PRINTEMPS RESTÉ DANS LA MÉMOIRE

Mais ce que les Saïgonnais aiment probablement le plus dans Nguyễn Huệ, ce qu'ils regrettent le plus aussi, ce ne sont ni les gratte-ciel ni les hôtels de luxe. C'est l'odeur des fleurs du Tét.

Avant 1975, lorsque le printemps approchait, les bateaux chargés de fleurs arrivaient du delta du Mékong et de l'Est par le fleuve. Les fleurs envahissaient tout le boulevard. Acheteurs, vendeurs et simples promeneurs se mêlaient dans une foule joyeuse. Le marché aux fleurs de Nguyễn Huệ, avec le marché aux oiseaux de Huỳnh Thúc Kháng, faisait partie des rendez-vous incontournables de plusieurs générations. Les cris des vendeurs, les marchandages, le tintement des glacières ambulantes s'entremêlaient pour former ce bruit particulier qu'on n'entendait qu'à l'approche du Tét. Tous les enfants que leurs parents emmenaient au marché aux fleurs, en leur achetant au passage une glace ou une barbe à papa, ont sans doute gardé quelque part en eux cette joie très simple.

Depuis une dizaine d'années, le marché aux fleurs a été transféré vers le parc du 23 Septembre. Nguyễn Huệ est devenue une rue fleurie, consacrée à l'exposition, aux photographies et aux check-ins, avec chaque année un nouveau thème. C'est encore beau. C'est toujours très

fréquenté. Mais ce n'est plus tout à fait pareil. L'ambiance de vrai marché, le frottement des épaules, les achats, le désordre joyeux d'autrefois se sont retirés dans la mémoire. Ils ne survivent plus vraiment que dans les récits de ceux qui ont connu cette époque.

Nguyễn Huệ, comme sa sœur Hàm Nghi, est née d'un canal comblé. Elle aussi a changé plusieurs fois de nom. Elle aussi porte dans ses couches successives le destin d'un Saïgon qui ne cesse de se réécrire. La différence, peut-être, est que Nguyễn Huệ a eu davantage de chance. Plus de traces ont été conservées. Plus d'histoires ont été racontées. Et les générations suivantes l'ont élevée au rang de grande promenade urbaine, pavée de granit, dotée de fontaines et animée de fêtes tout au long de l'année.

Pourtant, je me pose toujours la même question. Au milieu des tours qui montent vers le ciel et des enseignes luxueuses illuminées jusqu'à tard dans la nuit, combien de personnes se souviennent encore que, sous ces dalles de granit parfaitement lisses, coulait autrefois une eau véritable ? Des barques y transportaient du tissu. Des fleurs. Et peut-être aussi les rêves d'une époque où le Sud était encore en train de se construire. Saïgon a toujours été ainsi. On comble un cours d'eau, et une rue apparaît. On efface un nom, et l'on en grave un autre. Mais le courant souterrain, celui qui a donné naissance à tout ce paysage urbain, je veux croire qu'il est toujours là.

Essai 15

GARES ROUTIÈRES ET ROUES DE SAÏGON, DES VOYAGES QUI EMPORTENT TOUTE UNE VIE

AUJOURD'HUI, PARTIR DE SAÏGON POUR VŨNG TÀU EST DEvenu PRESQUE UN JEU D'ENFANT

Lors de mon dernier retour au pays, il y a une petite chose qui n'a cessé de m'étonner, justement parce qu'elle paraît insignifiante alors qu'elle simplifie énormément la vie : aujourd'hui, lorsqu'on veut partir en province, on peut prendre la route depuis le cœur même du 1er arrondissement, sans avoir à traverser toute la ville pour rejoindre une grande gare routière. Les compagnies disposent de points de prise en charge, de navettes, certaines viennent même chercher les passagers directement chez eux. Pour les longs trajets de nuit, il y a les autocars couchettes. Pour des destinations proches, comme Vũng Tàu, il suffit parfois de rejoindre un point de rendez-vous dans le centre pour trouver son véhicule déjà prêt.

Les façons d'organiser le départ se sont multipliées. On réserve sur Internet, on téléphone, on donne rendez-vous dans une agence ou l'on attend devant chez soi. Autrefois, les commerçants disposaient parfois d'un cyclo motorisé ou d'un transporteur chargé à la fois des voyageurs et des marchandises. Aujourd'hui, chauffeurs, accompagnateurs et navettes ont repris ce rôle. Les véhicules ont changé, l'organisation s'est professionnalisée, mais l'idée essentielle reste la même : rapprocher autant que possible les personnes et les biens de leur destination réelle.

Les petites rues du quartier Nguyễn Thái Bình, dans le 1er arrondissement, me sont familières depuis toujours. Et pourtant, après plusieurs décennies, elles conservent

encore une part de leur ancienne vocation. Les autocars assurant des liaisons courtes vers l'Est, surtout Vũng Tàu, utilisent toujours certains tronçons de ce secteur comme points de vente et de départ.

Une compagnie de limousine, par exemple, dispose d'un point d'accueil au 34 Nguyễn Thái Bình. Il suffit de réserver en ligne ou de téléphoner. À l'heure dite, le véhicule est là.

Pas besoin de vastes quais.

Parfois une simple maison de ville et quelques mètres où s'arrêter suffisent pour faire d'un endroit le point de départ d'un voyage hors de Saïgon.

Du côté de Phạm Ngũ Lão et Đề Thám, le système fonctionne encore autrement. Depuis longtemps, le quartier concentre de nombreuses liaisons vers le delta du Mékong, le Centre et Đà Lạt. Les rues du cœur de ville sont étroites, les gros autocars peuvent difficilement y stationner longtemps. Des compagnies comme Phương Trang ou Huỳnh Gia installent donc leurs bureaux dans le centre, puis utilisent de petits véhicules de sept à seize places pour ramasser les passagers.

Quelqu'un vivant à Bến Nghé, Đa Kao ou Tân Định peut ainsi être pris en charge à un endroit pratique, puis conduit par navette jusqu'aux gares routières de l'Est, de l'Ouest, ou vers un grand point de regroupement où l'attend l'autocar longue distance.

À première vue, on dirait une invention purement contemporaine.

On réserve sur un téléphone, on donne une adresse, un véhicule arrive, recueille les voyageurs un par

un dans la ville, puis les conduit jusqu'à une gare située loin du centre.

Mais lorsqu'on y réfléchit, l'idée n'est pas entièrement nouvelle.

Avant 1975 déjà, les Saïgonnais partaient en province suivant un principe assez proche. Les compagnies cherchaient à rapprocher le véhicule des passagers. Ceux qui voulaient voyager se rendaient à un point de rendez-vous près de chez eux, et c'est seulement là que commençait vraiment le trajet vers une destination lointaine.

Aujourd'hui, le smartphone a remplacé le message transmis de bouche à oreille.

L'application a remplacé le guichet.

Les limousines et navettes ont remplacé les véhicules d'autrefois.

Les gares ne sont plus les mêmes.

Les voitures non plus.

La manière d'appeler les voyageurs a changé.

Mais l'idée reste étonnamment familière : ne pas obliger l'homme à aller chercher trop loin son véhicule, rapprocher le véhicule de l'homme.

Ainsi, ce que je croyais neuf en revenant à Saïgon ne l'était surtout que dans sa forme.

Cette habitude d'aller chercher les passagers un à un au cœur de la ville avant de les lancer sur les routes existe depuis longtemps. Elle avait disparu un temps, puis elle est revenue sous une apparence nouvelle.

Saïgon se renouvelle souvent de cette façon. La ville n'efface pas forcément tout ce qui existait avant pour inventer quelque chose de totalement nouveau. Certaines habitudes que l'on croyait disparues finissent par revenir, habillées de nouveaux véhicules, de nouvelles technologies, mais continuant à répondre à un besoin humain très ancien : partir plus facilement, plus vite, faire en sorte qu'une destination lointaine paraisse soudain plus proche depuis le pas de sa propre porte.

LES ANCIENNES GARES ROUTIÈRES ÉPARPILLÉES AUTOUR DU MARCHÉ BẾN THÀNH

Autrefois, autour du marché Bến Thành, dans l'ancien 1er arrondissement, tout un réseau de gares d'autocars et de lignes express s'entrecroisait. La rue Phan Bội Châu, autrefois Viennot, longeait le marché et accueillait surtout les véhicules partant vers l'Est, Biên Hòa et Thủ Dầu Một. En face, Phan Chu Trinh, autrefois Schroeder, servait davantage aux lignes vers le delta du Mékong. Quant à Lê Lai, près de l'ancienne gare ferroviaire, là où se trouve aujourd'hui l'hôtel New World, on y voyait stationner des Traction Avant assurant de petites liaisons avec les provinces voisines.

Mais Saïgon ne se résumait pas à ces quais improvisés autour de Bến Thành. Il y avait encore la gare Phan Văn Hùm, au rond-point Phù Đổng Thiên Vương, secteur aujourd'hui intégré à Nguyễn Thị Nghĩa. C'était autrefois une importante gare routière.

Il y avait Nguyễn Cư Trinh.

Nguyễn Thái Học.

Et du côté de Chợ Lớn, An Đông et Khổng Tử.

Chaque gare naissait presque spontanément, au rythme d'une ville qui attirait toujours davantage de monde et où les véhicules se multipliaient plus vite que les règlements capables de les organiser.

À la fin des années 1960, les autorités municipales finirent par juger cette dispersion trop chaotique, trop difficile à contrôler. Elles décidèrent de tout regrouper. Les gares Phan Văn Hùm, Nguyễn Thái Học et Nguyễn Cư Trinh furent fermées et les lignes furent concentrées autour d'un seul secteur, rue Pétrus Ký.

De cette décision apparemment administrative naquit l'une des grandes légendes du transport saïgonnais.

En 1940, les Français donnèrent le nom de Pétrus Ký au tronçon compris entre Galliéni, aujourd'hui Trần Hưng Đạo, et 11e RIC, aujourd'hui Trần Phú, afin d'honorer le savant Trương Vĩnh Ký. Son tombeau, son ancienne maison et l'école portant son nom se trouvaient tous dans les environs. Le prolongement, de 11e RIC jusqu'à Pavie, actuelle rue 3 Tháng 2, portait initialement un autre nom : boulevard de Ceinture. Ce n'est qu'en 1955 que les deux tronçons furent réunis sous le nom commun de Pétrus Ký. La rue mesurait alors environ 1,3 kilomètre. Aujourd'hui, devenue Lê Hồng Phong, elle s'étend sur plus de deux kilomètres, atteint une trentaine de mètres de large, comporte quatre voies et traverse les 3e, 5e et 10e arrondissements.

Pourtant, dans la mémoire des Saïgonnais, le nom Pétrus Ký ne doit pas sa célébrité au savant.

Il la doit à sa gare routière.

À peine une dizaine d'années après avoir reçu ce nom, la rue se vit attribuer une nouvelle fonction.

Entre la fin des années 1940 et le début des années 1950, les nombreuses gares dispersées dans Saïgon furent progressivement regroupées ici. C'est ainsi que naquit la gare Pétrus Ký. Elle s'étendait le long du trottoir ouest de la rue, depuis le carrefour à six branches de Lý Thái Tổ jusqu'au croisement Pétrus Ký–Nguyễn Trãi.

Partout, des autocars stationnaient pare-chocs contre pare-chocs. Ce qui m'amuse le plus, en y repensant aujourd'hui, c'est que les deux grandes gares routières de Saïgon, Miền Đông et Miền Tây, ont finalement une même origine : Pétrus Ký.

Le secteur desservant l'Ouest fut rapidement saturé. Vers 1965, il fut transféré vers Phú Lâm, Bình Chánh, et devint le Xa Càng Miền Tây. La partie desservant l'Est resta sur place jusqu'après 1976, avant de partir pour Bình Thạnh. Une seule gare ancienne avait ainsi donné naissance à deux enfants. Chacun suivit son destin. Et aujourd'hui encore, ces deux gares continuent de porter sur leurs épaules les flux humains qui se dispersent vers toutes les régions du pays.

TAXIS ET AUTOCARS, DES ROUES QUI TRANSPORTAIENT TOUTE LA MÉMOIRE DU SUD

Il y a des choses qui paraissent tellement ordinaires lorsqu'on les voit passer chaque jour qu'on ne leur prête plus attention. Mais lorsqu'on se met à les évoquer des années plus tard, quelque chose remue.

Les autocars, les autobus et les taxis de Saïgon, Chợ Lớn et Gia Định avant 1975 n'ont jamais été pour moi de simples moyens de transport. Ils étaient un courant de vie. Ils emportaient avec eux des destins, des départs, des séparations, des retours.

Dès l'époque coloniale, lorsque Saïgon portait fièrement le surnom de « Perle de l'Extrême-Orient », les Français avaient introduit l'automobile pour transporter les voyageurs. D'abord dans le centre. Puis vers Tây Ninh, Vũng Tàu, Vĩnh Long, Cần Thơ. Pour partir, on rejoignait simplement certains points connus : devant le service des chemins de fer, rue Hàm Nghi, dans les années 1930 et 1940, ou rue Lê Lai, près de l'ancienne gare, durant les années 1940 et 1950. Plus tard, il suffisait même de se placer le long de Nguyễn Huệ ou de Lê Lợi et de lever la main. Un taxi s'arrêtait.

Le mot « taxi » lui-même arriva à Saïgon avec les Français. Les Renault 4CV firent leur apparition, d'abord comme voitures privées, puis, à la fin des années 1940, comme véhicules de transport public. Elles étaient bon marché, faciles à réparer et convenaient bien aux moyens limités d'une époque difficile.

Mais c'est surtout après 1954, sous la République du Vietnam, que le taxi devint véritablement un élément incontournable du paysage urbain. Les voitures étaient peintes de deux couleurs : bleu dans la partie basse, jaune ivoire au-dessus. Elles possédaient de véritables taximètres. La Renault 4CV resta longtemps dominante, avant que Peugeot, Simca et Dauphine ne viennent compléter le parc à partir du milieu des années 1960. Sans exagérer, le taxi fut l'un des visages les plus caractéristiques

des transports saïgonnais depuis la fin des années 1940 jusqu'en avril 1975.

Il n'existait pas encore de standard téléphonique ni de réservation. Le passager se plaçait au bord de la rue et faisait signe. Le taxi s'arrêtait. On montait. Le chauffeur abaissait le petit levier du compteur et celui-ci se mettait à tourner. Les endroits où les chauffeurs expérimentés attendaient les clients de passage étaient bien connus : le quai Bạch Đằng, la place Mê Linh, le marché Bến Thành, le secteur du mausolée de Lê Văn Duyệt à Bà Chiểu. Le soir, la clientèle affluait surtout devant les théâtres de cải lương, les cinémas et les salles accueillant de grands spectacles musicaux. On pouvait aussi demander au taxi de « rester à l'ancre ». Le compteur continuait à tourner pendant que le véhicule attendait que le client termine ses affaires. Pour un trajet entièrement négocié, le tarif se décidait directement entre les deux parties, sans tenir compte du compteur.

À la fin de l'année 1968, la seule agglomération Saïgon–Gia Định comptait environ 7 400 taxis, auxquels s'ajoutaient 2 440 cyclo-pousses motorisés.

Et pourtant, en 1971, alors que le réseau public d'autobus connaissait des difficultés, le xe lam, petit véhicule à trois roues exploité par le privé, prit soudain le dessus. À l'échelle de tout le Sud, leur nombre devint sept fois supérieur à celui des taxis. Un changement de règne presque silencieux, noyé dans l'agitation d'une époque troublée.

À partir de 1957, les autobus remplacèrent complètement le réseau de tramways desservant Saïgon, Chợ Lớn et Gia Định.

Le terminus principal fut installé place Diên Hồng, à l'emplacement de l'ancienne station Cuniac du tramway.

Son nom venait du maire Eugène Cuniac, l'homme qui avait contribué au remblaiement de l'étang marécageux Bò Rệt avant la construction du marché Bến Thành.

Le tramway, lui, existait à Saïgon depuis 1881. À ses débuts, faute de centrale électrique, les véhicules étaient tirés par de petites locomotives à vapeur fonctionnant au charbon ou au bois. Les habitants disaient xe lửa, « voiture de feu ». Les Français, eux, parlaient de tramway.

Lorsque l'électricité fut disponible, les voitures furent électrifiées, avec une perche sur le toit frottant contre les lignes aériennes.

À son apogée, entre 1960 et 1961, le parc d'autobus passa de 119 véhicules sur douze lignes à 224 véhicules. Mais les coûts d'exploitation étaient élevés. Et les xe lam privés leur livraient une concurrence redoutable. En décembre 1968, le Premier ministre Trần Văn Hương signa donc un décret confiant entièrement l'exploitation au secteur privé.

Pour les voyages plus lointains, on rejoignait les gares d'autocars : An Đông, Lục Tỉnh Pétrus Ký, Chợ Lớn–Bình Tây, Nguyễn Cư Trinh, Nguyễn Thái Học. De là, les véhicules partaient vers l'Est, le Centre ou le delta du Mékong. L'autocar interprovincial se distinguait de l'autobus urbain par sa fonction. Il transportait des passagers sur de longues distances. Il emportait aussi des marchandises, souvent empilées sur le toit. Les billets s'achetaient à l'avance. Les gros véhicules avaient un accompagnateur, le fameux lơ xe, qui assistait le chauffeur. Il existait également de plus petits véhicules, les lô ca xông ou les « voitures Hoa

» à l'américaine, pouvant transporter quatre ou cinq personnes. Le prix se négociait directement. On roulait plus librement. On allait presque là où le client le souhaitait. Beaucoup de carrosseries étaient fabriquées au Vietnam sur des châssis et moteurs importés de France. Après 1954 arrivèrent davantage de modèles américains, De Soto, Chevrolet, Ford, GMC, ainsi que des Toyota japonaises.

À la fin des années 1950 et au début des années 1960, comme je l'ai dit, les gares éparpillées furent progressivement regroupées à Pétrus Ký. Certains noms de compagnies étaient alors familiers à tout le monde. Á Đông, Tân Á, Đông Á pour Mỹ Tho. Tam Hữu et Thành Long pour Châu Đốc. Lộc Thành, Nhân Nhứt, Phi Long parcouraient tout le delta. Les lignes vers l'Est et les Hauts Plateaux étaient presque monopolisées par quelques grandes compagnies. Kim Long assurait Saïgon–Thủ Dầu Một, puis Dầu Tiếng, Bến Cát, Lộc Ninh, autant de régions instables de la guerre où territoires contrôlés et zones dangereuses s'entremêlaient. Vers le Centre, seule la compagnie Phi Long osait exploiter l'itinéraire le plus long, Saïgon–Huế–Quảng Trị. Les voyageurs mangeaient et dormaient à bord pendant tout le trajet.

Et soudain, en y pensant, j'ai presque l'impression d'être à nouveau debout dans la gare Pétrus Ký par un midi écrasé de soleil. Les klaxons me bourdonnent dans les oreilles. Les vendeurs crient. Les accompagnateurs s'interpellent et se disputent les passagers. Au fond, un véhicule n'est que du métal et de la mécanique. Ce sont les hommes qui lui donnent son âme. Les vies serrées les unes contre les autres, franchissant des ponts détruits, des portions de route dangereuses, des régions incertaines. Un autocar ne transportait pas seulement des gens d'un point à un autre. Il emportait l'angoisse d'une mère serrant son

enfant contre elle dans la nuit. Il portait l'espoir fragile de celui qui vivait loin des siens et essayait de retrouver sa terre natale. Les gares ont déménagé. Les compagnies ont changé de nom ou disparu. Mais la mémoire d'un Saïgon bruisant du roulement des roues, de tous ces départs proches ou lointains, accompagnera peut-être ceux qui ont connu cette époque jusqu'au dernier voyage de leur propre vie.

Essai 16

SAÏGON, NUITS ÉTINCELANTES ET JOURNÉES QUI TOUCHENT LE CIEL

QUAND LES LUMIÈRES S'ALLUMENT, SAÏGON S'ÉVEILLE VRAIMENT

Saïgon est parfois une ville le jour, et une tout autre histoire dès que tombe la nuit. On pourrait croire qu'une fois le soleil couché, les rues commenceraient à s'endormir. C'est exactement le contraire.

À ce moment-là, les 1er et 3e arrondissements semblent s'étirer et se réveiller sous un autre visage, plus éclatant, parfois plus bruyant encore que pendant la journée. Les enseignes s'illuminent. La musique des bars, lounges et clubs commence à se répandre jusque sur les trottoirs. Des gens arrivent de partout, à la recherche d'une table, d'une fête, d'une rencontre ou simplement d'un peu de bruit pour oublier une journée de travail.

Le premier nom qui me vient à l'esprit est Canalis Club. Installé au 264Bis Nam Kỳ Khởi Nghĩa, dans le 3e arrondissement, le lieu fait partie du paysage nocturne saïgonnais depuis des années. Il est élégant sans être excessivement précieux. Vers neuf heures du soir, les portes s'ouvrent. Les éclairages modernes s'allument. Le Vinahouse et l'EDM commencent à secouer la salle. Et la fête peut se prolonger jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

Le week-end, la foule devient plus dense. Chanteurs et DJ se relaient sur une vaste scène centrale tandis qu'en contrebas un public jeune se laisse emporter par chaque changement de rythme.

Pour changer d'atmosphère et regarder la ville d'en haut, il y a le Chill Skybar & Dining, installé aux 26e, 27e et 28e étages de l'AB Tower, au 76A Lê Lai. Depuis ses espaces ouverts, tout Saïgon s'étale en dessous, illuminé comme un tapis de lumière. On peut y dîner à l'occidentale, boire un cocktail, écouter une musique assez douce en début de soirée, puis sentir le rythme monter progressivement à mesure que la nuit avance. Situé près de l'hôtel New World, au cœur de l'un des secteurs les plus animés et les plus prospères de la ville, le lieu propose aussi des espaces privés pour les anniversaires ou les rendez-vous qui demandent un peu de romantisme.

Puis il y a Empire Club, au 8 Nguyễn Văn Tráng, dans le quartier Bến Thành. Rien que le nom affiche déjà une certaine prétention. On l'a parfois présenté comme un « empire de la nuit ». Dans une ville où les bars et clubs se comptent par dizaines, réussir à imposer une identité n'a rien d'évident. Empire a choisi une esthétique puissante,

soignée, et sa proximité avec le quartier international en a fait un lieu fréquenté aussi bien par les noctambules vietnamiens que par les étrangers.

Mais la nuit saïgonnaise ne se résume pas à ses grands clubs. La ville dissimule quantité de petits endroits qui ont chacun leur charme. The View Rooftop Bar, au neuvième étage de l'hôtel Đức Vương, sur Bùi Viện, permet de regarder tout le quartier occidental depuis les hauteurs sans se ruiner. Layla, Eatery & Bar, rue Đông Du, s'est fait connaître pour ses cocktails et son ambiance très particulière. Dans la petite rue Ngô Văn Năm, Elixir Lounge Bar mise sur la musique électronique et les DJ pour créer son propre univers. Chaque lieu a son caractère. Et mis bout à bout, ils composent un Saïgon nocturne brillant, bruyant, parfois presque hypnotique.

Mais raconter une ville en ne montrant que ce qui brille serait insuffisant. Car derrière toutes ces lumières existe aussi un autre Saïgon. Beaucoup plus nu.

Il est à peine huit heures passées lorsqu'une discothèque cachée au fond d'une petite ruelle du 1er arrondissement commence déjà à trembler. La musique frappe si fort qu'elle comprime presque la poitrine. La fumée de cigarette épaissit l'air. Sous une lumière incertaine, quelques jeunes femmes très légèrement vêtues ondulent au rythme de la musique.

Un serveur dit tranquillement : « Là, c'est encore tôt. Attendez une heure ou deux et vous aurez de quoi vous rincer l'œil... »

Sur la piste, des visages presque adolescents, les cheveux teints en bleu, rouge ou d'autres couleurs vives, se balancent comme si rien, en dehors de cette salle, ne méritait plus d'attention. Il suffit d'aller un peu plus loin pour comprendre que le monde de la nuit ne fonctionne pas toujours avec la même netteté que l'élégance qu'il affiche.

Niveau sonore, éclairage, publicité pour l'alcool ou le tabac, musiques non autorisées : certains établissements s'efforcent plus ou moins discrètement de franchir la limite des règles pour satisfaire la clientèle. Un responsable préférant rester anonyme l'expliquait assez franchement : les gens viennent en discothèque pour se détendre. « Si on baisse la musique et qu'on éclaire comme en plein jour, qui va venir ? »

Quant au contrôle des clients transportant des substances interdites ou déjà excessivement ivres, là encore, les choses se compliquent : « Un client complètement saoul, ce n'est pas simple de le mettre dehors. On a peur de perdre la clientèle, mais on a aussi peur d'un contrôle. »

Il y a quelque chose d'amer dans cette logique. Les commerçants ont leurs contraintes. Mais c'est précisément au milieu de ces contraintes que la frontière entre satisfaire le client et fermer les yeux devient parfois extrêmement mince.

Certains établissements sont encore plus habiles. Ils ne demandent pas de licence de discothèque, mais installent quand même lasers et piste de danse mobile. Lorsque les clients veulent danser, les tables sont poussées contre les murs. L'espace vide devient instantanément une

piste. En cas d'inspection, tout revient en quelques minutes dans un ordre irréprochable. Comme si rien ne s'était jamais produit.

Ainsi, parmi les dizaines de bars de la ville, certains ne sont que des endroits où l'on vient se détendre après le travail. D'autres deviennent peu à peu des lieux où l'on passe toute la nuit. L'alcool, la musique, les tempéraments échauffés et les excès se mélangent. Et derrière des portes dont on imagine qu'elles ne renferment que lumière et rires, il arrive que surgissent aussi des bagarres dont personne ne voulait.

Voilà pourquoi Saïgon possède, la nuit, un pouvoir d'attraction très étrange. On peut s'asseoir au sommet d'une tour, regarder la ville scintiller sous ses pieds, boire quelque chose dans le vent nocturne et trouver Saïgon d'une beauté presque douloureuse. Mais il suffit parfois de s'enfoncer dans une ruelle et de pousser une autre porte pour découvrir un monde qui n'a absolument rien à voir avec ce que l'on voyait quelques minutes plus tôt.

C'est peut-être précisément ce contraste qui constitue une partie de la vie nocturne de la ville. Plus la lumière éclate, plus il devient facile d'oublier les ombres qui restent derrière.

Saïgon, lorsque les lumières s'allument, est réellement belle, joyeuse, pleine d'énergie. La ville semble refuser le sommeil. Comme si elle voulait nous convaincre de rester éveillés avec elle encore un peu.

Mais une ville qui sait vivre la nuit n'a pas seulement besoin d'établissements ouverts jusqu'à l'aube. La vraie

question est ailleurs. Que trouve-t-on derrière les lumières? Que laisse la fête après elle? Et lorsque la musique s'arrête, qu'est-ce que chacun emporte en rentrant chez soi?

La nuit saïgonnaise est séduisante, bien sûr. Mais comme une belle femme, elle ne devient pas nécessairement plus belle simplement parce qu'on l'éclaire davantage.

DES BOUTONS DE LOTUS EN VERRE ET DES TOURS QUI PERCENT LES NUAGES

Si, la nuit, le 1er arrondissement revêt une robe étincelante faite de néons et d'enseignes lumineuses, le jour, ce sont surtout les grandes tours qui dessinent le visage d'un Saïgon prospère et moderne. Bitexco Financial Tower. Vietcombank Tower. Times Square.

Trois édifices dressés au cœur de la ville. Chacun possède sa propre histoire. Et plus je cherche à comprendre, plus je découvre que derrière leur éclat se cachent de grandes ambitions, de grands enjeux, parfois des batailles dont le public ne soupçonne presque rien.

Bitexco est probablement le nom le plus familier. La tour s'élève à 262,5 mètres, certaines sources donnant 269 mètres si l'on compte l'antenne. Son dessin rappelle un bouton de lotus, la silhouette se resserrant progressivement vers le sommet. Elle fut conçue par l'architecte américain Carlos Zapata. Il a expliqué avoir choisi la fleur nationale vietnamienne comme inspiration pour exprimer l'identité du pays et cette aspiration très vietnamienne à toujours

s'élever davantage. Cette idée suffit sans doute à expliquer pourquoi Bitexco est rapidement devenue un symbole de la ville.

Le chantier commença en 2004 sous l'investissement du groupe Bitexco. Après six années de travaux, l'édifice ouvrit officiellement ses portes en octobre 2010. À l'époque, il était le plus haut immeuble du Vietnam.

Plus de six mille panneaux de verre, tous de dimensions différentes, recouvrent la façade. À l'étage 52, une plateforme pour hélicoptères dépasse du bâtiment sur plus de quarante mètres. Sa construction nécessita plus de 250 tonnes d'acier et environ quatre mille boulons. Même quelqu'un comme moi, qui n'y connaît pas grand-chose en ingénierie, ne peut s'empêcher d'être impressionné par de tels chiffres.

La tour se situe au 2 Hải Triều, dans le quartier Bến Nghé. Elle comprend deux zones principales. Le centre commercial est ouvert de huit heures du matin à onze heures du soir et son accès est gratuit. La plateforme d'observation fonctionne de neuf heures trente à vingt et une heures trente. Le billet coûte 200 000 đồng pour un adulte et 130 000 đồng pour les enfants, les personnes âgées et les personnes handicapées.

Non loin de là, Vietcombank Tower s'élève au 5 place Mê Linh, juste derrière la statue de Trần Hưng Đạo. Avec ses quatre façades dégagées et sa vue sur le fleuve de Saïgon, le bâtiment occupe l'un des emplacements les plus remarquables du centre-ville. Le projet est issu d'une coentreprise entre Vietcombank, le groupe d'investissement Bonday de Hong Kong et Setracorp. Les travaux

commencèrent en 2013 et s'achevèrent en 2015. Le dessin fut confié à Pelli Clarke Pelli, agence également connue pour le World Financial Center de Hong Kong, les tours Petronas en Malaisie ou encore le siège de Bank of America aux États-Unis.

Trente-cinq étages au-dessus du sol. Quatre niveaux souterrains. Plus de deux cents mètres de hauteur. La pointe du bâtiment s'inspire de la couronne des rois Hùng. La façade, mêlant pierre, aluminium et verre, vise à concilier modernité et économies d'énergie.

Après l'ouverture, le taux d'occupation atteignit environ 85 %, puis 98 à 99 % entre 2016 et 2020. Des chiffres qui en disent assez sur son attractivité. « Nous voulons que chaque espace du bâtiment ne soit pas seulement un lieu de travail, mais aussi un environnement capable d'inspirer », expliquaient ses responsables. Quand je vois les investissements encore réalisés en 2024 pour améliorer les contrôles d'accès et la qualité de l'air intérieur, j'ai tendance à croire que cette phrase n'était pas uniquement publicitaire.

Mais parmi ces trois noms, Times Square Saigon est probablement celui qui porte les couches d'histoire les plus complexes. Le complexe occupe deux façades parmi les plus précieuses de la ville, Nguyễn Huệ et Đồng Khởi. Il se compose de deux tours jumelles hautes de 165 mètres, séparées d'environ vingt et un mètres. Le promoteur est le groupe Vạn Thịnh Phát. Le projet devait initialement être terminé vers la fin de 2011, mais la crise financière repoussa l'achèvement jusqu'en 2012.

La tour donnant sur Nguyễn Huệ abrite The Reverie Saigon, présenté comme le premier hôtel six étoiles du Vietnam et membre de The Leading Hotels of the World. L'intérieur assume un luxe presque royal d'inspiration italienne. Deux cent quatre-vingt-six chambres et suites. Cinq restaurants. Un spa et une salle de sport couvrant environ 1 200 mètres carrés. Une piscine extérieure. Douze voitures de prestige. Et même un yacht disponible à la demande. Rien qu'à l'énumérer, on en a presque le vertige.

La tour donnant sur Đồng Khởi comprend, elle, quatre-vingt-neuf appartements avec services haut de gamme. Trois étages sont également consacrés au mobilier d'Eurasia Concept, qui réunit plus de trente grandes marques européennes, depuis le classique Medea jusqu'au contemporain Poltrona Frau.

Et pourtant, l'un des édifices les plus luxueux de la ville s'est retrouvé associé à l'une des affaires financières les plus retentissantes du Vietnam contemporain. Saigon Times Square appartient à la société Times Square Vietnam. Chu Lập Cơ, époux de Trương Mỹ Lan, détenait jusqu'à 99,26 % des parts et en présidait le conseil d'administration. Le complexe fut utilisé comme garantie pour des emprunts atteignant des dizaines de milliers de milliards de đồng dans le vaste dossier judiciaire lié à Vạn Thịnh Phát.

Mais il y eut aussi, avant cela, un incident beaucoup plus modeste qui avait pourtant fortement marqué l'opinion. Dans l'après-midi du 29 août 2018, des agents de sécurité de l'immeuble chassèrent assez brutalement des personnes qui s'étaient simplement réfugiées sous l'auvent pour échapper à la pluie. Un geste minuscule à l'échelle

d'un tel complexe. Mais suffisant pour faire naître une question simple : au milieu de tout ce luxe, n'arrive-t-il pas parfois que l'on oublie la plus élémentaire humanité ?

Chaque soir, la haute tour change de couleurs au carrefour Nguyễn Huệ–Đồng Khởi. Elle est splendide. Et pourtant, derrière ces lumières se sont accumulés tant d'événements, de gains, de pertes, d'honneurs et d'humiliations appartenant à toute l'histoire d'une famille.

Quận 1 ne se limite évidemment pas à ces trois grands noms. On y trouve quantité d'autres tours. Saigon Marina IFC atteint 240 mètres. Développé par Masterise Homes, avec Mace, l'entreprise qui avait déjà supervisé la construction de Landmark 81, le projet propose environ 87 000 mètres carrés de bureaux de catégorie A+ sans colonnes, une certification LEED Gold et des jardins suspendus en hauteur. Il est présenté comme l'un des nouveaux symboles commerciaux de la ville.

Saigon Centre 2, rue Lê Lợi, atteint 193,7 mètres et porte la marque de l'architecture verte de Denton Corker Marshall. Aqua 1 et Aqua 2, hauts de 184,5 mètres, se dressent au bord du fleuve de Saïgon avec une vue difficile à égaler. Luxury 6, de même hauteur, appartient au complexe Vinhomes Golden River. De là, le regard porte vers le fleuve, le Jardin botanique et zoologique, le parc riverain de Vinhomes Central Park et Landmark 81. Aqua 3, avec ses cinquante-deux étages et ses 157,3 mètres, se trouve quant à lui entre le fleuve et le canal Thị Nghè, parfaitement intégré aux grands axes de circulation.

Et Saïgon n'a aucune intention de s'arrêter. La ligne de métro no 1 Bến Thành–Suối Tiên, ainsi que le centre

commercial souterrain de Bến Thành, représentent plus de 8 400 milliards de đồng d'investissement et près de 45 000 mètres carrés d'espace. Sous la ville, une autre ville est discrètement en train de prendre forme.

Le parc du 23 Septembre fait également l'objet d'un nouveau plan d'aménagement, avec l'ambition d'en faire un pôle d'activités du matin jusqu'à la nuit. Et le projet The Grand Manhattan de Novaland, situé entre les rues Cô Giang et Cô Bắc, prévoit de réserver 4 200 mètres carrés sur un total de 14 000 à des espaces verts, intégrés à l'hôtel cinq étoiles Avani Saigon. Encore une promesse de transformation du centre-ville.

Saïgon ressemble parfois à une femme qui a traversé d'innombrables hauts et bas. Le jour, elle enfle le tailleur impeccable de ses tours de verre. La nuit, elle passe une robe couverte de lumières et rit au milieu des bars bruyants.

Mais qu'il s'agisse d'un bouton de lotus en verre montant vers le ciel ou d'un faisceau laser qui clignote au fond d'une petite ruelle, tous racontent une part de vérité que l'on ne peut pas nier. Derrière chaque beauté se cachent des prix à payer. Des zones que la lumière n'atteint pas. Et c'est peut-être justement ce mélange, entre le faste et le dépouillement, l'ambition et les chutes, qui fait de Saïgon une ville impossible à confondre avec une autre.

Une ville que l'on comprend d'autant moins que l'on croit la comprendre davantage.



Photo : pont sur le fleuve de Saïgon

Essai 17

LE FLEUVE GARDE LA FLAMME, SES RIVES GARDENT L'ÂME

UN BOUT DE FLEUVE, TROIS NOMS ET MILLE IDENTITÉS

L'actuelle rue Tôn Đức Thắng existait déjà sous la dynastie des Nguyễn. Elle longeait la rive occidentale de la rivière de Saïgon, cette même rive que, dès l'époque du royaume khmer, on appelait déjà Bến Ngự, le débarcadère réservé au souverain.

À leur arrivée, les Français divisèrent la voie en trois tronçons. Chacun reçut son propre nom, et ces noms ne

cessèrent ensuite de changer. De l'actuel pont Khánh Hội à la place Mê Linh, ce fut d'abord le Quai de Donnai, puis le Quai Napoléon, le Quai du Commerce, le Quai Francis-Garnier, avant que ne s'impose finalement, en 1920, le Quai Le Myre de Vilers. Le tronçon central, de Mê Linh à Ba Son, porta d'abord le nom de Primauguet, puis celui de Quai d'Argonne. Quant à la partie allant de la rive jusqu'à l'actuelle rue Lê Duẩn, elle correspondait autrefois à la voie d'accès à la citadelle de Gia Định. C'est par là qu'en 1859 les troupes françaises, parties de leur camp de marine, étaient montées à l'assaut de la citadelle. On baptisa donc cette voie Boulevard de la Citadelle, avant de la rebaptiser boulevard Luro.

En 1955, le gouvernement de la République du Vietnam réunit les tronçons Le Myre de Vilers et d'Argonne sous un nom vietnamien tout simple, facile à retenir : Bến Bạch Đằng. Le boulevard Luro, lui, devint le boulevard Cường Để. Après 1975, nouveau bouleversement : on fusionna, on sépara, on réorganisa encore, jusqu'à ce qu'en 1980 l'ensemble prenne définitivement le nom de rue Tôn Đức Thắng, celui qu'on lui connaît aujourd'hui. Tant de noms, tant de changements, racontés ainsi, cela peut sembler embrouillé. Moi, j'y vois plutôt le charme d'une terre qui a beaucoup vécu. Elle n'est jamais restée immobile ni silencieuse. Elle a vécu, remué, changé de peau au gré des soubresauts de l'Histoire.

Il y a pourtant une chose que je regrette chaque fois que je passe par là : ces rangées de vieux acajous que les Français avaient plantés plus d'un siècle auparavant. Ils formaient une voûte d'ombre sur toute la rue. En 2017, il fallut en abattre ou en déplacer une partie pour faire place au pont Thủ Thiêm 2, aujourd'hui pont Ba Son. Un arbre n'a ni voix ni conscience, paraît-il. Et pourtant, quand il faut lui

dire adieu, on sent quelque chose se serrer en soi, comme si l'on quittait un vieil ami qui, pendant des années, vous avait abrité sans rien demander, sous la pluie comme sous le soleil.

LE DÉBARCADÈRE DU ROI, CELUI DU PEUPLE, CELUI DES AMOUREUX

Bến Bạch Đằng se trouve au numéro 2 de la rue Tôn Đức Thắng. Le quai s'étire sur environ 1,3 kilomètre et couvre plus de vingt-trois mille mètres carrés, épousant la rivière depuis le pont Khánh Hội jusqu'aux anciens chantiers de Ba Son.

La partie comprise entre le mât des Signaux de Thủ Ngũ et la place Mê Linh s'appelait autrefois Bến Ngự, le débarcadère royal. C'était le quai privé du souverain. Non loin de là se trouvait jadis le Thủy Các, un pavillon au bord de l'eau où le roi pouvait travailler, se reposer et prendre le frais.

Plus loin, entre Ba Son et le commandement de la Marine, à l'époque où Lê Văn Duyệt gouvernait Gia Định, les navires de guerre venaient se rassembler pour les manœuvres navales organisées chaque année à la pleine lune du premier mois lunaire. Rien qu'à l'imaginer, on croit déjà entendre gronder l'énergie guerrière d'un autre temps.

Le mât de Thủ Ngũ se dresse là depuis octobre 1865. Haut de trente mètres, il fut construit sur l'ancien terrain du fonctionnaire appelé Thủ Ngũ, chargé sous les Nguyễn de surveiller aussi bien les activités commerciales que certaines affaires administratives. Les Français l'appelaient le Mât des Signaux. On y hissait les pavillons

permettant de communiquer avec les bâtiments entrant et sortant du port de Nhà Rồng.

Quant au nom de Ba Son, à l'autre extrémité, l'érudit Vương Hồng Sển avançait dans Sài Gòn năm xưa, Le Saïgon d'autrefois, qu'il pouvait dériver de l'expression française « mare aux poissons ». Jadis, en effet, un canal riche en poissons et en crevettes traversait les lieux.

Au milieu du quai, ce qui attire le plus le regard reste la place semi-circulaire Mê Linh, où convergent six rues : Tôn Đức Thắng, Thi Sách, Hai Bà Trưng, Phan Văn Đạt, Hồ Huân Nghiệp et Ngô Đức Kế.

Sous les Français, elle portait le nom de Rigault de Genouilly et accueillait la statue de cet amiral qui avait exercé les fonctions de gouverneur de Cochinchine.

En 1962, une statue des sœurs Trưng, conçue par l'architecte Ngô Viết Thụ et réalisée par le sculpteur Nguyễn Văn Thế, remplaça l'ancien monument. Les deux héroïnes se dressaient sur un socle à trois pieds dont la partie avant évoquait une tête d'éléphant et sa trompe. Les spécialistes saluèrent alors une œuvre audacieuse et singulière.

Puis vint la statue de Trần Hưng Đạo, dessinée par Phạm Thông. Haute de six mètres et posée sur un socle triangulaire de près de dix mètres, elle représente le général une main appuyée sur le pommeau de son épée, l'autre pointée droit vers le fleuve. On croirait l'entendre renouveler le serment d'autrefois :

« Cette fois, si je ne parviens pas à anéantir les Yuan, je jure de ne jamais revenir sur cette partie du fleuve. »

Cette force, cette résolution, convinquirent le jury. Depuis 1967, le général est toujours là, le regard tourné vers

l'eau, comme s'il montait encore la garde sur ce morceau de fleuve et sur sa paix.

Avant 1975, le quai abritait aussi le célèbre restaurant flottant Mỹ Cảnh. En face se dressait le Majestic, hôtel cinq étoiles et symbole du luxe d'une certaine haute société saïgonnaise.

Pourtant, à mes yeux, l'âme véritable de Bến Bạch Đằng n'est pas dans ses grands bâtiments.

Elle est dans les rendez-vous amoureux.

Combien de générations de garçons et de filles de Saïgon ont choisi ce bord de rivière pour se retrouver, se confier leurs histoires, rester assis côte à côte au crépuscule et regarder l'eau passer doucement ?

Dans Sài Gòn đẹp lắm, « Saïgon est si belle », le compositeur Y Vân évoquait une halte sur un quai au soleil déclinant, tandis qu'au loin flottaient les silhouettes et les robes dans le vent. Il ne disait pas précisément de quel quai il parlait.

Mais les Saïgonnais, eux, ont toujours voulu croire qu'il s'agissait de Bạch Đằng. Le plus beau. Le plus animé. Le plus saïgonnais des quais.

UNE NOUVELLE TENUE POUR LE « SALON » DE SAÏGON

Plus d'un demi-siècle passa, et le quai finit par montrer son âge.

Le béton s'affaissait, les déchets venaient s'échouer sur la rive, les garde-corps étaient brisés.

En 2021, la ville décida de réaménager l'ensemble d'une zone de 18 600 mètres carrés, du mât de Thủ Ngũ jusqu'au complexe Saïgon–Ba Son.

En 2022 furent inaugurés le parc de Bến Bạch Đằng et celui de Mê Linh, soit environ 1,6 hectare. On y trouve 8 700 mètres carrés de promenades pavées de granit, 7 000 mètres carrés d'espaces verts organisés autour d'un motif de fleurs de lotus qui court tout au long du parc, ainsi que des systèmes automatiques d'arrosage et d'éclairage.

Le week-end s'y tient également le SaiGon Central Market, où se mêlent marchandises, cuisine, rencontres culturelles et spectacles. Au milieu de la grande ville, on retrouve soudain quelque chose de la joyeuse agitation d'un marché de campagne.

On compare aujourd'hui Bến Bạch Đằng au « salon » élégant de Saïgon.

Et, ma foi, l'image me paraît assez juste.

Il y a dix ans encore, on n'y voyait qu'un vieux débarcadère et un parc fatigué. Aujourd'hui, lorsqu'on y arrive tôt le matin ou à l'heure du couchant, la première sensation est celle d'un vaste espace ouvert, moderne, mais qui n'a pas perdu sa chaleur.

D'un côté, le fleuve.

De l'autre, la ville en pleine effervescence.

Cette situation exceptionnelle crée une rencontre presque naturelle entre la mémoire historique et le rythme du présent. Un habitant du quartier m'a dit un jour, en substance, qu'au milieu d'un centre-ville saturé de tours et

de voitures, disposer encore d'un parc aéré, gratuit, ouvert à tout le monde, c'était déjà devenu un luxe rare.

Les bateaux-bus et les vedettes rapides continuent de circuler, reliant le centre aux quartiers périphériques, facilitant les déplacements tout en attirant les touristes.

En prenant le bateau-bus de Bạch Đằng jusqu'à Linh Đông, puis en revenant par la station Bình An, j'ai parfois l'impression de m'offrir une excursion de luxe au prix d'un trajet populaire.

La station Bình An n'a rien à envier à certains embarcadères de Bangkok ou de Singapour.

Mais le plus beau vient avec la nuit.

Les lumières des tours se reflètent sur l'eau et s'y brisent en milliers d'éclats. Elles se mêlent à celles des bateaux de croisière, Saigon Princess, Hòn Ngọc Viễn Đông, Indochina Queen, Bến Thành Princess, Elisa...

Dîners raffinés au milieu du fleuve, musique douce emportée par le vent et l'eau : tout cela a contribué à faire naître une véritable économie nocturne.

Debout sur le quai, je me surprends alors à regarder la rivière de Saïgon comme on regarde quelqu'un qui a beaucoup vécu.

Elle a tout vu changer.

Et pourtant elle continue de couler, tranquille, recueillant sans faire de différence le faste du présent et les vestiges du passé.

LE PONT BA SON, UN RUBAN DE LUMIÈRE TENDU AU-DESSUS D'UN ANCIEN PORT MARCHAND

Le pont Ba Son est un pont à haubans reliant le quartier de Saïgon à An Khánh. Les travaux commencèrent au début de 2015, mais il fallut attendre avril 2022 pour qu'il soit ouvert à la circulation.

Sept longues années.

On l'appelait d'abord pont Thủ Thiêm 2. Ce n'est qu'en décembre 2022 qu'il reçut le nom de Ba Son, en souvenir du célèbre chantier naval qui se trouvait autrefois là.

L'ouvrage mesure 1 465 mètres au total, dont 885,7 mètres pour le pont proprement dit. Son pylône en forme d'arche, haut de 113 mètres, s'incline vers An Khánh. Cinquante-six faisceaux de haubans le soutiennent. La chaussée compte six voies.

Mais les chiffres ne sont jamais que des chiffres.

Ce qui me touche davantage, c'est l'histoire qui se trouve derrière.

Là où s'alignaient autrefois les vieux quais du légendaire chantier naval de Ba Son s'étend désormais un parc riverain. Les lourds blocs de béton ont été réaménagés. On a ajouté des massifs fleuris, des arbres, des garde-corps en acier inoxydable où les promeneurs peuvent s'arrêter pour prendre le vent.

La nuit, le pont Ba Son ressemble à un ruban lumineux jeté d'une rive à l'autre. Les haubans illuminés se reflètent sur l'eau frémissante.

L'éclat très contemporain des LED rencontre alors la nostalgie des vestiges de l'ancien chantier naval.

Et de ce mariage entre hier et aujourd'hui naît quelque chose d'étrangement séduisant, surtout pour ceux qui aiment la photographie, les paysages, cette beauté fragile qui hésite toujours entre l'ancien et le nouveau.

Des couples restent assis là, côte à côte, les mains jointes, regardant en silence l'eau argentée dériver devant eux.

Ils ne parlent presque pas.

Et pourtant, on dirait qu'il ne leur manque rien.

De temps en temps passe une petite embarcation. Son moteur fait entendre ce poc-poc-poc familier des bateaux populaires, transportant avec lui une vie ballottée au fil de l'eau.

À côté, les lumières somptueuses des bateaux de croisière et la silhouette moderne du bateau-bus semblent appartenir à un autre monde.

Cette petite embarcation devient alors une note grave au milieu de la grande partition joyeuse de la métropole.

J'aime beaucoup ce contraste.

Il me rappelle que, sous ses habits neufs et éclatants, Saïgon n'a jamais complètement perdu son caractère fluvial, ni le souffle de l'ancien grand port marchand qu'elle fut.

Et pourtant, c'est au même endroit que quelque chose me serre le cœur.

Après les soirées, on retrouve des sacs en plastique, des gobelets, des boîtes en polystyrène abandonnés un peu partout. Des vendeurs ambulants s'aventurent à moto jusque dans l'ancienne zone des quais, ajoutant du désordre à l'espace.

Face à la beauté presque immaculée du paysage, ces « traces » laissées par l'incivilité de certains jeunes font tache.

Je me dis alors que la véritable mesure du développement durable d'une ville ne se trouve peut-être pas, au fond, dans le nombre de ponts à haubans qu'elle construit ni dans la splendeur de ses éclairages LED.

Elle se trouve dans la manière dont les hommes traitent les espaces publics dont ils ont reçu l'usage et, pour ainsi dire, la garde.



Photo : tunnel de Thủ Thiêm

UN TUNNEL SOUS LE FLEUVE ET UN PONT QUI SAVAIT AUTREFOIS TOURNER

En même temps que les ponts, un autre ouvrage, plus discret mais non moins impressionnant, traverse les profondeurs de la rivière de Saïgon.

Le tunnel de Thủ Thiêm relie la rue Võ Văn Kiệt à Mai Chí Thọ. Il appartient au projet de l'axe Est-Ouest, financé notamment par l'aide publique au développement japonaise.

L'idée prit forme en mai 1997. L'étude de faisabilité fut approuvée dès le mois de juin, mais les travaux furent ensuite bloqués jusqu'en 2004 par les problèmes d'expropriation, d'indemnisation et de relogement.

Le tunnel mesure au total 1 490 mètres et comporte six voies.

La partie immergée sous le lit du fleuve s'étend sur 370 mètres. Elle est composée de quatre éléments, pesant chacun jusqu'à 27 000 tonnes, installés à vingt-quatre mètres sous la surface de l'eau.

L'ouvrage est conçu pour résister à un séisme de magnitude 6 sur l'échelle de Richter et pour durer jusqu'à un siècle.

Dans l'après-midi du 20 novembre 2011 eut lieu l'inauguration officielle.

Elle mettait un terme à un chantier long et difficile, tout en ouvrant une nouvelle artère de circulation qui allait soulager le pont de Saïgon et l'ancien bac de Thủ Thiêm.

Cela me fait penser à un autre pont.

Beaucoup plus modeste par ses dimensions, mais immense dans la mémoire de la ville.

Le pont Khánh Hội.

Il se trouve au confluent du canal Bến Nghé et de la rivière de Saïgon, reliant le brillant quai Bạch Đằng au quartier de Khánh Hội, autrefois beaucoup plus pauvre et laborieux.

Le premier pont fut inauguré en 1904.

Les Français l'appelaient le pont tournant.

Les habitants, cầu quay Khánh Hội, le pont tournant de Khánh Hội.

Sa particularité tenait à sa travée centrale, capable de pivoter de quatre-vingt-dix degrés afin de laisser passer les grands navires marchands à hauts mâts et les lourdes jonques circulant sur le canal Bến Nghé.

Le fracas des chaînes métalliques, le mugissement sourd des sirènes chaque fois que le pont « se mettait en mouvement », tout cela s'était incorporé au rythme quotidien de Saïgon.

Au point d'entrer dans une chanson populaire :

« Le jour où ce pont tournant cessera de tourner, alors seulement notre lien d'amour pourra se rompre. »

Chaque fois que j'entends ces mots, je souris dans mon coin.

Ils étaient sacrément romantiques, les anciens.

Il fallait tout de même avoir l'idée de comparer un pont qui pivote à une histoire d'amour qui refuse de finir.

Dans les années 1940, lorsqu'on installa des rails pour le transport des marchandises, le mécanisme de rotation fut définitivement bloqué.

L'unique pont tournant de Saïgon « cessa de tourner ».

Il devint un pont fixe.

En 1954, la structure métallique fut démontée et remplacée par un pont en béton armé.

Puis, en 2006, pour les besoins de l'axe Est–Ouest et du tunnel de Thủ Thiêm, le pont fut à nouveau démonté et reconstruit.

Inauguré en 2009, le nouveau pont mesure près de 167 mètres. Sa courbe souple relie Nguyễn Tất Thành à Tôn Đức Thắng.

Mais le vieux nom de « pont tournant » vit encore dans la bouche des anciens.

La travée légendaire ne pivote plus depuis longtemps.

Son souvenir demeure pourtant, discret témoin de l'âge d'or où Saïgon vivait au rythme de ses eaux.

LES BACS DONT LES MOTEURS SE SONT TUS, ET LES VIES QUI SONT RESTÉES

Si les ponts et les tunnels symbolisent le Saïgon de l'industrialisation, les petits bacs étaient l'âme du Saïgon fluvial d'autrefois.

Une âme que l'on oublie facilement.

Le bac de Thủ Thiêm est sans doute celui qui s'est le plus profondément inscrit dans la mémoire de plusieurs générations.

Il existait depuis 1912.

Pendant près d'un siècle, il porta d'une rive à l'autre des milliers et des milliers de vies, au point que l'expression populaire « la gare des six provinces, le bac de Thủ Thiêm » devint presque une formule que tout habitant de Saïgon–Gia Định connaissait par cœur.

Autrefois, près de ce débarcadère se trouvait le Thủy Các, pavillon où le roi venait se délasser. Il y avait également le Lương Tà, bain royal installé sur un radeau de bambou flottant.

Toute la région portait le nom de Bến Ngự.

En khmer, on disait Compong-luông.

Le débarcadère du roi.

Aujourd'hui, les ponts ont franchi le fleuve.

Le tunnel passe dessous.

Le bac de Thủ Thiêm appartient au passé.

À son ancien emplacement se trouve désormais l'embarcadère des vedettes rapides de Bạch Đằng.

Mais il existe des choses qui, aussi rudimentaires et lentes qu'elles aient été, laissent après leur disparition un vide que la modernité ne parvient jamais tout à fait à combler, même lorsqu'elle est infiniment plus pratique.

Thủ Thiêm n'était d'ailleurs qu'un embarcadère parmi tant d'autres.

Saïgon conserve dans sa mémoire une multitude de petits bacs, chacun avec son histoire et son destin.

Bến Bình Đông, dans le 8^e arrondissement, le long du canal Tàu Hủ, accueillait autrefois les bateaux venus des six provinces du Sud pour commercer. C'est là qu'était née cette image si caractéristique du Sud : trên bến dưới thuyền, la foule sur les quais, les bateaux en contrebas.

Le bac de Miếu Nổi, qui traverse la rivière Vàm Thuật dans l'arrondissement de Gò Vấp, fonctionne encore. L'aller-retour ne coûte que quinze mille đồng.

C'est si peu que cela donne presque à réfléchir sur le prix d'un petit coin de tranquillité à une époque où chaque mètre carré de terre vaut de l'or.

Le vieux passeur m'a raconté que sa famille exerçait ce métier depuis plusieurs générations. Aujourd'hui, il l'a transmis à son fils.

Mais il continue de sourire en disant qu'il aime cette vie.

Les gens qui viennent en pèlerinage arrivent généralement avec de bonnes intentions. À force de les faire traverser, expliquait-il, on finit par devenir amis sans même s'en apercevoir.

La plus triste histoire est peut-être celle du bac de Bến Gỗ, à Long Bình, Thủ Đức, situé au cœur d'un site archéologique vieux de plusieurs millénaires.

Après un tragique naufrage, le service fut définitivement interrompu.

Il ne reste qu'un panneau rouillé, des jacinthes d'eau et des déchets accumulés sur le chemin qui descendait autrefois vers le bac.

Certains embarcadères ont disparu avec une pointe de nostalgie parce qu'ils devaient céder leur place aux ponts et aux routes, comme Thủ Thiêm ou Bình Đông.

D'autres se sont éteints dans le silence et la douleur, comme Bến Gỗ.

Derrière eux ne restent parfois que des fragments de poterie vieux de trois mille ans, muets sous la boue.

Au fond, Saïgon ne s'est jamais construite uniquement avec des gratte-ciel ou des ponts à haubans illuminés dans la nuit.

Elle s'est aussi constituée, lentement, silencieusement, grâce à d'innombrables petits embarcadères.

Chacun portait sa peine.

Son histoire.

Son destin.

Mis ensemble, ils ont façonné l'âme profonde d'une ville d'eau qui vit depuis plusieurs siècles.

Tard dans la nuit, lorsque les lumières des tours commencent à s'éteindre une à une, le fleuve continue d'accueillir avec la même indulgence le présent moderne et les souvenirs anciens.

Il ne demande pas lequel est neuf.

Lequel est vieux.

Il les prend tous.

Et je crois que c'est précisément pour cela que, si loin que l'on puisse partir, il reste toujours quelque part en nous la nostalgie de ce morceau de fleuve qui, sans bruit, a regardé passer toute notre vie.

Essai 18

SAÏGON, CES RUES QUI PORTENT EN ELLES TOUTE UNE VIE

BÙI VIỆN, BRUYANTE MAIS CREUSE, FOISONNANTE ET POURTANT SOLITAIRE

J'ai autrefois loué une chambre pendant plusieurs jours d'affilée dans une ruelle de Búi Viện, simplement pour voir de mes propres yeux ce que ce quartier avait réellement dans le ventre. Il faut entrer dans les petites ruelles pour comprendre toute sa pagaille, toute sa complexité. Les commerces se serrent les uns contre les autres. Les services en tout genre poussent comme des champignons.

Plus tard, j'ai vu arriver quantité de Russes qui s'installaient ici pour de longs séjours. À croire que, sans qu'on s'en rende vraiment compte, le quartier était devenu leur seconde maison.

Búi Viện commence sur Trần Hưng Đạo, près du carrefour Trần Hưng Đạo–Nguyễn Thái Học. Elle croise Đề Thám, Đỗ Quang Đầu et s'achève à Cổng Quỳnh. Avec Đề Thám, Phạm Ngũ Lão et Đỗ Quang Đầu, elle forme ce que

l'on appelle depuis longtemps le quartier des routards, le fameux Phố Tây ba lô.

Avant 1949, ce n'était encore qu'un chemin du village de Tân Hòa. Il reçut ensuite le nom de Bảo Hộ Thoại. Ce n'est qu'en 1955 qu'il devint Bùi Viện, nom qu'il conserve aujourd'hui. Sous la République du Vietnam, les habitants appelaient volontiers le secteur Ngã tư quốc tế, le « carrefour international ». En 2017, la ville transforma Bùi Viện en deuxième rue piétonne de Saïgon après Nguyễn Huệ, rénovant assez sérieusement trottoirs, chaussée, éclairage et évacuation des eaux.

Mais au milieu de toutes ces lumières et de cette agitation, combien de gens savent encore que Bùi Viện était d'abord le nom d'un homme ? Bùi Viện naquit en 1839, sous le nom littéraire de Mạnh Dực. Il réussit l'examen de Tú tài en 1864, puis celui de Cử nhân en 1868.

En 1873, alors que les Français venaient d'achever leur conquête de la Cochinchine et accentuaient leur pression sur la cour impériale, il fut recommandé pour une mission aux États-Unis afin d'y chercher une ouverture diplomatique. Depuis Thuận An, il remonta vers le Nord, passa par Hong Kong, entra en relation avec le consul américain qui lui remit une lettre d'introduction, puis continua vers Yokohama avant de gagner les États-Unis. Il dut attendre près d'un an avant de pouvoir rencontrer le président Ulysses Grant.

Seulement voilà, il était parti sans lettre officielle de la cour. Impossible, dans ces conditions, d'aboutir à un engagement diplomatique formel. Bùi Viện rentra donc au

pays. L'empereur Tự Đức lui confia alors une lettre officielle, et il repartit pour les États-Unis en 1875.

Mais les temps avaient changé. Les rapports franco-américains n'étaient plus les mêmes. Le président Grant refusa son aide.

À son retour au pays, Bùi Viện apprit la mort de sa mère. Il observa le deuil, puis fut rappelé à la cour, où il occupa successivement les fonctions de conseiller aux Douanes commerciales puis de directeur de l'administration maritime. Peu de temps après, il mourut brutalement. Il n'avait que quarante ans. Une vie entière à parcourir des pays étrangers, portant avec lui le rêve inachevé d'établir de nouvelles relations diplomatiques.

Et voilà qu'aujourd'hui son nom appartient à l'une des rues les plus bruyantes de Saïgon. Le destin a parfois un drôle d'humour.

Le quartier lui-même a connu bien des bouleversements. On raconte qu'autrefois il faisait partie du territoire de deux figures redoutées du milieu, Wòng Cái et Ba Thế, qui contrôlaient une zone allant de Lê Lai et Phạm Ngũ Lão jusqu'au marché Dân Sinh. Vers 1950–1951, un immense incendie détruisit le bidonville. Un nouveau quartier fut bâti sur ses ruines. Puis Bùi Viện grandit, encore et encore, jusqu'à devenir ce lieu qui, aujourd'hui, semble ne presque jamais dormir.

À présent, dès qu'on entre dans le quartier des étrangers, le paradoxe saute aux yeux. On l'appelle Phố Tây, la « rue des Occidentaux ». Mais regardez autour de vous : bien souvent, ce sont surtout les Saïgonnais que l'on

voit attablés partout à boire et à manger, les tables débordant sur les trottoirs, tandis que les rabatteurs interpellent les passants à grands cris comme sur un marché. Les étrangers, eux, sirotent souvent tranquillement une bière ou un verre.

Les grands « dô ! dô ! », les cris, le karaoké brailé dans les haut-parleurs portatifs, ça, bien souvent, c'est plutôt nous. Sans parler de la musique des bars qui se livre une guerre ouverte. Chacun monte le son pour couvrir le voisin. Il suffit de traverser la rue pour avoir déjà mal au crâne.

Évidemment, chacun voit Bùì Việ̀n à sa manière. Ses défenseurs disent : « C'est la loi du marché. Ceux qui veulent du calme n'ont qu'à aller ailleurs... Il suffit de limiter les dérives. » D'autres rétorquent : « Arrêtez d'en faire encore une rue gastronomique », puisque Saïgon ne manque vraiment pas d'endroits où manger et s'amuser.

Certaines Vietnamiennes vivant à l'étranger adorent au contraire cette atmosphère ouverte et bouillonnante, qu'elles considèrent comme « un moteur de l'économie nocturne ». D'autres citent la Thaïlande, la Corée ou Taïwan : « Là-bas, dès la fin de l'après-midi, certains quartiers sont entièrement consacrés aux sorties, aux restaurants et au shopping. Et c'est encore plus bruyant que Bùì Việ̀n. »

Des amis m'y ont entraîné plusieurs fois. J'y allais moi aussi en espérant « chiller », comme on dit maintenant, découvrir quelque chose de particulier dans la nuit saïgonnaise. Et chaque fois, je finissais par boire un café avant de rentrer assez tôt.

Ce n'est pas que Bưởi Viên manque d'animation. De ce côté-là, il y en a même beaucoup trop. Le problème, c'est qu'une fois passée cette couche de bruit, je ressens surtout du vide. La musique est trop forte. L'espace trop chaotique. On s'y sent plus facilement oppressé que détendu.

Bưởi Viên a la réputation. Mais pas encore véritablement l'âme. Elle affiche un visage « international », alors que son identité reste floue : trop peu de présence artistique, trop peu de caractère local, presque aucun endroit assez calme pour s'asseoir, parler, regarder autour de soi et laisser doucement la ville venir à vous.

Parfois, elle me fait penser à un film avec énormément de figurants, mais sans scénario. Et sans réalisateur. Les bars se suivent. Une musique en écrase une autre. Une guerre sonore qui ne mène nulle part. Les visiteurs viennent par curiosité. Puis ils repartent sans emporter grand-chose qui leur donnerait envie de revenir.

Je ne suis d'ailleurs pas le seul à avoir ce sentiment. Une Française racontait que sa première impression avait été celle d'une foule énorme et d'établissements serrés les uns contre les autres. Elle s'était arrêtée pour manger un bol de phở, qu'elle avait beaucoup aimé. Mais son projet de passer toute la nuit sur place avait rapidement tourné court : « la musique et le bruit des bars étaient beaucoup trop forts, trop chaotiques », au point qu'il devenait impossible d'avoir une vraie conversation. Plus significatif encore, en dehors de la cuisine, elle disait « ne pas vraiment sentir ici une identité culturelle vietnamienne ».

Un autre voyageur occidental, logé dans une ruelle de Bưởi Viên, se plaignait lui aussi : « Le bruit est

épouvantable. La musique vous cogne littéralement dans les oreilles. » Sans compter les employés des bars qui l'arrêtaient continuellement pour essayer de le faire entrer, ce qu'il trouvait particulièrement agaçant. Le racolage commercial insistant et les vols à la tire font d'ailleurs partie des reproches formulés depuis longtemps par certains visiteurs.

Et pourtant, Bùì Việ̀n possède des choses qui méritent vraiment d'être gardées en mémoire. Il y a cette petite vendeuse de tofu qui travaille là depuis près de quarante ans : du tofu soyeux, du lait de coco, des perles de tapioca, un peu de gingembre parfumé. On en mange une fois et le goût reste longtemps. Il y a aussi cette échoppe de bánh căn installée depuis plus de vingt ans au numéro 107, où les clients affluent chaque matin.

Et puis certains se souviennent encore du Bùì Việ̀n des années 2010 et d'avant. De petits cafés. Des chaises en plastique. Une musique douce. Des murs de briques rouges. Une bouteille de bière Saigon ou de 333. Ces choses toutes simples sont peut-être justement la partie de Bùì Việ̀n qui mérite le plus d'être préservée.

Parce que des bars qui font trembler les murs, quelle ville touristique au monde n'en possède pas ? Beaucoup sont infiniment plus modernes et spectaculaires qu'ici. Les étrangers ne traversent pas la planète jusqu'au Vietnam pour retrouver exactement ce qu'ils ont déjà vu à Bangkok, Séoul, Tokyo ou chez eux. Ce qui pousse quelqu'un à partir loin, c'est presque toujours ce qu'il ne peut trouver qu'à cet endroit-là.

La ville, bien sûr, n'est pas restée les bras croisés. Bùì Việ̣n est devenue rue piétoñne en 2017. Ses horaires d'activité ont été étendus à partir de 2018. Et en 2025, elle continuait de figurer au cœur des projets liés au développement de l'économie nocturne. Mais la plupart de ces changements concernent encore les infrastructures et l'organisation.

Ce qui manque le plus, à mes yeux, reste toujours la même chose : une âme.

Si seulement Bùì Việ̣n pouvait être organisée en espaces plus clairement définis. Un secteur consacré aux arts de rue, aux concerts acoustiques, aux spectacles de feu, aux musiques traditionnelles. Un autre où l'on présenterait les cuisines des trois régions du Vietnam d'une manière à la fois populaire, authentique et accessible aux visiteurs étrangers. Des bars correctement insonorisés, avec un vrai contrôle du volume. Et quelques cafés plus tranquilles, en hauteur, où l'on pourrait s'asseoir et regarder la rue vivre en contrebas.

Alors les jeunes venus faire la fête comme les visiteurs d'âge mûr, les routards occidentaux comme les familles vietnamiennes, pourraient chacun trouver leur coin. Il ne s'agit pas de transformer Bùì Việ̣n en musée culturel. Il ne faut surtout pas la rendre moins joyeuse. Une rue nocturne doit évidemment vivre, faire du bruit, bouger. Mais l'animation ne consiste pas simplement à monter le son au maximum, vendre toujours plus de bière et considérer que le travail est terminé.

Beaucoup de villes asiatiques essaient désormais de passer d'une logique où l'on cherche à faire du bruit à

une autre où l'on cherche à laisser un souvenir. Si Bùi Viện se contente de bière et de musique à plein volume, elle vieillira tôt ou tard. Parce que cela existe partout. Et le plus regrettable serait que Saïgon laisse ainsi lui échapper une pierre précieuse encore brute, située en plein cœur de son quartier touristique, dans le prolongement de Nguyễn Huệ et Đồng Khởi.

J'aimerais simplement qu'un jour, en revenant à Bùi Viện, je n'aie plus envie de boire rapidement un café avant de repartir. J'aimerais avoir une raison d'y rester longtemps. Parce que le bruit d'une rue n'est pas ce qu'il y a de plus inquiétant. Le plus inquiétant, c'est qu'une fois tout ce bruit retombé, il ne reste absolument rien à se rappeler.

On pardonne facilement une soirée où la musique était trop forte. On revient beaucoup plus difficilement dans un endroit qui n'a rien laissé dans notre mémoire.



Photo : carrefour à six branches de Phú Đồng

NGÃ SÁU PHÙ ĐỔNG, LÀ OÙ CHAQUE MÈTRE CARRÉ VAUT DE L'OR ET OÙ LES DÉPARTS NE PRÉVIENNENT JAMAIS

Si Bui Viện est un endroit où l'on fait du bruit pour s'amuser, Ngã Sáu Phù Đổng est un endroit où l'on fait du bruit pour gagner de l'argent. Et dans le sens le plus impitoyable du terme.

C'est l'un des ronds-points les plus connus du 1er arrondissement, à la rencontre de six grandes rues : Cách Mạng Tháng Tám, Lý Tự Trọng, Phạm Hồng Thái, Nguyễn Thị Nghĩa, Nguyễn Trãi et Lê Thị Riêng. Au centre se dresse depuis 1966 la statue de Thánh Gióng, le jeune héros légendaire, monté sur son cheval et tenant son bambou. Le monument fut érigé par l'arme blindée de la République du Vietnam, qui considérait Thánh Gióng comme son saint patron.

Un détail est particulièrement intéressant : la statue représente encore Gióng sous les traits d'un enfant, et non comme le géant qu'il devient soudainement dans la légende après s'être étiré de tout son corps. Peut-être ceux qui firent construire le monument voulaient-ils conserver cet instant d'innocence juste avant l'extraordinaire. Comme pour rappeler discrètement que même les héros ont commencé par être des enfants.

Lorsque je regarde les vieilles photographies de ce carrefour avant l'installation de la statue, j'y vois des camions-citernes circuler rue Phạm Hồng Thái. Sur le côté, une rangée de bâtiments à un étage : Lê Lai Night Club, Hotel, Restaurant. Des marchands de bánh cuốn, de bánh ướt, de chả lụa, de sâm bổ lượng occupent les trottoirs.

Puis, sur les photos prises après l'installation du monument, derrière la statue se trouve un restaurant de hủ tiếu Nam Vang qui avait, paraît-il, excellente réputation. À droite, l'agence immobilière Mỹ Kim appartenait à un homme connu pour mener grand train à l'époque. La petite gare routière Phan Văn Hùm était si courte qu'elle venait buter contre le mur de la gare ferroviaire de Saïgon. Fin de la rue. Des autocars partaient pourtant vers Phú Mỹ Hưng, Hậu Nghĩa, Củ Chi, et certains gros véhicules montaient jusqu'à Ban Mê Thuật.

Du côté de l'ancienne rue Gia Long se trouvaient plusieurs maisons de laine créées par des Nord-Vietnamiens arrivés après 1954, presque toutes avec un nom commençant par « Cự ». Il y avait aussi Kim Phụng mi gia et, quelque part dans les environs, le studio d'enregistrement Sóng Nhạc du musicien Lê Minh Bằng.

Lorsque je regarde ces images qui ressemblent à un long ruban de souvenirs, j'imagine un Saïgon plus petit, plus intime, plus chaleureux. Tellement différent de l'éclat un peu froid du carrefour d'aujourd'hui.

Ngã Sáu Phù Đổng reste maintenant un point chaud de la circulation. Aux heures de pointe, les véhicules s'y accumulent. Les feux de signalisation travaillent avec le rond-point pour tenter de répartir le flot et de limiter les bouchons. Dans les projets d'aménagement, la future ligne de métro Bến Thành–Tham Lương passera en souterrain sous le secteur, via Cách Mạng Tháng Tám et Phạm Hồng Thái.

Mais ce qui a rendu ce carrefour particulièrement célèbre ces dernières années, ce sont surtout ses loyers

commerciaux. Un local donnant directement sur le rond-point peut atteindre quinze mille dollars par mois pour une superficie d'à peine une centaine de mètres carrés. Depuis que Starbucks a ouvert son premier établissement au coin de Nguyễn Thị Nghĩa et Phạm Hồng Thái, il y a plus d'une décennie, le secteur est soudain devenu une terre promise pour les enseignes de restauration et de boissons.

À lui seul, le local du 325 Lý Tự Trọng a vu défiler quantité de marques en moins de dix ans. Phúc Long y avait connu un tel succès que les clients faisaient la queue. L'entreprise avait signé pour cinq ans à quatorze mille dollars par mois. Lorsque le propriétaire demanda vingt-cinq mille, elle préféra partir.

En 2019, Soya Garden, startup spécialisée dans les boissons au soja, passée par Shark Tank et soutenue à coups de centaines de milliards de đồng par E-Group, prit sa place. Mais les affaires ne suivirent pas. Puis vint le Covid-19. À la mi-2021, Soya Garden se retira, ferma dans la foulée son réseau saïgonnais et se replia sur Hanoï.

En novembre de la même année, PhinDeli prit le relais. À peine un an plus tard, l'enseigne partit à son tour. Puis vint MIA, spécialisée dans les valises et les sacs, mettant provisoirement fin à la longue succession d'enseignes de restauration à cette adresse.

Le plus étonnant, c'est qu'à chaque départ, le loyer ne baissait pas. Il montait. Quatorze mille. Puis vingt-cinq. Puis vingt-six mille dollars. Près de sept cents millions de đồng par mois. De quoi placer l'adresse parmi les locaux commerciaux les plus chers du Vietnam.

Ceux qui louent ici ne font pas uniquement un calcul de chiffre d'affaires. Ils parient sur leur image. Phúc Long reconnaissait elle-même que l'endroit n'avait pratiquement pas de stationnement et que le loyer était exorbitant. Mais lorsque l'enseigne commençait à développer son activité F&B, elle avait choisi ce carrefour précisément pour se faire connaître. Être là, c'était une publicité en soi.

MIA, de son côté, expliquait que le prix au mètre carré n'était même pas le plus élevé du secteur, puisque le Con Cưng Super Center situé en face coûtait davantage encore. Il fallait néanmoins calculer très précisément le chiffre d'affaires nécessaire pour atteindre l'équilibre. Heureusement, répartie à l'échelle de tout le réseau, la charge pouvait être supportée en faisant porter à chaque magasin une petite part du poids.

Plus récemment, le local a encore changé de locataire. Cette fois, il est passé aux mains de Danny Green, une enseigne de produits biologiques. Le choix en a surpris plus d'un. Les marges sur les produits agricoles sont faibles. Comment absorber un loyer de sept cents à sept cent cinquante millions de đồng par mois ? Et pourtant, ils l'ont fait.

Au rez-de-chaussée, on vend légumes, courges, haricots, melons, riz, boissons au melon en canette, gâteaux de lune. À l'étage, on sert des boissons. Les clients peuvent s'asseoir et contempler tout le rond-point, avec Starbucks, Katinat, Con Cưng, Amazon Coffee et Satra Foods autour d'eux. Une « vue à un million de dollars », pour une fois, au sens presque littéral.

Au fond, cette succession d'enseignes qui arrivent et repartent de Ngã Sáu Phù Đổng ressemble à des vagues venant frapper le même rocher. Chaque vague laisse quelque chose avant de se retirer. Le rocher, lui, reste. Et son prix monte encore. Comme une épreuve permanente pour savoir qui sera assez solide pour tenir le plus longtemps face à Saïgon.

C'est le prix de la célébrité. Au milieu d'un carrefour à six branches, tout le monde vous voit. Mais tout le monde n'a pas les moyens d'y rester debout.

TRẦN HƯNG ĐẠO, L'ARTÈRE QUI RELIE DEUX VILLES AU CŒUR D'UNE SEULE

Lors de mes retours au Vietnam, il m'arrive encore de choisir un hôtel sur Trần Hưng Đạo. C'est pratique pour rejoindre le 5e arrondissement ou continuer plus loin. En revanche, lorsque je voyage avec un groupe organisé, le rendez-vous se fait généralement dans le centre du 1er arrondissement ou au 4 Duy Tân, car tôt le matin les grands autocars ne sont pas autorisés à emprunter cette artère majeure.

Sous la colonisation française, la partie traversant l'actuel 1er arrondissement portait le nom de boulevard Galliéni. Ce n'est qu'en 1955 qu'elle devint Trần Hưng Đạo. La rue reçut ainsi le nom du grand général de la dynastie Trần, vainqueur à trois reprises des armées mongoles et Yuan, comme une manière pour les générations suivantes d'exprimer leur reconnaissance envers l'un de leurs plus grands ancêtres.

Elle part de la place Quách Thị Trang, devant le marché Bến Thành, longe parallèlement le canal Bến Nghé, passe Nguyễn Văn Cừ, à la frontière entre les 1er et 5e arrondissements, puis suit le canal Tàu Hủ avant de s'achever rue Học Lạc, juste devant l'église Cha Tam. Environ six kilomètres. Une artère qui relie certains des secteurs les plus animés de Saïgon.

Autrefois, la portion allant d'An Bình jusqu'à l'église Cha Tam appartenait à la ville de Chợ Lớn. Elle s'appelait rue des Marins, ou « đường Thủy binh ». Entre Saïgon et Chợ Lớn s'étendait alors une immense zone marécageuse. Les deux villes n'étaient reliées que par deux petites routes étroites : la route haute, aujourd'hui Nguyễn Trãi, qui existait déjà sous les Nguyễn, et la route basse, longeant le canal Bến Nghé, aujourd'hui intégrée à Võ Văn Kiệt.

Au début du XXe siècle, toute la région située au-delà de Nguyễn Thái Học en direction de Chợ Lớn n'était encore qu'une immensité de rizières. Le marché Bến Thành et la future rue Trần Hưng Đạo n'existaient même pas encore dans l'imagination des gens.

En 1904, le maire de Chợ Lớn proposa de prolonger le boulevard Bonard, actuelle rue Lê Lợi, jusqu'à la rue des Marins. On discuta. On rediscuta. Rien n'avança vraiment.

Il fallut attendre juillet 1910 pour que les autorités approuvent finalement un projet doté d'un budget d'un million deux cent cinquante mille piastres. Il fallait assainir le marais Boresse, construire une nouvelle gare ferroviaire et ouvrir un grand boulevard reliant les deux villes. L'essentiel des travaux fut achevé à la fin de 1912. En 1916,

juste après l'ouverture du marché Bến Thành, la voie reçut officiellement le nom de boulevard Galliéri.

On disait « boulevard ». Mais, à ses débuts, les deux côtés étaient encore bordés de terrains vagues et de champs. Les maisons précaires se dressaient sans ordre. Les ouvriers et les familles modestes s'entassaient. Et au début de l'avenue se regroupaient même des prostituées venues de différentes régions d'Europe et d'Asie pour y travailler. Pas exactement un commencement glorieux.

Ce n'est qu'en 1928 que la chaussée fut pavée de granit puis asphaltée. Elle atteignait alors une vingtaine de mètres de large. Quatre rangées d'arbres verdissaient déjà ses côtés. Une ligne de tramway la parcourait également.

Trois ans plus tard, en 1931, le boulevard Galliéri joua un rôle décisif dans la création administrative de l'ensemble Sài Gòn–Chợ Lớn. Les deux villes formaient désormais officiellement un seul tissu urbain.

En 1955, le gouvernement de la République du Vietnam rebaptisa Galliéri Trần Hưng Đạo, tandis que l'ancienne rue des Marins devint Đồng Khánh. Après 1975, les deux rues furent réunies. Mais comme l'ancienne numérotation des maisons fut conservée, les habitants prirent l'habitude d'appeler l'ancien tronçon Đồng Khánh « Trần Hưng Đạo B », pour le distinguer de « Trần Hưng Đạo A ».

Tout au long de cette artère, quantité de lieux ont laissé leur empreinte dans la mémoire de Sài Gòn. Le restaurant Văn Cảnh au coin de Calmette. Le cinéma Đại Nam. Le cinéma Nguyễn Văn Hảo. L'église protestante au

coin de Đề Thám. Le cabaret Tháp Ngà. L'hôtel Metropole, aujourd'hui devenu le Pullman cinq étoiles. Le théâtre de cải lương Hưng Đạo, plus tard rebaptisé théâtre Trần Hữu Trang. L'hôtel Quốc tế. Le Victoria...

Chaque nom forme une couche de sédiments dans la mémoire des anciens Saïgonnais. Des traits d'encre superposés, un peu brouillés par le temps, mais jamais complètement effacés.

Aujourd'hui encore, Trần Hưng Đạo demeure l'une des grandes artères reliant les 1er et 5e arrondissements. On y trouve des centres commerciaux, des magasins d'électroménager, des boutiques de mode, des restaurants vietnamiens, chinois, japonais ou coréens. Les salles de sport et de yoga, comme California Fitness, côtoient cliniques et pharmacies. Il y a des écoles primaires, des collèges, des lycées, des centres de langues, même des établissements internationaux.

Des agences immobilières. De grandes banques comme Vietcombank, BIDV ou ACB. Des salons de coiffure, des spas, des ongleries, des parkings, des stations-service Petrolimex... Tout ce qu'il faut pour alimenter une vie urbaine qui court du matin jusqu'à tard dans la soirée.

Mais comme tant d'autres grandes artères de Saïgon, Trần Hưng Đạo porte aussi son lot de misères quotidiennes. Aux heures de pointe, les embouteillages peuvent être sévères, notamment près du marché Bến Thành et du carrefour Nguyễn Văn Cừ. Pendant la saison des pluies, les points bas peuvent être inondés. Lors des grands vents, il arrive que des arbres ou des branches tombent, mettant les usagers en danger.

Des caméras utilisant l'intelligence artificielle ont également été installées afin de surveiller la circulation et de verbaliser à distance. Il faut bien que la rue suive, elle aussi, le rythme de modernisation de la ville.

Et malgré tout cela, beaucoup de gens qui vivent à Saïgon depuis des dizaines d'années ne savent toujours pas exactement où commence Trần Hưng Đạo B. Quelqu'un qui passe pour la première fois de Trần Hưng Đạo A à Trần Hưng Đạo B ? Sur dix personnes, neuf regardent autour d'elles sans comprendre où tourner. La dixième finit par fermer les yeux, façon de parler, et tente sa chance.

Ça me fait sourire. Et ça m'attendrit aussi. C'est exactement ce désordre très saïgonnais dont on se plaint tout le temps, mais contre lequel personne n'arrive vraiment à rester fâché longtemps.

Lorsque je repense à ces rues, Bùi Viện, bruyante mais étrangement vide, Ngã Sáu Phù Đổng, hors de prix et pourtant si précaire dans ses fortunes, Trần Hưng Đạo, longue et large, portant sur ses épaules plus d'un siècle d'histoire, je comprends à quel point Saïgon est une ville étrange. Une ville qui ne cesse jamais de réécrire par-dessus elle-même.

Les anciennes rues disparaissent. Les vieux noms cèdent la place aux nouveaux. Une enseigne en remplace une autre. Mais le rythme pressé de la ville, cette chaleur humaine mêlée au vacarme, ces souvenirs silencieusement enfouis sous le béton et l'asphalte, tout cela, au fond, est toujours là.



Photo : marché Bình Tây

Essai 19

CHỢ LỚN, LÀ OÙ LES EXILÉS ONT FAIT NAÎTRE LA PROSPÉRITÉ

UN NOUVEAU QUARTIER, UNE ÂME ANCIENNE

Un ami proche m'a un jour suggéré d'écrire sur Saïgon. À vrai dire, j'avais déjà dans mes tiroirs pas mal de textes consacrés à cette ville, mais l'idée de les réunir en un livre ne m'avait jamais vraiment traversé l'esprit. En partie parce que Saïgon a déjà été tant racontée, et souvent avec tant de talent, que j'hésitais à ajouter encore ma voix à toutes celles qui l'avaient précédée. Et pourtant, après cette suggestion, quelque chose s'est mis à me travailler. Je me

suis dit que, moi aussi, j'avais mon propre regard sur cette ville, ma façon bien à moi de la ressentir, et que si je ne l'écrivais pas, je finirais sans doute par le regretter. Alors aujourd'hui, j'ai choisi de parler de Chợ Lớn, un lieu auquel me rattachent tant de souvenirs.

Depuis 2025, Chợ Lớn a officiellement retrouvé sa place sur la carte administrative de la ville, sous la forme d'un quartier portant à nouveau le nom de « Chợ Lớn », né de la fusion de quatre anciens quartiers du 5^e arrondissement, les quartiers 11, 12, 13 et 14. Sur près de 1,6 km², où vivent quelque 85 000 habitants, ce nouveau quartier s'étend le long de rues depuis longtemps familières, Hồng Bàng, Trần Hưng Đạo, Hải Thượng Lãn Ông. Pour certains, il ne s'agit pas simplement d'un redécoupage administratif, mais du retour d'un nom qui n'avait jamais cessé de vivre dans la mémoire de la ville.

Je ne saurais dire jusqu'à quel point cette interprétation est juste. Mais chaque fois que j'entends prononcer les deux mots Chợ Lớn, quelque chose remue en moi, quelque chose de difficile à expliquer. Ce qui me revient alors n'est pas seulement un nom, mais toutes ces couches accumulées de culture et d'histoire, avec les innombrables destins qui, génération après génération, ont silencieusement façonné cette terre.

Les appellations ont beau avoir changé au fil des époques, Chợ Lớn est toujours resté Chợ Lớn dans la mémoire de ceux qui y ont vécu, y ont gagné leur vie ou se sont attachés à ce coin de ville. Je me souviens encore des paroles d'un commerçant qui avait passé toute son existence dans le quartier : « Pour nous, Chợ Lớn, c'est chez nous. Peu importe le nom qu'on lui donne, son esprit et son caractère resteront toujours les mêmes. » En

l'écoutant, j'ai soudain compris qu'il existe des lieux qui vivent très longtemps dans le cœur des hommes. Ils ne survivent ni grâce à une plaque de rue ni grâce à une décision administrative. Ce qui les préserve, ce sont les souvenirs, l'attachement, l'âme de toutes les générations qui les ont traversés. Ce qu'un lieu possède de plus durable n'a jamais été son nom, mais cette sensation d'appartenance qui revient intacte chaque fois qu'on le prononce.

UNE VILLE QUE PERSONNE N'AVAIT DESSINÉE À L'AVANCE

L'histoire de Chợ Lớn commence par des départs. À la fin du XVII^e siècle, des bateaux chargés de migrants chinois quittèrent leur terre natale et descendirent vers le Sud. Ils n'emportaient pas seulement quelques affaires, mais aussi leurs coutumes, leurs croyances, leurs métiers et l'espoir de refaire leur vie sur une terre inconnue. Ils s'établirent d'abord à Cù Lao Phố, avant que les bouleversements de l'histoire ne les poussent à repartir. Ils finirent par gagner les rives des canaux Bến Nghé et Tàu Hủ, là où les eaux étaient paisibles et les voies commerciales, fluviales comme terrestres, particulièrement favorables.

Avant cela, dès 1778, les Chinois avaient établi à cet endroit une bourgade qui s'étendait de l'actuelle rue Tân Đà jusqu'à Kim Biên, et de Nguyễn Trãi au canal Tàu Hủ. En 1782, la guerre ravagea durement la région. Puis les réfugiés chinois venus de Cù Lao Phố arrivèrent à leur tour et, ensemble, reconstruisirent ce qui avait été détruit. Des

cendres naquit un lieu de vie plus prospère et plus animé encore qu'autrefois.

Chợ Lớn grandit au rythme des jonques et des saisons de crue. Les bateaux venus du delta du Mékong accostaient les uns derrière les autres, chargés de riz, de fruits et de marchandises. Les appels lancés d'une embarcation à l'autre, les marchandages, le bruit des rames frappant l'eau finissaient par former une musique impossible à confondre avec une autre. Le nom de « Chợ Lớn », littéralement « le grand marché », serait né d'une comparaison toute simple : à côté du marché vietnamien de Tân Kiểng, celui des Chinois était plus vaste. Les gens prirent donc l'habitude de l'appeler ainsi. Le nom du marché devint celui de tout un territoire, et il nous est resté jusqu'à aujourd'hui.

Ce qui rend Chợ Lớn singulier, c'est qu'il n'a jamais été « dessiné » sur le papier avant d'exister. On ne l'a pas conçu d'abord comme une ville pour ensuite la construire. Il a poussé directement dans la vie. Ici, on vendait des étoffes ; là, des remèdes ; plus loin, on fabriquait des lanternes. Chaque rue, chaque quartier portait la marque d'un besoin concret plutôt que celle d'un plan d'urbanisme. C'est sans doute pour cela qu'il possède cette vitalité spontanée qu'on retrouve si rarement dans les quartiers conçus d'avance.

DES FUYARDS QUI BÂTIRENT UNE CITÉ PROSPÈRE

J'ai autrefois consacré quelques pages à Cù Lao Phố dans mon livre Hồn phách núi sông, où je racontais ce port marchand florissant, pareil à une artère gonflée de sang au milieu des eaux de Biên Hòa. Mais Cù Lao Phố n'était

pas destiné à connaître une paix éternelle. Le destin y avait conduit des hommes ; le même destin allait les en chasser. Et de ses cendres naquit Chợ Lớn.

Revenons en arrière. En 1679, deux généraux des Ming, Dương Ngạn Địch et Trần Thượng Xuyên, refusant de se soumettre à la dynastie Qing, prirent la mer avec trois mille hommes à la recherche d'une terre où se réfugier. Le seigneur Nguyễn Phúc Tần, dit Chúa Hiền, eut la clairvoyance de leur permettre de s'installer. Leurs navires de guerre remontèrent alors les cours d'eau et s'enfoncèrent vers le Sud. Une partie du groupe gagna Mỹ Tho, tandis que Trần Thượng Xuyên et ses hommes jetèrent l'ancre à Biên Hòa et fondèrent Cù Lao Phố, le premier grand port marchand chinois sur le sol vietnamien. Durant ses premières années, l'endroit brillait comme un joyau posé au milieu des eaux troubles. Des négociants affluaient de partout. Le soir, dans les auberges et les maisons de vin, les coupes s'entrechoquaient, les rires fusaient dans un mélange de langues, cantonais, teochew, hokkien, parler du Sud.

Mais aucune gloire n'est éternelle. En 1776, lorsque les Tây Sơn attaquèrent Gia Định, Cù Lao Phố fut incendié. Les Chinois qui survécurent s'enfuirent vers Đê Ngạn, l'actuel Chợ Lớn. À leur arrivée, ce n'était encore qu'une bande de terre basse le long du canal Tàu Hủ. Ces réfugiés, pourtant dépouillés de presque tout, apportaient précisément ce dont cette terre avait le plus besoin : de la volonté et un formidable savoir-faire commercial. Ils rouvrirent de petites échoppes, retissèrent patiemment leurs réseaux d'échanges. Chợ Lớn prit forme, recueillit l'énergie perdue de Cù Lao Phố, puis devint plus vaste, plus solide, plus profondément enraciné.

Les deux caractères chinois désignant « Đê Ngạn » (堤岸), nom associé à Chợ Lớn, ont eux-mêmes suscité bien des controverses. Certains chercheurs les interprètent comme signifiant « la berge de la digue ». L'érudit An Chi récuse toutefois cette explication, faisant valoir que Saïgon n'avait jamais possédé de digue de ce type et que le nom était à l'origine écrit 提岸, avec la clé de la « main », avant de devenir 堤岸, avec la clé de la « terre », afin de lui donner a posteriori le sens de « berge endiguée ». Les deux graphies se prononcent « Thầy Ngòn » en cantonais et seraient précisément une transcription chinoise du toponyme « Sài Gòn ». Un détail minuscule en apparence, mais derrière lequel affleure tout un sous-sol linguistique et culturel.

LES GRANDES ASSOCIATIONS DES EXILÉS

En 1841, les Chinois de Chợ Lớn s'organisèrent en une grande fédération composée de sept associations correspondant à leurs régions d'origine : Canton, Fuzhou, Fujian, Chaozhou, Guizhou, Leizhou et Hainan. Chacune veillait sur les siens. Elles bâtissaient des maisons communautaires, des temples, des écoles, fondaient des associations commerciales. Elles faisaient aussi office de véritables « banques souterraines » de la communauté chinoise, où circulaient l'argent, les capitaux et les influences. Ce sont ces réseaux qui permirent à Chợ Lớn de s'imposer comme le plus important centre commercial de Cochinchine.

Sous la domination française, les Chinois bénéficièrent de certains privilèges économiques qui leur permirent de développer de grandes maisons de

commerce, des rizeries, des bijouteries, des pharmacies de médecine traditionnelle, des distilleries. Peu à peu, ils prirent le contrôle d'une part considérable de l'économie cochinchinoise. Dès la fin du XIX^e siècle, Chợ Lớn commerçait directement avec Singapour, la Malaisie et l'Indonésie, au sein d'un réseau couvrant toute l'Asie du Sud-Est. Les Chinois dominaient la meunerie du riz, son exportation, l'immobilier ainsi que la production de nombreux biens essentiels. Les machines de rizerie importées d'Angleterre, les usines modernes, les navires au long cours, tout portait l'empreinte d'une communauté puissante, alors au sommet de sa vitalité.

Dès l'époque des seigneurs Nguyễn, les Chinois étaient distingués en deux groupes. Les Minh Hương étaient les fidèles des Ming installés durablement au Vietnam et progressivement intégrés à la population vietnamienne. Les Hoa Kiêu, eux, étaient des immigrés qui conservaient leur nationalité chinoise. Sous la colonisation française, la question de la nationalité devint plus embrouillée encore. La législation de 1933 définissait les Minh Hương comme des protégés, tandis que les Hoa Kiêu demeuraient étrangers. En 1955, le gouvernement de Ngô Đình Diệm promulgua l'ordonnance n° 10, imposant aux Chinois nés dans le Sud d'adopter la nationalité vietnamienne, ce qui suscita une vive réaction parmi les grandes fortunes chinoises. Mais quelles qu'aient été les évolutions du droit, les Chinois restèrent. Ils avaient perdu Cù Lao Phố autrefois. Ils ne perdraient pas Chợ Lớn. Cette fois, leurs racines étaient descendues trop profond pour que la moindre tempête puisse les arracher.

LES QUATRE GRANDES FORTUNES ET LES LÉGENDES QUI NE MEURENT JAMAIS

Dans le Sud d'autrefois circulait une formule célèbre : « Premier Sĩ, deuxième Phương, troisième Xường, quatrième Hỏa. » Elle désignait quatre immenses fortunes : Huyện Sĩ Lê Phát Đạt, le gouverneur Đỗ Hữu Phương, Bá hộ Xường et Hứa Bồn Hòa. Un autre classement plaçait toutefois Hứa Bồn Hòa en tête, suivi de Quách Đàm, Bá hộ Xường et Lý Tường Ích. Tous avaient un point commun : partis de rien, ils étaient devenus, grâce au commerce, au prêt sur gages et à l'immobilier, de puissants magnats tenant entre leurs mains une partie des artères économiques du Sud.

Je me souviens de la première fois où je suis passé devant le vieux bâtiment du Musée des Beaux-Arts de Saïgon, que les gens appellent volontiers « la maison de Chú Hỏa ». Les récits entourant Hứa Bồn Hòa, ce magnat de l'immobilier qui aurait possédé des dizaines de milliers de maisons à Saïgon, n'ont jamais cessé de hanter l'imaginaire populaire. Pourtant, parmi toutes les histoires liées à son immense fortune, c'est une tout autre légende qui a traversé les générations.

Dans les années 1970, le cinéma sud-vietnamien connut un grand succès avec le film d'épouvante Con ma nhà họ Hứa, « Le Fantôme de la famille Hứa », réalisé par Lê Hoàng Hoa et inspiré de la légende inquiétante de Hứa Tiểu Lan. La jeune fille aurait soudain disparu aux yeux du monde. Puis, au cœur des nuits silencieuses, des sanglots lugubres se seraient mis à résonner derrière les murs de la demeure familiale. Les uns racontaient qu'elle était morte de la lèpre ; d'autres qu'on l'avait enfermée dans une chambre obscure où les domestiques lui faisaient passer

ses repas par une étroite ouverture. D'autres encore juraient que, le matin suivant le premier anniversaire de sa mort, l'assiette de poulet et de riz déposée pour elle avait été retrouvée à moitié vide, tandis qu'une poupée, debout et immobile, clignait frénétiquement des yeux. Où s'arrête la vérité, où commence l'invention ? Personne ne saurait l'affirmer. La généalogie des Hứa indique clairement que Hứa Bồn Hòa eut onze filles et quatre garçons. L'histoire de Hứa Tiểu Lan relève donc probablement, pour une large part, de l'imagination populaire. Mais c'est elle qui a fait survivre le nom de Hứa Bồn Hòa dans les mémoires. Voilà peut-être l'un des paradoxes les plus savoureux de l'histoire : il arrive qu'on se souvienne d'un magnat non pour l'empire qu'il a bâti, mais pour l'histoire de fantôme que les gens racontent sur sa maison.

DU CHIFFONNIER AU ROI DU COMMERCE

Si Hứa Bồn Hòa appartient à la légende de l'immobilier, Quách Đàm, lui, appartient à celle du commerce. Et il était parti de plus bas encore.

J'imagine un après-midi de la fin du XIX^e siècle. Un garçon chinois d'à peine quatorze ans, maigre, les vêtements de travers, descend sur les quais de Saïgon avec sur les épaules deux paniers remplis de ferraille, de plumes de canard et de rebuts. Quách Đàm parcourt à pied les ruelles tortueuses de Chợ Lớn, le regard rivé au sol, repérant chaque morceau de cuivre, chaque chute de peau de buffle que les autres ne daignent même pas ramasser. Il part tôt, rentre tard, achète pour presque rien, revend avec une petite marge et économise sou après sou. On le voit dormir sous les auvents du marché, manger si peu qu'il n'a

bientôt plus que la peau sur les os. Mais dans son visage, les yeux restent perçants, brillants comme ceux d'un rapace.

De la récupération, il passe au commerce des peaux de buffle, puis fonde une tannerie et la société Thông Hiệp, spécialisée dans l'import-export. Les rizeries Di Xương, Thông Mậu et Thông Thạnh sortent de terre, broyant chaque jour des milliers de tonnes de riz. Il se lance ensuite dans la canne à sucre de Tây Ninh, le coton du Cambodge, crée la compagnie maritime Nguyễn Lợi reliant Saïgon à Singapour, Hong Kong et Canton. Son empire s'étend désormais des rizières du delta jusqu'aux quais des paquebots au long cours. On le surnomme le « Roi du riz », non par flatterie, mais parce que sa puissance économique est devenue une évidence.

La légende raconte qu'au moment d'ouvrir sa première maison de commerce, Quách Đàm demanda à un maître de feng shui de lui trouver une enseigne. Celui-ci écrivit ce distique : « Thông thương sơn hải / Hiệp quán càn khôn. » Quách Đàm prit les deux premiers caractères, « Thông Hiệp », pour baptiser son entreprise. Dès lors, les gens l'appelèrent monsieur Thông Hiệp. Son siège se trouvait quai de Gaudot, aujourd'hui rue Hải Thượng Lãn Ông, à une époque où un canal encombré de jonques traversait encore le quartier.

En 1928, Quách Đàm finança la construction du marché Bình Tây, également appelé le Nouveau Chợ Lớn. Sa tour centrale s'élève haut au-dessus des halles, avec quatre horloges et, au sommet, le motif traditionnel des « deux dragons se tournant vers la perle ». Aux quatre angles, de petits pavillons aux tuiles yin-yang dessinent des courbes rappelant les vieux temples. Dans la cour, Quách

Đàm fit installer sa propre statue de bronze, vêtu d'un costume officiel mandchou, une carte à la main, dressé au-dessus d'un socle où des dragons aquatiques crachaient de l'eau. Au début, les commerçants préférèrent rester dans l'ancien marché et personne ne voulait déménager. Ce n'est que plus tard, lorsque celui-ci commença à se dégrader, que Bình Tây prit véritablement son essor. Il est aujourd'hui le plus grand centre de commerce de gros de Saïgon, d'où les marchandises rayonnent à travers toute l'Asie du Sud-Est.

Quách Đàm mourut en 1927. Ses funérailles furent d'une ampleur jamais vue. Le cortège serpentait à travers les rues comme un dragon interminable. Une étrange coutume voulait que ceux qui accompagnaient le défunt sur quelques pas se voient offrir un verre d'eau de coco ou une bière ; ceux qui poursuivaient un peu plus loin recevaient un éventail de papier et cinq piastres. Sa statue de bronze fut plus tard transférée au Musée des Beaux-Arts. Au milieu du marché, son socle de pierre demeura vide, béant, comme un discret rappel de l'inconstance des destinées humaines.

LÀ OÙ LE TEMPS HABITE ENCORE

Des petites boutiques de bord de rue aux empires commerciaux devenus légendaires, des premières associations discrètes aux édifices qui ont résisté au temps, les Chinois de Chợ Lớn ne se sont pas seulement illustrés par leur talent pour les affaires. Ils ont légué à cette terre un univers culturel comme on en trouve peu ailleurs. Chaque génération a ajouté sa pierre, sa tuile, une manière de penser, jusqu'à faire de Chợ Lớn une part indissociable de Saïgon. Je me suis souvent dit que savoir gagner de l'argent est un talent ; transformer le lieu où l'on vit en un héritage

que les générations suivantes auront encore envie de préserver, voilà qui demande une tout autre envergure.

Les maisons communautaires d'Ôn Lãng, Hà Chương, Phúc Kiến, Quảng Triệu ou Tuệ Thành ne sont pas seulement des lieux de culte. Elles ont servi, durant des générations, de refuge spirituel à la communauté chinoise. C'est là que les compatriotes se retrouvaient en terre étrangère, que l'on réglait les différends commerciaux, que les coutumes, les croyances et la mémoire du pays natal étaient préservées avec une persévérance admirable. La pagode de Thiên Hậu est toujours là, silencieuse, témoin de tant de bouleversements, tandis que chaque jour la fumée de l'encens relie encore le passé au présent par un fil invisible et pourtant indestructible. Chaque fois que je pénètre dans ces lieux, j'ai l'impression de ralentir au milieu du temps. Certaines choses, en vieillissant, gagnent en éclat ; plus elles demeurent discrètes, plus elles inspirent le respect.

Le long des rues Hàm Tử, Hải Thượng Lãn Ông, Triệu Quang Phục ou Châu Văn Liêm, les vieilles tuiles tubulaires patinées par les années continuent de raconter leur histoire. La poussière brun-gris déposée sur les murs ne rend pas ces rues vieillottes ; elle leur donne au contraire une beauté grave et familière, une personnalité qu'à mon sens presque aucun autre quartier de Saïgon n'a su conserver aussi intacte. Tandis que les Français donnaient à Saïgon les traits d'une ville occidentale, avec ses grandes avenues larges et rectilignes, Chợ Lớn continuait de battre à un rythme oriental, dense, serré, encombré, mais débordant de vie. D'un côté, le centre administratif ; de l'autre, le cœur du commerce. Deux mondes apparemment opposés qui, pourtant, ont grandi côte à côte, se sont

soutenus et ont fini, au fil des années, par se fondre l'un dans l'autre.

L'histoire a jalonné cette évolution de dates significatives. En 1865, le nom Chợ Lớn fut pour la première fois attribué officiellement à une ville. En 1882, la première ligne de tramway du Vietnam, longue d'environ cinq kilomètres, entra en service entre Saïgon et Chợ Lớn, resserrant encore les liens entre les deux cités. En 1931, l'administration française les réunit au sein de la Région de Saïgon-Chợ Lớn ; en 1951, celle-ci devint la capitale Saïgon-Chợ Lớn, avant que son nom ne soit réduit en 1956 à Saïgon. À partir de cette date, Chợ Lớn cessa d'être une entité administrative indépendante pour devenir le nom familier désignant le 5^e, le 6^e arrondissement et une partie du 11^e. Le nom avait disparu des documents officiels. De la mémoire, jamais.

Aujourd'hui encore, Chợ Lớn demeure l'un des grands carrefours de circulation des marchandises du pays. Plusieurs économistes estiment que, s'il était correctement préservé et mis en valeur, son patrimoine pourrait faire de Chợ Lớn un remarquable pôle de tourisme culturel, à l'image des célèbres Chinatown de Thaïlande, de Malaisie ou de Singapour. Une formule toute simple m'est toujours restée en tête : « L'or a déjà de la valeur lorsqu'il dort dans le minerai ; façonné en bijou, il en acquiert infiniment davantage. » Il en va de même du patrimoine. Sa valeur ne tient pas seulement à son âge, mais à la manière dont les hommes d'aujourd'hui savent le chérir, le raconter et le transmettre à ceux qui viendront après eux. Alors, Chợ Lớn ne sera plus seulement un morceau de la mémoire de Saïgon. Il deviendra un lieu où chacun pourra retrouver quelque chose de lui-même dans ce courant du temps qui, lui, ne s'interrompt jamais.



Photo : la pagode de Quan Công, dans le 5^e arrondissement

Essai 20

CHỢ LỚN, LÀ OÙ LE COURANT NE TARIT JAMAIS

Je me tiens au bord de la rue Trần Hưng Đạo, par un de ces après-midi de soleil étrange, une lumière qui semble tomber tout droit d'un ciel déjà patiné par le temps sur les toits de Chợ Lớn. Dans l'air épais flotte l'odeur du thé chaud venu des petites échoppes, mêlée aux senteurs de plantes médicinales et à la vapeur d'un bouillon qui mijote quelque part dans une gargote, derrière une porte étroite. Tout se mélange et compose un parfum à la fois familier et indéfinissable.

Devant moi, quelques vieux Chinois aux cheveux blancs comme du givre sont penchés autour d'un échiquier. Lentement, l'un d'eux caresse sa barbe. Leurs regards sont calmes, comme s'ils avaient déjà traversé toutes les interminables fortunes et disgrâces d'une vie passée dans le commerce. De leurs lèvres s'échappent de minces volutes de fumée qui se dissolvent dans la lumière jaune et trouble du soir, pareilles à de la poussière de temps. Un peu plus loin s'alignent bijouteries, pharmacies traditionnelles, restaurants et ateliers de couture, serrés les uns contre les autres sans jamais donner l'impression du désordre, comme les fragments d'un immense tableau marchand qui aurait connu des générations de prospérité et de bouleversements. Ici, chaque coin de rue semble respirer tout doucement sa propre histoire.

« Faire des affaires ? Ici, à Chợ Lớn, sans association derrière toi, tu ne tiens pas longtemps ! »

La voix rauque vient d'un comptoir de l'autre côté de la rue. On pourrait croire à une remarque lancée comme ça, mais elle charrie en réalité toute une expérience de la vie, distillée de génération en génération. Le patron du salon de thé verse de l'eau dans une petite tasse de porcelaine et la pousse doucement vers son client. Son regard ne se pose sur personne en particulier ; il semble plutôt sonder le courant invisible des échanges qui traverse ces rues depuis plusieurs siècles, un monde où les hommes ne se contentent pas d'acheter et de vendre, mais engagent parfois leur propre destin dans chaque changement d'époque.

Nulle part ailleurs sur cette terre les Chinois n'ont construit un univers aussi dense, aussi profondément enraciné qu'à Chợ Lớn. Ils sont arrivés sur des jonques

venues du Fujian, du Guangdong, de Chaozhou, emportant avec eux toute une culture vivante, leurs propres règles commerciales, leurs usages tacites, souvent plus contraignants que n'importe quel texte de loi. Ils ont fondé des associations, constitué des réseaux, réparti les territoires et les métiers, chaque activité devenant un maillon d'une chaîne où chacun soutenait l'autre dans un monde des affaires rarement tranquille. Des petites boutiques au bord des canaux sont progressivement nées des maisons d'import-export, des banques, des ateliers de tissage, des bijouteries, des sucreries, jusqu'à former un système à la fois solide et souple, ferme comme la montagne, fluide comme l'eau.

En observant ce système, je me suis soudain rendu compte qu'il ne s'agissait pas seulement de commerce. C'était une manière pour des êtres humains de réorganiser leur existence après avoir été jetés sur une terre étrangère, là où chacun avait besoin des autres pour ne pas tomber. Derrière cette organisation rigoureuse, je devinais une discipline silencieuse, jamais proclamée et pourtant toujours à l'œuvre, semblable à une nappe souterraine qui ne cesse jamais de couler.

LES ASSOCIATIONS, CE FIL QUI RELIE CEUX QUI VIVENT LOIN DE CHEZ EUX

Partout où ils s'installent, les Chinois font à peu près la même chose : à peine arrivés sur une terre nouvelle, ils fondent une association, élèvent un sanctuaire, ouvrent une boutique, comme si leur existence ne pouvait véritablement commencer qu'une fois trouvés un point d'ancrage spirituel et un réseau de visages familiers. L'idée que « les gens du

même pays sont des frères » leur est entrée dans la chair. Elle est devenue cette colle invisible qui leur permet de rester soudés au milieu des bouleversements et des difficultés de l'existence. À Chợ Lớn, les maisons communautaires ne servaient pas seulement au culte. Elles accueillaient aussi les exilés. Celui qui débarquait en Cochinchine sans rien connaître pouvait y trouver de quoi manger, un toit, du travail, parfois même une épouse ou un mari. Il entrait en quelque sorte dans une famille plus vaste encore que celle du sang.

On m'a raconté une vieille histoire, celle d'un jeune Chinois pauvre comme Job, complètement perdu en terre étrangère. Après avoir erré quelque temps, il finit par entrer dans la maison communautaire Nghĩa An, consacrée à Guan Yu. Il s'agenouilla et supplia, désespéré :

« Seigneur Guan, soyez témoin de ma parole. Si vous m'aidez à trouver du travail, je vous promets de revenir ici offrir une part de mes bénéfices en remerciement ! »

Sa prière flottait encore dans l'air lorsqu'un ancien de l'association, passant par hasard à proximité, l'entendit. Il lui proposa aussitôt de travailler dans son atelier de menuiserie. À partir de ce jour, sa vie changea. Le jeune homme travailla dur, ses affaires finirent par prospérer et, des années plus tard, il revint brûler de l'encens dans la maison communautaire et donna de l'argent pour agrandir le toit du temple, comme si cette dette de gratitude avait depuis toujours attendu son heure.

On y vit un miracle de Guan Yu. Mais plus j'y pense, plus je me dis que le véritable « miracle » se trouvait ailleurs : dans cet instant précis où un homme avait choisi de tendre la main à un autre qui n'avait plus rien. Les dieux, s'ils

existent, ne sont peut-être parfois que le nom que les hommes donnent à leur propre bonté. Et derrière ce système d'associations, je finis par voir autre chose que la simple solidarité entre compatriotes : une morale élevée au rang de croyance, qui incitait chacun à mettre un peu plus de loyauté et d'humanité dans un monde marchand pourtant rempli de calculs.

Chợ Lớn compte des dizaines de maisons communautaires, grandes et petites. Chacune constitue une pièce différente de la mosaïque culturelle chinoise au Vietnam, marquée par les traditions du Fujian, de Chaozhou ou du Guangdong, toutes distinctes et pourtant réunies en un ensemble d'une étonnante cohérence.

La maison communautaire Nghĩa An, appelée également pagode de Quan Công, est consacrée à Guan Yu, incarnation de la loyauté et de la droiture. Dans le sanctuaire principal, sa grande statue au visage rouge vif, au regard tranchant comme une lame, semble rappeler silencieusement l'importance de la parole donnée dans les affaires. Pour les Chinois, vénérer Guan Yu ne consiste pas seulement à demander richesse et prospérité. C'est aussi préserver son honneur dans chaque transaction. Celui qui trompe, qui trahit une promesse, finira tôt ou tard par en payer le prix. Nul besoin d'une loi écrite : une autre loi, invisible, semble déjà veiller. Debout devant cette statue, je me suis demandé si ce qui contraint le plus puissamment les hommes est vraiment la loi, ou plutôt ces systèmes de croyances qu'ils construisent eux-mêmes pour se tenir en respect, avant d'y vivre comme s'ils représentaient l'unique vérité.

La maison communautaire Nhị Phủ est, elle, liée à Ông Bồn, divinité protectrice de la terre, comme une ancre

rappelant sans cesse aux exilés leurs origines. Hà Chương se distingue par son architecture éclatante, ses toits incurvés comme des ailes de phénix, ses reliefs de dragons et de carpes se métamorphosant en dragons, minutieusement composés de fragments de céramique. Ce ne sont pas seulement des lieux de pèlerinage, mais un patrimoine artistique vivant. Chaque sculpture porte en elle un désir d'élévation, celui de la carpe devenant dragon, à l'image de ces hommes qui avaient quitté leur pays les mains vides.

Lorsque je quitte Chợ Lớn, le soleil a déjà changé de couleur. Je garde en moi l'impression étrange d'une communauté à la fois profondément pragmatique et presque légendaire, où les hommes ne vivent pas uniquement de leur travail, mais aussi de tout un réseau de croyances tissé par l'histoire, l'exil, la solitude et le besoin d'appartenir quelque part. Et je me dis que chaque ville possède probablement son propre « Chợ Lớn ». Certains portent un nom, d'autres non. Mais tous obéissent au fond au même principe : les hommes cherchent à s'appuyer les uns sur les autres pour ne pas disparaître de ce monde.

DE L'ÉPICERIE DE QUARTIER AUX GRANDES FORTUNES

On dit volontiers que les Chinois ont le commerce dans le sang. Ce n'est pas faux, mais cela ne suffit pas à expliquer leur réussite. Ils ont aussi la patience de ceux qui savent attendre leur heure et le regard de ceux qui savent voir loin. À Chợ Lớn, de misérables petites épiceries sont peu à peu devenues les fondations d'une véritable cité marchande. Le marché Bình Tây, construit par Quách Đàm,

en est l'une des plus belles illustrations. Cet homme avait commencé comme chiffonnier. Mais il savait regarder au-delà du lendemain, acheter à bas prix, revendre plus cher, mettre de côté chaque pièce. Il finit par devenir l'un des plus grands négociants de son époque.

Mais Chợ Lớn ne se résume pas aux barons du riz ou du textile. Il est aussi l'un des berceaux de la cuisine sino-vietnamienne. Des bols de nouilles étirées à la main aux baozi généreusement farcis de viande, en passant par le canard rôti à la peau brillante et croustillante, tout porte ici la finesse d'une cuisine chinoise réinventée sur la terre de Cochinchine. On disait : « Tu veux bien manger ? Va à Chợ Lớn ! » Ce n'était pas un slogan publicitaire, mais une sorte de certificat de confiance transmis de bouche à oreille depuis des générations. Certains établissements vieux de plus d'un siècle suivent encore exactement leurs recettes familiales, cuisinant comme les ancêtres l'avaient enseigné, sans modifier ne serait-ce qu'une pincée d'épices. Cette constance, au fond, est elle aussi une manière de faire du commerce.

Quand tombe la nuit, Chợ Lớn s'illumine. Les enseignes aux caractères chinois rouge vif se reflètent sur la chaussée et semblent frémir comme de vieilles pages d'histoire qui se retourneraient dans leur sommeil. Je marche lentement dans les ruelles, j'entends le roulement des chariots, les gens qui s'interpellent dans un parler mêlant vietnamien et chinois. Quelque chose ici est à la fois ancien et incroyablement vivant, comme une vieille machine qui continuerait de tourner à son rythme, sans vacarme, mais sans jamais s'arrêter.

LES CHINOIS DE CHỢ LỚN APRÈS 1975 : L'INSTINCT DU COMMERCANT

Une odeur de cacahuètes grillées se mêle au parfum de durian qui flotte à l'entrée d'une ruelle. De l'autre côté se trouve une bijouterie délabrée dont le propriétaire avait autrefois été immensément riche. Les rues de Chợ Lớn ressemblent à des veines remplies de souvenirs encore vivants, ceux d'une époque brutale où la communauté chinoise dut lutter, se débattre et se transformer au gré des vagues de l'histoire.

Après 1975, les commerces privés appartenant aux Chinois furent pratiquement balayés par la campagne de « transformation socialiste du commerce et de l'industrie ». Ateliers textiles, boulangeries, pharmacies traditionnelles, bijouteries furent soit nationalisés, soit contraints d'intégrer des entreprises mixtes où 51 % du pouvoir de décision revenait à l'État. Une métamorphose que personne n'avait désirée, une véritable inondation emportant ce que plusieurs générations avaient mis une vie à bâtir.

Privés de leurs boutiques, ils descendirent sur les trottoirs. Autour des marchés Bình Tây, Kim Biên et Soái Kinh Lâm, les ruelles se transformèrent soudain en marchés informels où l'on pouvait trouver de tout, aiguilles, fil, médicaments occidentaux, étoffes, or, devises étrangères, à condition de savoir à qui parler et comment s'y prendre. Les Chinois n'attendaient pas que les circonstances deviennent favorables. Ils savaient retourner le danger à leur avantage. Lorsque les magasins d'État vendaient à bas prix mais ne pouvaient distribuer les marchandises qu'au compte-gouttes faute de stocks, ils les rachetaient aussitôt pour les remettre en circulation plus cher. Quand le pouvoir resserrait son contrôle sur l'or et les devises, des « banques

du marché noir » apparaissaient autour des marchés An Đông et Nguyễn Tri Phương. Ils ne défiaient pas frontalement la loi. Ils trouvaient comment la contourner.

LA TEMPÊTE DE 1978-1979 : CEUX QUI PARTIRENT, CEUX QUI RESTÈRENT

En 1978, un nouveau séisme frappa la communauté chinoise. La campagne de « lutte contre la spéculation et la thésaurisation » entraîna la confiscation de nombreux biens. Plusieurs familles de la bourgeoisie d'origine chinoise furent envoyées en rééducation ou contraintes de partir vers les nouvelles zones économiques. Beaucoup préférèrent ne pas attendre qu'on décide à leur place. Ils cherchèrent eux-mêmes une issue, soit en quittant le pays dans le cadre de la politique de « retour au pays » vers la Chine, soit en poursuivant ensuite leur route vers Hong Kong ou Taïwan.

Mais tout le monde ne pouvait pas partir. Certaines familles chinoises influentes, nourries depuis des générations par le sens du « commerce » et celui de « l'occasion », savaient que les temps changent comme les courants d'un fleuve. Après avoir serré la vis, un pouvoir finit toujours, un jour ou l'autre, par la desserrer. Alors elles attendirent. Ceux qui restèrent n'étaient plus les riches négociants aux grandes boutiques et aux belles maisons. Ils se remirent discrètement au petit commerce, accumulèrent sou après sou et, surtout, se gardèrent bien d'aller donner des coups de pied dans une fourmilière rouge.

Avec le recul, choisir de « rester » était un pari. Mais c'était le pari de gens qui savaient ce qu'ils faisaient. L'histoire leur donna raison.

LA RENAISSANCE ET LES COURANTS SOUTERRAINS

En 1983, lorsque le pouvoir commença à accepter une économie à plusieurs composantes, les Chinois de Chợ Lớn saisirent immédiatement l'occasion. Ils recommencèrent à investir dans la restauration, le textile et l'artisanat, des secteurs assez discrets pour ne pas attirer trop de regards, mais suffisamment rentables pour rapporter gros. Entre 1979 et 1985, ils trouvèrent également une autre mine d'or : la contrebande transfrontalière via le Cambodge. Ils renouèrent avec les communautés chinoises d'Asie du Sud-Est et mirent en place des réseaux par lesquels les marchandises entraient par la mer et remontaient jusqu'à Saïgon, comme un courant souterrain impossible à tarir. Motos, cigarettes, alcools étrangers, montres suisses, radiocassettes : les acheteurs étaient vietnamiens, mais ceux qui organisaient ces flux étaient encore, pour l'essentiel, chinois.

Au même moment, une immense rivière d'argent commença à couler depuis l'étranger. Les Vietnamiens d'origine chinoise installés aux États-Unis, au Canada, en France ou en Australie cherchaient à envoyer de l'argent à leurs proches. Au début, ils passaient par les circuits officiels. Puis se développèrent des réseaux clandestins de transfert de fonds dont une grande partie était contrôlée par des Chinois. En 1990, les sommes envoyées au Vietnam par la diaspora étaient estimées à plus de 400 millions de dollars américains. Un montant comparable à la totalité des exportations officielles du pays à cette époque. Ce n'était certainement pas un hasard si une telle masse d'argent transitait par certaines mains plutôt que par d'autres.

CHỢ LỚN, UN EMPIRE QU'ON N'A JAMAIS RÉUSSI À EFFACER

Plus de quatre décennies après 1975, Chợ Lớn demeure l'un des grands centres commerciaux du Sud. Les Chinois restent très présents dans le textile à Soái Kinh Lâm, la quincaillerie et l'électroménager à Huỳnh Thúc Kháng, l'électronique autour de Nguyễn Tri Phương, l'or et la joaillerie à Lê Thánh Tôn, les motos sur Nguyễn Trãi, sans oublier cet immense univers gastronomique réputé qui s'étend du 5^e au 11^e arrondissement.

Avec le recul, toutes les tentatives visant à éliminer la puissance économique des Chinois du Sud ont échoué. Non parce qu'ils auraient eu plus de chance que les autres, mais parce qu'ils ont compris quelque chose qui échappe à beaucoup : pour eux, le commerce n'est pas seulement un métier, c'est un instinct. Ils savent quand se faire discrets et quand revenir en force. Ils savent qu'un commerçant a besoin de capital, certes, mais plus encore d'un réseau. Il faut savoir se faufiler, savoir attendre et, surtout, tenir parole. Cette confiance, ce crédit moral, les Chinois s'en servent depuis le XVIII^e siècle pour bâtir les fondations de leur puissance. Les tempêtes ont été nombreuses. Ces fondations, elles, n'ont jamais vraiment cédé.

Je sors d'une petite gargote de nouilles au bord de la rue après avoir bu jusqu'à la dernière goutte de bouillon. De l'autre côté, les étals de tissus grouillent encore de vendeurs et d'acheteurs ; des chariots surchargés de marchandises se glissent dans le labyrinthe des ruelles. Chợ Lớn n'a plus la position dominante qu'il possédait autrefois. Pourtant, il conserve une âme marchande singulière qu'aucun changement d'époque n'a réussi à effacer.

Je m'engage dans une petite ruelle. Un vieil homme chinois y prépare tranquillement une théière. La vapeur monte et se mêle à la brume urbaine. Il boit une gorgée, me prend pour un Chinois et me lance en souriant :

« Nous autres Chinois, où qu'on aille, on pense toujours au pays. Mais là où on vit, il faut travailler honnêtement, tenir parole, rester fidèle aux gens. »

Je reste là à regarder la vapeur du thé se dissoudre peu à peu dans l'air du soir. Et soudain je me dis que voilà peut-être le véritable secret de survie que les Chinois n'ont jamais consigné dans aucun manuel. Ce n'est ni le capital ni la stratégie. C'est ce fil invisible qui relie les hommes les uns aux autres, d'une génération à la suivante, à travers des quartiers qui ont été balayés puis reconstruits encore et encore. Comme l'eau : lorsqu'on lui barre le passage, elle contourne l'obstacle ; lorsqu'on l'enferme, elle devient vapeur. Mais elle ne disparaît jamais.

CEUX QUI SAVENT QUAND LÂCHER ET QUAND TENIR

Aujourd'hui, assis devant un bol de nouilles aux wontons dans le quartier de Hà Tôn Quyền, je pense à tous ces destins qui ont contribué à bâtir cette terre. De Cù Lao Phố incendié à Chợ Lớn prospère, des navires de l'exil aux grandes maisons de commerce connues dans toute l'Asie du Sud-Est. Les Chinois de Chợ Lớn ne sont pas simplement une communauté immigrée particulièrement douée pour les affaires. Ce sont des hommes et des femmes qui ont appris à transformer leurs pertes en fondations, une terre étrangère en seconde patrie.

Leur réussite n'est pas une histoire de hasard ou de chance. Elle raconte plutôt le refus de se laisser vaincre par le destin. Ils entrent dans le commerce comme on s'assied devant un échiquier. Ils calculent, patientent, manœuvrent avec finesse et savent toujours ce qu'il faut garder et ce qu'il faut savoir lâcher. Mais réussir ne signifie pas rester immuable. Dans le courant de l'époque, les Chinois de Saïgon doivent eux aussi affronter les bouleversements du commerce mondial, les transformations politiques et l'explosion technologique. La vraie question n'est donc pas de savoir s'ils changeront, mais comment ils changeront tout en continuant d'être eux-mêmes.

Et si, un jour, Saïgon n'avait plus ses rues chinoises éclatantes de lumière, si l'on n'y entendait plus rouler les chariots de marchandises à l'aube, si l'odeur des plantes médicinales ne flottait plus au coin des rues, cette ville serait-elle encore tout à fait elle-même ? Je n'ai pas de réponse certaine. Mais je crois qu'au fond Chợ Lớn n'est pas seulement un lieu sur une carte. C'est une histoire racontée par le clapotis de l'eau contre les flancs des jonques d'autrefois, par les cris des marchands dans les ruelles étroites, par la lumière qui s'échappe des boutiques où plusieurs générations se sont succédé.

Si, un jour, vous passez par ici, essayez de ralentir un peu le pas. Au milieu du brouhaha familier, peut-être entendrez-vous Chợ Lớn raconter sa propre histoire. Une histoire commencée il y a plus de deux cents ans, et qui, jusqu'à présent, n'a jamais cessé.



Photo : danse du lion sur les poteaux du mai hoa thung

Essai 21

L'ÂME DE CHỢ LỚN SOUS LES STRATES DE POUSSIÈRE DU TEMPS

Je me souviens encore avec une netteté étonnante de ces voyages à Saïgon, lorsque j'étais enfant et que j'accompagnais les adultes. Chaque fois que nous descendions à Chợ Lớn, je ne manquais jamais de passer chez mon oncle Tư, rue Đồng Khánh, où je restais deux ou trois jours avant de rentrer. C'était un cousin éloigné du côté maternel, mais entre nous, l'affection avait toujours eu la proximité des liens du sang. Il était fonctionnaire du gouvernement, possédait une belle maison et menait une existence respectable, confortable, à l'abri du besoin.

Puis vint 1975, et avec lui le bouleversement d'une époque. Mon oncle fut classé parmi les gens de « l'ancien régime », envoyé dans le Nord pour y suivre une rééducation, et il mourut dans le camp. J'appris vaguement que sa femme et ses enfants s'étaient réfugiés dans le 10^e arrondissement, qu'ils y avaient connu des années difficiles, puis plus rien. Leur trace s'était perdue, personne ne savait plus où la vie les avait dispersés. Chaque fois que je pense à lui, son destin m'apparaît comme une fissure minuscule dans l'immense fresque de Chợ Lớn. À première vue, presque rien. Mais pour peu qu'on s'arrête et qu'on regarde de plus près, on comprend qu'un bouleversement apparemment silencieux peut suffire à faire trembler toute une existence.

Mon oncle avait un fils aîné qui portait les cheveux longs, exactement comme les hippies de l'époque. Il se cachait pour échapper au service militaire, passait ses journées enfermée à la maison et n'en sortait qu'à la nuit tombée, vêtu d'un pantalon à pattes d'éléphant, serré à la taille par une large ceinture, avant de descendre tranquillement en ville. Un soir, il m'emmena manger tard. Cette nuit-là, j'eus l'impression de pénétrer dans un Chợ Lớn entièrement différent.

Un tronçon de la rue Nguyễn Trãi flamboyait sous les lumières. Le claquement sec des woks en fonte où l'on faisait sauter les plats se mêlait au brouhaha des conversations chinoises, composant une rumeur joyeuse dont je garde encore le souvenir. Du côté de Tổng Đốc Phương, les voitures défilaient sans interruption sous les enseignes lumineuses, et l'atmosphère avait quelque chose de cette vie nocturne réservée aux gens qui avaient de l'argent à dépenser. Au petit matin, j'aimais au contraire me glisser dans la petite ruelle derrière la maison de mon oncle,

longer Hải Thượng Lãn Ông et déboucher soudain dans un autre Chợ Lớn, celui du plein jour, bondé, remuant, toujours rempli de choses capables d'éveiller sans fin la curiosité de l'enfant que j'étais. Bien plus tard, j'ai compris qu'un quartier ressemble à un être humain : selon l'heure, il change de visage, et plus on s'en approche, plus on découvre tout ce qu'on n'avait pas encore eu le temps de connaître.

SON SƠN ĐÔNG MÃI VÕ, QUAND LA VIE ELLE-MÊME DEVIENT UN NUMÉRO DE SPECTACLE

À cette époque, au cours de mes vagabondages dans Chợ Lớn, je tombais souvent sur les troupes ambulantes de Sơn Đông mãi võ qui installaient leur cercle de spectacle en pleine rue. Tambours et cymbales éclataient à grand fracas. Au milieu d'une foule compacte, le maître d'arts martiaux, vêtu d'une tunique bleue aux manches retroussées, enchaînait coups de poing et coups de pied. À ses pieds, une malle débordait de remèdes contre les douleurs des muscles et des articulations, tandis que la voix du bonimenteur montait si haut qu'elle semblait pouvoir déchirer le calme du matin.

Plus tard, en cherchant à comprendre, j'appris que depuis des temps anciens les combattants du Shandong parcouraient ainsi les routes. Lorsque leur bourse était vide, ils montraient leur savoir-faire martial pour gagner de quoi manger et vendaient en même temps des préparations familiales destinées à soulager douleurs musculaires et osseuses. Deux gagne-pain en un, certes, mais à un prix redoutable, car leur véritable mise n'était autre que leur propre corps. L'un pliait le cou contre la pointe acérée d'une lance, un autre posait une énorme pierre sur sa tête et

laissait un homme l'abattre à coups de masse. Que le marteau dévie de quelques centimètres et la mort pouvait être immédiate. Pourtant, pour avoir de quoi vivre, ils entraient dans le cercle, jour après jour, sans bruit ni plainte.

Ce qui me stupéfiait le plus était une technique appelée « Xà hầu công », qui consistait à recevoir la pointe d'une lance directement sur la gorge. Celui qui voulait la maîtriser devait, pendant des mois, frapper lui-même son cou avec un bâton afin que la chair et la peau s'endurcissent peu à peu. À un degré extrême de maîtrise, disait-on, il pouvait même encaisser le tranchant d'un sabre sans dommage. Les troupes choisissaient généralement un terrain vague près d'un marché ou l'espace sous un pont. Les roulements de tambour et les coups de gong se succédaient, tandis que les artistes conduisaient habilement la foule de la curiosité à l'angoisse, puis de l'angoisse à l'envie de sortir quelques pièces pour acheter leurs médicaments. À bien y réfléchir, c'était encore une forme d'art, l'art de transformer la frontière entre la vie et la mort en moyen de subsistance.

La première fois que je me suis retrouvé au milieu de la foule à les regarder, j'avais les cheveux dressés sur la nuque. Après la peur est pourtant venue une admiration teintée de tristesse. Ces hommes ne possédaient rien d'autre que leur corps et les techniques acquises au prix d'un entraînement impitoyable, et ils avaient réussi à faire de l'un et de l'autre leur seul capital pour vivre. Aujourd'hui encore, lorsque ces scènes me reviennent, je me dis que le courage ne se trouve pas toujours dans les grands exploits. Certains hommes se contentent de risquer silencieusement leur vie en échange d'un repas. Et cette bravoure-là, précisément parce qu'elle est ordinaire, reste peut-être la plus difficile à oublier.

LES ÉCOLES D'ARTS MARTIAUX, SCIENCE DU CORPS ET FORCE DE LA COMMUNAUTÉ

Chợ Lớn n'abritait pas seulement des saltimbanques martiaux. Le quartier fut aussi l'un des berceaux de plusieurs écoles chinoises traditionnelles. Ici, les Chinois ne pratiquaient pas les arts martiaux simplement pour donner un spectacle. On apprenait à se battre pour se défendre, protéger son quartier, préserver sa place au sein d'une confrérie. Derrière de hauts murs et des portes closes, dans des salles d'entraînement dissimulées au fond des maisons communautaires, les écoles étaient présentes jusque dans les ruelles de Chợ Lớn.

De nombreuses traditions chinoises reproduisaient les mouvements du tigre, du léopard, du serpent ou de la grue et en tiraient des enchaînements caractéristiques. Les écoles du Nord privilégiaient vitesse, puissance et travail des jambes. Celles du Sud étaient plus compactes, plus dures, mêlant poings et pieds, travail interne et travail externe poussés jusqu'à une maîtrise extrême. Les Chinois accordaient également une grande importance aux points vitaux. Selon cette conception du corps, l'être humain possède douze méridiens principaux et 365 points, dont trente-six considérés comme mortels. Dans un combat, nul besoin de frapper très fort, encore faut-il frapper exactement là où il faut.

On m'a souvent parlé du maître Đặng Văn Anh, virtuose de la technique du « Coq d'or », célèbre pour son mouvement « Bình sa lạc nhận ». Il pouvait enchaîner deux coups de pied « Bàng Long », acculer son adversaire et le mettre immédiatement hors de combat. Son fameux coup

de pied « qui ligote l'homme » visait un point précis de la cuisse ou du genou. Une seule frappe bien placée, et l'adversaire s'effondrait.

Ce qui m'a toujours fait réfléchir, c'est qu'à Chợ Lớn les arts martiaux n'existaient pas vraiment comme un métier. Ils étaient une langue. Une façon de parler entre hommes, de parler d'honneur, de rang, de cette frontière invisible que personne n'avait le droit de franchir.



Photo : danse du lion dans le 5e arrondissement

LE LION ENTRE EN SCÈNE, UN ART FAIT DE SUEUR ET D'HONNEUR

« Les lions arrivent ! » cria un gamin courant en tête, le visage barbouillé mais les yeux étincelants.

J'accélérai le pas derrière lui et me fondis dans la foule. Devant une boutique de médecine traditionnelle chinoise, le lion venait de prendre son élan. Sa tête rouge flamboyait, ses yeux miroitaient, sa barbe argentée frémissait au rythme du tambour. Tantôt il avançait avec une souplesse tranquille, tantôt il explosait soudain, comme une bête sauvage qui se réveille.

Un homme aux cheveux poivre et sel, debout près de moi, éclata de rire :

« Ça a l'air d'un jeu comme ça, mais autrefois, la danse du lion, c'était pas pour rigoler ! Avant de danser, il fallait apprendre à se battre. Sans véritable kung-fu, comment veux-tu tenir les techniques des lions de Foshan ou de Heshan ? »

En regardant ces corps puissants bondir sur les poteaux du Mai Hoa Thung, accomplir des mouvements périlleux sur de minces perches de bambou, je compris soudain que derrière les étoffes éclatantes se cachait tout un monde de sueur, de muscles et de tendons, régi par des règles sévères que le public ne voyait jamais.

La danse du lion de Chợ Lớn se partage principalement entre deux traditions. Le lion de Foshan a une allure féroce, une corne pointue, et privilégie les formations dites *Đĩa Bửu*, exécutées au sol. Il n'est pas destiné aux simples inaugurations commerciales et apparaît surtout lors des grandes cérémonies, hommage aux ancêtres, accueil d'invités importants, ouverture d'une école martiale. Le lion de Heshan possède un museau plus arrondi, une corne en forme de poing, des mouvements rapides et agiles, et affectionne les évolutions en hauteur, sur les poteaux ou les perches de bambou. Deux traditions,

deux tempéraments, mais toutes deux exigent au moins cinq années de pratique martiale, de travail physique, d'endurance et d'apprentissage de la résistance aux coups.

Chaque école de lion de Chợ Lớn était rattachée à une communauté chinoise, Fujian, Canton, Chaozhou, Hainan ou Hakka. Des noms comme Kiến Thắng Đường, Trung Sơn Đường, Quần Anh Đường ou Hồng Nghĩa Đường étaient autant de monuments des arts martiaux que de célèbres écoles de danse du lion. On ne les admirait pas seulement pour la beauté de leurs têtes de lion, mais pour la maîtrise du travail interne et externe des maîtres qui se tenaient derrière elles.

À l'époque, lorsqu'une troupe sortait, elle devait emporter son tambour, sa tête de lion, ses étendards, ses armes, et être accompagnée d'au moins une vingtaine de disciples. La règle était sans ambiguïté : « Perdre la tête du lion ou laisser briser son tambour, c'est perdre la face. Autant dire que l'école est rayée de la carte. » Voilà pourquoi on ne faisait pas sortir son lion à la légère.

LE LION ET LES ARTS MARTIAUX, DEUX FACES D'UNE MÊME PIÈCE

Quand j'étais enfant, dès que le tambour du lion commençait à gronder, ma mère me tirait par le pan de la chemise et m'ordonnait de rester à distance. Dans le quartier, tous les adultes respectaient le lion. Pas à cause de sa tête couverte de pompons ni de son costume bariolé, mais à cause des hommes cachés dessous, ceux qui avaient versé leur sueur, parfois leur sang, pour parvenir à exécuter une danse.

Les « rencontres amicales » entre troupes se transformaient parfois en véritables combats. Le jour, les lions bondissaient et cabriolaient. Une fois la nuit tombée, les combattants retiraient leur tête de lion et s'affrontaient discrètement dans la cour d'une maison communautaire. Qui avait gagné, qui avait perdu, seuls les initiés le savaient. On m'a raconté qu'un soir, lors d'une fête du lion, deux maîtres réputés s'affrontèrent. Trois mouvements suffirent : l'un d'eux fut projeté sur le dos et perdit connaissance. La foule applaudit à tout rompre, persuadée d'avoir assisté à un numéro. En réalité, elle venait de voir se régler une question de hiérarchie dans le monde martial clandestin de Chợ Lớn.

Les récits consacrés aux maîtres liés aux lions de Chợ Lớn sont innombrables. Le duo Lý Ngọc Long et Lý Lâm Sơn était célèbre pour le Thiết Long Quàng Cổ : on entourait leur cou d'une épaisse couche d'acier, puis ils concentraient leur énergie tandis qu'une masse brisait sur eux de lourdes pierres. Le maître Châu Chí Hùng, de Trung Nghĩa Đường, pratiquait le redoutable Thương Tỏa Nhân : deux lances appuyées contre les orbites sans provoquer de blessure. Il développa ensuite le Ngũ Chỉ Thích Phúc, qui consistait à diriger des pointes de lance vers cinq points du corps. À Thắng Nghĩa Đường, pour enseigner le Thiết Chỉ, le « Doigt de fer », le maître Đặng Tây obligeait ses élèves à frapper quotidiennement une planche du bout des doigts jusqu'à pouvoir saisir une noix d'arec et, avec elle, briser le bois. Quant à la technique consistant à casser une noix de coco avec le tibia, en près de quarante ans, seuls deux membres de la troupe auraient réussi à l'exécuter : Huỳnh Chí Dân et Huỳnh Gia Bửu.

Le maître Huỳnh Chí Dân disait : « Quand le lion sort, il représente toute l'école. Impossible de laisser quelqu'un qui ne maîtrise pas son art le faire danser. »

Quelques mots seulement, mais toute une philosophie s'y trouvait. L'honneur n'est pas quelque chose que l'on exhibe devant les autres. C'est un poids que l'on porte sur les épaules chaque jour de son entraînement.

Puis les temps ont changé. Ces dernières années, la danse du lion est devenue davantage spectacle qu'art martial. On préfère la beauté d'un saut à la véritable force intérieure, l'éclat des couleurs à cette quintessence qui ne s'acquiert qu'au prix d'un travail interminable. Un soir à l'approche du Têt, dans la rue des lanternes de Chợ Lớn, je regardais une troupe évoluer. Les tambours roulaient, la tête du lion ondulait, tout était spectaculaire, et pourtant quelque chose me manquait. Un vieil homme près de moi soupira :

« Le lion d'aujourd'hui n'est plus celui d'autrefois. Avant, il incarnait l'âme et la fierté d'une école martiale. Maintenant, c'est surtout un spectacle pour faire plaisir aux yeux. »

Ses paroles m'ont serré le cœur. Puis je me suis demandé si, quelque part, au fond d'une ruelle de Chợ Lớn, il n'existait pas encore une salle où quelqu'un, chaque matin, frappe ses doigts contre une planche, où un tambour résonne encore avec gravité, non pour impressionner la foule, mais pour celui qui le frappe. Ce qui possède une véritable valeur se déroule rarement sous les projecteurs.

TÍN MÃ NÀM, LE PARRAIN DE CHỢ LỚN

Je traversais la rue Nguyễn Văn Cừ, ancienne frontière entre Saïgon et Chợ Lớn, tout en songeant aux temps disparus. Il fut une époque où Chợ Lớn appartenait aux bandes chinoises, un monde où les règles n'étaient pas toujours celles du pouvoir officiel, mais celles qu'imposaient les puissances de l'ombre. Dans cet univers, un nom avait autrefois suffi à glacer le sang du milieu : Tín Mã Nàm.

Son véritable nom aurait été Trần Hà Tư. Issu d'une famille de Chinois Nùng ayant émigré vers le Sud, il grandit dans le quartier de Tự Do, dans le 6^e arrondissement. Habitué très jeune à une existence mouvementée, il se fit connaître dans le milieu sous le nom de Nàm Chầy. Très tôt, il glissa dans la pègre et bâtit sa réputation sur son audace et une ruse imprévisible. On le surnommait « Mã, le cheval fou », non parce qu'il était insensé, mais pour sa cruauté et son caractère impossible à prévoir. Formé au Hung Gar de Shaolin et au Choy Li Fut, doté d'un physique de colosse, il frappait vite et durement. Nombre de ceux qui le défièrent eurent tout le loisir de le regretter.

Tín Mã Nàm entra dans le monde criminel selon les traditions du Hồng Môn. De voyou des rues, il forma rapidement son propre gang et gravit les échelons jusqu'à devenir un homme que plus personne n'osait mépriser. Il installa son quartier général à l'hôtel Hào Huê, près du Đại Thế Giới, l'un des hauts lieux du jeu et des plaisirs depuis l'époque coloniale française. Sous ses ordres, des centaines d'hommes se partageaient racket de protection et violences commanditées. Son bras droit, Xú Bá Xứng, s'occupait des finances et des jeux d'argent. Bắc Kỳ Chầy et Cọp Chầy, deux tueurs réputés sans peur, étaient chargés de régler le sort des opposants.

À la différence de Saïgon, le milieu de Chợ Lớn ne se cantonnait pas aux maisons de jeu et aux boîtes de nuit. Il contrôlait aussi le marché de la contrefaçon, la contrebande et toute une économie clandestine. Commerçants et patrons d'ateliers qui voulaient travailler en paix devaient savoir « se montrer raisonnables ». Ce n'est pas pour rien qu'on surnommait Chợ Lớn « le Hong Kong accroché au flanc de Saïgon ». Même le chef de la police du 5e arrondissement, le commandant Trự, aurait été acheté pour fermer les yeux. Selon certains récits, l'influence de Tín Mã Nàm s'étendait des maisons de jeu jusqu'aux quais, des marchés aux ateliers de contrefaçon. Une rumeur lui attribuait même la fonction de Hồng Côn ou Hồng Trọng, autrement dit de chef de la sécurité au sein d'une Triade.

ĐẠI CATHAY DÉFIE TÍN MÃ NÀM

À partir de 1964, la puissance de Đại Cathay ne cessa de grandir à Saïgon. Son territoire ne lui suffisait plus, il voulait prendre pied à Chợ Lớn. Il alla donc trouver Tín Mã Nàm pour négocier :

« On s'associe, entre frères. Tout le monde y gagne.
»

Tín Mã Nàm se contenta d'un sourire froid :

« Ici, y a déjà beaucoup de frères. Si on partage encore, y aura bientôt plus assez pour bouffer. »

Jamais encore Đại Cathay n'avait essuyé un refus aussi net. Fou de rage, il menaça : « Si tu ne partages pas, ça risque de finir en guerre. »

Tín Mã Nàm balaya la menace d'un geste :

« Tu veux te battre, bats-toi. Moi, j'ai pas peur. »

Ce défi mit le feu aux poudres et déclencha l'affrontement entre les deux puissances criminelles les plus redoutées du Sud à cette époque.

Cette nuit-là, Đại Cathay arriva avec Ba Thế et Lâm « Chín Ngón », mobilisant des dizaines de Goebel, Puch, Brumi et Ishia qui foncèrent vers Đại Thế Giới. Sabres, couteaux et nunchakus jaillirent sous la lumière jaunâtre des réverbères. Pris par surprise, les hommes de Tín Mã Nàm reculèrent d'abord pour se retrancher. Mais presque aussitôt, ses hommes surgirent des restaurants et des cafés, armés de tout ce qu'ils avaient pu trouver, et lancèrent une contre-attaque furieuse. Les hommes de Đại Cathay finirent par se disperser. Lâm « Chín Ngón » perdit un doigt sous un coup de lame, ce qui lui valut désormais son surnom, « Neuf Doigts ».

L'échec de l'offensive força Đại Cathay à revenir à la table des négociations. Les deux parrains se retrouvèrent au restaurant Đồng Khánh. Tín Mã Nàm céda une partie du territoire à son rival tout en préservant son propre pouvoir. Un compromis entre hommes forts : abandonner peu pour conserver beaucoup, accepter une petite concession afin de consacrer une victoire plus importante.

LE THANH BANG ET LE MONDE SOUTERRAIN DE CHỢ LỚN, QUAND LE POUVOIR N'A PAS BESOIN DE TITRE

En me documentant sur Chợ Lớn, j'ai découvert que le système des sociétés chinoises constituait un univers

d'une complexité et d'un mystère étonnants. Même nombre de Chinois de souche n'en connaissaient pas nécessairement tous les degrés. Avant 1975, le gouvernement du Sud avait créé un service spécialement chargé des affaires chinoises afin de surveiller ces organisations et de les contenir, sans grand résultat. Leurs activités apparaissaient et disparaissaient sans cesse, comme une fumée que l'on croit enfin tenir entre ses doigts et qui, au dernier moment, vous échappe.

D'après divers documents et témoignages que j'ai pu lire, nombre de voyous chinois venaient des troupes de danse du lion avant d'entrer progressivement dans le Thanh Bang. L'organisation possédait une structure secrète et trois titres aux résonances presque ésotériques : Thần Đạo Sư, Anh Tâm Sư et Bản Mệnh Sư. Le Thanh Bang ne se contentait pas d'encadrer des activités illégales. Il imposait aussi des règles tacites assez puissantes pour peser sur les commerçants parfaitement honnêtes des cinq grandes communautés chinoises. Les sommes versées pour la « protection » ou la sécurité constituaient une sorte d'impôt clandestin que presque personne n'osait contester ouvertement. Le cœur de ce réseau se trouvait dans le 5e arrondissement, autour des deux grands axes Nguyễn Trãi et Trần Hưng Đạo. Le jour, on y voyait des rues commerçantes grouillantes. La nuit, elles devenaient le territoire de forces invisibles, d'hommes à qui un simple regard suffisait pour savoir à qui ils avaient affaire.

On racontait également qu'avant 1975 presque tout le pouvoir clandestin de Chợ Lớn avait fini entre les mains de Tín Mã Năm. Né dans une famille relativement aisée, il avait pu étudier auprès de plusieurs maîtres d'arts martiaux réputés. Une fois suffisamment aguerri, il se mit à provoquer ses rivaux, battit successivement plusieurs figures du milieu

et finit par étendre son emprise sur presque tout Chợ Lớn. Appuyé d'abord par le policier Lê Ngọc Trụ, puis par l'inspecteur Bằng, il poussa ensuite son influence vers Chợ Thiếc, territoire de Hối Phòng Kim, un chef Nùng peu favorable au système des cinq congrégations chinoises, bien qu'il utilisât lui-même le cantonais dans la vie quotidienne.

Mais lorsqu'il voulut étendre son pouvoir vers le marché Nancy, sur la portion de Trần Hưng Đạo située à la limite des 1er et 5e arrondissements, Tín Mã Nàm rencontra enfin un véritable adversaire. Face à lui se trouvaient Đại Cathay et les voyous de Cầu Muối, des hommes pour qui la vie et la mort ne pesaient pas bien lourd. Après plusieurs affrontements sans vainqueur clair, Tín Mã Nàm invita Đại Cathay à discuter à l'hôtel Kim Đô. Par précaution, il disposa près de deux cents hommes armés de sabres et de couteaux autour des lieux, persuadé que Đại viendrait accompagné d'une véritable armée. Personne n'avait prévu que Đại Cathay arriverait seul, tranquillement assis sur une Puch flambant neuve à trois phares. Cette apparition bouleversa tous les calculs. Tín Mã Nàm contempla longuement son adversaire, secoua simplement la tête, puis déclara qu'il lui abandonnait la gestion du marché Nancy.

Ce détail m'a longtemps fait réfléchir. Deux cents hommes armés remplissaient l'hôtel, et pourtant ils n'avaient pas réussi à produire l'effet d'un seul homme venu sans escorte. Ce jour-là, Đại Cathay ne l'emporta ni à coups de poing ni à coups de couteau. Ce qui fit hésiter son adversaire fut l'aplomb d'un homme capable d'entrer seul dans un endroit dangereux sans emprunter la puissance de personne. Dans la pègre comme dans la vie ordinaire, le pouvoir le plus impressionnant ne réside pas toujours dans le nombre de gens qui se tiennent derrière vous. Il peut

résider dans le calme avec lequel vous faites face, seul, au danger. J'ai alors compris pourquoi certains noms, longtemps après la disparition de ceux qui les portaient, continuent de vivre sous forme de légendes.

LA FIN D'UNE LÉGENDE

Après avoir pris le contrôle de la quasi-totalité du monde clandestin de Chợ Lớn, Tín Mã Nàm continua pendant des années à diriger son réseau d'activités illégales. Héroïne, opium, alcool de contrebande lui rapportaient des sommes que personne n'aurait su compter. Mais aucun pouvoir ne conserve éternellement le vent dans son dos. À la fin des années 1960, le lieutenant-colonel de l'armée de l'air Lê Ngọc Trụ fut nommé chef de la police du 5e arrondissement et décida de mettre fin aux bandes qui y régnaient. Les opérations commencèrent. Les hommes de Tín Mã Nàm tombèrent les uns après les autres, et l'immense ombre qu'il avait si longtemps étendue sur Chợ Lớn commença à se fissurer.

Comprenant que son heure était passée, Tín Mã Nàm disparut silencieusement de Chợ Lớn. Aujourd'hui encore, son sort se perd dans les rumeurs. Certains disent qu'il gagna Hong Kong et y mena une existence retirée. D'autres affirment qu'il fut éliminé au cours d'un règlement de comptes. D'autres encore croient qu'il se retira dans une campagne lointaine et termina ses jours dans l'anonymat, comme s'il n'avait jamais régné sur tout un monde.

Quelle que soit la vérité, le nom de Tín Mã Nàm demeure dans la mémoire de Chợ Lớn davantage comme celui d'une légende que comme celui d'un homme. Ce qui m'intrigue n'est pas tant la splendeur de ses années de

puissance que la manière presque imperceptible dont un parrain qui avait fait trembler tout un quartier quitta finalement la scène. Plus un homme du milieu semble immense, plus sa dernière trace paraît parfois minuscule. On se souvient des guerres, des conquêtes, des démonstrations de force, mais rarement de l'instant où ces hommes disparaissent. C'est peut-être là la loi la plus froide du pouvoir : atteindre le sommet, c'est déjà commencer à marcher vers l'oubli.

Après 1975, la pègre chinoise disparut presque entièrement de la scène. Des noms qui avaient autrefois semé la terreur, Kèo Xanh, Kèo Vàng, Kèo Đỏ, Thanh Bang ou les Triades, glissèrent peu à peu dans le passé. Une nouvelle génération surgit alors autour du marché An Đông. Des figures du milieu sorties des camps commencèrent à reconstruire leur influence sur des territoires autrefois contrôlés par les parrains cantonnais.

Parmi eux, Minh Đại Bàng peut être considéré comme l'un des premiers truands vietnamiens à s'imposer durablement au cœur d'un quartier majoritairement chinois. Plus tard, son frère cadet Nguyễn Văn Châu, dit Lượm Lùn, s'associa à Bé Chợ, Tèo Chợ, Sang Mỏ, Long Quấn, Minh Rồng et d'autres encore, étendant peu à peu leur influence au-delà du marché An Đông. Mais Minh Đại Bàng comme Lượm Lùn sombrèrent dans la drogue et multiplièrent les séjours en prison. Avant même d'avoir pu construire un véritable empire, ils avaient eux-mêmes détruit leurs chances. En lisant ces histoires, j'éprouve une certaine tristesse. Non pas pour une carrière de truand qui aurait été gâchée, mais pour des hommes doués de courage et de capacités qui ont choisi la mauvaise route, jusqu'à faire de leurs propres qualités le feu qui consumait leur vie.

Le pouvoir clandestin changea encore de mains. Cette fois, il ne revint plus aux meilleurs combattants, mais à ceux qui savaient gagner de l'argent et, surtout, le faire travailler. Après l'arrestation de Mme Hòa, épouse de Phước Tường dans le quartier du commerce des peaux de porc de Nguyễn Công Trứ, pour trafic de stupéfiants, deux forces prirent rapidement l'ascendant : Mợ Ty, épouse de Jãng Cô Đin à Lăng Cha Cả, et Phú Điếc au marché An Đông. Argent de la drogue, paris sur le football, prêts usuraires, prêteurs sur gages et spéculation immobilière alimentèrent de vastes réseaux d'intérêts. Ils devinrent les nouveaux souverains du monde clandestin Chợ Lớn, Tân Bình, au sens littéral de cette vieille expression : « un appel, cent réponses ». Je compris alors que la pègre change elle aussi avec la société. Autrefois, le pouvoir s'attachait à une rue, un marché, un territoire précis. Posséder le terrain, c'était posséder l'autorité. Désormais, le pouvoir circule avec l'argent, les relations, quelques coups de téléphone qui rendent même inutile une rencontre en personne. Comparée aux parrains d'autrefois, qui devaient montrer couteaux et armes à feu pour inspirer la crainte, la pègre moderne est plus discrète, plus difficile à identifier et, pour cette raison même, sans doute plus inquiétante.

Un après-midi, debout au coin de Nguyễn Trãi, je regardais le flot ininterrompu des véhicules et je me suis dit que certaines choses ne disparaissent jamais réellement. Elles changent seulement de forme. La pègre de Chợ Lớn est peut-être de celles-là. Elle n'est pas morte. Elle a simplement appris à changer de vêtements et à se fondre dans la foule, jusqu'à nous faire croire qu'elle s'est évanouie depuis longtemps.

Arts martiaux, danse du lion et monde de la pègre semblent appartenir à trois histoires différentes. Pourtant,

plus je lis, plus je marche dans ces rues, plus j'écoute ceux qui racontent, plus je vois qu'ils proviennent d'un même courant : le désir d'affirmer sa place chez des hommes nés ou rejetés aux marges de la société. Les uns ont transformé leur corps en arme. D'autres ont porté la tête du lion comme l'emblème de l'honneur de leur école. D'autres enfin ont utilisé ruse et poings pour redessiner à leur manière la carte du pouvoir. Les chemins et les buts diffèrent, mais tout au fond demeure le même besoin : que le monde reconnaisse leur existence.

Chaque fois que je reviens à Chợ Lớn, j'ai toujours le sentiment que le quartier conserve des couches de mémoire que le temps n'est pas encore parvenu à effacer. Il suffit parfois d'un tambour de lion résonnant au bout d'une ruelle, d'une silhouette qui passe rapidement ou d'un mouvement martial aperçu dans une ancienne cour d'entraînement pour que remontent des histoires enfouies depuis longtemps. Les arts martiaux de Chợ Lớn n'ont jamais vraiment disparu. Ils ont simplement changé de forme, discrètement, pour continuer à vivre dans le présent. Et peut-être que ce qui résiste le mieux au temps, ce ne sont pas les hommes qui ont fait l'histoire, mais l'esprit qu'ils ont laissé derrière eux. Les hommes vieillissent, puis s'effacent. Le tempérament d'une terre, lui, continue de passer silencieusement d'une génération à l'autre, comme une nappe souterraine, invisible et sans bruit, mais jamais tarie.

Essai 22

CHỢ LỚN, LÀ OÙ LE PASSÉ GARDE ENCORE SA CHALEUR

VENUS DES QUATRE HORIZONS

Trois cents ans ne représentent pas une durée immense à l'échelle de l'Histoire, mais ils suffisent pour qu'une communauté d'exilés devienne chair et sang d'une région. Pour comprendre pleinement Saïgon, je crois qu'il faut entrer dans Chợ Lớn, entendre au moins une conversation où le cantonais se mêle au vietnamien, goûter un bol de soupe sucrée au sésame noir ou un hủ tiếu dont le bouillon a mijoté toute la nuit. C'est en se laissant absorber par le rythme de cette vie que l'on découvre combien de choses apparemment ordinaires ont, en silence, façonné l'identité de toute une terre. Elles sont le souffle d'une communauté qui a pris racine ici depuis si longtemps que plus personne ne sait exactement quand cela a commencé.

Les Chinois arrivèrent à Saïgon dès la fin du XVII^e siècle. C'étaient des migrants qui avaient quitté leur pays à cause des guerres, de la pauvreté ou de violentes purges politiques. Parmi eux, certains avaient travaillé la terre, d'autres avaient porté l'épée sur les champs de bataille, d'autres encore étaient des mandarins que le changement d'époque avait laissés sur le bord du chemin. Ils traversèrent la mer, ballottés par les vagues, emportant avec eux le désir de refaire leur vie et les quelques fragments de patrie qui subsistaient dans leur mémoire. Accueillis par la dynastie Nguyễn, ils s'installèrent progressivement le long de la rivière de Saïgon et fondèrent les villages de Minh Hương et Thanh Hà. En 1778, les habitants de Thanh Hà venus de Biên Hòa rejoignirent la communauté chinoise de Phiên Trấn. Chợ Lớn prit alors forme, comme une ville à l'intérieur de la ville.

Mais le mouvement ne s'arrêta jamais. Chaque nouveau bouleversement dans l'ancienne patrie poussait d'autres bateaux vers le Sud. En 1949, lorsque les communistes remportèrent la victoire en Chine continentale, une nouvelle vague de migrants vint chercher refuge sur cette terre. Génération après génération, la communauté chinoise grandit et se renforça. Elle ne se concentra plus seulement dans le 5e arrondissement, mais s'étendit aux 6e, 10e et 11e, puis jusqu'à Tân Bình. Près de quatre cent mille personnes, au point qu'il est devenu difficile de trouver à Chợ Lớn une rue ou une ruelle qui ne porte pas, d'une manière ou d'une autre, leur empreinte.

Cette communauté se subdivise elle-même en plusieurs groupes linguistiques : Cantonais, Teochew, Hokkien, Hainanais et Hakka. Chacun a conservé ses particularités, sa langue, ses habitudes, ses métiers. Les Cantonais, vifs et à l'aise dans les relations humaines, se sont particulièrement illustrés dans le commerce à grande échelle. Les Teochew, travailleurs et persévérants, se sont beaucoup investis dans la transformation alimentaire. Les Hokkien ont excellé dans le commerce et la construction navale. Moins nombreux, les Hainanais se sont fait connaître dans la médecine traditionnelle chinoise. Quant aux Hakka, longtemps associés aux travaux manuels et réputés pour leurs arts martiaux, ils se sont ensuite tournés également vers la banque. Dans la vie quotidienne, cantonais et teochew servent souvent de langues de communication, tandis que le mandarin est utilisé lorsqu'une langue commune devient nécessaire à l'école ou dans des circonstances plus officielles.

En parcourant les rues, les maisons communautaires, les temples et les vieilles demeures de Chợ Lớn, je me demande souvent comment une

communauté venue d'ailleurs a réussi à demeurer elle-même pendant plusieurs siècles sur une terre qui lui était à l'origine entièrement étrangère. À force d'y penser, je crois que la réponse n'a rien de spectaculaire. Ces gens ont simplement appris à compter les uns sur les autres, à préserver les habitudes héritées de leurs ancêtres et à transmettre à leurs enfants non seulement un métier pour vivre, mais aussi une mémoire, des racines, une manière d'être. Voilà pourquoi Chợ Lớn n'est plus aujourd'hui un lieu où les Chinois seraient venus provisoirement s'installer. C'est devenu leur patrie, et une part désormais inséparable de Saïgon.

ASSOCIATIONS COMMERCIALES ET IDENTITÉ

J'ai compris que les Chinois ne doivent pas leur réussite à leur seule ardeur au travail ni à leur talent commercial. Plus remarquable encore est leur capacité à se solidariser, à organiser leur communauté et à défendre leurs intérêts à travers des institutions extrêmement structurées. La plus emblématique fut la Chambre générale de commerce chinoise de Cochinchine, fondée au début du XXe siècle. Elle n'était pas seulement une organisation commerciale, mais le symbole de la puissance et de la position acquises par la communauté chinoise sur la terre du Sud.

Son fonctionnement était d'ailleurs très pragmatique. Plus une congrégation contribuait financièrement, plus elle disposait de voix. Fujian, Canton et Chaozhou en avaient cinq chacun, Hakka et Hainan deux. Entre 1904 et 1957, la Chambre connut dix-sept présidents, pour la plupart issus des communautés du

Fujian et de Canton. Les votes ne déterminaient pas uniquement les affaires, les taxes ou les opérations commerciales. Ils façonnaient également la manière dont la communauté chinoise négociait ses rapports avec le pouvoir en place à chaque période de l'Histoire.

Sous la République du Vietnam, face à l'influence croissante de la communauté chinoise, le gouvernement dut à son tour adapter certaines politiques. Les Chinois nés au Vietnam pouvaient ouvrir un commerce en leur nom, utiliser les langues chinoises dans leur vie communautaire et organiser des écoles où l'enseignement se faisait en chinois, le directeur pouvant lui-même être un Chinois né dans le pays. Ces conditions leur permirent non seulement de maintenir leurs activités économiques, mais aussi de préserver durablement leur socle culturel au fil des générations.

Pour les Chinois de Chợ Lớn, transmettre la langue maternelle aux enfants a toujours été une affaire essentielle. Selon eux, ne plus savoir lire ni écrire le chinois, ne plus savoir le parler, revenait déjà à perdre une partie de ses racines. Au début, les classes occupaient quelques pièces modestes dans une maison communautaire, un temple ou un đình. Celui qui savait lire enseignait à celui qui ne savait pas. À mesure que l'économie de la communauté prospérait, le réseau scolaire s'agrandit. En 1937, Saïgon et Chợ Lớn comptaient déjà quatre-vingt-dix-sept écoles chinoises accueillant plus de vingt-cinq mille élèves. Avant 1945, leur nombre approchait cent vingt, dont quarante-sept enseignaient entièrement en chinois. Ces chiffres suffisent à montrer avec quelle persévérance la communauté a défendu sa langue.

Mais elle n'a pas seulement préservé les caractères et les mots. Elle a également conservé les rites et la mémoire des ancêtres. Chaque année, Chợ Lớn s'anime au rythme d'une succession de fêtes. Le quinzième jour du premier mois lunaire vient Nguyên Tiêu, la fête des Lanternes, lorsque des rangées de lanternes rouges embrasent les rues. Pour Đoàn Ngộ, on mange dès le matin des gâteaux de riz alcalin et l'on boit de l'alcool de riz fermenté afin d'appeler la paix et la santé. Puis vient Qingming, lorsque les descendants se rendent ensemble sur les tombes et les entretiennent. La fête de Thiên Hậu est particulièrement importante : processions de palanquins, tambours, gongs, lions et dragons remplissent alors les rues de Chợ Lớn. De l'extérieur, on pourrait n'y voir que des coutumes. Pour les Chinois, ce sont aussi des fils invisibles qui relient le passé au présent, les vivants aux ancêtres disparus. Ainsi, même après des générations loin de la terre originelle, ils ne perdent jamais complètement le lieu d'où ils sont partis.

En marchant dans Chợ Lớn aujourd'hui, je comprends que ce qui a permis à cette communauté de tenir pendant plusieurs siècles ne se réduit pas à son instinct des affaires. Sa véritable endurance se cache dans la manière dont elle préserve son identité à travers des gestes qui paraissent presque anodins : une classe de chinois, une vieille maison communautaire, une fête traditionnelle, un bâton d'encens devant l'autel des ancêtres. Ce sont ces choses silencieuses qui constituent son plus grand patrimoine, celui que le temps a le plus de mal à lui enlever.



Photo : pagode de la Dame Thiên Hậu, 5e arrondissement

LES FUMÉES D'ENCENS DE CHỢ LỚN

Je me tiens devant l'entrée d'un vieux temple au cœur de Chợ Lớn. La peinture rouge du portail a pâli avec les années, mais les sentences parallèles gravées dans le bois semblent aussi nettes que si le ciseau venait de les achever la veille. Une brise matinale se glisse sous les galeries et fait doucement osciller les lanternes rouges. La lumière tombe sur les vieux carreaux en plaques diffuses, donnant l'impression que les souvenirs eux-mêmes pourraient avoir un corps, simplement recouvert de poussière par le temps. La fumée de l'encens flotte dans l'air et se mêle au souffle des fidèles. Entre le présent et le souvenir, la frontière paraît soudain beaucoup plus mince.

J'entre lentement. Une vieille dame aux cheveux blancs, toute petite, tient entre ses deux mains un bâton d'encens. Les yeux mi-clos, elle remue doucement les lèvres. Elle prie peut-être pour la santé et la paix de ses enfants et petits-enfants, ou confie aux dieux une peine que personne d'autre ne pourrait comprendre. Un peu plus loin, un homme d'âge mûr reste immobile devant l'autel de Guan Yu et incline longuement la tête. Son visage est grave, comme s'il cherchait là un appui avant de repartir affronter les difficultés de son existence.

Depuis longtemps, la vie religieuse des Chinois mêle le culte des figures humaines divinisées et celui des divinités de la nature, deux courants qui s'entrelacent discrètement dans la spiritualité de toute la communauté. Chaque divinité possède son sens propre et correspond à des aspirations profondément humaines. Guan Yu représente la loyauté, l'honneur et la droiture. Bao Gong incarne l'intégrité et la justice, valeurs auxquelles les exilés ont toujours voulu pouvoir se fier. Bồn Đầu Công protège la communauté et devient le recours de ceux qui cherchent un abri. Thiên Hậu, la Sainte Mère céleste, est la déesse de la mer qui guida tant de navires à travers les vagues jusqu'à une terre nouvelle. Guanyin incarne la compassion et prête l'oreille aux prières des existences accablées de soucis. Autour d'eux se trouvent encore l'Empereur de Jade, le Dieu du Sol, le Dieu du Foyer, le Dieu de la Richesse, le Bouddha Maitreya... Chacun joue son rôle et, ensemble, ils forment un univers spirituel complet qui accompagne les Chinois à chaque étape de leur vie.

Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, il suffit de marcher dans Chợ Lớn pour rencontrer temples et maisons communautaires aux toits recourbés, aux charpentes minutieusement sculptées et aux sentences chinoises

tracées en rouge. Le temple de Thiên Hậu, rue Nguyễn Trãi, est depuis longtemps le lieu où les commerçants d'origine cantonaise viennent demander protection avant un long voyage. À Hà Chương, les Hokkien honorent Phúc Đức Chính Thần. À Nghĩa An, toute la dévotion va à Guan Yu, saint patron de la loyauté et de l'honneur. Chaque temple, chaque maison communautaire dépasse sa seule architecture. Ce sont les témoins silencieux d'une culture spirituelle qui a pris racine dans la terre de Chợ Lớn depuis plusieurs centaines d'années.

Au milieu de cet univers, je me demande parfois ce qui pousse ces hommes et ces femmes, malgré les bouleversements de tant de générations, à préserver avec une telle constance les anciens rites, chaque bâton d'encens, chaque anniversaire sacré transmis par leurs ancêtres. Dans une ville toujours pressée de courir vers l'avenir, la spiritualité chinoise continue de circuler sous la surface comme une eau souterraine, sans bruit et pourtant jamais tarie. Elle relie le passé au présent, les vivants aux disparus. Pour eux, la croyance n'a jamais été séparée de l'existence quotidienne. Elle accompagne les affaires, les voyages, les prières et les décisions de chacun. Les dieux ne sont pas de froides statues posées sur des autels, mais des compagnons silencieux qui veillent. Guan Yu garde la droiture, Thiên Hậu protège marins et marchands, Guanyin recueille ces soupirs que l'on ne sait à qui confier.

Je ressors du petit temple. Quelques vieillards murmurent encore leurs prières dans les volutes épaisses de l'encens. Des feuilles votives viennent d'être réduites en cendres et le vent les emporte vers le ciel, comme si elles transportaient avec elles les souhaits des mortels. Je comprends alors que leur foi n'a jamais eu besoin de longues explications. Elle est simplement là, vécue et

entretenu jour après jour, aussi naturellement que l'on respire. Et peut-être sont-ce précisément ces fragiles filets de fumée qui ont retenu l'âme de Chợ Lớn à travers toutes les poussières du temps. Chaque fois que j'y reviens, j'ai ainsi le sentiment de ne pas seulement pénétrer dans un temple, mais dans la mémoire de toute une communauté.



Photo : spectacle d'opéra teochew

OPÉRA CANTONNAIS, OPÉRA TEOCHEW

Je me tiens devant le portail d'une vieille maison communautaire de Chợ Lớn, où une troupe d'opéra teochew s'apprête à entrer en scène. Le parfum de l'encens se mêle aux fins voiles de fumée qui flottent dans cette rare fraîcheur des nuits tardives de Saïgon, et quelque chose remue soudain en moi. J'ai l'impression d'avoir ramassé par hasard un fragment du passé qui aurait conservé toute sa

chaleur. Il suffirait de le toucher du bout des doigts pour que des histoires anciennes recommencent silencieusement à vivre.

En venant à Chợ Lớn, les Chinois n'ont pas seulement apporté leur talent pour le commerce. Ils ont transporté avec eux tout un patrimoine culturel conservé de génération en génération : théâtre chanté, fêtes, croyances, cuisine, autant d'éléments qui se sont entremêlés pour produire une identité singulière. Selon les artistes chinois, le théâtre traditionnel de Chine compte trois grands courants : l'opéra de Pékin, chanté en mandarin et répandu dans le nord du pays, l'opéra cantonais, joué en cantonais, et l'opéra de Chaozhou, appelé ici hát Tiều, interprété en teochew. À Chợ Lớn cependant, où la population chinoise parle principalement cantonais et teochew, le public s'est surtout attaché à ces deux dernières traditions.

L'opéra teochew arriva dans le Sud au début du XXe siècle avec des troupes venues du Guangdong. Des comédiens itinérants finirent, au gré des circonstances, par rester ici, créer leur propre troupe et bâtir leur vie sur cette terre. Avec le temps, deux formes de troupes apparurent. Les plus populaires jouaient dans les temples et sanctuaires à l'occasion des cérémonies religieuses. Les plus importantes louaient de véritables salles de spectacle pour se produire devant le public. L'orchestre lui-même était organisé avec grand soin. Le groupe appelé *tũa lò cẩu*, composé de tambours, gongs, grandes cymbales et petits gongs, assurait l'ouverture, à la fois pour installer l'atmosphère et, selon la tradition, chasser les influences néfastes. Venait ensuite l'ensemble mélodique, avec luth lunaire, cithare, pipa, sanxian, instruments à deux cordes et flûtes, véritable âme de la représentation. Une soirée commençait généralement vers sept heures et pouvait se

prolonger jusqu'à l'aube. Selon l'ancienne coutume, la première pièce était toujours « Les Huit Immortels souhaitent la longévité », formule de bon augure destinée à apporter paix et chance aussi bien à la troupe qu'aux spectateurs.

Lorsqu'on évoque l'opéra teochew de Chợ Lớn, beaucoup se souviennent encore du vieux maître Dương Tỷ, aujourd'hui très âgé, qui a consacré presque toute sa vie à la scène. À neuf ans, sa famille étant pauvre, ses parents le vendirent à une troupe pour huit années. Les enfants y vivaient presque comme des domestiques. Le jour, ils balayaient, s'entraînaient aux arts martiaux, travaillaient les acrobaties, puis apprenaient le chant et le jeu. Il fallait attendre dix heures du matin pour obtenir un bol de bouillie de riz blanc. Les bons jours, on recevait une moitié d'œuf de cane salé ; d'autres fois, un petit morceau de sucre brut. Celui qui apprenait trop lentement ou répétait mal sentait aussitôt la baguette de rotin lui cingler le dos. Huit ans plus tard, à dix-sept ans tout juste, Dương Tỷ quitta la troupe les mains vides. Il passa du théâtre Đại Quang à la troupe Lão Bửu Lai Xuân, puis à celle de Lão Mai Chánh. Comme un oiseau qui ne trouvait jamais son nid, il erra de scène en scène pendant plusieurs dizaines d'années. Et lorsque ses cheveux devinrent entièrement blancs, il était encore là, sur les planches, transmettant son art aux plus jeunes, gardien discret d'un héritage dont les continuateurs devenaient chaque année plus rares.

D'après les gens du métier, Chợ Lớn conserve aujourd'hui deux grandes troupes : la troupe unifiée d'opéra cantonais et la troupe unifiée d'opéra teochew. L'opéra cantonais bénéficie d'un avantage, car il peut être compris non seulement par les Cantonais, mais également par de nombreux Teochew, Hainanais et Hakka. L'opéra teochew,

destiné à un groupe linguistique plus restreint, est beaucoup plus difficile à maintenir. Pourtant, les scènes de Chợ Lớn ont autrefois brillé grâce à des artistes comme Lâm Chấn Oai, Lương Ngọc Yến, Phù Ỗ Hà ou Ngô Lục Hoa. Ils ne se contentaient pas de chanter et de jouer avec technique. Ils mettaient leur existence entière dans un regard, une phrase chantée, un geste. Les costumes eux-mêmes faisaient partie de cet art. Chaque vêtement, chaque point de couture, chaque perle fixée sur une tunique correspondait à un personnage du répertoire ancien. La plupart étaient minutieusement confectionnés ou brodés par les artistes et les passionnés eux-mêmes afin de préserver jusqu'au bout l'esprit de chaque rôle.

C'est aussi pour cela que les maisons communautaires de Chợ Lớn n'ont jamais été de simples lieux où les compatriotes se retrouvaient. Elles servaient de refuge aux troupes, les patronnaient, organisaient les fêtes, apportaient un soutien financier, préparaient les costumes et protégeaient des coutumes arrivées avec les Chinois dans le Sud plusieurs siècles auparavant. J'entre dans la maison communautaire Nhị Phủ et passe doucement la main sur un panneau horizontal dont les couleurs ont vieilli. Derrière la peinture écaillée par les années, j'ai presque l'impression d'entendre encore le tambour qui annonce le lever de rideau, le long frémissement des gongs et les voix de l'opéra teochew remontant d'une scène infiniment lointaine.

Un soir, après la fin d'une représentation, alors que le public s'était presque entièrement dispersé, je suis resté assis à regarder les vieux artistes retirer lentement leurs masques, essuyer le maquillage qu'ils avaient porté pendant des heures. J'ai alors compris que beaucoup imaginent encore que l'art existe avant tout pour divertir.

Pour l'opéra cantonais et l'opéra teochew, cela n'a jamais suffi. Pour ces hommes et ces femmes, chaque représentation permet aussi à la mémoire de continuer à faire entendre sa voix, afin qu'au cœur du présent les vivants puissent encore percevoir l'écho des générations disparues. Et tant qu'un tambour d'ouverture résonnera dans une vieille maison communautaire de Chợ Lớn, ce passé ne sera pas refermé.

LES SAVEURS, L'ÂME DE CHỢ LỚN

Me voici de nouveau au coin de Trần Hưng Đạo, à l'intersection de l'ancien quartier de Đồng Khánh, tandis que le soleil dépose ses dernières lueurs sur les toits couverts de la mousse du temps. À cette heure-là, Chợ Lớn semble s'éveiller davantage par la mémoire que par la lumière. Des ruelles s'échappent de vieux parfums, l'odeur chaude et puissante des herbes médicinales chinoises, celle des saucisses lap cheong suspendues sous les auvents, puis le crépitement de l'huile dans les woks en fonte, venu de cuisines invisibles derrière les comptoirs.

Ces fins d'après-midi me ramènent souvent à mon enfance, lorsque je venais passer quelques jours à Saïgon chez ma tante Sáu et mon oncle Tám. Au petit matin, les adultes nous emmenaient toujours dans un petit café chinois au bord de la rue. Eux buvaient lentement leur verre de café noir « xây chừng », épais et corsé. Nous, les enfants, attendions avec impatience les paniers de bambou fumants que l'on apportait à table. Har gow, siu mai, raviolis, brioches farcies... Tout fumait, tout sentait si bon qu'au simple geste de soulever le couvercle d'un panier, c'était un monde entier de parfums qui vous sautait au visage et

venait s'enrouler autour de la mémoire. On appelle cela le *dim sum*, un raffinement culinaire intimement mêlé au rythme de Chợ Lớn depuis des générations.

Pour les Chinois, manger ne consiste pas seulement à remplir son ventre. C'est un art de vivre dans lequel la pensée du yin, du yang et des cinq éléments pénètre les ingrédients, les cuissons et la présentation. Un plat n'est véritablement accompli que lorsqu'il réunit quatre qualités : la couleur, le parfum, le goût et la forme. Il doit séduire l'œil, sentir bon, offrir en bouche une harmonie subtile, et sa présentation doit rester équilibrée, soignée. C'est pourquoi le poisson est souvent servi entier. Le poulet, une fois découpé, est parfois recomposé dans sa forme première, comme si l'on cherchait à préserver l'intégrité de la nature jusque dans l'assiette.

La cuisine chinoise compte traditionnellement huit grandes écoles. À Chợ Lớn, cependant, l'empreinte cantonaise reste la plus forte, puisque la majeure partie de la communauté est originaire de cette région. La cuisine cantonaise est célèbre pour la diversité de ses techniques : friture, grillade, mijotage, cuisson à la vapeur, rôtissage, braisage, cuisson au wok. Chacune cherche à préserver l'essence de l'ingrédient. Les produits de la mer y sont volontiers consommés très frais et les assaisonnements restent mesurés afin de mettre en valeur la saveur naturelle. Autrefois, on disait : « Pour bien manger, le 5e arrondissement ; pour bien dormir, le 3e. » Les découpages administratifs ont changé avec les époques, mais cet esprit gourmand, lui, n'a rien perdu de sa vigueur.

Dans le 11e arrondissement, la rue Hà Tôn Quyền porte depuis longtemps un surnom devenu familier : « la rue des raviolis ». Le soir venu, les lanternes rouges illuminent

les deux côtés de la chaussée, tandis que des établissements anciens comme Đồng Nguyên, Ái Huê ou Thiên Thiên ne désemplissent pas. L'odeur du bouillon longuement préparé avec des os à moelle envahit la rue, délicate mais profonde, mêlée au claquement des couteaux sur les billots, au grésillement de l'huile et aux commandes lancées d'une table à l'autre. Ici, les raviolis ne sortent pas d'une chaîne industrielle. Leur fabrication est un métier transmis de génération en génération. Chaque pièce est façonnée à la main : une fine pâte de blé, au centre un mélange de crevettes et de viande justement assaisonné, puis le tout est replié en demi-lune, avec un bord plissé avec une régularité presque parfaite. Regarder ces mains travailler à toute vitesse, c'est contempler une mémoire encore vivante, là où le savoir-faire et la patience ne font plus qu'un.

Les Chinois croient que manger des raviolis le premier jour de l'année apporte la chance, leur forme rappelant les anciens lingots d'or. Ainsi, ce plat ne se limite plus aux fêtes du Nouvel An. Il est devenu un morceau permanent de la mémoire des Chinois de Chợ Lớn, une promesse d'abondance et de commencement favorable.

Dans les anciennes maisons de dim sum comme Tiến Phát à Ký Hòa ou Dimsum Xóm Đất dans le 11^e arrondissement, le spectacle du matin est toujours le même. Les tables sont pleines. Les paniers de bambou se succèdent sans interruption, et dès qu'on soulève leur couvercle, la vapeur libère l'odeur des bouchées fraîchement cuites. Le dim sum se mange sans hâte, davantage comme un plaisir que comme un simple repas. On commande une théière de Tieguanyin ou de thé aux chrysanthèmes, on en boit de petites gorgées, on goûte tranquillement les plats tout en discutant. Rien ne presse.

Le petit déjeuner n'est pas seulement le prélude à une journée de travail. Il offre aussi un moment où l'on ralentit, au milieu d'une ville qui, elle, ne cesse jamais vraiment de courir.

Vue dans son ensemble, la cuisine de Chợ Lớn ressemble à une symphonie à plusieurs couches, où chaque plat apporte sa propre couleur : la délicatesse du dim sum, la profondeur des nouilles au canard mijoté, la chaleur des nouilles aux wontons, le canard rôti à la peau dorée, le parfum puissant du phở lầu, puis les douceurs comme la soupe noire au sésame Chí Mỗ Phở, la soupe de haricots mungo aux algues ou la boisson rafraîchissante Hô Lô dorée. Ces mets ne sont pas de simples assemblages d'ingrédients. Ils sont le résultat condensé de la mémoire, du savoir-faire et du travail de familles qui, génération après génération, ont silencieusement protégé leurs recettes.

En marchant au milieu de toutes ces odeurs, je me dis que la cuisine de Chợ Lớn dépasse largement la question de manger. C'est une manière de conserver la vie elle-même. Ici, la mémoire ne se trouve pas dans les livres, mais dans la vapeur d'un panier de bambou, dans l'odeur d'un bouillon au petit matin et dans ces habitudes alimentaires répétées jour après jour. Ces choses qui paraissent si simples sont précisément celles qui maintiennent Chợ Lớn vivant dans la mémoire de tous ceux qui l'ont traversé.

LE COURANT QUI NE S'ARRÊTE JAMAIS

Chợ Lớn ne vieillit pas avec les années. Il se transforme, simplement, à sa manière. Les échoppes de nouilles, les bijouteries, les pharmacies chinoises, les

maisons communautaires demeurent comme autant de veines souterraines qui continuent d'alimenter une partie de l'âme de Saïgon. Les Chinois d'ici ne sont plus des invités depuis longtemps. Ils sont devenus les maîtres de chacune de ces briques, de ces rangées de maisons serrées les unes contre les autres, de ces coutumes lentement filtrées par le temps jusqu'à se mêler au souffle même de cette terre.

Saïgon n'est pas une vitrine de musée destinée à conserver le passé sous verre, et Chợ Lớn ne l'est pas davantage. Certaines rangées de vieilles maisons peuvent céder la place aux immeubles modernes, les marchands ambulants d'autrefois aux restaurants éclatants de lumière. Les jeunes Chinois d'aujourd'hui ne parlent peut-être plus aussi bien la langue de leurs grands-parents. Pourtant, leur manière de commercer, de préserver les fêtes, la cuisine et certaines habitudes porte encore profondément la marque des ancêtres. Une culture, lorsqu'elle ne peut rester intacte, ne disparaît pas nécessairement. Elle coule. Elle circule, s'adapte et renaît sous une autre forme.

Pour comprendre une ville, il suffit parfois de se tenir au milieu d'un vieux quartier et d'écouter ses bruits. À Chợ Lớn, c'est le crépitement soudain du wok lorsque le plat atteint exactement le bon degré de cuisson, les conversations joyeuses dans les maisons de thé, la voix claire d'une vieille marchande de riz gluant, et le grondement des tambours du lion lorsque revient le Têt.

Je reste à Chợ Lớn jusqu'à la tombée de la nuit, lorsque les enseignes en caractères chinois commencent à s'allumer et que les rues adoptent un autre rythme, plus lent, plus chaleureux, semblable au souffle d'une personne âgée qui se remémore le passé. Et soudain je comprends que le

plus extraordinaire, à Chợ Lớn, n'est pas d'avoir survécu à tant de bouleversements. C'est qu'aujourd'hui encore, il suffit de rester au coin d'une rue et de regarder brûler un bâton d'encens pour sentir que certaines choses, en ce monde, ne peuvent véritablement disparaître.

Elles changent seulement de forme.



Photo : Đại Thế Giới, 5e arrondissement

Essai 23

CASINOS, EAUX DU FLEUVE ET CEUX QUI S'EN SONT ALLÉS

MA MÈRE, UNE ENFANT DE CETTE TERRE

Ma mère était née et avait grandi à Saïgon, dans le dédale des ruelles du 8e arrondissement. Elle était la septième d'une famille nombreuse, mais lorsque j'étais enfant, je ne connaissais plus que trois de ses frères et sœurs : mon oncle Hai, ma tante Sáu et mon oncle Tám. Les autres avaient quitté ce monde alors qu'ils étaient encore très jeunes. Du côté maternel, notre famille était dispersée entre les 5e, 6e, 8e et 10e arrondissements, tous ces quartiers depuis longtemps liés à la vie de la communauté chinoise et à celle des marchands qui sillonnaient les canaux et les rivières de Chợ Lớn.

Mon grand-père maternel était maître d'arts martiaux. Il enseignait le combat aux hommes du Bình Xuyên. Mais ce n'était là qu'une partie de sa vie : c'était également un commerçant d'envergure qui dirigeait toute une flottille de bateaux marchands transportant du sel à travers les six provinces de Cochinchine. Enfant, ma mère vivait chez sa tante, la sœur aînée de mon grand-père. Celle-ci était une riche négociante très connue à Chợ Lớn, active dans le commerce des tissus, du sel et du riz. Sa maison en imposait. Le sol était couvert de carreaux émaillés d'un vert brillant, les meubles étaient en bois sombre et massif, et les vitrines regorgeaient de porcelaines bleu et blanc venues de Chine.

Pourtant, ce que j'aimais le plus entendre, c'étaient les petites histoires que ma mère racontait sur les marchés, les embarcadères, les après-midi venteux de Saïgon. Les appels clairs et perçants des vendeuses de bánh da lợn. Le bruit des poissons qui battaient l'eau dans une bassine devant une épicerie. Le cliquetis des ciseaux du barbier installé au bord du trottoir. Dans la voix de ma mère, tous ces sons reprenaient vie et formaient une musique qui, dans

ma mémoire, ne s'est jamais complètement tue, même si celle qui me la racontait n'est plus là.

ĐẠI THẾ GIỚI, LÀ OÙ L'ARGENT ET LE SANG COULAIENT ENSEMBLE

Puis ma mère parlait du casino Đại Thế Giới. Sa voix changeait alors. Ce n'était pas exactement de l'admiration. Plutôt la voix de quelqu'un qui avait vécu assez près d'une chose dangereuse pour savoir ce qu'elle était, mais suffisamment loin pour ne pas se laisser entraîner par elle.

Le casino Đại Thế Giới fut créé en 1937 et placé sous la direction de Lâm Giồng, un grand personnage du jeu venu de Macao, bénéficiant de la protection officielle des Français. Situé à l'angle des actuelles rues Võ Văn Kiệt et Nguyễn Tri Phương, dans le 5^e arrondissement, l'établissement devint rapidement un véritable aimant pour tous les passionnés de jeu de Saïgon, de Chợ Lớn et même du delta du Mékong. Chaque jour, des millions de piastres indochinoises y affluaient comme les eaux d'une crue. Le pouvoir colonial se contentait d'encaisser les taxes ; la gestion réelle, elle, restait aux mains des hommes du milieu.

À l'intérieur, il n'y avait pas que les tables de jeu. On y trouvait aussi des dancings, des restaurants et des cabarets musicaux. De jolies chanteuses vêtues d'élégants qipao tenaient leur éventail devant la moitié de leur visage et riaient doucement derrière les tables de dés. Ma mère les appelait les « xẩm hồ ly », une expression à moitié moqueuse, à moitié sérieuse dont les Saïgonnais désignaient ces élégantes filles de la nuit, métissées ou d'allure chinoise. Rien que dans ce surnom, on sentait déjà

quelque chose de séduisant, mais aussi un vague parfum de danger qui refusait de se dissiper.

Chaque jour, Đại Thế Giới aurait versé au gouvernement au moins 500 000 piastres indochinoises en taxes. Sans compter les sommes distribuées discrètement aux fonctionnaires, aux policiers et aux hommes du milieu qui œuvraient dans l'ombre. C'était un pouvoir qui n'avait besoin ni de discours ni de cérémonie. De l'argent et des armes suffisaient.

Lorsque Bảy Viễn prit la tête du Bình Xuyên, il comprit aussitôt ce que représentait cette manne et n'hésita pas longtemps avant de chercher à s'en emparer. Sous Bảo Đại, Bảy Viễn remit formellement le casino au Chef de l'État en échange du contrôle de la police et des forces armées du Sud. Pendant quelques années, Đại Thế Giới devint le domaine inviolable du Bình Xuyên. Aucune autre puissance ne pouvait y prendre pied, et personne n'était assez téméraire pour essayer.

Cet âge d'or ne dura pas. Lorsque Ngô Đình Diệm arriva au pouvoir, le Bình Xuyên fut chassé de Saïgon et le casino Đại Thế Giới fermé. Un empire du jeu autrefois légendaire s'effondra sans fanfare ni tambour, cédant la place à un autre Saïgon, déjà en train de changer de peau.

Aujourd'hui, le site de Đại Thế Giới demeure silencieux au bord de Võ Văn Kiệt, abandonné comme un vieillard que le monde aurait oublié. Après avoir accueilli un parc aquatique, en activité de 1999 à janvier 2020, le lieu est resté à l'abandon pendant plus de cinq ans. Les herbes folles ont envahi les allées, les murs lézardés perdent leur enduit, et la piscine autrefois pleine de monde n'est plus qu'une étendue d'eau noirâtre où monte une odeur

d'humidité. Sur la scène flottante, qui résonnait autrefois de chants et de danses les dimanches après-midi, le béton s'effrite tandis que les mauvaises herbes gagnent centimètre après centimètre. Ce parc de 4 000 mètres carrés, qui avait accompagné plusieurs générations d'habitants de la ville, est devenu une terre dont plus personne ne semble vouloir.

En regardant une photographie de cet endroit, j'ai ressenti quelque chose d'étrange. Lorsqu'un lieu a connu tant de vies, casino, espace de loisirs, puis ruine abandonnée, il arrive que sa décrépitude elle-même devienne la couche la plus sincère de sa mémoire.

BÌNH XUYÊN, DE LA MANGROVE DE RỪNG SÁC JUSQU'À SÀI GÒN

À l'origine, Bình Xuyên n'était que le nom d'un petit hameau dépendant du village de Chính Hưng, dans le quartier de Rạch Ông, 8e arrondissement. « Bình » évoque l'idée de pacifier, « Xuyên » les cours d'eau et les canaux. Un nom presque paisible. Rien ne laissait imaginer qu'il serait un jour associé à des années qui feraient trembler Saïgon et Chợ Lớn.

Au commencement, le Bình Xuyên n'était constitué que de bandes de hors-la-loi réfugiées dans la mangrove de Rừng Sác et les marécages de Cần Giò, un pays d'eaux saumâtres, de moustiques et de sangsues capable de décourager les plus téméraires. C'est dans ce berceau sauvage que Lê Văn Viễn, dit Bảy Viễn, passa du statut de voyou à celui de chef. On dit qu'en période de chaos, les hommes du milieu trouvent plus facilement l'occasion de bâtir de grandes choses. Le Bình Xuyên ne se contentait

pas de voler. Ses hommes savaient s'organiser, transformer l'argent en armes, exploiter les bouleversements politiques pour survivre, puis grandir.

Une légende raconte qu'une nuit, Bảy Viễn et ses hommes campaient au bord de Rừng Sác lorsqu'ils aperçurent de petites lueurs trembloter sur l'eau. Ils crurent d'abord voir des feux follets. En s'avançant dans l'eau, ils découvrirent qu'il s'agissait de reflets provenant de caisses d'armes françaises qui avaient coulé avant de dériver vers la rive. Les bandits venaient de recevoir un cadeau du ciel. Désormais armés, ils purent étendre leur territoire. Nul ne sait exactement ce que cette histoire contient de vrai, mais elle donne le sentiment que, dès l'origine, le destin du Bình Xuyên fut lié à l'eau, au hasard, à la chance et à ces choses inattendues qui remontent soudain des profondeurs.

Lorsque les Japonais renversèrent l'administration française, le Bình Xuyên se rapprocha du Việt Minh. Ses hommes reçurent des armes, furent entraînés et passèrent du statut de bandits de la mangrove à celui d'une véritable force armée. Mais c'est précisément à ce moment que les tensions commencèrent. On raconte qu'au cours d'une réunion militaire, un responsable du Việt Minh leur lança avec mépris :

« Vous n'êtes qu'une bande de brigands ! »

Bảy Viễn eut un sourire en coin et posa la main sur la crosse de son arme :

« Des brigands, peut-être. Mais si on se bat mieux que vos messieurs les bureaucrates, on fait quoi ? »

L'anecdote est restée comme l'annonce d'une rupture devenue impossible à réparer. Bảy Viễn prit une

autre direction, se rapprocha des Français, conserva son emprise sur Saïgon et bâtit son propre empire. Une fois installé dans la ville, le Bình Xuyên contrôla la police, le casino Đại Thế Giới, l'hippodrome, les maisons closes et les réseaux d'opium. On disait même qu'à une certaine époque, pas une brique ne pouvait être posée à Saïgon sans passer, d'une manière ou d'une autre, par les mains du Bình Xuyên.

LES HOMMES DU BÌNH XUYỀN

Ma mère racontait souvent que le Bình Xuyên ne se résumait pas à Bảy Viễn. Il y avait aussi Mười Trí, un chef redoutable, excellent combattant, homme du milieu mais doté d'un certain sens de l'honneur. À la différence de Bảy Viễn, il choisit de rester jusqu'au bout du côté de la résistance.

Il y avait également Hoàng Thọ, dont ma mère prononçait toujours le nom avec un mélange de respect et de tristesse. Grand, solidement bâti, le visage encadré d'une épaisse barbe, il combattait avec la férocité d'un tigre. En 1954, il refusa de partir se regrouper dans le Nord et resta clandestinement dans le Sud. Il fut éliminé en 1955. Une vie courte, violente, qui n'eut même pas le temps de laisser derrière elle autre chose que quelques récits transmis de bouche à oreille.

Le Bình Xuyên était né de la pègre, et sa manière d'agir en portait profondément la marque. Ses hommes supportaient mal les contraintes politiques et n'avaient guère envie d'obéir à des ordres venus d'un pouvoir central. Ils combattaient les Français, mais pouvaient aussi affronter l'armée nationale, voire le Việt Minh s'ils estimaient devoir

le faire. Dans un Saïgon livré au désordre, ils ne détenaient pas seulement des armes. Ils tenaient aussi l'argent et une partie du pouvoir. Or ces deux-là sont parfois plus dangereux que les balles.

C'est pourquoi, en 1955, Ngô Đình Diệm décida d'en finir avec eux. Au fond, la guerre entre le Bình Xuyên et le gouvernement de Ngô Đình Diệm ne fut pas seulement un affrontement militaire. Deux conceptions de l'ordre s'y heurtaient : d'un côté, l'État ; de l'autre, le monde du milieu. Et dans un tel affrontement, la défaite de la pègre était presque inévitable, même si elle sut perdre avec panache.

Une nuit d'avril 1955, les armes tonnèrent autour du pont Chũ Y et Saïgon se couvrit de sang. Avant le combat, quelqu'un aurait conseillé à Bảy Viễn de se retirer :

« Patron, quand son heure arrive, personne ne peut l'arrêter. Mais quand son temps est fini, on peut s'accrocher autant qu'on veut, rien ne le retiendra. »

Bảy Viễn tira longuement sur sa cigarette avant de répondre d'une voix dure :

« Je le sais. Mais je ne veux pas perdre en silence.
»

Lorsque le colonel Dương Văn Minh mena ses troupes dans Rừng Sác, Bảy Viễn comprit qu'il n'avait plus d'issue. Il s'enfuit au Cambodge, puis partit en exil en France. Le Bình Xuyên se disloqua. Les voyous qui avaient autrefois fait la pluie et le beau temps furent arrêtés, tués ou dispersés, engloutis sans bruit dans le courant de la vie.

SAÏGON EST TOUJOURS LÀ, MAIS LES HOMMES, EUX, NE LE SONT PLUS

Aujourd'hui, les traces du Bình Xuyên ne subsistent guère que dans les souvenirs, dans les histoires racontées autour d'un café sur le trottoir, dans les paroles de quelques personnes âgées qui se souviennent encore. On dit parfois que si Saïgon devait avoir sa propre « légende de gangsters », comme Chicago eut Al Capone, le Bình Xuyên en serait la version poussiéreuse, brutale et tragique.

Un ou deux cousins de ma mère avaient servi dans le Bình Xuyên. Ils rejoignirent ensuite la résistance, partirent dans le Nord et sont morts eux aussi depuis longtemps. Mon grand-père enseignait les arts martiaux aux hommes du Bình Xuyên, commerçait le sel sur les rivières, puis il est parti à son tour. Ma mère me racontait Đại Thế Giới, Rạch Ông, les cris des vendeuses de bánh da lợn. Et puis ma mère aussi s'en est allée.

Je n'écris pas ces lignes par nostalgie d'un passé lointain, pas davantage pour pleurer ce qui a disparu. J'écris parce qu'il existe des choses qui, si personne ne prend la peine de les consigner, finissent par s'effacer entièrement, sans laisser la moindre trace. Saïgon, ce ne sont pas seulement des immeubles imposants et des flots de véhicules. Ce sont aussi des vies humaines superposées génération après génération, des hommes et des femmes qui ont vécu leur époque jusqu'au bout, qu'ils aient eu raison ou tort, qu'ils aient été voyous ou honnêtes gens.

Le Bình Xuyên a disparu. Đại Thế Giới est en ruine. Ma mère s'en est allée.

Et pourtant, chose étrange, chaque fois que j'écris sur Saïgon, je sens que tout cela demeure quelque part.

Non pas dans la pierre ou dans les briques, mais dans la manière dont je m'en souviens. La mémoire est peut-être la forme d'existence la plus durable que les êtres humains puissent s'offrir les uns aux autres.

Plus durable qu'un casino, plus durable que le pouvoir, plus durable même que le temps.

Essai 24

LE 6e ARRONDISSEMENT, UN TERRITOIRE DE MÉMOIRE AU CŒUR DE CHỢ LỚN

Le 6e arrondissement tient tout entier sur quelque 7,13 kilomètres carrés et compte plus de trois cent mille habitants. Et pourtant, dans cet espace relativement réduit se sont accumulées tant de strates de mémoire qu'il suffit d'évoquer le vieux Saïgon pour que le regard revienne presque naturellement vers lui.

Au nord, le district touche le 11e arrondissement et Tân Phú le long des axes Hồng Bàng et Tân Hóa. À l'ouest, la rue An Dương Vương le relie à Bình Tân. Au sud, le canal Tàu Hủ et le canal Ruột Ngựa le séparent du 8e arrondissement. À l'est, Nguyễn Thị Nhỏ, Ngô Nhân Tịnh et le secteur de l'ancienne gare routière de Chợ Lớn marquent la limite avec le 5e arrondissement.

La géographie semble avoir très tôt dessiné le caractère de cette terre, là où le monde des canaux et celui des rues se rencontrent, où les traces anciennes continuent de vivre silencieusement à côté d'un présent qui ne cesse d'avancer. Le 6e arrondissement me fait penser à une zone

de passage, un endroit où le passé n'a jamais tout à fait accepté de reculer et où le présent, malgré tous ses efforts, n'est jamais parvenu à effacer ce que plusieurs générations ont déposé là.

UNE LONGUE HISTOIRE ADMINISTRATIVE, FAITE DE FRONTIÈRES SANS CESSER REDESSINÉES

Remontons un peu le temps. En 1959, le gouvernement de la République du Vietnam transforma les six anciens arrondissements de Saïgon en huit nouveaux. Le 6e arrondissement recouvrait alors une partie de l'ancien 5e et comprenait sept quartiers : Bình Tây, Bình Tiên, Chợ, Phú Lâm, Bình Thới, Cầu Tre et Phú Thọ Hòa.

En 1969, une nouvelle portion des 5e et 6e arrondissements fut détachée afin de créer le 11e. Le 6e n'en compta dès lors plus que quatre. Trois ans plus tard naquit le quartier de Bình Phú, portant leur nombre à cinq, une organisation qui resta en vigueur jusqu'en 1975.

Plus récemment encore, à la suite d'une nouvelle réorganisation administrative, les dix quartiers du 6e arrondissement ont été regroupés en quatre. Bình Tiên réunit les anciens quartiers 1, 7 et 8. Bình Tây rassemble les anciens 2 et 9. Bình Phú résulte de la fusion des 10 et 11, à laquelle s'ajoute une partie de l'ancien quartier 16 du 8e arrondissement. Phú Lâm, enfin, réunit les anciens quartiers 12, 13 et 14.

À bien y réfléchir, les noms peuvent changer et les frontières se redessiner sur le papier. Mais l'âme profonde d'une terre, elle, ne s'efface pas d'un simple trait de plume administratif.

CHỢ LỚN, LÀ OÙ LE SOUFFLE CHINOIS S'ATTARDE ENCORE SUR LES VIEILLES TUILES

Parler du 6e arrondissement sans parler de Chợ Lớn reviendrait à raconter une histoire en lui retirant son cœur. Chợ Lớn ne désigne d'ailleurs plus depuis longtemps un simple marché. Le nom englobe tout un vaste quartier chinois qui s'étend à travers les 5e et 6e arrondissements, une terre où la communauté chinoise a pris racine depuis des générations. Parmi ses lieux les plus célèbres figurent naturellement les marchés Bình Tây et Kim Biên.

Bình Tây, que l'on appelle volontiers le « Nouveau Chợ Lớn », occupe une superficie de 25 000 mètres carrés entre les rues Tháp Mười, Lê Tấn Kế, Phan Văn Khỏe et Trần Bình. De plan rectangulaire, doté de douze entrées, il porte une architecture orientale immédiatement reconnaissable. Sa construction fut financée en 1928 par Quách Đàm, un riche négociant chinois. Inauguré en 1930, le marché fut ensuite offert à la municipalité, en échange notamment de l'attribution des rangées de maisons environnantes et de l'érection, après la mort du commerçant, d'une statue à son effigie au centre du marché.

Depuis, le bâtiment a connu plusieurs restaurations. La plus importante de l'époque récente commença à la fin de 2016 et dura deux ans. Elle coûta plus de cent milliards de đồng, somme financée par les commerçants eux-mêmes grâce aux loyers versés pour leurs étals pendant dix ans. En 2018, le marché rouvrit ses portes avec plus de 1 400 stands. Les tuiles furent restaurées selon le modèle original de 1928, et même les dragons ornant le toit furent mesurés,

étudiés puis réparés afin de retrouver aussi fidèlement que possible leur apparence d'autrefois. En 2015, le marché Bình Tây avait été reconnu comme monument d'architecture et d'art de la ville.

Non loin de là, le marché Kim Biên se trouve rue Vạn Tượng, dans le 5e arrondissement. Né dans les années 1960, il était à l'origine un lieu d'échange de dollars et de marchandises provenant des circuits d'approvisionnement militaires. Après 1975, des étals y furent loués à des commerçants vendant produits chimiques industriels, additifs alimentaires et emballages.

Et pour qui aime flâner à la recherche de vieux objets, le marché aux puces Nghĩa Hòa est un véritable rendez-vous avec la nostalgie : montres anciennes, magnétophones à cassette et vieux objets ménagers s'y empilent les uns sur les autres et font remonter tout un monde disparu. Je me suis souvent dit qu'au milieu du vacarme de la ville actuelle, ces marchés sont des endroits où l'on peut littéralement poser la main sur le temps, toucher du doigt ce qui a vieilli sans avoir besoin d'ouvrir un livre d'histoire.

BÌNH TIÊN, VIEILLE TERRE ET HISTOIRES DE FAMILLE

J'avais un oncle, le frère cadet de ma mère, dont la famille vivait près du pont Bình Tiên. Du vivant de mon oncle et de sa femme, j'allais parfois leur rendre visite. Ils avaient beaucoup d'enfants, tous plus jeunes que moi selon l'ordre familial. En grandissant, ils se dispersèrent mais restèrent pour beaucoup dans le secteur de Bình Tiên.

Aujourd'hui, ce quartier réunit les anciens quartiers 1, 7 et 8 du 6^e arrondissement. Il est entouré par le canal Tàu Hủ, le canal Lò Gốm et une portion du canal Hàng Bàng. Le nom de Bình Tiên remonte au début du XIX^e siècle. En 1820, il désignait déjà un village du canton de Tân Phong, district de Tân Long, comme le rapporte le Gia Định thành thông chí. En 1888, lorsque Saïgon et Chợ Lớn passèrent sous administration française, Bình Tiên cessa d'exister comme unité administrative autonome. Son nom survécut néanmoins à travers une rue, un marché inauguré en 1995 et un đình, même si le đình de Bình Tiên se trouve aujourd'hui dans le quartier de Bình Tây.

Tout ce secteur conserve une quantité étonnante de souvenirs du vieux Chợ Lớn. Les actuelles rues Bãi Sậy et Phan Văn Khỏe correspondaient autrefois à un canal que les Français appelaient Canal Bonard, parfois Arroyo Chinois.

Un homme de soixante-quinze ans habitant rue Bãi Sậy racontait que, dans son enfance, sa maison et celles de ses voisins étaient bâties sur pilotis au-dessus des canaux. Lorsque l'eau se retirait, il se glissait sous la maison pour jouer. À l'endroit où se trouve aujourd'hui le marché Bình Tiên, il n'y avait alors qu'une mare envahie de liserons d'eau, dans laquelle il pataugeait pour attraper des poissons et des larves de moustiques.

La portion du canal Bãi Sậy qui rejoignait le rạch Lò Gốm s'appelait autrefois Hàng Bàng, parce que des badamiers poussaient tout le long de ses rives. À son extrémité se dressait le fameux pont Ba Cẳng, le « pont aux trois jambes ». Ce fut le premier pont piétonnier de Saïgon. Sa forme étrange, reposant sur trois appuis, lui valut ce surnom populaire ; officiellement, il n'avait même pas de

véritable nom. Il s'effondra en 1990, mais l'expression « dân chơi cầu Ba Cẳng », les gars du pont Ba Cẳng, continue encore aujourd'hui d'être évoquée par certains.

Après les années de guerre, le canal Hàng Bàng fut progressivement occupé, pollué, puis presque entièrement comblé. Mais au cours de la dernière décennie, la ville a entrepris de le recreuser et de rétablir son écoulement. Entre la rue Bình Tiên et la rue Lò Gốm, ses berges sont devenues un espace de promenade avec arbres, pelouses et bancs où les habitants viennent marcher ou prendre le frais.

On parle aussi d'un futur ensemble routier et du pont Bình Tiên, un projet évalué à six mille milliards de đồng, qui franchirait l'avenue Võ Văn Kiệt et le canal Tàu Hủ et pourrait transformer profondément le visage du quartier.

Ce canal ressemble finalement beaucoup à une existence humaine. Il connaît des jours où son eau est claire et couverte de bateaux, d'autres où on le laisse étouffer dans l'oubli. Et puis vient parfois le moment où quelqu'un le dégage, lui rend son courant, lui permet de respirer à nouveau.

PHÚ LÂM, DE L'ENTREPÔT À RIZ DU DELTA À LA VILLE D'AUJOURD'HUI

Si Bình Tiên est pour moi lié aux souvenirs de la famille maternelle, Phú Lâm est surtout un territoire que j'ai appris à connaître à travers les récits de ma mère.

C'est une terre ancienne. À l'origine, elle était couverte de prairies sauvages et habitée par des Khmers. Puis arrivèrent des Vietnamiens et des Minh Hương venus

de Cù Lao Phố, à Biên Hòa, qui défrichèrent le pays et s'y installèrent. Ils vivaient de l'agriculture, fabriquaient de la poterie près du canal Lò Gốm et commerçaient le long de la grande route qui reliait Saïgon au delta du Mékong.

Sur la carte de la citadelle de Gia Định dessinée en 1815 par Trần Văn Học apparaît déjà le nom de Phúc Lâm, dans la région de ĐỀ Ngạn. Certains pensent que le nom actuel de Phú Lâm serait une déformation de cette ancienne appellation, née des différences de prononciation entre Vietnamiens, Khmers et Chinois vivant ensemble sur cette terre. Tout compte fait, « Phú » paraît toutefois parfaitement naturel, tant l'usage de ce caractère au début des noms de villages était répandu dans toute la région de Saïgon et Gia Định.

À l'époque française, près de l'actuel rond-point de Phú Lâm, se trouvaient une gare ferroviaire et un important marché au riz qui approvisionnait toute l'agglomération de Saïgon et Chợ Lớn. Dans les années 1960, ce marché fut rebaptisé marché Phú Lâm et commença progressivement à vendre des produits de première nécessité. Lorsqu'il fut transféré, au début de cette décennie, vers un terrain libre près du carrefour de Bà Hom, il avait déjà cessé d'être un véritable marché spécialisé dans le riz pour devenir un marché généraliste comme tant d'autres.

Ma mère racontait qu'à cette époque elle allait au marché Phú Lâm dans la voiture à cheval de la famille. Les attelages étaient alors extrêmement courants. Elle se souvenait aussi que, même si l'on disait le secteur très peuplé, les maisons étaient en réalité concentrées le long de quelques grands axes. Ailleurs, on ne trouvait que des habitations éparses et bricolées au bord de chemins de terre rouge. Quand il pleuvait, tout devenait glissant. La nuit,

peu de gens osaient marcher seuls, de peur des fantômes. Des bosquets de bananiers poussaient au bord des chemins, mêlés à quelques vieilles tombes de latérite.

En 1951, l'armée américaine avait même installé dans le secteur une série de stations radar destinées à surveiller la situation militaire. Des réseaux de barbelés s'entrecroisaient partout et des soldats montaient une garde stricte. Une image presque impossible à concevoir aujourd'hui lorsqu'on se tient au milieu de l'animation de Phú Lâm.

Avec le recul, l'emplacement de l'ancien marché au riz est devenu un imposant supermarché Coop Mart près du rond-point. Le marché Phú Lâm qui lui succéda a lui aussi été déplacé vers un vaste terrain de la rue Tân Hòa Đông. L'ancienne cité résidentielle, qui ne comptait autrefois que les secteurs A et B, possède maintenant des zones C et D, toutes réunies sous le nom de Phú Lâm, mais sur un territoire considérablement agrandi.

Je me dis parfois que certains quartiers ressemblent à des enfants que l'on voit grandir sans vraiment s'en apercevoir. Et puis un jour on se retourne, et l'on reste stupéfait devant tout ce qui a changé.

Au cœur du Phú Lâm actuel, le parc Phú Lâm forme comme un poumon vert pour tout l'ouest de Saïgon. De forme triangulaire, bordé par les rues Lê Tuấn Mậu, An Dương Vương et Kinh Dương Vương, il couvre près de 62 000 mètres carrés. On y trouve un grand plan d'eau, des espaces de loisirs et de restauration. Les habitants des environs viennent y faire de l'exercice, marcher ou simplement s'asseoir face à l'eau tranquille et oublier quelque temps l'étouffement des rues alentour. Une

respiration devenue rare dans une ville qui ne sait presque jamais s'arrêter.

DES REFUGES SPIRITUELS AU MILIEU DU VACARME DE LA VILLE

Le 6^e arrondissement n'est pas seulement fait de marchés et de rues commerçantes. Il abrite aussi des lieux de pratique religieuse qui vivent silencieusement depuis plus d'un siècle.

La pagode Tuyền Lâm se trouve rue Hồng Bàng, cette artère que les anciens considéraient comme l'une des « veines du dragon » de Saïgon. À l'origine, il ne s'agissait que d'un modeste ermitage couvert de chaume, construit en 1858 par le vénérable Thích Thiện Tín, au milieu d'une zone basse et inondable, peuplée de palétuviers et de cimetières déserts.

En plus de 167 ans, sous plusieurs générations d'abbés et après deux grandes restaurations, en 1971 puis en 1993, le temple a progressivement acquis son aspect actuel. Ses toitures superposées, les pointes recourbées de ses faîtages et la dominante rouge associée aux influences architecturales chinoises composent un ensemble à la fois solennel et aérien, comme retiré du tumulte de la ville qui l'entoure.

Le temple conserve encore une ancienne statue en bois du Bouddha Śākyamuni, une statue de Guanyin en pierre précieuse venue du Myanmar, une représentation en bronze du bodhisattva Kṣitigarbha coulée à Hué, ainsi qu'un ensemble de textes bouddhiques en caractères chinois gravés sur bois à l'époque des Nguyễn. Chaque fois que je

regarde de tels objets, j'ai presque l'impression d'entendre encore, très loin derrière le présent, le murmure des anciennes réceptions de sutras.

Non loin de là, le monastère Lộc Uyển, rue Hùng Vương, appartient à la tradition Khất sĩ. Construit en 1965 à l'initiative du vénérable Thích Giác Huệ, il présente une architecture inspirée du bouddhisme Theravāda, assez rare à Saïgon. L'espace est vaste, abondamment planté d'arbres et comme retransché du bruit des rues.

Mais ce qui m'émeut davantage encore que l'architecture, c'est le dispensaire caritatif de médecine traditionnelle du monastère. Ouvert depuis 1997, il a fonctionné avec seulement quelques praticiens et pourtant soigné gratuitement des dizaines de milliers de personnes pauvres au fil des années.

Un jour, un praticien bénévole dont je n'ai jamais su le nom m'a dit :

« Quand on aide quelqu'un avec le cœur, c'est son propre cœur qui retrouve la paix. »

Cette phrase toute simple vaut peut-être davantage, à mes yeux, que n'importe quelle statue ancienne. Elle rappelle que la spiritualité, dans la vie réelle, se trouve parfois tout entière dans une main qui soigne gratuitement un inconnu.

LES SAVEURS DE LA RUE, LÀ OÙ CULTURES CHINOISE ET VIETNAMIENNE SE CONFONDENT

Se promener dans les quartiers chinois du 6^e arrondissement, c'est entrer dans un univers à part, fait de

vieilles maisons, d'enseignes en caractères chinois et d'habitudes qui ont pris racine depuis plusieurs siècles.

Pour en goûter les saveurs, la rue gastronomique de la cité Phú Lâm, apparue en 2016 et considérée comme l'une des premières rues gastronomiques de cette nouvelle génération à Saïgon, est devenue un passage presque incontournable. Plus de cent quarante établissements y proposent toutes sortes de plats chinois et vietnamiens : hủ tiếu, nouilles au canard mijoté, phở, phở cuốn, desserts sucrés, sans oublier de nombreuses spécialités venues d'autres régions du pays.

Pour ceux qui préfèrent traîner dehors le soir, la rue Lê Quang Sung propose bánh xèo, soupe de crabe, har gow, galettes de ciboulette et bien d'autres choses. Sur Hậu Giang, restaurants de fondue et grillades côtoient des enseignes internationales comme Pizza Hut ou Texas Chicken, et les clients affluent dès la tombée de la nuit.

C'est précisément ce mélange qui donne à Chợ Lớn son caractère si particulier : une spécialité chinoise à côté d'un plat du delta du Mékong, une petite échoppe de trottoir voisine d'une enseigne étrangère. Ici, les frontières culturelles n'ont jamais été tout à fait nettes, et c'est peut-être tant mieux.

À travers tous ces fragments d'histoires du 6^e arrondissement, j'en suis venu à voir cette terre comme une vieille personne qui aurait traversé bien des bouleversements. Son visage a changé avec les années, mais quelque chose de son caractère profond est resté intact.

Le pont Ba Cầm s'est effondré depuis longtemps. Le marché au riz de Phú Lâm est devenu un supermarché.

Les radars des soldats américains ont disparu sans laisser de trace. Pourtant, la vie de Chợ Lớn continue de circuler avec la même obstination, dans les appels des marchands de Bình Tây, dans les sutras récités à la tombée du jour à Tuyền Lâm, dans un bol de hủ tiếu fumant de la rue gastronomique de Phú Lâm. Elle coule comme le canal Hàng Bàng que l'on vient de rouvrir et de rendre à son courant.

Ce n'est qu'après avoir parcouru tout le 6^e arrondissement que j'ai véritablement compris une chose : la mémoire d'un lieu ne réside pas seulement dans les livres d'histoire ou sur les plans d'urbanisme.

Elle vit encore dans le récit d'un vieil homme de près de quatre-vingts ans qui se souvient de ses jeux sous la maison sur pilotis de son enfance. Elle demeure dans la voix de ma mère racontant ses voyages au marché en voiture à cheval. Elle se trouve aussi dans le cœur d'un praticien anonyme qui, pendant des dizaines d'années, a préparé silencieusement des remèdes pour les pauvres sans jamais demander que personne retienne son nom.



Photo : le quai Bình Đông à l'approche du Tét

Essai 25

SOUS LES EAUX, SAÏGON CONTINUE DE COULER

LE QUARTIER DES BARQUES, LE QUARTIER DES EAUX

C'est par le 8^e arrondissement que j'ai commencé ce voyage à rebours, à la recherche d'un territoire où les canaux s'entrecroisent comme des veines, se glissant entre les petits quartiers, les vieilles maisons sur pilotis et les ponts de fer qui, sans bruit, ont porté sur leurs épaules tant de saisons de pluie et de soleil. Depuis longtemps, les

Saïgonnais lui donnent un nom plein d'affection : « le quartier des barques, le quartier des eaux ». Ce nom ne dessine pas seulement un paysage, il raconte aussi une manière de vivre. Car depuis des générations, le 8e arrondissement est la terre d'accueil des marchands itinérants, de tous ceux dont la vie dérivait au gré des marées, sans jamais vraiment savoir quel embarcadère serait le dernier.

Par sa géographie, le 8e arrondissement s'adosse aux 5e et 6e arrondissements, le long du canal Tàu Hủ et du canal Ruột Ngựa. Au nord-est, par-delà le canal Tẻ, il regarde vers le 4e ; à l'ouest, il rejoint Bình Tân ; au sud, Bình Chánh ; au sud-est, enfin, il s'étire vers le 7e arrondissement par le rạch Ông Lớn. C'est une terre encerclée par l'eau. Dès ses premiers jours, l'eau a nourri les hommes d'ici, façonné leur sol et mis leur endurance à l'épreuve au rythme de ses propres métamorphoses.

En réalité, le nom de « 8e arrondissement » est relativement récent. Pourtant, cette terre porte en elle plus de trois siècles d'histoire, depuis 1698, lorsque Nguyễn Hữu Cảnh descendit vers le Sud pour établir la préfecture de Gia Định et que la région appartenait au canton de Tân Long, district de Tân Bình. Au fil des époques, les noms changèrent au gré des bouleversements politiques. Tantôt rattaché aux 4e et 5e arrondissements sous Bảo Đại, le territoire fut ensuite partagé entre les 7e et 8e arrondissements sous la République du Vietnam. Après 1975, les deux furent réunis en un seul arrondissement comprenant vingt-deux quartiers, ramenés à seize en 1986, puis réorganisés en dix quartiers en 2025, avant d'être regroupés aujourd'hui en trois : Chánh Hưng, Phú Định et Bình Đông. Les noms ont changé, les limites ont été redessinées bien des fois ; pourtant, cette terre est restée

basse, humide, toujours serrée autour de ses canaux comme au premier jour. Je me suis alors rendu compte d'une chose : ce qui paraît avoir énormément changé n'est parfois que la surface. Le caractère profond d'un lieu, lui, résiste en silence à toutes les cartes administratives.

Avant l'arrivée des Français, le 8e arrondissement était essentiellement une région basse et inondable. Les habitants vivaient le long des cours d'eau naturels, cultivant la terre, pêchant et pratiquant un petit commerce fluvial. Puis Saïgon devint un grand carrefour d'échanges, et le réseau de canaux se transforma peu à peu en voies de transport extrêmement animées. Vietnamiens et Chinois venus de divers horizons s'y installèrent, créèrent des marchés, développèrent des métiers artisanaux ; poteries, tissus et marchandises affluèrent autour des marchés de Xóm Củi et Bình Đông. Des noms comme Xóm Củi ou Rạch Ong naquirent ainsi, tout simplement. Des barques chargées de bois de chauffage et de grumes arrivaient du delta du Mékong jour après jour, mois après mois. Les marchands finirent par s'installer sur place ; un hameau se forma, puis le nom s'étendit à toute une région. Les noms qui durent le plus longtemps sont presque toujours ceux que la vie ordinaire des gens a fait naître, et non ceux que l'on a inventés sur le papier.

Le đình Bình Đông, sur l'îlot Bà Tàng, fut construit en 1852. Vieux aujourd'hui de plus de cent soixante-dix ans, il demeure un monument historique et culturel classé au niveau national. Il se tient là, silencieux au milieu de toutes les transformations, pareil à un témoin qui n'aurait jamais quitté cette terre du Sud. Non loin de là, le théâtre Phi Long, au bord du canal, près du 5e arrondissement, fut autrefois un lieu de divertissement familial aux Saïgonnais. De nombreux Indiens vivaient dans le quartier et y faisaient

commerce de tissus, ajoutant une couleur bien à eux au tableau culturel de la ville. Chaque édifice ancien encore debout ressemble à un fragment de mémoire, rappelant discrètement à ceux qui viennent après que certaines époques ont beau s'être éloignées, elles ne disparaissent jamais tout à fait.

De bon matin, je me suis arrêté sur le pont Nhị Thiên Đường et j'ai regardé longtemps le canal couler en contrebas. Il y a encore des embarcations, mais beaucoup moins qu'autrefois. Quelques vieilles barques de bois délavées se blottissent contre la rive ; une ou deux petites embarcations passent encore, chargées de pastèques que leurs propriétaires vendent pour gagner leur vie, comme on le faisait déjà il y a des générations. Le bruit d'une rame frappant l'eau, l'appel d'un marchand qui monte au-dessus du large ruban du canal, tout cela semble aujourd'hui plus rare, plus léger. Il n'y a plus cette agitation dont ma mère me parlait chaque fois qu'elle évoquait le Saïgon d'autrefois.

QUAND L'EAU ÉTAIT UNE ROUTE

Avant que de longues avenues bien droites ne traversent la ville, avant que les véhicules ne grondent jour et nuit, les Saïgonnais circulaient sur l'eau. Les canaux n'étaient pas seulement des cours d'eau naturels : c'étaient des routes vivantes. Les barques y allaient et venaient, les marchands y négociaient leurs produits, les pêcheurs y jetaient leurs filets, posaient leurs nasses et gagnaient leur vie au jour le jour.

Lorsque Saïgon n'était encore qu'une contrée sauvage, ses canaux formaient déjà un réseau naturel de circulation. L'eau du fleuve Saïgon pénétrait dans les terres

par le rạch Bến Nghé, le canal Tàu Hủ, le canal Đò, le canal Tẻ... Du delta montaient des barques chargées de riz, de poissons et de saumures ; d'en amont descendaient les tissus, les poteries et les épices. Ainsi naquit tout un monde de « quais en haut, bateaux en bas », et si Saïgon devint l'un des ports marchands les plus prospères de la région, ce ne fut pas parce qu'un urbaniste en avait décidé ainsi. Les eaux naturelles avaient tracé les chemins bien avant que les hommes ne songent à les dessiner.

Sous la colonisation française, ces voies d'eau prirent encore davantage d'importance. Depuis le fleuve Saïgon, les grands navires pouvaient gagner la mer de l'Est. Depuis le rạch Bến Nghé, on remontait en barque jusqu'au centre-ville, on accostait au Chợ Cũ, à Chợ Lớn, puis on repartait dans toutes les directions. Des cours d'eau comme Thị Nghè, Cầu Ông Lãnh ou Ông Lớn étaient les autoroutes de l'époque. Ghe bầu, bateaux de pêche, sampans et petites embarcations à moteur se croisaient sans relâche, du petit matin jusque tard dans la soirée.

À Saïgon, nombre de familles chinoises et vietnamiennes ont commencé leur ascension sur une petite barque. On vendait d'abord du poisson séché, de la saumure, du sel ; puis venaient les tissus, la porcelaine, et peu à peu on devenait négociant. Certaines familles firent fortune grâce aux canaux, des quartiers entiers naquirent sur les berges. Mais il y eut aussi tous ceux dont la vie demeura rude, ballottée par les marées, sans jamais trouver un endroit où s'immobiliser. Le Saïgon de ce temps-là ne demandait guère d'où l'on venait. Il fallait travailler dur, accepter les vagues et les tempêtes ; ensuite, l'eau vous conduisait peut-être jusqu'à la rive.

Puis les routes terrestres s'allongèrent, l'automobile remplaça la barque. Le transport fluvial fut peu à peu oublié. Sur les canaux qui avaient autrefois été les artères de la ville, on ne voit plus que quelques petites embarcations transportant des matériaux de construction ou des marchandises venues du delta. Les embarcadères se vidèrent, les marchands flottants partirent ailleurs. Beaucoup abandonnèrent leur bateau pour chercher un autre gagne-pain à terre. Les villages de pêcheurs le long du rạch Ông Lớn, du rạch Lãng, du canal Đôi et du canal Tê se désagrégèrent. Autrefois, une seule nuit de pêche suffisait à remplir la cale. Aujourd'hui, les eaux appauvries et polluées n'offrent plus guère de refuge aux pêcheurs.

Il y a là quelque chose qui donne à réfléchir : bien des rues de Saïgon étaient autrefois des canaux que l'on a comblés. Nguyễn Hữu Cảnh suivait autrefois le rạch Thị Nghè. Trần Hưng Đạo occupe le tracé d'un ancien canal remblayé sous les Français. L'actuel boulevard Võ Văn Kiệt longe l'espace où les eaux de Bến Nghé et de Tàu Hủ ont longtemps dessiné la ville. Combler les canaux pour construire des routes a certes facilité la circulation terrestre. Mais à chaque grosse pluie, quand l'eau ne trouve plus assez vite son chemin, les rues se retrouvent noyées. Alors on se souvient du temps où les canaux formaient un réseau serré et où l'eau trouvait d'elle-même sa route vers le fleuve puis vers la mer, sans que personne ait besoin de lui montrer le chemin. La ville a bouché ses propres courants, puis s'est étonnée de voir l'eau chercher à revenir.

L'ÂME DES EAUX

Saïgon ne doit pas seulement sa silhouette de grande ville du Sud à ses grands fleuves. Elle a aussi été tissée par des centaines de petits canaux, et chacun d'eux porte un nom de lieu, une couche de mémoire, une foule d'histoires que l'on croyait anciennes mais que nous n'avons toujours pas fini de raconter.

Je me suis arrêté au marché Cầu Muối. Autrefois, dès l'aube, les bateaux venus du delta y arrivaient les uns derrière les autres, chargés de poissons, de crevettes, de légumes et de fruits. Le marché est toujours animé, mais aujourd'hui le vacarme vient davantage des véhicules que des embarcations. L'odeur du limon mêlée à celle du poisson séché, le parfum des marchandises fraîchement débarquées, le vent humide venu du fleuve, tout cela s'est estompé au fil des années. Un marchand installé là depuis longtemps m'a raconté qu'autrefois l'eau du canal était si claire qu'on en voyait le fond et qu'il était parfaitement banal d'y regarder nager poissons et crevettes. Aujourd'hui, l'eau a changé de couleur, et les poissons se sont raréfiés avec les années. Je l'ai écouté, puis je suis resté silencieux. Ce que je regrettais n'était pas seulement la disparition des bancs de poissons, mais la limpidité même d'une eau. Certaines choses, une fois leur pureté première perdue, peuvent être nettoyées, améliorées, restaurées autant qu'on voudra ; il est infiniment plus difficile de leur rendre exactement ce qu'elles étaient au commencement.

Si Cầu Muối laisse un goût de mélancolie, le canal Nhiêu Lộc, Thị Nghè raconte une autre histoire, celle d'une renaissance tardive, mais arrivée juste à temps. Il fut une époque où ses eaux étaient noires de déchets et de pollution. Rien que d'évoquer les habitants de ses berges mettait mal à l'aise. Puis la ville entreprit sa restauration, rendit à l'eau une couleur plus claire et planta des rangées

d'arbres qui offrent aujourd'hui leur ombre. Le long du canal s'étendent désormais des promenades et de petits parcs. Chaque après-midi, on y pédale tranquillement, on court, on s'assoit pour prendre le vent. Peu de gens se souviennent encore qu'il s'agissait autrefois d'une importante voie commerciale, parcourue par les bateaux reliant Gia Định à Saïgon, transportant leurs cargaisons et, avec elles, tout le rythme d'une ville née de l'eau. En regardant le canal aujourd'hui, je me suis dit que certaines blessures urbaines peuvent encore guérir, à condition que les hommes aient assez de volonté et sachent reconnaître la valeur de ce qu'ils ont autrefois laissé perdre.

Le Saïgon des eaux était également célèbre pour ses marchés flottants, profondément imprégnés de la vie des marchands fluviaux. Tàu Hủ et Bình Đông étaient autrefois couverts de grandes barques venues de tout le delta. Sur chacune se dressait un cây bèo, une longue perche à laquelle on suspendait les produits vendus : de loin, l'acheteur savait déjà quelle barque proposait des pastèques, laquelle vendait de la canne à sucre, laquelle transportait du riz parfumé. C'était une langue sans paroles, rustique et parfaitement précise, née de la vie flottante. Aujourd'hui, le spectacle est moins foisonnant. Pourtant, à l'approche du Tét, on aperçoit encore à Bình Đông des bateaux chargés d'abricotiers jaunes, de kumquats et de pastèques venus du delta. Cela me suffit pour croire que l'âme des eaux n'a pas disparu. Elle s'est simplement retirée dans un recoin du temps, où elle attend que ceux qui se souviennent viennent la retrouver.

Les anciens marchands fluviaux avaient aussi une coutume qui me touche beaucoup. Avant chaque départ, ils allumaient un bâton d'encens, versaient quelques coupes d'alcool et déposaient un morceau de viande à la proue pour

rendre hommage au génie des eaux, Hà Bá, en demandant un fleuve calme et un voyage sans encombre. Puis, au milieu de cette immensité liquide, montaient les cris si particuliers des vendeurs :

«Qui veut mes noix de coco, douces comme du miel?»

«Qui veut des œufs de cane couvés, des œufs grillés?»

Ces appels ne servaient pas seulement à vendre. Ils étaient de petites mélodies populaires qui entraient dans la grande partition d'une vie simple sur les eaux. Aujourd'hui, ces voix ne résonnent presque plus que dans la mémoire des anciens ou dorment entre les pages jaunies de vieux livres. J'ai compris alors que la première chose à disparaître n'est ni la barque ni l'embarcadère, mais un rythme de vie. Quand ce rythme s'enfonce dans le passé, l'eau continue de couler, certes, mais son souvenir ne se montre plus qu'à ceux qui acceptent de rester longtemps immobiles pour l'écouter.



Photo : le pont Chử Y

LES PONTS ENTRE DEUX RIVES

En quittant le 8e arrondissement pour regagner le centre, je suis passé par le pont Chũ Y. Il possède une silhouette qui n'appartient qu'à Saïgon : trois branches s'élançant dans trois directions, reliant les 5e, 8e et 4e arrondissements comme trois bras ouverts au-dessus des canaux. Le pont remonte à l'époque coloniale. À ses débuts, il était en bois ; plusieurs transformations successives lui ont donné la solidité qu'on lui connaît aujourd'hui. Les anciens racontent que les gamins du quartier grimpaient autrefois sur le parapet avant de plonger à grand bruit dans le canal Tẻ. Ils s'y baignaient, cherchaient des crabes et ramassaient des escargots, considérant l'eau comme une partie toute naturelle de leur enfance. Aujourd'hui, elle est devenue plus trouble, et plus personne n'est assez insouciant pour s'y jeter ainsi. Pourtant, le souvenir demeure, imprimé sur les maisons qui bordent le canal. Elles aussi finiront sans doute par être expropriées et disparaître, mais leur empreinte restera comme un tatouage du temps, difficile à effacer.

Un peu plus loin, je pense au pont Bình Lợi, ce pont de fer aux courbes légères qui franchit le fleuve Saïgon et fut autrefois un passage essentiel pour les trains quittant Saïgon vers le Centre du pays. Chaque fois qu'un convoi passait, le martèlement des roues de fer se mêlait au long cri du sifflet qui résonnait d'une rive à l'autre. Ce bruit a accompagné plusieurs générations. Plus d'un siècle a passé, et le pont conserve toujours sa courbe souple, comme un trait de plume singulier au milieu de la ville. D'autres ponts, plus grands et plus modernes, ont poussé autour de lui. Pourtant, chaque fois que je regarde Bình Lợi, j'ai l'impression de retrouver un vieil ami, discret, solide, qui a traversé aux côtés de Saïgon toutes ses métamorphoses.

Si Bình Lợi porte les traces du passé, le pont Phú Mỹ ouvre une tout autre perspective. Ce grand pont à haubans qui franchit le fleuve Saïgon et relie les 2e et 7e arrondissements se dresse comme une voile tournée vers le large. De là-haut, je vois le port de Saïgon animé par les cargos qui entrent et sortent ; plus loin se dessine Nhà Bè, avec cette vieille expression, « là où les eaux se séparent en deux », qui n'a rien perdu de son pouvoir d'évocation. En dessous, le fleuve poursuit tranquillement sa route vers la mer, emportant avec lui la mémoire de tant de vies qui ont traversé ces lieux depuis plusieurs siècles. Il ne va pas plus vite parce que la ville se développe ; il ne ralentit pas davantage parce que les rives changent. Et je me dis soudain que le fleuve est peut-être le témoin le plus calme de toutes les agitations humaines.

Sur n'importe quel pont, je finis toujours par comprendre qu'un pont ne relie jamais seulement deux morceaux de terre. Chacune de ses travées est aussi un lien invisible entre le passé et le présent. D'un côté, les souvenirs qui s'éloignent ; de l'autre, une vie qui se précipite chaque jour davantage. Et l'homme reste là, entre les deux, tournant encore la tête vers ce qu'il laisse derrière lui tout en continuant d'avancer. Voilà pourquoi, chaque fois que je m'arrête sur un pont, j'ai le sentiment de traverser plusieurs couches du temps plutôt qu'un simple cours d'eau.

LE FLEUVE CONTINUE DE COULER

Je me suis assis dans une petite buvette au bord du canal Tẻ. En regardant l'eau avancer lentement, une vieille chanson m'est revenue :

« Quel fleuve ne coule pas vers l'aval ? Il n'y a que les rives à plaindre, que les années rongent et reconstruisent. »

Saïgon est ainsi. Cette ville n'a jamais cessé de bouger ni de changer. Pourtant, quelque part dans ses profondeurs, elle conserve ses canaux et ses rạch comme on protège une nappe souterraine de mémoire qui, elle, ne s'est jamais tarie.

Vue d'en haut, Saïgon apparaît couverte de tours de verre, de larges avenues et de ponts modernes, une métropole de béton et d'acier. Mais il suffit de suivre la rive d'un petit canal pour rencontrer une autre ville. Là, de vieilles maisons se serrent encore contre l'eau ; des passerelles de bois tremblent légèrement sous le poids d'un véhicule trop lourd ; de modestes cafés sentent le grain fraîchement torréfié dans cette chaleur humide si particulière aux tropiques. La ville semble avoir deux visages. L'un regarde vers l'avenir ; l'autre veille silencieusement sur les années disparues.

À la tombée du jour, je me retrouve sur le pont Ông Lân et regarde le rạch Bến Nghé couler paresseusement sous mes pieds. Une étrange sensation me gagne alors : celle de comprendre que je ne suis qu'un venu tardif sur une terre qui a déjà vu défiler tant d'existences, tant de bouleversements de l'histoire. Cette eau coulait bien avant que la ville ne porte le nom de Saïgon, et elle continuera probablement à couler lorsque les noms inscrits sur les cartes auront changé encore bien des fois. À cette pensée, une évidence me frappe : une vie humaine est finalement bien courte à côté d'un fleuve.

Un jour viendra où les barques allant et venant ne survivront plus que sur de vieilles photographies, où les pêcheurs jetant leurs filets disparaîtront eux aussi avec les années.

Mais le fleuve, lui, continuera de couler.

Et certains soirs, lorsqu'on restera immobile sur un pont à regarder frissonner la surface de l'eau, ou qu'au milieu de la nuit on entendra soudain, quelque part, une rame effleurer doucement le courant, l'ombre du vieux Saïgon reviendra flotter entre deux marées.

Je comprends alors que cette ville n'a jamais perdu son passé.

Elle l'a simplement déposé sous les eaux, là où il faut accepter de s'arrêter longtemps, très longtemps, et de tendre l'oreille pour parvenir à le toucher.

Essai 26

SOUS LA TERRE, SOUS LES EAUX

CES NOMS DE LIEUX QUI RACONTENT ENCORE DES HISTOIRES

Aujourd'hui encore, bien des Saïgonnais continuent d'employer naturellement les anciens noms du 8e arrondissement, Xóm Củi, Rạch Ong, Chánh Hưng, Hồ Bần ou Mỹ Cốc, sans vraiment s'arrêter pour se demander d'où viennent ces appellations ni pourquoi elles ont traversé le temps avec une telle obstination. Moi, au contraire, chaque fois que je rencontre un vieux nom de lieu, une curiosité

presque instinctive s'éveille en moi. Un toponyme n'a jamais été un simple point sur une carte, encore moins un mot destiné seulement à indiquer son chemin. Il ressemble à une couche de sédiments déposée dans la langue, où les anciens ont discrètement laissé leurs métiers, leurs paysages, leurs habitudes et même un peu de leur âme à ceux qui viendraient après eux. Tant que nous prononçons correctement un nom, un fil nous relie encore au passé.

Xóm Củi est un nom si simple qu'on pourrait croire qu'il n'y a rien à en raconter. Et pourtant, c'est précisément cette simplicité qui conserve tout un pan de la vie d'autrefois. Jadis, le quartier était spécialisé dans le commerce du bois de chauffage. Des marchands venus du delta remontaient en barque avec leurs chargements de bois et de bûches, mouillaient le long du canal, vendaient leur marchandise, puis certains finirent par s'installer. Peu à peu naquirent un hameau, puis un village ; et le nom Xóm Củi, le « hameau du bois », resta dans la bouche des habitants.

Aujourd'hui, Xóm Củi n'est plus qu'une rue d'environ 430 mètres, dans le quartier 11, entre Tunnel Thiên Vương et le rạch Ụ Cây. Elle n'est pas longue. Mais son nom semble avoir traversé bien plus de générations qu'elle ne compte de mètres. Mon oncle et ma tante y ont vécu ; aujourd'hui encore, leurs enfants et petits-enfants y habitent. Quand j'y pense, je comprends que certaines choses ne durent pas parce qu'elles sont grandioses, mais parce qu'elles ont eu le temps d'entrer dans la mémoire d'un grand nombre de vies.

Chánh Hưng et Hưng Phú, eux, me ramènent jusqu'en 1863, lorsqu'ils étaient encore deux villages du canton de Tân Phong Trung, district de Tân Long, préfecture

de Tân Bình, province de Gia Định. À première vue, on pourrait n'y voir que de vieilles désignations administratives. Mais à y regarder de plus près, on devine les souhaits que les anciens avaient déposés dans ces mots. « Chánh », c'est la droiture ; « Hưng », la prospérité ; « Phú », l'abondance, la richesse. Les anciens nommaient une terre comme ils nommaient leurs enfants : en confiant au nom l'espoir d'une vie paisible, prospère et durable. Je me suis souvent dit qu'avant même de construire une maison ou d'ouvrir un marché, la première chose qu'ils avaient dû bâtir était une espérance.

Parmi tous les noms du 8e arrondissement, Rạch Ong est peut-être celui qui m'intrigue le plus. Il ne vient ni d'un métier ni d'un vœu, mais de la nature elle-même. Au début du XXe siècle, d'innombrables abeilles venaient faire leurs ruches autour du rạch Ong Lớn et du rạch Ong Nhỏ. Les habitants récoltaient leur miel puis allaient le vendre dans les environs, au point qu'il exista même un pont appelé cầu Mật, le « pont du Miel ». Les anciens textes chinois transcrivent les noms Đại Phong Giang et Tiểu Phong Giang, le caractère « Phong » désignant l'abeille. Les Khmers, eux, appelaient le grand rạch Ong Prê KimPon Khmum Thom, et « Khmum » signifie également abeille.

Trois langues, trois communautés, et pourtant une même image.

Cela suffit à montrer que la nature est parfois le plus vaste langage commun entre des hommes différents. Malheureusement, avec le temps, beaucoup ont pris l'habitude d'écrire « rạch Ông » au lieu de « rạch Ong ». Un simple accent ajouté à une lettre, et voilà que toute l'histoire des essaims, des récoltes de miel et de ce vieux pays d'eau disparaît silencieusement du nom. La mémoire ressemble à

la langue : il suffit parfois d'une toute petite erreur pour que le sens originel ne puisse plus revenir tout à fait intact.

Mễ Cốc est un autre nom qui m'a longtemps retenu. C'est un terme sino-vietnamien : « mễ » signifie le riz et « cốc », les céréales. Le nom dit déjà tout : il y eut ici un embarcadère très actif consacré au commerce du riz. Le quai Mễ Cốc s'étend sur environ 1 500 mètres le long du quartier 15. Il porta autrefois le nom de Poterles, puis celui de Lê Lai, avant de recevoir officiellement son nom actuel en 1955. En fermant les yeux, je pourrais presque revoir les barques de riz s'aligner au quai, entendre les sacs racler les planches de débarquement, les hommes s'interpeller en pesant la marchandise, les rames venir cogner doucement contre le flanc des bateaux dans un petit matin encore chargé de brume. Tous ces bruits se sont tus depuis longtemps. Pourtant, il suffit d'un seul nom de lieu pour qu'un embarcadère entier se remette à vivre dans l'imagination.

Hố Bần porte lui aussi un nom d'une simplicité qui fait réfléchir. Cette région d'environ cinq cents hectares, au sud du 8e arrondissement, à la limite de Bình Chánh, était autrefois exploitée pour la terre destinée à fabriquer briques et tuiles. Lorsque les excavations furent abandonnées, elles se remplirent d'eau et les palétuviers bần y poussèrent en abondance. Le nom Hố Bần, « les fosses aux bần », naquit aussi simplement que cela.

Après avoir parcouru tous ces noms, je crois de plus en plus qu'un toponyme ne sert jamais uniquement à désigner un endroit. Chaque nom de lieu ressemble à une page sans couverture, transmise de génération en génération par la parole des habitants eux-mêmes. Les temples peuvent tomber en ruine, les documents se perdre

; tant qu'un nom continue d'être prononcé correctement, l'histoire de cette terre n'est pas terminée. Et peut-être que ce que les anciens nous ont laissé de plus précieux n'est pas toujours un monument grandiose. Ce sont parfois ces noms tout simples qui, chaque fois qu'on les prononce, réveillent silencieusement le passé au fond de nous.



Photo : le canal Tàu Hủ

LE CANAL TÀU HỦ, UNE EAU CHARGÉE D'HISTOIRE

Parmi les innombrables canaux de Saïgon, Tàu Hủ est celui devant lequel je m'attarde toujours un peu plus longtemps. Pas nécessairement parce qu'il est célèbre, mais parce que son nom à lui seul porte un voyage étonnamment long. Avant de devenir ce toponyme familier,

il a traversé silencieusement plusieurs couches de la mémoire de cette terre.

Selon le chercheur Bùi Đức Tịnh, le canal s'appelait à l'origine Cỗ Hũ, parce qu'à cet endroit son lit s'élargissait avant de se resserrer, rappelant le col d'une jarre. Dans le Sud, on parle depuis longtemps du cỗ hũ dừa, du cỗ hũ heo ou du cỗ hũ cau pour désigner des parties dont la forme s'élargit puis se rétrécit. L'appellation était donc à la fois populaire et parfaitement logique.

Mais avec le temps, « Cỗ Hũ » est devenu « Tàu Hủ ». Dans la prononciation du Sud, « hũ » et « hủ » sont presque indiscernables, et « tàu hủ », le tofu, était un mot beaucoup plus familier à l'oreille. À force de le dire ainsi, les gens en ont tout naturellement fait le nom du canal. La langue populaire obéit à ses propres lois ; elle choisit volontiers ce qui lui est proche plutôt que ce qui serait absolument exact. Comme đu-riêng devenu sầu riêng, ou độc bình transformé en lục bình, ces glissements n'ont été imposés par personne. C'est le temps qui, tranquillement, les a retenus.

Dans le Gia Định thành thông chí, Trịnh Hoài Đức appelle encore ce cours d'eau la rivière An Thông et la décrit comme une eau « longue et sinueuse, étroite, tortueuse et peu profonde ». Lire ces mots puis regarder le canal large et rectiligne d'aujourd'hui me fait comprendre qu'un cours d'eau possède lui aussi son propre destin. Il ne reste pas figé dans sa forme première. Il grandit avec la ville et porte sur lui les traces de chaque époque. Rien qu'un nom peut parfois raconter toute la transformation d'une terre.

L'histoire du canal Tàu Hủ n'est pas seulement celle du commerce. Elle est aussi liée aux travaux hydrauliques

et aux guerres. En 1819, alors que la partie amont du rạch Bến Nghé s'était ensablée, l'empereur Gia Long ordonna le curage du tronçon allant du pont Đền Thuông jusqu'au carrefour du rạch Cát, sur plus de 5 400 mètres. Près de douze mille ouvriers accomplirent les travaux en seulement trois mois sous la direction du vice-gouverneur général Huỳnh Công Lý, et le nouveau canal reçut le nom d'An Thông Hà. Sous les Français, en 1887 puis en 1889, il fut de nouveau dragué afin d'améliorer la navigation.

Mais cette même voie d'eau devint aussi une route militaire pendant les années de guerre. Le 15 février 1859, la flotte du général Genouilly remonta le canal Tàu Hủ lors de la première attaque contre Saïgon. Deux ans plus tard, le général Page disposa cinquante bâtiments de guerre entre Tàu Hủ et le rạch Thị Nghè ; la canonnière Jaccaréo, à elle seule, mouillait près de l'actuel début de la rue Tân Đà. Un canal creusé pour relier les quais et développer le commerce devint ainsi le passage des navires de guerre et des canons. L'histoire est souvent faite de ces contradictions devant lesquelles, longtemps après, on ne peut que rester silencieux.

Avec le rạch Lò Gốm et le canal Ruột Ngựa qui descend vers la rivière Cần Giuộc, Tàu Hủ occupait une position stratégique, reliant le delta du Mékong à Chợ Lớn et à Saïgon. Ses deux rives étaient autrefois bordées de moulins et de rizeries qui se succédaient de Bình Tây à Bình Đông. C'était une forme d'industrie encore primitive, mais débordante de vitalité, qui contribua pendant des décennies à nourrir tout le Sud.

Aujourd'hui, lorsque je reste sur la berge et regarde l'eau avancer paresseusement sous le soleil, j'ai parfois l'impression qu'elle conserve beaucoup plus de sons que

mon oreille n'est encore capable d'en entendre. Quelque part subsistent peut-être le grondement des moulins à riz, le choc d'une barque contre le quai, les appels des hommes qui portent les marchandises, et même l'écho des coups de feu des combats d'autrefois. Les anciens gravaient l'histoire dans la pierre. Ce canal, lui, a choisi de cacher tous ses souvenirs sous l'eau.

LES PONTS ENTRE DEUX VERSANTS DU TEMPS

Parler du 8e arrondissement sans parler de ses ponts, ce serait laisser de côté une partie de son âme. Chaque pont ressemble à un témoin resté immobile au milieu du courant du temps, regardant passer les guerres, observant la ville grandir et voyant génération après génération naître ici avant de s'en aller.

Le pont Chũ Y est probablement l'un des ponts les plus immédiatement reconnaissables de Saïgon. Sa construction commença en 1940 et s'acheva en 1948. Il franchit à la fois le canal Bến Nghé et le canal Tẻ, reliant la rue Nguyễn Biểu au secteur du marché Rạch Ong et à l'îlot Chánh Hưng. Sa forme en Y n'était nullement destinée à produire un effet architectural. Elle répondait simplement à une nécessité technique : répartir la circulation dans trois directions, vers les 5e, 8e et 4e arrondissements.

Le poète Đặng Hấn a écrit un jour deux vers très courts qui ne m'ont jamais quitté :

« L'homme marche sur la lettre,
la lettre soulève l'homme. »

Chaque fois que je les relis, j'y vois bien davantage que la silhouette du pont. Il y a là une très belle idée : l'homme construit un pont, puis c'est le pont qui, à son tour, porte les pas de l'homme et l'aide à poursuivre sa route.

Le pont Chũ Y fut aussi un champ de bataille. En septembre 1945, les troupes françaises venues du 5e arrondissement tentèrent à plusieurs reprises de le franchir à bord de camions, mais furent chaque fois repoussées. Ce n'est qu'après le retrait volontaire de nos forces, décidé afin de préserver leurs effectifs, que le pont tomba aux mains de l'adversaire. Un pont qui porte la forme d'une lettre, mais dont les travées contiennent à la fois les mots et le sang de l'histoire. Quand j'y pense, je me dis que chaque vieille construction renferme une part de mémoire que l'œil ne peut pas voir.

Si le pont Chũ Y reste lié aux premiers jours de la résistance, Nhị Thiên Đường raconte une autre histoire. Construit en 1925 au-dessus du canal Đôi, il reliait l'intérieur du 8e arrondissement à Long An, Cần Giuộc et Cần Đước et devint très tôt un axe essentiel vers le delta. Les habitants l'appelaient aussi tout simplement Cầu Mới, le « Pont Neuf », parce qu'à l'époque c'était le plus récent du secteur. Un nom sans prétention, direct, à l'image de cette manière si méridionale de nommer les choses qui nous entourent.

En novembre 1945, l'entrée du pont Nhị Thiên Đường fut le théâtre du combat le plus violent parmi les trois axes de l'offensive française contre le 8e arrondissement. Du matin jusqu'à presque midi, les troupes ennemies furent incapables de franchir la tête de pont. Vers midi, elles concentrèrent toutes leurs forces sur l'attaque ; de notre côté, les renforts arrivèrent à leur tour. Le combat se poursuivit avec acharnement jusqu'au soir. Finalement, les

Français durent se replier vers la citadelle Ô Ma. Aujourd'hui, lorsque je regarde depuis le pont les eaux paisibles du canal Đô, j'ai du mal à imaginer que ce même paysage ait autrefois résonné du fracas des armes et senti la fumée des combats. L'eau possède une étrange faculté : elle efface les traces de la guerre à sa surface, mais elle n'emporte jamais la mémoire des hommes.

Le pont Chà Và ouvre encore une autre fenêtre sur le vieux Saïgon. Il franchit le canal Tàu Hủ et relie les 8e et 5e arrondissements. Autrefois, du côté du 5e, vivaient de nombreux Indiens, que les gens du Sud appelaient couramment les « Chà ». Ils y étaient regroupés et faisaient principalement commerce de tissus. Du côté du 8e se trouvait le théâtre Phi Long, où l'on projetait beaucoup de films indiens à l'intention des habitants du quartier.

En rassemblant ces fragments, je parviens à imaginer un Saïgon incroyablement coloré : les Vietnamiens ramaient sur les canaux, les Chinois vendaient du riz, les Indiens commerçaient les étoffes. Chaque communauté apportait quelque chose au rythme commun de la ville. Personne n'avait besoin de ressembler à son voisin. Il suffisait de partager un canal, un embarcadère et une route où l'on pouvait se rencontrer.

Chaque fois que je traverse l'un des vieux ponts du 8e arrondissement, quelque chose en moi devient silencieux. Ce n'est pas vraiment de la nostalgie, encore moins du regret. C'est plutôt le sentiment que l'on éprouve devant un témoin qui a vécu plus longtemps que soi, qui en sait davantage et qui continuera probablement d'être là lorsque nous ne serons plus nous-mêmes qu'une infime parcelle de mémoire. Voilà pourquoi je n'ai jamais considéré les ponts comme de simples endroits que l'on traverse. Ce

sont des pauses où l'on comprend que le temps ne coule pas seulement à la surface de l'eau. Il se dépose aussi, silencieusement, dans chaque travée, attendant ceux qui sauront ralentir suffisamment pour le voir.

ĐÌNH, PAGODES ET MAISONS DE LA MÉMOIRE

Comme bien des vieux quartiers de Saïgon, le 8e arrondissement conserve encore des đình et des pagodes, silencieusement enfouis dans le tissu urbain. Certains disparaissent presque derrière des rangées de maisons neuves ; parfois, il ne reste à voir qu'un vieux pan de toiture dépassant d'une clôture de tôle. Le passant pressé n'y prête guère attention. Mais pour celui qui sait regarder, ce sont des pages rescapées d'un livre que personne n'a imprimé et que l'on peut pourtant encore lire.

La pagode Sắc Tứ Huệ Lâm, au 154 de la rue Tùng Thiện Vương, dans le quartier 11, est la plus ancienne des quelque cinquante pagodes du 8e arrondissement. Elle fut fondée par Mme Chiêm Thị Mai, à une date inconnue. Mais lorsqu'en l'année Nhâm Tý, 1912, l'épouse du gouverneur Đỗ Hữu Phương la fit restaurer, elle avait déjà plus d'un siècle. Elle pourrait donc dater de la fin du XVIIIe ou du début du XIXe siècle. L'empereur Thành Thái lui accorda un décret impérial, d'où le titre de « Sắc Tứ » qui fut dès lors ajouté à son nom.

La pagode appartient à l'école Lâm Tế, introduite au Vietnam au XVIIe siècle par le maître zen Nguyễn Thiều. Les différentes générations d'abbés qui s'y succédèrent furent contemporaines de religieux renommés des pagodes Giác Lâm, Phụng Sơn et Giác Viên, ces grands temples de Saïgon dont les noms sont encore familiers aujourd'hui.

Ce qui me touche particulièrement à Huệ Lâm n'est pourtant ni sa taille ni même son architecture, bien que son ensemble de statues en bois des Dix Rois des Enfers et des quatre Juges, sculptées au XIXe siècle, possède une réelle valeur patrimoniale. Ce qui me frappe, c'est la manière dont plusieurs croyances se rejoignent dans un même espace. Aux côtés du Bouddha Śākyamuni, de Guanyin et de Kṣitigarbha, on y vénère également l'Empereur de Jade, le Génie du Sol, le Génie du Foyer, les Rois des Enfers et la Déesse Mère de la Terre.

Ce n'est pas du désordre. C'est tout simplement une caractéristique de la religiosité populaire du Sud. Peu importe finalement qui l'on vénère, pourvu qu'on le fasse avec sincérité. Ici, les frontières entre Bouddhas, divinités et figures de la croyance populaire sont moins nettes que dans les doctrines. Et je crois que ce flou dit quelque chose de très juste sur l'âme des gens du Sud : pratique, accueillante, capable d'intégrer les différences, peu portée sur le dogme.

Le đình Hưng Phú, au quai Ba Đình, dans le quartier 9, est consacré au Thành Hoàng Bồn Cảnh, le général Phi Vận Nguyễn Phục. Grand militaire de la dynastie des Lê, il fut autrefois le précepteur du prince Tư Thành, futur empereur Lê Thánh Tông. Le đình fut édifié au début du XIXe siècle, lorsque le village de Hưng Phú fut fondé, et conserve encore un décret impérial accordé par l'empereur Tự Đức en 1853. En près de deux siècles, il a connu bien des bouleversements et n'a plus l'ampleur qu'il avait autrefois. Pourtant, les habitants du quartier continuent, génération après génération, à en prendre soin. Car pour eux, ce n'est pas seulement un lieu de culte. C'est aussi l'endroit où le village se réunissait, le cœur de la communauté bien avant que n'existent ce que nous

appelons aujourd'hui des bureaux administratifs ou des salles municipales.

Ces đình et ces pagodes sont peut-être parmi les dernières choses qui nous restent d'une époque où les gens étaient encore étroitement liés les uns aux autres. Lorsque les villages se défont, lorsque les voisins ne connaissent même plus le visage de ceux qui vivent à côté, les đình restent debout. Non pas seulement pour nous rappeler le passé, mais peut-être pour nous poser une question :

Voulons-nous encore former une communauté ?

LE FOUR DE HƯNG LỢI, LE FEU DONT LA TERRE GARDE LA TRACE

Parmi les vestiges du 8e arrondissement, il est un endroit qui, à mes yeux, mérite particulièrement d'être évoqué : le four de poterie Hưng Lợi, dans le quartier 16, au cœur de l'ancien village de Hòa Lục, entre le canal Ruột Ngựa et le canal Lò Gốm.

La carte de la préfecture de Gia Định dessinée par Trần Văn Học à la fin de 1815 mentionne déjà clairement le nom « xóm Lò Gốm », le quartier des fours de potiers. Cela signifie que l'activité céramique y existait depuis au moins plusieurs décennies. D'après le Gia Định thành thông chí, le canal Ruột Ngựa fut creusé dès 1772 afin de relier la rivière Cát, au sud, au secteur de Lò Gốm, au nord. Autrement dit, le canal avait aussi été conçu, au moins en partie, pour servir ce village d'artisans. Les anciens savaient faire travailler ensemble la géographie et l'économie : lorsqu'il y avait des fours, il fallait un canal pour faire venir l'argile et repartir avec les produits finis.

Les fouilles menées à la fin de 1997 et au début de 1998 révélèrent que le complexe de Hưng Lợi avait connu trois phases successives, trois fours superposés, tous construits selon un modèle tubulaire reliant le foyer à la cheminée. La production était extrêmement variée : grandes jarres de grès destinées à conserver l'eau, cuves, pots, théières, récipients à glaçure brune, mais aussi de délicats bols et assiettes à glaçure bleu et blanc.

De nombreuses pièces portaient en creux les trois caractères « Hưng Lợi Diêu », « four Hưng Lợi », presque comme une marque commerciale avant l'heure. On trouvait des pots à fleurs ornés de pruniers et de chrysanthèmes, avec ces glaçures vert cuivre et bleu caractéristiques de l'ancienne céramique saïgonnaise, des bols décorés d'un coq, ou encore des cuillères au poisson rouge portant les deux caractères « Kim Ngọc ». Aujourd'hui, ces objets sont conservés au Musée d'Histoire de la ville. Mais plusieurs siècles auparavant, ils étaient tout simplement dans les cuisines et sur les tables des habitants de Saïgon.

Les fours cessèrent de fonctionner vers 1940. Non parce que l'argile manquait ou que les artisans avaient disparu, mais à cause de l'urbanisation. Saïgon et Chợ Lớn se développaient rapidement ; l'espace consacré à la poterie se réduisait, et l'emplacement des anciens ateliers devenait de moins en moins adapté. Peu à peu, les fours furent repoussés vers la périphérie pour laisser la place aux marchés, aux rues et aux quartiers résidentiels. Le rôle de l'ancien xóm Lò Gốm de Saïgon passa alors aux centres céramiques de Biên Hòa et Lái Thiêu, où il restait encore de la terre et suffisamment d'espace pour entretenir le feu.

Ces fours enfouis sous terre ont attendu près de deux cents ans avant d'être exhumés. Pendant tout ce

temps, au-dessus d'eux, les hommes ont vécu, construit, démolì, reconstruit. En dessous, les tessons et les cendres des anciens foyers sont restés tranquillement à leur place, sans impatience, sans plainte.

L'histoire est parfois préservée par l'indifférence de la terre, bien plus que par la volonté des hommes.

BẾN ĐÔNG, BẾN TÂY, ET SAÏGON ENTRE DEUX COURANTS

S'il existe une chose qui, à mes yeux, distingue Saïgon des autres grandes métropoles d'Asie du Sud-Est, ce ne sont ni ses gratte-ciel ni l'agitation de ses ports. Ce qu'elle a de plus singulier tient à l'endroit même où elle se trouve : une terre placée entre les deux grands courants du Sud, l'Est et l'Ouest.

D'un côté, il y a le miền Đông, le Sud-Est, avec ses plantations d'hévéas, ses collines doucement ondulées et ses rivières qui descendent des hauts plateaux. De l'autre, le miền Tây, le delta, pays du limon, des rizières à perte de vue et des canaux innombrables qui courent comme des veines à travers la plaine. Saïgon se trouve entre les deux, comme un rendez-vous que la nature aurait fixé à ces deux terres. Depuis des générations, les marchandises, les hommes et les cultures sont venus s'y rencontrer, puis se mêler avec une facilité presque évidente, comme deux eaux qui se rejoignent et dont plus personne ne saurait ensuite tracer la frontière.

De Tây Ninh, Bình Dương et Biên Hòa, les hommes descendaient le fleuve Saïgon avec du bois, des produits agricoles et toutes les richesses des terres rouges. De Long

An, Tiền Giang et Bến Tre, d'autres remontaient par le canal Chợ Gạo, puis empruntaient Tàu Hủ pour accoster à Bình Đông ou Bình Tây. Le canal Lò Gốm reliait Chợ Lớn à Tàu Hủ et conduisait ainsi les produits du delta jusqu'aux marchés chinois. Le canal Chợ Đệm, lui, reliait Saïgon au Vàm Cỏ Đông et fut longtemps une artère essentielle pour les marchands fluviaux, avant que le réseau routier ne prenne le dessus.

Aujourd'hui, nous appelons cela un « réseau d'infrastructures de transport fluvial ». Les anciens faisaient beaucoup plus simple.

Ils appelaient cela la route.

Sur ces routes d'eau, combien de barques ont transporté le riz, le poisson, les saumures, la poterie, les tissus vers toutes les directions ? Et avec les marchandises voyageaient aussi les chants populaires, les hò, les lý, les rires, les appels des vendeurs, les histoires de vies humaines qui remontaient ou descendaient avec les marées. Quand j'y pense, je me dis qu'il existe des routes que personne n'a pavées ni goudronnées, et qui ont pourtant ouvert le passage à toute une civilisation née des eaux.

Car un fleuve n'a jamais transporté uniquement des marchandises. Il transporte aussi la culture des hommes.

Les hò et les lý voyageaient avec les barques des marchands, passant d'un embarcadère à l'autre. L'art du đòn ca tài tử remonta du delta jusqu'à Saïgon par les voies d'eau, y prit racine et y fleurit ; le cải lương, lui aussi, trouva dans cette ville le lieu où il allait connaître son essor le plus puissant. Aujourd'hui encore, lorsqu'on traverse les marchés proches des canaux, Bình Tây, Kim Biên ou le quai

Bình Đông, il n'est pas rare d'entendre cet accent du delta, doux comme une eau chargée de limon, se mêler aux voix de la ville. Parmi tous les bruits d'une métropole surpeuplée, cette façon de parler n'a jamais semblé déplacée. Au contraire, elle rend Saïgon plus douce, plus proche, plus chaleureuse.

À chaque Tết, il en va encore ainsi. Lorsque les barques chargées de fleurs venues de Sa Đéc ou de Bến Tre viennent doucement accoster, lorsque les bateaux de pastèques de Long An et de Tiền Giang s'alignent le long du canal en attendant les acheteurs, j'ai toujours l'impression que le temps ralentit un peu.

Ce paysage ne ressemble pas à un vestige du passé. Il ressemble à une vie qui, discrètement, n'a jamais cessé.

La ville peut ouvrir des avenues toujours plus larges, bâtir des ponts toujours plus imposants, multiplier les autoroutes les plus modernes ; elle ne semble pourtant pas pouvoir se séparer du fleuve qui l'a fait naître et grandir. On n'a pas besoin de voir ses racines tous les jours. Tant qu'elles sont encore là, quelque part, on sait à quelle terre on appartient.

Après avoir parcouru tous ces anciens quais, j'ai fini par comprendre pourquoi on dit si souvent que Saïgon est la ville de ceux qui viennent chercher une chance de changer de vie. C'est vrai.

Mais pour moi, Saïgon est d'abord la ville des eaux.

Les eaux de l'Est descendent vers elle, celles de l'Ouest remontent jusqu'à elle. Elles se rencontrent ici, se mélangent, et bientôt plus personne ne sait laquelle était

l'ancienne, laquelle est la nouvelle. C'est peut-être cette capacité à mêler les courants qui a façonné le caractère ouvert des Saïgonnais : cette facilité à accueillir, à partager, cette réticence à fermer sa porte à l'étranger.

À bien y penser, ce n'est pas seulement le caractère des hommes.

C'est aussi celui d'un fleuve.

L'eau n'a jamais demandé à personne d'où il venait avant de l'accueillir en son sein.

Un jour viendra où certains canaux seront comblés pour devenir des rues, où de vieux débarcadères céderont leur place à des parkings ou à de nouveaux quartiers. Le courant d'une ville ne peut pas rester immobile.

Mais je veux croire que tant qu'au petit matin, quelque part au bord d'un canal, une petite barque restera silencieusement à l'ancre, tant qu'on entendra encore une rame effleurer doucement l'eau dans la brume légère de l'aube, Saïgon ne se sera pas tout à fait éloignée de ses origines.

Car sous le béton et sous la course effrénée de la vie d'aujourd'hui, cette ville repose toujours sur le dos des eaux.

Et peut-être est-ce là, dans ces eaux, que se conserve la mémoire la plus durable de Saïgon, une mémoire qui traverse silencieusement les générations et qui, depuis tout ce temps, n'a jamais cessé de raconter son histoire.

Essai 27

LES SAÏGONNAIS, UN CARACTÈRE FAÇONNÉ PAR LA TERRE, LE CIEL, LES FLEUVES ET LES EAUX

NÉS DU COURANT

Une fois encore, je repars du 8e arrondissement. Non que je ne sache où commencer ailleurs, mais parce qu'à mes yeux, cette terre sillonnée de canaux ressemble à un miroir d'une rare fidélité. Quand je m'y regarde, c'est un Saïgon plus profond qui m'apparaît, plus proche, plus conforme à ce qu'il est au fond de lui-même, bien au-delà de l'image habituelle des rues bondées, des grandes maisons et des immeubles dont on parle toujours.

Ici, les canaux ne transportent pas seulement des barques ou des marchandises. Sans bruit, ils charrient aussi quelque chose du caractère des hommes et des femmes qui vivent sur leurs rives. C'est précisément de cela que je voudrais parler, et non de ces récits touristiques rebattus que n'importe qui pourrait raconter.

Les Saïgonnais ont grandi au rythme des allées et venues sur l'eau, des marées hautes et basses, dans un pays où il n'y avait pas de haies de bambous immuables pour enfermer les villages, mais des quais, des étals de marché, des embarcadères et des bateaux. Quand on vit au milieu d'un courant pareil, il faut apprendre à affronter soi-même l'imprévu et à décider de sa propre vie. On ne peut guère attendre que quelqu'un d'autre le fasse à sa place, ni s'abriter derrière le đình du village ou la vieille enceinte de bambous comme dans d'autres régions. C'est sans doute pour cela que le Saïgonnais garde quelque chose du

défricheur, une liberté un peu indocile, une pointe d'insouciance, quelque chose de sauvage même, mais avec un sens de la loyauté si profondément ancré qu'il n'éprouve aucun besoin de s'en vanter.

Il n'est guère fait pour vivre dans des cadres trop étroits. Il préfère suivre le mouvement naturel des choses, comme un poisson porté par le courant, sans forcer, sans se raidir, en avançant avec souplesse. Son caractère ressemble donc à l'eau : vivant, direct, généreux, prompt à se lier aux autres, mais tout aussi prêt à faire face quand il le faut.

S'il me fallait quatre mots pour parler des gens d'ici, je choiserais ceux-ci : liberté, loyauté, pragmatisme et ouverture. Ce ne sont ni de grandes notions abstraites ni de beaux principes inventés après coup. Ces qualités ont été lentement distillées par la terre et par l'eau, par des générations d'hommes et de femmes qui ont vécu ici, gagné leur pain ici et fini par confier une part de leur existence à cette terre. Je crois que le caractère d'un pays ne s'écrit jamais d'abord dans les livres. Il s'écrit dans la manière dont ses habitants vivent les uns avec les autres, chaque jour.

QUAND LA GÉOGRAPHIE FAÇONNE LE CARACTÈRE

Pour comprendre les Saïgonnais, il faut, me semble-t-il, commencer par la terre qui les a façonnés. Une terre modèle les hommes, forge leur tempérament et nourrit peu à peu leur caractère. Pour moi, ce n'est pas une théorie. C'est une conviction ramassée au fil de longues années à marcher, à vivre et à observer en silence.

Le Sud, du delta du Mékong jusqu'à Saïgon, est un immense pays de ciel et d'eau. Neuf bras du fleuve s'ouvrent vers la mer, des centaines de canaux se croisent et se recroisent, tandis que le limon, année après année, dépose patiemment de nouvelles terres en emportant avec lui tant de destins humains. Pas de hautes montagnes pour barrer l'horizon, pas de haies de bambous pour refermer les villages. Seulement la terre, l'eau et un ciel si vaste que, même en regardant très loin, on a toujours l'impression qu'il reste encore quelque chose au-delà.

Si les campagnes du Nord sont indissociables des haies de bambous et des règles du village consolidées au fil des générations, si le Centre s'est habitué à faire face aux montagnes et aux côtes rocheuses battues par les tempêtes, le Sud, lui, s'ouvre sur l'eau et le ciel. Sur une telle terre, impossible de conserver éternellement les anciens moules. Il faut devenir souple, ouvert, savoir manier une barque, savoir nager, apprendre à se débrouiller aussi bien lorsque la sécheresse fend le sol que lorsque l'eau recouvre les rizières. Ici, la nature n'a jamais eu beaucoup de patience pour ceux qui hésitent.

Plus la terre est vaste, le fleuve long et le ciel haut, plus le cœur des hommes semble s'élargir à son tour. Les gens du Sud s'embarrassent peu des formes. Ils rient franchement, parlent comme ils pensent, tournent rarement longtemps autour du pot. Dans un espace déjà si vaste, à quoi bon s'enfermer soi-même dans des conventions trop étroites ? À vivre au milieu d'une nature si généreusement ouverte, ils ont appris à ouvrir leur cœur aux autres. Une cabane de feuilles dressée à la hâte au bord d'un fleuve devient une maison dès lors qu'on peut y étendre les jambes pour dormir. Un poisson grillé, un bol de soupe aux herbes sauvages, un peu de nước mắm, et voilà un repas

assez simple pour être partagé, mais assez chaleureux pour créer des liens. Cette simplicité ne rend pas les hommes plus pauvres. Elle leur apprend au contraire à donner davantage, à accorder plus de prix aux gens qu'aux biens.

J'ai souvent pensé que nous avons tort d'imaginer la géographie comme quelque chose d'immobile et de rigide. Je crois presque l'inverse. La géographie est peut-être ce qu'il y a de plus souple. Elle accompagne simplement les hommes, génération après génération, et un jour, sans qu'ils s'en soient même aperçus, tout le caractère d'un pays s'est installé en eux.

LA PAROLE, LA BERCEUSE

S'il existe quelque chose qui révèle immédiatement le caractère des Saïgonnais, c'est bien leur manière de parler. Les mots leur viennent aussi naturellement que le souffle.

Les Saïgonnais commencent volontiers une réponse par « dạ ». Un seul petit mot, et il y a dedans à la fois du respect, de la politesse et de l'affection. Rien de froid, rien de cérémonieux, simplement quelque chose de proche et de chaleureux.

« Vous êtes en train de manger ? »

« Dạ ! »

Ce dạ n'est pas une règle de bienséance apprise dans un manuel. C'est le réflexe naturel de gens habitués à se traiter les uns les autres avec une vraie chaleur humaine.

Ils utilisent ghê pour complimenter :

« Qu'est-ce qu'elle est belle, cette petite ! »

« Qu'est-ce qu'on mange bien ici ! »

Un seul mot suffit à remplacer tout un discours admiratif. Pour se plaindre de quelqu'un qui traîne, ils disent : « Il n'arrête pas de cà rê, cà rê, ça finit par m'énerver ! » Rien qu'à entendre cà rê, on sent déjà la lenteur, cette façon de lambiner ; inutile d'expliquer davantage.

Au café, un Saïgonnais va droit au but :

« Hé, donne-moi un café noir glacé ! »

Ici, « donner » veut dire « vendre ». Mais le même verbe change complètement de sens lorsque vous êtes à court d'argent et qu'on vous répond :

« Allez, laisse tomber, je te le donne. On ne va pas faire des comptes pour ça ! »

Un seul mot, deux sens entièrement différents, mais qui viennent au fond de la même source : cette générosité sans manières et sans calcul.

Entre amis, ils se tutoient avec le très familier tao, mày, mais devant une personne âgée, ils peuvent se désigner par con, « l'enfant », plutôt que par cháu, « le neveu » ou « la nièce ». Parce qu'on se considère vite comme de la famille, sans besoin de maintenir des distances. Bà đó, « cette dame », devient bà ; cô đó devient cô ; ở trong đó, « là-dedans », devient ở trong ; hôm đó, « ce jour-là », devient hôm. Ces contractions ne relèvent pas de la négligence. Elles viennent d'une familiarité telle qu'on n'a même plus besoin de prononcer tous les mots pour se comprendre.

Dans les familles, on appelle souvent les proches selon leur rang : oncle Deux, tante Six, grande sœur Hòa la Deuxième, sœur Phụng la Quatrième. Une manière naturelle, sans prétention, d'ordonner les liens familiaux. Nul besoin d'explications : à peine le nom prononcé, chacun sait déjà où la personne se situe dans la famille.

L'accent de Saïgon lui-même est un mélange venu de plusieurs régions, posé sur une base profondément méridionale, souple et ouverte, qui absorbe les influences sans heurt. Nhạc et nhạt peuvent sonner presque pareil, ít et ích se confondre, les tons hỏi et ngã ne sont pas toujours nettement distingués. D'un point de vue normatif, cela peut sembler « faux ». Mais ce sont justement ces petites « fautes » qui donnent à l'accent sa couleur, une couleur impossible à confondre avec une autre.

Et puis je pense à ma mère. À sa voix lorsqu'elle me berçait, enfant, avec son ầu ơ, ví dầu :

« À ầu ơ... Même si le pont de planches est cloué,

Même si le pont de bambou tremble et vacille sous les pas...

Si le chemin est difficile, ta mère te tiendra la main,

Toi, tu iras à l'école, et ta mère, elle, ira à l'école de la vie. »

J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'une vieille chanson populaire. Or le vers « Si le chemin est difficile, ta mère te tiendra la main » vient en réalité d'une pièce de cải lương de Hoa Phượng et Ngọc Diệp, vers 1965. C'est récent, à peine la durée d'une vie humaine. Pourtant, ces paroles sont devenues la berceuse de tant de mères saïgonnaises, passant de bouche en bouche jusqu'au jour

où plus personne ne sait exactement d'où elles viennent. On sait seulement qu'elles sont à nous, qu'elles appartiennent à cette terre.

Après tout, quelle chanson populaire n'est pas née un jour dans la bouche de quelqu'un avant de devenir, par la transmission orale, un bien commun ?

Comme ces vers :

« Maman, ne me marie pas trop loin,
Là où crient les oiseaux et hurlent les singes, comment retrouverais-je ta maison ? »

Ou encore :

« Les lumières de Saïgon, les unes vertes, les autres rouges,
Les lumières de Mỹ Tho, les unes brillantes, les autres voilées,
Va donc apprendre la douceur et la fidélité,
Trois automnes, je t'attendrai, mille ans encore, je saurai t'attendre. »

Les Saïgonnais ne chantent pas ces paroles pour faire un numéro. Ils y déposent ce qu'ils ont de plus intime, ce qu'on hésite à dire franchement mais qui, une fois chanté, sort de soi aussi naturellement qu'un souffle.

LA LOYAUTÉ AU MILIEU DU GRAND MARCHÉ DE LA VIE

Je me souviens des enterrements auxquels j'ai assisté dans le 8e arrondissement. Lorsque le cortège funèbre passait devant un poste de garde, le soldat présent épaulait son arme et saluait. Il ne connaissait pas le défunt,

n'était ni parent ni ami. C'était simplement un être humain que l'on conduisait vers sa dernière demeure, et pourtant il recevait ce salut solennel.

Un geste minuscule, mais qui contient toute une morale que personne n'a besoin d'expliquer : devant la mort, le respect doit aller jusqu'au bout. Personne ne vous l'enseigne vraiment, mais tout le monde le sait.

Je me souviens aussi du jour où nous avons terminé les funérailles de tante Six. Mon oncle nous avait recommandé :

« N'oubliez pas de mettre toutes les affaires de deuil dans le camion à ordures. Et surtout, ne laissez personne récupérer le régime de bananes qu'on avait posé sur son ventre. »

Cela peut sembler un peu superstitieux. Mais ce n'était pas seulement une question de tabou. C'était une façon d'aller jusqu'au bout des choses, de ne rien laisser derrière soi qui appartienne au défunt, de ne pas risquer qu'un inconnu se retrouve malgré lui mêlé à quelque chose de funèbre. Une minutie dans les plus petites choses qui disait, au fond, toute une manière de prendre soin des autres.

Les Saïgonnais placent volontiers la loyauté au-dessus de l'argent. L'argent, il y en a ou il n'y en a pas ; l'essentiel, c'est le lien humain. Sur les marchés, on peut encore laisser quelqu'un acheter à crédit sans papier ni contrat, simplement parce qu'on se fait confiance. Au milieu d'une ville agitée, certains sont prêts à aider un parfait inconnu pour une seule raison : « Le pauvre, ça me fait mal au cœur de le voir comme ça. » Ils n'ont besoin ni d'une justification plus élaborée ni de connaître son histoire.

Lorsqu'ils considèrent quelqu'un comme un ami, ils peuvent aller très loin pour lui. Ils videront leurs poches pour lui prêter de l'argent, puis rentreront chez eux manger du riz avec un peu de sauce de poisson, sans le regretter. L'argent n'est qu'un moyen. La parole donnée et la loyauté, voilà ce qui mérite d'être conservé. Devant une injustice commise dans la rue, certains interviendront même si l'affaire ne les concerne pas. Non pour jouer les héros, mais simplement parce qu'ils supportent mal de voir l'injustice se produire sous leurs yeux.

Je crois que ce sens de la loyauté explique aussi, en partie, pourquoi Bình Xuyên a pu s'imposer pendant un temps, ou pourquoi des sociétés secrètes chinoises comme la Thiên Địa Hội ont trouvé des appuis sur le sol saïgonnais. Les Saïgonnais accordent relativement peu d'importance au prestige et ne se laissent pas facilement impressionner par le pouvoir. En revanche, ils respectent la loyauté et la parole donnée. Celui qui sait préserver les deux peut tenir debout ici. Celui qui les trahit finit tôt ou tard par devoir partir.

Je repense souvent à ce cercle : une terre d'eau a donné naissance à des hommes qui n'avaient finalement que les autres auxquels se raccrocher. Et parce qu'ils n'avaient qu'eux-mêmes, ils ont appris à se respecter, à s'aider, à se protéger.

La loyauté n'est pas forcément une vertu sublime.

Elle peut être tout simplement le résultat naturel d'une vie menée dans un pays où ni les haies de bambous ni les đình du village ne sont là pour vous protéger.

LA LIBERTÉ, COMME UNE EAU SANS BARRIÈRE

Le Nord a ses haies de bambous. Le Centre a la cordillère Trường Sơn.

Et le Sud ?

Rien, sinon l'eau des fleuves et des champs qui s'étendent jusqu'à l'horizon.

Quand la terre n'a pas de frontière naturelle et que le ciel lui-même ne semble avoir aucune limite visible, comment le cœur des hommes pourrait-il rester étriqué et prisonnier des conventions ?

Les gens du Sud ne vivent pas repliés sur eux-mêmes dans des structures familiales aussi fermées que celles qui ont pu exister au Nord, pas plus qu'ils ne s'enferment dans des rituels aussi stricts que ceux du Centre. Ils ouvrent leur porte aux inconnus et offrent volontiers un repas au voyageur, pourvu qu'il n'arrive pas avec de mauvaises intentions. Pas de hautes clôtures ni de portails hermétiques autour des maisons, seulement quelques hibiscus, des bananiers, et des enfants qui courent d'une cour à l'autre comme s'ils étaient tous frères et sœurs.

Les Saïgonnais ont une manière bien à eux d'être larges d'esprit. Ils s'intéressent peu au passé des autres, préférant regarder comment ils se conduisent aujourd'hui. Un ancien voyou revenu dans le droit chemin, quelqu'un qui a connu une mauvaise passe, peu importe : s'il vit honnêtement, il peut être accepté. On peut descendre du Nord, arriver du Centre, entrer à Saïgon sans généalogie dans ses bagages ni personne pour se porter garant. Tant qu'on travaille honnêtement, cette terre trouvera bien une place où vous accueillir.

À Saïgon, on apprécie quelqu'un pour ce qu'il a dans le cœur, pas pour ses origines. Si vous êtes quelqu'un de bien, si vous gagnez honnêtement votre vie, vous pourrez toujours partager le même bout de trottoir, boire ensemble un café le matin et refaire le monde comme si vous vous connaissiez depuis une autre existence. Cette égalité tacite n'a besoin d'aucune proclamation. Elle est dans l'air de la ville. Il suffit d'y respirer quelque temps pour la sentir.

LE PRAGMATISME, « SI ÇA N'EXISTE PAS, ON LE FERA »

Dans le Sud, on n'a guère l'habitude d'attendre que les fruits tombent tout seuls de l'arbre. On n'aime pas davantage les grandes théories qui ne mènent nulle part ni les règles rigides conservées pour le seul plaisir de les conserver. Dans un environnement constamment changeant, il faut apprendre à se débrouiller, à « ajuster la sauce à la quantité de riz », autrement dit à faire avec ce qu'on a et à s'adapter aux circonstances. Car ici, la nature n'attend personne. Quand l'eau monte, elle ne prend pas rendez-vous.

Depuis toujours, les Saïgonnais sont connus pour leur manière de « faire tout de suite et parler court ». C'est ainsi qu'ils ont transformé des marécages en marchés flottants, des canaux en quartiers urbains, des terres sauvages en carrefours commerciaux. Pas nécessairement grâce à de grands plans à très long terme, mais grâce à ce réflexe pratique : quelque chose doit être fait, alors on le fait. Pour parler à un Saïgonnais, mieux vaut être franc, concis et aller au cœur du sujet. Les détours inutiles, les

complications et les discours qui font perdre du temps l'ennuient vite.

Une cabane de feuilles plantée sur un terrain vague pourrait ailleurs être considérée comme une construction irrégulière. À Saïgon, elle peut devenir une petite gargote populaire qui nourrit toute une famille. On ne commence pas toujours par attendre d'avoir tous les papiers avant de travailler ; on commence par travailler, puis on voit comment arranger le reste. Non par mépris systématique des règles, mais parce que la vie, elle, n'attend pas que toutes les autorisations soient signées pour commencer.

L'OUVERTURE, ICI, N'IMPORTE QUI PEUT DEVENIR SAÏGONNAIS

Saïgon est une terre de gens venus de partout. Il y a donc peu de place pour le repli sur soi. Chinois, Indiens, Chams, Khmers, Français, puis Vietnamiens venus du Nord ou du Centre, tous sont arrivés avec leur propre culture. Et pourtant, il se produit ici quelque chose d'étrange : une fois installés, tous deviennent naturellement « Saïgonnais », presque sans même essayer.

Personne n'exige des autres qu'ils abandonnent leur culture. Les Chinois peuvent ouvrir leurs pharmacies traditionnelles, les Khmers bâtir leurs pagodes, les Indiens vendre leur curry de chèvre. Tout le monde vit côte à côte, plaisante, commerce, se mêle à la générosité particulière de cette terre, sans que celui qui vient d'arriver se sente nécessairement étranger ou diminué parce qu'il est arrivé après les autres.

Je crois que c'est peut-être ce que Saïgon possède de plus rare : elle n'assimile pas les hommes, elle leur fait de la place.

La différence n'y est pas nécessairement perçue comme une menace. Elle enrichit la ville. C'est aussi pourquoi Saïgon n'a jamais vraiment eu un visage définitif. Elle change avec chaque nouvelle vague d'arrivants, comme un fleuve change de couleur avec les saisons tout en demeurant le même fleuve.

SAÏGON, UNE VILLE SANS RIVES

Les quatre traits dont je viens de parler, la liberté, la loyauté, le pragmatisme et l'ouverture, n'ont jamais été à mes yeux des qualités plaquées artificiellement sur Saïgon ni de vagues compliments destinés à l'idéaliser. Ils se sont formés dans la vie même des habitants, au fil des années passées à gagner leur pain sur les eaux, dans la terre et l'eau d'un pays sans montagnes pour barrer la route, sans haies de bambous pour retenir les hommes à l'intérieur.

J'imagine souvent les Saïgonnais comme un fleuve dont les rives ne seraient jamais définitivement fixées. Non qu'ils soient sans racines, mais parce que leurs racines résident justement dans le mouvement, dans cette faculté de s'adapter et d'accueillir le nouveau que la nature a lentement déposée en eux au fil des siècles.

C'est parce que Saïgon porte en elle cette qualité de « ville sans rives » qu'elle peut devenir une terre natale pour presque tous ceux qui y arrivent. Nul n'a besoin de demander la permission pour appartenir à cette ville, nul n'est obligé de prouver d'où il vient. Vivez sincèrement,

comportez-vous avec cœur et loyauté, et tôt ou tard Saïgon vous ouvrira les bras.

Chaque fois que j'y pense, l'image de ma mère revient. Avec elle reviennent les berceuses de mon enfance, les fins d'après-midi dans le 8e arrondissement, lorsque le vent remontait du canal, portant à la fois l'odeur de l'eau et celle, si familière, de la fumée des cuisines. Ces souvenirs paraissent minuscules et pourtant ils m'ont suivi toute ma vie. Quand je suis très loin, il suffit parfois d'une odeur de feu de bois ou du bruit de l'eau frappant une berge pour que, soudain, j'aie l'impression de rentrer chez moi.

Depuis longtemps, cette ville vit en moi. Elle s'est glissée dans ma façon de parler, de penser, de regarder les autres sans commencer par leur demander d'où ils viennent. C'est peut-être la plus belle chose que Saïgon enseigne en silence à ceux qui l'ont sincèrement aimée : avant de distinguer les hommes les uns des autres, apprenons d'abord à nous regarder avec bonté.

Cette terre a produit de tels êtres humains. Puis, à leur tour, ils ont continué à nourrir cette terre de leur sueur, de leur loyauté au milieu du grand marché de la vie, de leurs rires généreux et de ces berceuses qui résonnent toujours dans la mémoire, même lorsque la personne qui les chantait est partie depuis longtemps, très loin.

Et soudain, je comprends quelque chose d'une simplicité presque évidente : les villes sont bâties avec du béton, des routes et des immeubles.

Mais Saïgon, au fond, a d'abord été bâtie avec le cœur des hommes.

Et c'est peut-être pour cela qu'elle n'a jamais vraiment eu de rive capable de la refermer sur elle-même.

Saïgon continue de couler.



Photo : une pagode à Bình Chánh

Essai 28

TERRE D'ACCUEIL POUR CEUX QUI VIENNENT, TERRE D'OR ENDORMIE

**BÌNH CHÁNH, UN BOUT DE TERRE DU SUD QUI
RESPIRE ENCORE LA CAMPAGNE**

J'ai quelques amis très proches à Bình Chánh. Autrefois, dès que j'avais un week-end de libre, j'enfourchais ma moto pour aller les voir. Depuis les 5e ou

8e arrondissements, et même depuis le 3e, ce n'est finalement pas bien loin ; on roule un moment et on y est.

Je ne sais pas exactement pourquoi j'ai toujours eu une tendresse particulière pour cette terre. Peut-être parce qu'au milieu d'un Saïgon de plus en plus peuplé et pressé, Bình Chánh conserve encore quelque chose de la campagne du Sud. L'odeur des champs se cache toujours dans le vent, dans les canaux, dans ces parcelles de terre qui sentent encore le limon. Certains jours, lorsque j'avais quelque chose sur le cœur sans la moindre envie d'en parler, je prenais simplement ma moto et me perdais dans les petites routes. Je regardais les champs, les canaux, et sans trop savoir comment, je me sentais tout à coup plus léger.

Bình Chánh s'étend à l'ouest de Saïgon et en enveloppe également une partie du sud. Au nord se trouve Hóc Môn ; à l'est, le territoire rejoint le 7e arrondissement et Nhà Bè par des cours d'eau comme Ông Lớn et Bà Lão ; au nord-est, il touche le 8e arrondissement et Bình Tân ; à l'ouest et au sud, enfin, il rencontre la province de Long An, avec Đức Hòa, Bến Lức et Cần Giuộc. Avec plus de 252 kilomètres carrés, Bình Chánh compte parmi les districts les plus vastes de la ville. Pourtant, dès 2019, sa population dépassait déjà les sept cent mille habitants. C'est en regardant ces chiffres que j'ai compris à quel point la campagne que j'avais connue s'était elle aussi peuplée.

Ce qui fait la singularité de Bình Chánh n'est pas tant son étendue que son réseau de canaux, particulièrement dense au sud et au sud-ouest. Ces voies d'eau relient Saïgon à l'ensemble du delta du Mékong. Sur terre, la nationale 1, la nationale 50 et l'autoroute Saïgon, Trung Lương traversent le territoire, faisant de Bình Chánh une

porte commerciale majeure du sud de la ville. Cette situation facilite les déplacements et le transport des marchandises, mais elle accélère aussi, inévitablement, les transformations de la vie quotidienne.

Les terres agricoles restent encore nombreuses, mais le visage du district n'est plus celui d'autrefois. Les routes s'élargissent, les quartiers résidentiels se succèdent et plusieurs secteurs se fondent peu à peu dans le tissu urbain du sud de Saïgon. Des habitants venus de partout s'y installent pour vivre et travailler, et les champs d'hier cèdent progressivement la place aux rues. Malgré cela, chaque fois que je reviens, je retrouve encore, quelque part, l'odeur de la paille fraîche, le cri d'un oiseau au bord d'une rizière ou la silhouette d'un canal qui coule lentement. Cela paraît insignifiant, et pourtant c'est peut-être justement ce qui retient encore l'âme de Bình Chánh au milieu des bouleversements de notre époque.

Une terre ne devient véritablement adulte que lorsqu'elle sait avancer sans laisser tomber sa mémoire en chemin. Bình Chánh n'est plus la campagne intacte d'autrefois. Mais tant que la terre continuera de sentir bon après la pluie et que l'eau avancera tranquillement entre des berges couvertes d'herbe verte, cet endroit conservera le souffle du Sud.

Et c'est précisément ce souffle, simple et discret, que l'on n'oublie jamais.

VIEILLE TERRE, GENS D'AUTREFOIS

Il y a très longtemps, Bình Chánh n'était qu'une région marécageuse, déserte, envahie de roseaux. Elle fut

progressivement défrichée aux XVIIe et XVIIIe siècles par des populations venues du Nord et du Centre qui s'y installèrent, bâtirent des maisons et fondèrent des hameaux.

Sous la dynastie Nguyễn, cette terre dépendait des districts de Tân Long et Bình Long, dans la préfecture de Tân Bình, ainsi que, pour une partie, du district de Phước Lộc, dans la province de Gia Định. Lorsque les Français arrivèrent, le traité de Saïgon de 1862 entraîna la perte des trois provinces orientales. Bình Chánh se retrouva alors dans la province de Gia Định, toujours faite de rizières et de canaux, toujours peu peuplée, comme si, au fond, rien n'avait changé. En 1868, l'administration française supprima les anciennes préfectures et les anciens districts pour créer des circonscriptions d'inspection, mais conserva les villages à l'échelon inférieur.

Cette terre avait sa propre manière de résister.

On pouvait changer ce qu'il y avait au-dessus ; personne ne touchait vraiment à ses racines.

En 1957, les trois cantons Tân Phong Hạ, Long Hưng Thượng et Long Hưng Trung, jusque-là rattachés au district de Gò Đen dans la province de Chợ Lớn, furent intégrés à Gia Định pour former le district de Bình Chánh, nommé d'après la commune où fut établi son chef-lieu. Il comptait quinze communes et conserva cette organisation jusqu'en 1975.

Les habitants de la région m'ont raconté qu'au temps de la guerre, des troupes américaines et sud-vietnamiennes étaient stationnées dans toute cette zone, jusqu'à Cần Đức, Cần Giuộc et Tân An. Le pays était isolé, couvert de tombes, mais les eaux étaient claires et vertes,

les rizières immenses, d'une beauté à vous serrer le cœur. Les militaires construisirent des ponts et aménagèrent des routes, améliorant progressivement les communications. En 2003, une partie de Bình Chánh fut détachée pour former le nouvel arrondissement de Bình Tân.

En parcourant Bình Chánh aujourd'hui, je vois encore de vieilles maisons de bois presque centenaires dormir au milieu des rizières. Je vois aussi le Bát Bửu Phật Đài, affectueusement surnommé par les habitants « la pagode du Bouddha solitaire », chùa Phật Cô Đơn. Le sanctuaire est là depuis 1959, avec sa statue du Bouddha Śākyamuni, haute de sept mètres et pesant quatre tonnes, sculptée par Nguyễn Thanh Thu.

Les bombardements ont labouré les alentours pendant des années, et pourtant le sanctuaire est resté intact au milieu d'une terre dévastée.

Cela vous apprend quelque chose : le sacré ne réside pas toujours dans la grandeur d'un monument.

Il réside parfois dans sa capacité à endurer ce que personne ne le croyait capable d'endurer.

L'HISTOIRE DU DINH THUYỀN, UN PETIT COIN DE SPIRITUALITÉ

Au confluent de la rivière Chợ Đệm, près du pont Cái Tâm, dans la commune de Tân Nhựt, se trouve un petit sanctuaire dont les habitants de Bình Chánh parlent volontiers : le Dinh Thuyền Hoàng Mẫu Diêu Trì.

En entendant « Dinh Thuyền », on pourrait croire qu'il s'agit d'un sanctuaire installé sur un bateau. En réalité,

il a été construit sur une langue de terre qui avance dans l'eau comme la proue d'un grand navire, juste à l'endroit où se rencontrent les courants. Sa forme évoquait un bateau aux yeux des habitants, et c'est ainsi qu'on l'a appelé Dinh Thuyền, le « sanctuaire du bateau ».

Une femme qui vit depuis près d'un demi-siècle au milieu des fumées d'encens de ce lieu m'a raconté que lorsqu'elle était venue vendre ses marchandises sur le quai, quarante-six ans auparavant, les marchands fluviaux avaient déjà l'habitude de s'arrêter devant cette « proue ». Ils accostaient, allumaient quelques bâtons d'encens et priaient pour que le voyage se déroule sans encombre, avec des vents favorables et des eaux paisibles.

Un jour, une entreprise de travaux voulut déplacer la statue de la Déesse à l'aide d'une grue afin de rectifier le chenal. Mais le câble céda trois fois.

Trois fois, sans explication.

Les habitants en conclurent que Mẹ Diêu Trì voulait rester à la proue pour retenir les vagues et protéger les gens contre les lourdes barges. Le projet de déplacement fut abandonné. À la fin de 2025, grâce aux dons des fidèles, le sanctuaire fut restauré.

Il n'a rien de monumental comme certaines pagodes du centre-ville. Ce n'est qu'un petit coin au bord de l'eau, entouré de barges chargées de sable et de bateaux allant et venant dans l'agitation quotidienne.

Mais n'est-ce pas justement cette petitesse, cette humilité, qui lui donne son caractère sacré ?

Un lieu ne devient pas sacré parce qu'on l'a construit immense.

Il le devient parce que des générations de marchands y ont déposé leurs inquiétudes et leur confiance.

SORTIR, MANGER, RETROUVER UN PEU DE CAMPAGNE AU CŒUR DE LA VILLE

Lorsque j'ai besoin d'un peu de silence, je passe parfois par le đình Tân Túc, la pagode Pháp Tạng, ou je pars à la recherche des traces de l'ancienne ligne ferroviaire Saïgon, Mỹ Tho, la première voie ferrée du Vietnam, dont les travaux commencèrent en 1881 et s'achevèrent en 1885.

Autrefois, le train traversait Bình Điền et Bình Chánh, emportant avec lui tout le rythme de la région. Il n'en reste aujourd'hui que quelques vieux piliers de pont, quelques soubassements de gare éparpillés dans la végétation, comme des empreintes laissées par le temps. Chaque fois que je me retrouve devant ces vestiges, je me dis que l'histoire ne disparaît jamais vraiment. Elle s'enfouit simplement sous de nouvelles couches de terre.

Pour changer d'air sans devoir descendre jusqu'aux environs de Tân An, Bình Chánh offre encore plusieurs endroits qui conservent une vraie atmosphère de campagne, comme Xuân Hương. Le site écologique Xuân Hương, dans la commune de Bình Hưng, s'étend sur environ trois hectares. De petites paillotes se blottissent autour d'étangs de pêche et rappellent les maisons flottantes du delta. Même s'il peut accueillir jusqu'à un millier de visiteurs, le lieu conserve une tranquillité devenue rare dans cette périphérie en pleine urbanisation.

Un peu plus loin, à Phong Phú, se trouve Cánh Đồng Hoa, Springfield Cottage, un hébergement rural entouré de verdure, avec des cabanes sur l'eau et diverses activités : jardinage, barque, pêche, yoga ou cours de cuisine. Là-bas, on retrouve un sentiment que la ville nous a depuis longtemps presque volé : celui d'avoir enfin le droit de vivre lentement.

La cuisine de Bình Chánh ressemble à ses habitants, simple et terrienne. On y trouve des restaurants de cuisine familiale servant poisson mijoté en marmite, kho quẹt, fondue de poisson aux pousses de bambou, ainsi que toutes sortes de plats aux saveurs familières du delta. Certains établissements permettent même aux clients de pêcher leur propre poisson avant de le préparer eux-mêmes. Les restaurants de grillades, eux, sont toujours animés, avec leurs fruits de mer frais et leurs plats soigneusement préparés.

Chaque endroit a son goût. Tous partagent pourtant cette simplicité qui suffit à laisser un souvenir après une seule visite. Un bon plat doit beaucoup à l'assaisonnement, bien sûr. Mais certains plats sont bons aussi parce qu'on les mange dans un endroit où l'on se sent en paix.

Bình Chánh, je crois, possède encore cela.

Bình Chánh figure aujourd'hui parmi les unités administratives de niveau district les plus peuplées. Autrefois, beaucoup hésitaient à s'y installer en raison de la complexité juridique du foncier, de l'importance des terres agricoles, des risques liés aux transactions effectuées par simples actes sous seing privé et d'infrastructures qui ne suivaient pas encore le rythme du développement. Aujourd'hui, la situation a changé. Les routes s'améliorent,

l'urbanisation est clairement engagée et le marché immobilier évolue de manière plus stable, répondant davantage aux besoins réels de logement qu'à de brèves flambées spéculatives.

Pourtant, ce n'est pas pour ses chiffres de croissance ni pour ses nouveaux quartiers que j'aime Bình Chánh.

Je me souviens surtout de ces moments où je roulais seul sur de petites routes encore bordées de rizières et de cocotiers, où des passerelles de fortune enjambaient les canaux, alors que le centre de Saïgon se trouvait à une demi-heure à peine.

La distance était minuscule.

Mais j'avais l'impression d'entrer dans un autre rythme de vie, plus lent, plus doux, plus paisible.

Et je me demande jusqu'où Bình Chánh changera demain. Les rizières reculeront certainement, les chemins de terre céderont la place à de grandes avenues. Pourtant, j'espère que cette terre saura conserver son caractère profond.

Car dans une ville qui court sans cesse vers l'avenir, le plus précieux est parfois de posséder encore un endroit capable de ralentir, de garder l'odeur de la boue fraîche après la pluie, le bruit du vent dans les rizières et la sincérité des gens du Sud.

C'est cela, au fond, l'âme irremplaçable de Bình Chánh.

BÌNH TÂN, QUAND LA PÉRIPHÉRIE DEVIENT VILLE ET LE CIMETIÈRE, PARC

Je dis souvent à mes amis que, pour comprendre à quel point Saïgon a changé de peau, il suffit de prendre la direction de l'ouest et d'aller faire un tour à Bình Tân. Le territoire s'est métamorphosé si rapidement que ceux qui l'ont quitté quelques années ont parfois du mal à le reconnaître à leur retour.

En 2003 seulement, au moment où Bình Tân fut détaché du district de Bình Chánh, il comptait un peu plus de 250 000 habitants. Moins de vingt ans plus tard, sa population frôlait les 800 000, autant que bien des provinces entières, faisant de Bình Tân l'arrondissement le plus peuplé de Saïgon.

On explique généralement cette croissance par l'engorgement progressif du centre, qui pousse les habitants vers la périphérie. C'est vrai, bien sûr, mais je trouve l'explication incomplète. Bình Tân a grandi d'une manière très particulière. D'une terre pauvre, il est entré dans la ville sans fracas, presque discrètement. Les changements sont venus jour après jour, morceau par morceau, jusqu'au moment où, en se retournant, on s'est aperçu qu'une périphérie entière était devenue ville sans que l'on sache exactement quand.

Bình Tân profite aussi de sa situation à la porte occidentale de Saïgon. La nationale 1 le traverse, la gare routière Miền Tây le relie aux provinces du delta, et cette facilité de circulation a attiré des populations venues de partout pour y construire leur avenir. Plus de la moitié des habitants sont issus de l'immigration intérieure. À première vue, ce n'est qu'une statistique. Mais derrière chaque chiffre

se cache une famille qui a quitté sa terre natale, emporté avec elle l'espoir d'une vie meilleure et choisi cette périphérie pour recommencer.

Chaque fois que je traverse Bình Tân, j'ai l'impression d'observer une coupe très fidèle de Saïgon. Le quartier n'a pas grandi uniquement grâce à de nouvelles rues, à de nouveaux immeubles ou à des avenues plus larges.

Il s'est aussi construit sur les rêves silencieux d'innombrables déracinés.

C'est cela qui donne à cette terre sa vitalité obstinée.

LE QUARTIER TÊN LỬA ET LE MARCHÉ AN LẠC

Parler de Bình Tân sans évoquer Tên Lửa reviendrait à ne raconter que la moitié de l'histoire. À entendre ce nom, qui signifie littéralement « missile », beaucoup imaginent une origine liée aux combats ou aux bombardements. Mais les anciens du quartier racontent une histoire beaucoup plus simple. Après 1975, une unité de missiles fut stationnée ici. Les habitants prirent l'habitude de désigner le secteur par ce nom, puis les années passèrent, et l'appellation devint celle d'une rue, puis de tout un quartier.

Les gens du Sud nomment souvent les lieux de cette manière, sans cérémonie. On voit quelque chose, on l'entend, on en parle, et peu à peu le nom reste.

Aujourd'hui, Tên Lửa appartient au quartier Bình Trị Đông B. L'urbanisme y est relativement ordonné, avec des rues rectilignes, beaucoup d'arbres, des écoles installées

entre les parcs et les zones résidentielles. Certains surnomment même le secteur le « petit Phú Mỹ Hưng » de l'ouest de la ville. Les services y sont nombreux, supermarché Co.opMart, hôpital international, centre de vaccination, sans oublier AEON Mall Bình Tân, dont l'arrivée a profondément transformé l'allure du quartier.

Depuis l'ouverture d'AEON Mall, les prix immobiliers ont régulièrement progressé. Les maisons donnant directement sur rue dépassent désormais les deux cents millions de đồng au mètre carré. Pourtant, au début des années 2000, il n'y avait encore là que de vastes champs. Le soir, les enfants allaient ramasser des escargots, et les indemnités foncières ne représentaient qu'entre cinquante mille et deux cent mille đồng le mètre carré.

Chaque fois que j'entends les anciens raconter cette époque, je ne peux m'empêcher d'éprouver de la tristesse pour ceux qui vivaient ici. Ils avaient vendu leur terre parce que la vie était trop dure. Comment auraient-ils pu imaginer que leurs anciennes rizières deviendraient un jour de l'or ?

La terre, au fond, ne change pas de valeur toute seule.

C'est l'époque qui change si vite que certaines destinées n'ont même pas le temps de comprendre ce qui arrive avant que l'occasion ne soit déjà passée.

L'urbanisation avance chaque jour à Bình Tân. Pourtant, je suis heureux de voir subsister des marchés traditionnels comme An Lạc, rue Hồ Học Lãm, dans le quartier An Lạc A. Depuis plusieurs décennies, ce marché continue de vivre à sa manière. Pas de bâtiments imposants, pas de stands ultramodernes, seulement de petites échoppes alignées le long de la chaussée. Pourtant,

les légumes y sont toujours frais, les produits variés, et vendeurs comme clients prennent encore le temps de parler ensemble.

Une personne vivant près du marché m'a confié qu'elle y faisait ses courses depuis près de vingt ans et ne voulait aller nulle part ailleurs. Elle aime la fraîcheur des produits, les prix raisonnables et surtout l'absence de ces vendeurs qui vous agrippent presque pour vous forcer à acheter, comme cela arrive ailleurs.

Autour, les nouveaux lotissements, les immeubles et les centres commerciaux poussent sans arrêt. An Lạc conserve pourtant un rythme plus ancien, celui d'un endroit où les gens reconnaissent encore les visages, échangent quelques nouvelles et quelques sourires sans façon. Il possède un peu du désordre d'un marché urbain, tout en conservant la chaleur d'un marché de campagne.

Cette coexistence de l'ancien et du nouveau est aussi ce qui donne à Bình Tân sa personnalité : une terre qui se modernise rapidement sans avoir encore perdu le souffle ordinaire de la vie.



Photo : le cimetière Bình Hưng Hòa

LE CIMETIÈRE BÌNH HƯNG HÒA, D'UN LIEU DE TÉNÈBRES À UNE TERRE D'OR POUR DEMAIN

Parmi toutes les histoires de Bình Tân, celle qui me travaille le plus reste celle du cimetière Bình Hưng Hòa. Après 1975, il s'est formé presque spontanément, avant de devenir progressivement le plus vaste cimetière informel de Saïgon.

D'après les anciens propriétaires de terrains du secteur, ces terres servaient d'abord à la culture et à l'élevage. Puis des familles commencèrent à venir y enterrer leurs proches. Ensuite, des pagodes, des paroisses et de nombreuses familles achetèrent à leur tour des parcelles pour y installer des sépultures. Au fil des années, les tombes se multiplièrent jusqu'à couvrir une immense zone le long

des rues Tân Kỳ, Tân Quý et Bình Long, avec près de cent mille sépultures.

De nombreuses légendes circulent autour de ce cimetière. On raconte l'histoire d'une jeune fille de seize ans chantant du cải lương près du lac Âm Phủ les nuits de pleine lune, celle d'un amour impossible avec un chanteur ambulant qui se serait achevé dans la mort, celle de tombes ornées de poupées auxquelles on prête des pouvoirs, ou encore de gens que « les fantômes auraient égarés » dans le labyrinthe des sépultures.

Pour ceux qui vivent près du cimetière depuis plusieurs décennies, les choses sont pourtant beaucoup plus simples. Un habitant installé là depuis plus de vingt ans estime que la plupart de ces histoires ne sont que des récits transmis de bouche à oreille, entretenus notamment pour tenir les toxicomanes et les fauteurs de troubles à distance et laisser les morts reposer en paix.

Ce qui me hante le plus n'a rien de surnaturel.

Ce sont les vies, parfaitement réelles, de ceux qui ont passé leur existence au milieu du cimetière.

Un vieil homme élevait des chevaux de course entre les tombes à perte de vue. Une mère de deux enfants vivait dans une cabane de fortune. Un homme avait passé plus de trente ans à creuser des fosses et à exhumer des corps, au point que l'odeur de la mort lui restait parfois sur les mains pendant plusieurs jours après son travail.

Il y avait aussi ces employés du crématorium qui s'occupaient, en silence, des dépouilles non réclamées. Chaque jour, pour un salaire modeste, ils prenaient soin de morts sans nom, et certains restaient là pendant des

dizaines d'années parce qu'ils considéraient ce travail comme une rencontre que le destin avait placée sur leur chemin.

Et puis il y eut cette histoire qui m'a serré la gorge : une femme montée du delta pour identifier son mari. Elle ne put le reconnaître qu'au tatouage qu'il portait dans le dos, son visage n'étant plus identifiable.

Ce sont ces instants-là qui m'ont fait comprendre à quel point la frontière entre la vie et la mort est parfois plus mince qu'on ne l'imagine.

Aujourd'hui, le cimetière Bình Hưng Hòa arrive à la dernière étape de son déplacement. Plus de 53 000 tombes encore présentes doivent être transférées pour laisser place à un parc arboré de vingt-quatre hectares, ainsi qu'à des écoles, des espaces commerciaux et plusieurs équipements collectifs.

Je regarde cette transformation avec des sentiments mêlés. Tant de vies ont confié ici leurs souvenirs à la terre et doivent maintenant partir à leur tour. Mais j'éprouve aussi un certain soulagement à l'idée qu'un lieu si longtemps associé à la tristesse va recevoir un nouveau visage et, d'une autre manière, recommencer à nourrir la vie.

La terre n'est jamais seulement de la terre.

Au fil des générations qui arrivent puis repartent, chaque parcelle conserve silencieusement ses propres couches de mémoire. Un jour, elle change de visage. Mais cette mémoire ne disparaît pas pour autant ; elle se fond simplement dans une nouvelle existence.

Comme Bình Tân aujourd'hui : autrefois périphérie déserte, désormais morceau vibrant de Saïgon, tandis que

quelque part, sous le sol, demeurent encore les histoires d'un temps révolu.

UNE TERRE D'OR ENDORMIE AU MILIEU DE LA VILLE

Quand je pense à Bình Tân, une autre histoire me revient, moins souvent racontée, mais qui ne cesse de me travailler. L'arrondissement ne compte pas autant de lotissements de villas abandonnées spectaculaires que certains autres secteurs de Saïgon. Il connaît une autre forme de gaspillage, plus silencieuse : des projets immobiliers commencés puis laissés inachevés pendant des années.

Des blocs de béton restent debout au milieu des rues, sans habitants, sans rires, comme des maisons auxquelles on n'aurait même pas laissé le temps d'avoir un destin.

Le paradoxe du marché immobilier, à mes yeux, ne vient jamais d'une seule cause. Il y a des prix devenus inaccessibles à la majorité des travailleurs, des blocages juridiques interminables, une planification et des infrastructures qui n'avancent pas au même rythme, des capitaux immobilisés, puis la spéculation, cette habitude d'acheter un terrain et d'attendre simplement que sa valeur monte.

Tout cela s'emmêle comme une pelote impossible à défaire.

Des maisons sont construites non pour accueillir des habitants, mais pour rester là comme des actifs mis de côté, dans l'attente silencieuse du jour où elles rapporteront

davantage. Pendant ce temps, les quartiers ne prennent pas vraiment vie, les écoles et les services manquent, et les gens ont encore moins envie de venir s'y installer.

Mais ce qui me préoccupe davantage, ce sont ces terrains publics situés en pleine ville, à des emplacements exceptionnellement précieux, et qui restent pourtant couverts de mauvaises herbes année après année. Certains dépendaient autrefois d'organismes publics, d'autres ont été confiés à des entreprises. Puis, pour toutes sortes de raisons, les projets sont restés en suspens.

La terre demeure.

Le temps, lui, continue de passer.

En longeant la rue Kinh Dương Vương, je tombe sur un terrain de plus de douze mille mètres carrés, immobile derrière une vieille clôture. À l'extérieur, les affiches publicitaires se chevauchent, délavées par le soleil et la pluie. À l'intérieur, les herbes folles dépassent la hauteur d'un homme, tandis que quelques constructions délabrées semblent avoir été abandonnées par le temps lui-même.

On avait pourtant prévu d'y construire des immeubles modernes.

Aujourd'hui encore, ce n'est qu'un vide au milieu de la ville.

On a envisagé une utilisation, puis une autre, et les années ont passé ainsi. La terre, elle, continue de dormir.

Un peu plus loin apparaît une autre parcelle, de près de trois mille mètres carrés. La palissade de tôle longeant la rue est déchirée ; chaque rafale de vent la fait claquer d'un bruit sec qui serre le cœur. À l'intérieur, il n'y a plus que

des herbes, quelques vieux abris et plusieurs véhicules immobiles. Des études ont été réalisées, des recommandations formulées, des propositions déposées. Pourtant, tout est resté sur le papier.

Je poursuis mon chemin et découvre encore un terrain de plusieurs dizaines de milliers de mètres carrés. L'ancien panneau est mangé par la rouille, les bâtiments délabrés couverts de mousse, l'eau stagne par plaques. Une décision de récupération du terrain avait été prise, de nouvelles modalités de gestion avaient été envisagées des années auparavant, mais aujourd'hui encore, la réalité se résume à une friche au milieu d'un quartier densément peuplé.

Plus loin, encore une parcelle de près d'un hectare, autrefois confiée à une unité de production. Lorsque l'activité a cessé d'être rentable, on a cherché une nouvelle manière de l'exploiter. Puis, là encore, tout s'est arrêté à mi-chemin, exactement comme dans les endroits que je venais de traverser.

Le portail reste fermé.

Les plantes poussent les unes après les autres et recouvrent peu à peu les traces du temps où les machines fonctionnaient encore.

Le long de cet axe, il n'existe pas seulement deux ou trois endroits de ce genre. D'autres terrains, autrefois pleins d'activité, restent aujourd'hui portes closes, enseignes décolorées et ateliers silencieux, comme autant de pauses étranges au milieu d'un arrondissement qui, lui, continue de se développer chaque jour.

Et pendant que ces terres précieuses restent là à nourrir les mauvaises herbes, tout près, des familles modestes peinent à trouver un nouveau toit après avoir dû quitter leur maison au bord d'un canal à la suite d'une opération d'aménagement.

Certaines familles s'entassent dans une pièce de quelques dizaines de mètres carrés à peine. D'autres ont vécu près du cimetière, trouvant presque refuge à l'ombre des tombes pendant les années difficiles. Elles n'ont jamais rêvé de villas ni de résidences luxueuses. Pour elles, avoir simplement un petit toit à soi est déjà loin d'être facile.

Devant ces terrains, je ne ressens donc pas seulement le regret de voir une ressource précieuse gaspillée. Je pense surtout aux vies humaines, et cela me pèse. Cette ville offre parfois des paradoxes qui vous poursuivent longtemps.

Une simple clôture sépare deux mondes. D'un côté, une terre précieuse reste immobile sous les herbes. De l'autre, des hommes et des femmes se battent pour trouver quelques mètres carrés où installer leur famille.

Le plus regrettable n'est peut-être pas qu'un terrain ait été oublié. C'est que, avec lui, on ait également oublié la possibilité de servir les hommes. La terre est toujours là. Mais le temps passe en silence, emportant avec lui tant de rêves qui n'ont même pas eu la possibilité de prendre racine.

Ces friches au milieu de la ville semblent, à première vue, n'attendre qu'un bâtiment. En réalité, ce qui leur manque surtout, c'est une réponse. Une réponse destinée

à tous ceux qui, jour après jour, cherchent encore silencieusement un endroit où vivre, pour eux-mêmes et pour leur famille.



Photo : la pagode Pháp Hoa

Essai 29

LE TROISIÈME ARRONDISSEMENT, UN TERRITOIRE DE MÉMOIRE AU CŒUR DE LA VILLE

J'ai souvent pensé qu'au milieu du tumulte et de l'agitation du Saïgon d'aujourd'hui, le troisième arrondissement ressemblait à une femme d'un certain âge, qui aurait traversé les époques, changé plusieurs fois de nom et d'identité, sans jamais perdre cette démarche posée

ni cette manière douce de parler qui étaient les siennes au commencement.

UNE VIEILLE TERRE SOUS DES NOMS NOUVEAUX

Si l'on remonte à 1889, Saïgon n'était encore divisé qu'en deux arrondissements. Qui aurait imaginé qu'il faudrait attendre décembre 1920 pour voir apparaître, entre les deux, un troisième arrondissement ? Puis, en 1931, Saïgon et Chợ Lớn furent réunis. Le troisième arrondissement suivit naturellement le mouvement, rattaché tantôt à la région de Saïgon–Chợ Lớn, tantôt à la capitale de Saïgon–Chợ Lớn, avant d'être officiellement intégré, en 1956, à la capitale de Saïgon. Les noms des quartiers, eux aussi, changèrent à toute allure : Bàn Cờ, Chí Hòa, Yên Đổ en 1959, puis Cộng Hòa, Trương Minh Giảng, Phan Đình Phùng en 1974. En 1988, nouvelle métamorphose : douze quartiers simplement numérotés, plus pratiques à administrer. Et en 2025, une fois encore, cette terre changea d'habit : l'ancien troisième arrondissement fut supprimé et réorganisé en trois quartiers, Bàn Cờ, Xuân Hòa et Nhiêu Lộc.

Les noms ont beau changer sans cesse, la terre, elle, demeure. Au nord, Phú Nhuận et Tân Bình ; à l'est, le premier arrondissement ; à l'ouest, le dixième. La rue Nam Kỳ Khởi Nghĩa, prolongée par Nguyễn Văn Trỗi, est surnommée avec amusement « la voie diplomatique », parce qu'elle relie directement l'aéroport de Tân Sơn Nhất au Palais de l'Indépendance. Que de cortèges, que de destins, que d'histoires ont emprunté cette artère. Avec les premier et cinquième arrondissements, le troisième est l'un

de ces trois territoires qui ont conservé quelque chose de l'allure propre à l'ancien Saïgon. Des villas de l'époque française se blottissent sous les arbres, dans une densité de verdure devenue rare ailleurs. Et sous ces feuillages épais, de vieux temples bouddhiques demeurent silencieux, pareils à de très anciens témoins qui raconteraient leur vie à qui voudrait bien les écouter.

UN LOTUS ÉVEILLÉ DANS LA NUIT, LA PAGODE PHÁP HOA

Dans le quartier de Nhiêu Lộc, juste au bord du canal qui porte le même nom, se trouve une pagode qui, le jour, se fait presque oublier au milieu de la verdure. Mais dès que tombe la nuit, elle s'embrace soudain de lumière, telle une fleur de lotus s'ouvrant dans l'obscurité : c'est la pagode Pháp Hoa. Son nom signifie « la fleur du Dharma », l'image d'un enseignement bouddhique qui se répandrait dans le monde comme le parfum discret d'un lotus au milieu des impuretés de l'existence.

Elle fut fondée en 1967 par le vénérable Thích Tuệ Hải. L'époque était difficile et, au commencement, l'ensemble restait très modeste, essentiellement destiné au culte du Bouddha et à l'hébergement des moines. À la mort du vénérable en 1982, le novice Thích Tâm Thông en assumait la charge pendant seize longues années. En 1999, le vénérable supérieur Thích Thọ Lạc en devint l'abbé et mobilisa les fidèles afin de reconstruire le temple selon les principes de l'architecture bouddhique du Nord. Les travaux furent achevés vers 2004–2005. En 2020, le vénérable Thích Quảng Minh devint le quatrième abbé de la pagode.

L'édifice compte trois niveaux. Le rez-de-chaussée sert aux cérémonies et aux réunions ; le deuxième étage est consacré aux patriarches ; le troisième abrite le sanctuaire principal, solennel, où trône au centre le Bouddha historique Śākyamuni, entouré de Guanyin et de Kṣitigarbha. Les statues sont sculptées dans du bois de jacquier, qui dégage une légère senteur. Pourtant, ce qui reste le plus profondément attaché au souvenir de Pháp Hoa n'est pas son architecture, mais ses nuits de lanternes. À la pleine lune du quatrième mois lunaire, pour la fête de Vesak, des milliers de lampions sont déposés sur les eaux du canal Nhiêu Lộc. Certaines années, ils sont six mille ; d'autres fois, lors de la grande cérémonie du douzième jour du quatrième mois, ils se comptent par dizaines de milliers. Chaque lumière emporte avec elle un vœu, une prière de paix adressée à ceux que l'on aime. Lorsque je regarde tout le canal scintiller dans la nuit, tandis que ces petites flammes dérivent lentement sur l'eau, je me dis que l'homme n'a peut-être pas besoin d'aller bien loin pour trouver le silence intérieur. Une soirée au bord de ce canal, parmi les milliers d'humbles souhaits confiés à la nuit, suffit parfois à alléger le cœur.

UN REFLET DU NORD SOUS LE CIEL DU SUD, LA PAGODE VĨNH NGHIÊM

Non loin de là, sur la rue Nam Kỳ Khởi Nghĩa, se dresse un imposant bâtiment de béton armé qui conserve pourtant tout l'esprit de l'architecture en bois du Nord : la pagode Vĩnh Nghiêm. Les deux vénérables Thích Tâm Giác et Thích Thanh Kiểm, venus du Nord dans le Sud pour y enseigner le bouddhisme, prirent pour modèle la pagode en bois du même nom située dans le village de Đức La, à Bắc

Giang, autrefois l'un des foyers de l'école zen Trúc Lâm Yên Tử sous la dynastie des Lý. L'architecte Nguyễn Bá Lăng en dessina les plans. Les travaux commencèrent en 1964 sur un terrain bas, au bord de l'arroyo de Thị Nghè. Il fallut acheminer quarante mille mètres cubes de terre depuis l'autoroute de Biên Hòa pour remblayer le site, pour un coût de 98 millions de đồng de l'époque. La pagode fut achevée en 1971.

À peine entré dans la cour, il suffit de lever les yeux pour apercevoir, ondulant sur les toits recourbés, le motif des « Deux Dragons contemplant la Lune ». Les dragons sont ici sculptés avec légèreté, sans lourdeur, comme pour rappeler au pratiquant la force intérieure nécessaire afin de dépasser avidité, colère et ignorance. Puis vient la tour de Guanyin, haute de près de quarante mètres et composée de sept niveaux, le chiffre sept évoquant les Sept Facteurs de l'Éveil. Sur les sommets des tours et les écrans architecturaux apparaît également la roue du Dharma à huit rayons, symbole du Noble Sentier octuple, les huit voies conduisant l'être humain hors de la souffrance. Quant à la grande cloche appelée « Cloche de la Paix », elle fut offerte par la pagode Entsu-in, au Japon, avec le souhait que le pays retrouve rapidement la paix.

Le bâtiment central comprend un sanctuaire conçu selon un plan en forme du caractère chinois Công. La salle des prosternations, longue de trente-cinq mètres, abrite le Bouddha Śākyamuni ainsi que les bodhisattvas Mañjuśrī et Samantabhadra. Autour, des peintures représentant les Arhats et de riches boiseries sculptées de dragons et des quatre animaux sacrés composent un décor minutieux. Outre la tour de Guanyin, le temple possède une tour communautaire des Reliques, haute de quatre étages et construite en 1982, ainsi que la tour de pierre Vĩnh Nghiêm,

inaugurée en décembre 2003 et consacrée au défunt vénérable Thích Thanh Kiểm, l'un des fondateurs du temple. Debout au milieu de ces tours au charme ancien, on comprend soudain que tout un morceau du ciel de Bắc Giang a été transporté au cœur de Saïgon, afin que ceux qui vivent loin de leur pays natal puissent encore disposer d'un lieu où retrouver leurs racines. L'architecture n'est pas seulement faite pour être regardée ; elle peut aussi servir d'ancre à la mémoire de ceux qui ont dû partir.

LÀ OÙ SONT VÉNÉRÉES LES RELIQUES DU BOUDDHA, LA PAGODE XÁ LỢI

À l'angle des rues Bà Huyện Thanh Quan et Sư Thiện Chiếu se trouve une autre pagode, intimement liée aux bouleversements de l'histoire du bouddhisme dans le Sud : Xá Lợi. Les travaux commencèrent en 1956 sous la direction des architectes Trần Văn Đường et Đỗ Bá Vinh, avec les ingénieurs Dư Ngọc Ánh et Hà Tổ Thuận à la conduite du chantier. Grâce aux contributions des bouddhistes de vingt et une provinces du Sud, le temple fut achevé en 1958. Le nom « Xá Lợi », qui signifie « reliques », vient d'un panneau portant l'inscription « Construction de la pagode destinée à abriter les reliques du Bouddha ». Les habitants prirent l'habitude d'abréger le nom en « pagode Xá Lợi », et le vénérable Khánh Anh, suivant l'usage populaire, finit par l'adopter officiellement.

Le sanctuaire principal mesure trente et un mètres de long sur quinze de large. Il n'abrite qu'une seule statue de Śākyamuni, réalisée en poudre de pierre rose par l'École des Arts de Biên Hòa en 1958, puis entièrement dorée en 1969. Sur les murs, quinze peintures du professeur Nguyễn

Văn Long racontent toute la vie du Bouddha, de sa naissance jusqu'à son entrée dans le Nirvana. Le clocher à sept étages, haut de trente-deux mètres, fut autrefois le plus élevé du Vietnam, avant d'être dépassé par celui de la pagode Linh Phước à Đà Lạt. Il abrite une grande cloche de deux tonnes, fondue sur le modèle de celle de Thiên Mụ, à Huế.

Mais ce qui distingue surtout Xá Lợi des autres pagodes tient à son rôle historique. Elle fut le siège de l'Association des études bouddhiques du Sud-Vietnam à partir de 1951, accueillit à la fin de 1963 la fondation de l'Église bouddhique unifiée du Vietnam, servit ensuite de lieu d'enseignement à l'Université Vạn Hạnh, puis abrita pendant plus d'une décennie le Bureau II de l'Église bouddhique du Vietnam. Quand une pagode traverse ainsi les hauts et les bas de l'histoire religieuse du Sud, on comprend que certaines briques ne bâtissent pas seulement des murs : elles construisent aussi le chemin spirituel d'une génération.



Photo : pagode Chantarangsay, troisième arrondissement

UN CLAIR DE LUNE KHMER AU BORD DU CANAL NHIÊU LỘC, LA PAGODE CHANTARANGSAY

Il existe encore une autre pagode, porteuse d'une histoire tout à fait différente : Chantarangsay, que les habitants appellent aussi la pagode cambodgienne, la pagode khmère ou Candaransi. En 1946, le vénérable Lâm Em, Khmer originaire de Sóc Trăng et ancien directeur d'une école bouddhique de Phnom Penh, cherchait un terrain où construire un temple destiné à la communauté khmère réfugiée à Saïgon à cause de la guerre. Il s'arrêta sur un terrain d'alluvions boueux au bord du canal Nhiều Lộc. Là, il éleva une première pagode et lui donna le nom de Chantarangsay, « Clair de Lune », symbole de lucidité et d'Éveil. Ce ne fut d'abord qu'une modeste maison sur pilotis. Le sanctuaire en béton ne fut commencé qu'en 1949 et achevé en 1953.

Située rue Trần Quốc Thảo, la pagode occupe 4 500 mètres carrés et a connu sept restaurations. Son portail est en ciment ; quatre colonnes soutiennent un toit plat, chacune couronnée d'une figure de kâyno, symbole de beauté et de puissance, tandis qu'une tour quadrangulaire à neuf niveaux domine le toit. Le sanctuaire comporte deux étages et quatre portes. Il regarde vers l'est, vers le soleil levant, direction associée à l'Éveil du Bouddha durant la nuit de pleine lune de Vesak. Son soubassement est nettement surélevé par rapport aux alentours, allusion au mont Meru de la mythologie indienne. Au centre, le Bouddha Śākyamuni est représenté sur un lotus à cinq niveaux, chacun correspondant à une posture de pratique différente. Les trois tours du toit symbolisent les Trois Joyaux ; chacune comporte huit degrés renvoyant au Noble Sentier octuple, et la pointe la plus élevée représente le Nirvana.

Conformément à l'enseignement du bouddhisme Theravāda, seul le Bouddha Śākyamuni y est vénéré, sans bodhisattvas ni autres divinités. Depuis plus d'un demi-siècle, la pagode n'est pas uniquement un lieu de pratique religieuse. Elle est aussi devenue un centre culturel de la communauté khmère, où l'on préserve des fêtes traditionnelles comme Chôl Chnăm Thmây et Ok Om Bok, et où des cours gratuits de langue khmère sont proposés aux enfants comme aux adultes. Préserver une langue, c'est aussi préserver l'identité d'un peuple au cœur d'une grande ville. Cette pagode appelée « Clair de Lune », autrefois élevée sur un terrain vague et marécageux, est aujourd'hui l'ancre identitaire de toute une communauté loin de sa terre natale. Et peut-être son nom est-il justement cette lumière douce qui aide les hommes à ne jamais perdre le chemin de leurs racines.

LE DERNIER TRAIN D'UN TERRITOIRE, LA GARE DE SAÏGON

Et puis, au milieu de toutes ces vieilles pagodes, je pense à la gare de Saïgon, elle aussi habitée par une autre forme de sacré : l'attente, les retrouvailles et les séparations. La gare actuelle de Saïgon, également appelée gare de Hòa Hưng, se trouve dans le quartier de Nhiêu Lộc. Elle constitue le terminus de la ligne ferroviaire Nord-Sud et se situe à seulement un kilomètre du centre-ville. La première gare, construite par les Français près du marché Bến Thành, fut inaugurée en 1885. Elle fut ensuite déplacée à l'emplacement de l'actuel parc du 23-Septembre, où la nouvelle installation fut achevée en 1915. En 1978, lorsque la gare principale fut transférée à Bình Triệu, l'ancienne gare de marchandises de Hòa Hưng fut

transformée en gare de voyageurs ; elle entra en service en 1983 et fonctionne depuis lors. À l'approche du Têt, les quais et les guichets se remplissent toujours de voyageurs venus acheter leur billet, même si, depuis 2007, la vente en ligne a quelque peu atténué les cohues d'autrefois. Mais la technologie peut bien évoluer, l'excitation fébrile des derniers trains de l'année et les embrassades précipitées sur les quais restent exactement les mêmes. En 2025, lors de mon retour au Vietnam, j'ai essayé plusieurs fois de prendre le train ici. Les trains sont aujourd'hui plus modernes et plus rapides qu'autrefois. La gare, elle aussi, est mieux ordonnée, moins chaotique et moins compliquée.

J'ai toujours vu le troisième arrondissement comme un carnet où seraient consignées toutes les nuances, spirituelles et profanes, de Saïgon. Pháp Hoa scintille dans ses nuits de lanternes, Vĩnh Nghiệm transporte l'âme du Nord jusque sur la terre du Sud, Xá Lợi demeure le témoin silencieux de tant de bouleversements historiques, Chantarangsay protège l'identité d'un peuple, et la gare voit d'innombrables vies se croiser avant de se séparer. Chacun de ces lieux conserve son histoire. Ensemble, ils permettent au troisième arrondissement de garder silencieusement en lui une part de la mémoire commune de la ville. Quiconque y est passé a sans doute connu, un jour ou l'autre, cette étrange sensation d'effleurer cette mémoire du bout des doigts.



Photo : au bord de la rivière de Saïgon

Essai 30

SAÏGON, CAFÉ LE MATIN ET BIÈRE EN FIN D'APRÈS-MIDI

LA TASSE DE CAFÉ DE MA JEUNESSE

Je ne me souviens plus exactement depuis quand je suis devenu accro au café. Je sais seulement que cette habitude me suit depuis ma toute jeunesse. Chaque matin, il me fallait mon café. Je pouvais très bien me passer de petit-déjeuner, mais sans cette tasse-là, j'avais l'impression que la journée n'avait pas véritablement commencé. Certains jours, je m'asseyais seul et regardais silencieusement passer le flot des véhicules sous la lumière

encore douce du matin. D'autres fois, je bavardais avec quelques amis avant d'aller travailler. Et si, en pleine journée, alors que j'étais occupé, un client ou un copain passait me voir, on finissait presque toujours par se retrouver au petit café du coin, histoire de boire quelque chose et de discuter. À Saïgon, comme dans les autres endroits où j'ai vécu, c'était mon rythme naturel. Aujourd'hui que je vis aux États-Unis, chaque matin, je prépare tranquillement mon café et je le bois seul.

Pour un Saïgonnais, le café n'a jamais été une simple boisson. C'est un prétexte pour ralentir au milieu d'une vie qui court sans cesse, l'une de ces rares parenthèses où l'on peut rester assis et regarder la ville passer devant soi. Saïgon est célèbre pour être une ville qui ne dort jamais, illuminée jusqu'au cœur de la nuit. Pourtant, derrière toute cette agitation subsistent des moments d'une simplicité désarmante. Et peut-être faut-il justement se lever tôt, s'asseoir devant le premier café du jour, pour saisir pleinement cette beauté si particulière.

MILLE CAFÉS, MILLE FAÇONS D'ÊTRE

Le café saïgonnais est, au fond, un tableau fait de multiples couleurs et de multiples couches. Chacune raconte une manière d'être, une bonne raison de traîner un peu. Le plus évident, et sans doute le plus familier, reste le café de trottoir. Quelques tables en plastique, trois ou quatre petits tabourets, un matériel rudimentaire, et pourtant des centaines de clients s'y succèdent chaque jour. Ouvriers, chauffeurs de moto-taxi, employés de bureau, tout le monde peut s'asseoir au même petit coin de rue, sans distinction de rang ni de fortune. Et puis il y a le cà phê bệt, cette

manière de boire son café assis directement sur le trottoir, si typiquement saïgonnais. Autour de la cathédrale Notre-Dame ou rue Alexandre-de-Rhodes, les jeunes étalent une feuille de journal, s'installent par terre avec leur verre de café, respirent l'air de la ville et bavardent joyeusement.

Pour les pressés, il y a le café à emporter : on commande, on paie, on repart avec son verre pour le boire ailleurs. Cette manière jeune et moderne de consommer le café est arrivée relativement récemment, mais elle a vite séduit les employés de bureau. Ceux qui ont besoin d'un cadre plus sérieux pour une rencontre ou un rendez-vous professionnel choisissent les enseignes connues des premier et troisième arrondissements, avec leurs espaces modernes, calmes, adaptés aux rendez-vous courts mais soignés. Les amoureux de la nature préfèrent les cafés-jardins, entourés d'arbres, de fleurs et de verdure, véritables havres de tranquillité dans une ville devenue si dense. Ceux qui recherchent davantage d'intimité se réfugient dans de petits cafés nichés au fond de vieux immeubles, où la lumière naturelle filtre à travers des fenêtres usées par le temps avec une beauté étrange. Il y a encore les cafés-librairies, les cafés avec animaux, les établissements insolites où chacun vient satisfaire sa curiosité ou ses passions. Quant aux employés de bureau à l'heure du déjeuner, il suffit parfois qu'un café propose un bon menu pour qu'ils y trouvent une raison de faire une pause.

Mais savourer un café, pour un Saïgonnais, ce n'est certainement pas l'avaler d'un trait. Il faut le goûter peu à peu, laisser la langue rencontrer d'abord l'amertume, puis attendre que la douceur arrive doucement derrière. Certains restent songeurs devant les gouttes qui tombent une à une du filtre, en tournant les pages d'un journal encore imprégné de l'odeur de l'encre. D'autres prennent leur tasse chaude

entre les mains et respirent longuement ce parfum si particulier. Pour certains, il suffit de remuer avec une cuillère un café noir glacé tout en regardant la circulation compacte au-dehors pour sentir le monde retrouver son équilibre. Chacun sa manière. Mais au bout du compte, tous cherchent dans ce café une petite plage de silence qui n'appartient qu'à eux.

DU CAFÉ À LA CHAUSSETTE AU CAFÉ SOLUBLE, LE FIL DU TEMPS

Le café est arrivé au Vietnam avec les Français au XIX^e siècle et, sans qu'on sache vraiment à quel moment cela s'est produit, il a fini par entrer dans la chair et le sang des Vietnamiens, jusqu'à devenir indispensable. Autrefois, avant l'apparition du filtre métallique, les Saïgonnais, notamment ceux d'origine chinoise, préparaient le café à l'aide d'une poche de tissu. On mettait la poudre dans cette sorte de chaussette, placée dans une théière en terre cuite, puis on versait de l'eau bouillante comme pour préparer du thé. Après quelques minutes, le café était transvasé dans une cafetière en aluminium, maintenue au chaud sur un brasero à charbon. Le premier liquide obtenu, le plus concentré, était appelé nước cốt, l'essence du café. Aujourd'hui encore, beaucoup seraient bien incapables d'expliquer pourquoi on avait inventé une méthode aussi singulière. Ils savent seulement que ces vieilles chaussettes imprégnées de café appartiennent à une époque qui eut son heure de gloire.

À Hanoï, on affectionne le café au filtre, chaque établissement gardant jalousement son petit secret. Ici, on tasse fortement le café ; là, on verse méticuleusement l'eau

bouillante cuillerée après cuillerée afin d'obtenir davantage de puissance. À Saïgon, c'est différent. Sous un climat chaud presque toute l'année, on aime la glace. Le cà phê sữa đá, café au lait concentré et glaçons, et le bạc xỉu, plus doux et plus lacté, sont devenus deux boissons quasiment nationales. L'amertume franche du café pur rencontre la rondeur sucrée du lait concentré et le froid des glaçons, produisant une saveur que l'on ne confond avec aucune autre.

Dans les années 1990, les petits cafés de trottoir devinrent l'une des images caractéristiques des villes vietnamiennes. Quelques chaises en plastique et des tables de fortune installées sans cérémonie sur le trottoir, sous un arbre ou au coin d'une rue animée, suffisaient à créer assez d'intimité pour lire le journal, regarder passer les véhicules ou refaire le monde entre amis. Au début des années 2000, les choses commencèrent à évoluer. Cafés Internet, cafés musicaux, cafés-librairies se multiplièrent. On ne venait plus seulement boire pour se désaltérer, on commençait à rechercher un cadre, une ambiance, une certaine façon de savourer le moment. Puis le rythme de la vie s'accéléra encore. Tout le monde n'avait plus le temps d'attendre qu'un filtre laisse tomber ses gouttes une à une. Le café soluble entra alors dans les cuisines familiales comme dans les bureaux les plus modernes. Pratique, rapide, il conservait malgré tout un petit quelque chose de l'âme du café torréfié, comme un compromis entre l'ancien et le nouveau. Bien entendu, il n'a jamais la profondeur d'un véritable café préparé au filtre.

De la chaussette de tissu au filtre d'aluminium, du filtre au sachet soluble, le parcours d'une tasse de café ressemble étrangement, à mes yeux, au parcours de Saïgon lui-même : attaché au passé sans accepter de rester

immobile, moderne sans jamais parvenir à abandonner complètement la saveur profonde de ses origines.



Photo : canal Nhiêu Lộc

NHIÊU LỘC–THỊ NGHÈ, UNE EAU QUI TRAVERSE LA VIE

Il est un canal au bord duquel j'ai passé je ne sais combien de matins et autant d'après-midi : Nhiêu Lộc–Thị Nghè. Sur la portion qui traverse le troisième arrondissement, le long de la rue Hoàng Sa, les arbres apportent leur fraîcheur, tandis que de vieux ponts chargés d'histoire, comme Lê Văn Sĩ ou Công Lý, ponctuent le paysage. Certains matins, je m'asseyais près de l'eau, buvais une gorgée de café et regardais silencieusement le courant dériver. D'autres fois, quand le soleil de l'après-midi devenait moins mordant, je retrouvais des amis autour de

quelques bières. La brise remontait du canal, fraîche sur la peau, et au fil de nos conversations, toute la ville semblait ralentir.

Pourtant, ce paisible canal porte en lui des couches entières d'histoire. Le Gia Định thành thông chí l'appelait rivière Bình Trị, tandis que la population disait plus volontiers rivière Bà Nghè. Ce nom viendrait de Nguyễn Thị Khánh, une femme qui défricha les terres et fit construire un pont sur l'arroyo pour faciliter les déplacements des villageois. On parla donc du pont Bà Nghè, puis de la rivière Bà Nghè. Avec le temps, le nom Thị Nghè s'imposa, tandis que la partie amont reçut celui de Nhiêu Lộc. Sous la colonisation française, le cours d'eau fut baptisé Arroyo de l'Avalanche, du nom d'un navire de guerre français qui l'avait remonté pour reconnaître la citadelle de Gia Định, la veille de la bataille qui allait ouvrir la conquête. L'arroyo de Thị Nghè constituait alors une frontière naturelle de la ville et participait au système défensif de Saïgon–Gia Định, lié notamment à la muraille Bán Bích, édifiée par Nguyễn Cửu Đàm en 1772 pour résister aux Siamois.

Mais ce canal, autrefois l'un des plus beaux de Saïgon, faillit mourir sous les coups des hommes. À partir du milieu des années 1960, puis massivement pendant les années de guerre, de 1965 à 1975, des populations venues de partout s'installèrent sur ses berges, construisant des habitations qui empiétaient sur l'eau. Ordures et eaux usées domestiques furent rejetées directement dans le canal. Peu à peu, il s'étouffa, jusqu'à devenir si pollué qu'il fallait se boucher le nez pour passer à proximité. Ce n'est qu'en 2002 que la ville lança un vaste programme d'assainissement qui allait durer près d'une décennie. Plus de sept mille foyers, soit près de cinquante mille personnes, furent déplacés pour rendre la vie au canal. Lorsque les travaux furent

inaugurés, le 18 août 2012, c'était aussi une partie de la mémoire urbaine qui renaissait. L'eau redevint plus claire, quelques poissons et crevettes réapparurent, les berges furent consolidées, les voies Hoàng Sa et Trường Sa se couvrirent d'arbres et devinrent des lieux où des dizaines de milliers d'habitants viennent chaque matin et chaque soir marcher, faire du vélo ou simplement respirer.

J'aime les noms Hoàng Sa et Trường Sa donnés aux deux rues qui longent le canal. Comme si, au cœur même de Saïgon, à une centaine de kilomètres de la mer, ses habitants avaient voulu envoyer une pensée vers les îles et le large. Et plus j'y réfléchis, plus cette histoire me touche : un canal que les hommes avaient eux-mêmes presque tué, puis que ces mêmes hommes ont patiemment ramené à la vie. N'est-ce pas, finalement, une leçon sur la manière dont nous pouvons prendre soin de ce que nous avons autrefois négligé ?

BOIRE TRANQUILLEMENT, CETTE AMITIÉ QUI FERMENTE AVEC LA MOUSSE DE LA BIÈRE

Pour les Saïgonnais, boire un verre entre amis n'est finalement pas très différent du café. On ne boit pas forcément pour être ivre. On boit surtout pour rester ensemble. Quand j'étais jeune, je pouvais boire beaucoup. Le week-end ou les après-midi où nous n'avions rien à faire, il nous arrivait de prendre nos vélos jusqu'aux environs de la voie ferrée pour manger un modeste lẩu dê tay cầm, une fondue de chèvre servie dans une marmite à anses. D'autres fois, nous faisions quelques pas jusqu'au côté du marché Nguyễn Văn Trỗi et prolongions la soirée autour de quelques verres. Plus tard, lorsque le canal Nhiêu Lộc fut

nettoyé, nous avons pris l'habitude de nous retrouver sur ses berges. Aujourd'hui, l'âge est là. L'alcool fort ne me tente plus guère ; quelques bouteilles de bière suffisent, simplement pour avoir des amis autour de soi.

Ce plaisir de boire tranquillement ne s'embarrasse pas du décor. Ce peut être un boui-boui de trottoir comme un beer garden chic. À grignoter, il y aura du calmar séché, des escargots, des coques grillées à l'huile d'oignon, ou une marmite fumante. Autour de la table, personne ne demande si l'autre est ouvrier ou chef d'entreprise. Tout le monde peut lever son verre avec tout le monde. Un jour, un vieil ami m'a écrit : « Cet après-midi, viens donc à l'ancien bistrot où on allait, on se boira quelques bouteilles de lade. » Notre vieux café était devenu un restaurant élégant. Nous pouvions évidemment y entrer, mais nous n'y retrouvions plus rien du goût d'autrefois. Alors toute la bande est repartie vers un petit établissement au bord du canal Nhiêu Lộc. Quatre verres remplis de glace, quatre bouteilles fraîchement décapsulées, chacun se servant lui-même. Et soudain quelqu'un a lâché : « Quand je regarde les bouteilles d'aujourd'hui, qu'est-ce que la lade Con Cọp me manque... » La table entière s'est tue. Comme si, tout à coup, nous venions de toucher un morceau de notre passé.

Autrefois, il n'existait guère que deux sortes de lade. La 33, en petite bouteille, plus chère, destinée à une clientèle aisée ; et la Con Cọp, « la Tigre », plus grande et plus populaire. Une caisse de douze bouteilles permettait facilement d'en partager deux par personne. En 1973, BGI lança même la Con Cọp Trái Thơm, dont l'étiquette portait une liane et un fruit rond quadrillé. Quelques bouteilles étaient glissées au hasard dans les caisses comme des lots de chance. Les buveurs racontaient qu'elle était meilleure que les autres et, à table, cette bouteille revenait toujours à

l'aîné ou à celui qui présidait la soirée. Après 1975, l'usine fut reprise et la marque changea de nom, mais la méthode de brassage resta la même, comme si une simple bouteille de bière pouvait servir de fil entre deux époques.

À Saïgon, il existe une règle non écrite : celui qui invite à boire paie l'addition. Quand un ami venu de loin passe vous voir, si vous vous connaissez peu, vous lui offrez un café et un petit-déjeuner ; si vous êtes vraiment proches, il faut l'emmener boire et manger jusqu'à plus soif pour que l'amitié soit honorée comme il se doit. Et Saïgon, littéralement, ne dort jamais. À quatre heures du matin, quand les rues sont encore presque désertes, des ouvriers sortant de leur poste s'arrêtent déjà dans un restaurant d'escargots pour boire quelques verres et délasser leur fatigue. À la même heure, les restaurants plus huppés de la rue Trần Hưng Đạo ont encore leurs lumières allumées ; employés de bureau et travailleurs de nuit y noient leurs soucis jusqu'au lever du jour. À Saïgon, boire entre amis n'a pas d'horaire. Seule compte cette affection qui retient les gens autour de la même table, qu'il soit tôt ou tard.

Aujourd'hui encore, chaque fois que je reviens de loin à Saïgon, j'aime retrouver un vieil ami très proche sur les berges du canal Nhiêu Lộc. Nous buvons quelques bières, pas pour nous enivrer, simplement pour être là. Nous regardons l'eau autrefois si polluée redevenue plus claire, et mon cœur semble s'apaiser avec elle. Le café du matin, la bière de l'après-midi : deux extrémités d'une journée, deux extrémités d'une vie. Entre les deux coule tout Saïgon, toujours en mouvement, toujours en train de changer. Mais cette affection qui pousse les hommes à rester assis ensemble, elle, n'a jamais vieilli.



Photo : sous la ramure d'un arbre centenaire

Essai 31

SAÏGON SOUS LES FRONDAISONS DES ARBRES CENTENAIRES

J'aime Saïgon. J'aime jusqu'à son soleil brutal de midi, jusqu'à ces averses qui vous tombent dessus sans vous laisser le temps de réagir. Mais ce que j'aime peut-être plus que tout, ce sont ses rues couvertes par les grands arbres anciens. Parce qu'ils adoucissent tout ce qu'une métropole de plus de dix millions d'habitants peut avoir de bruyant, d'âpre, d'agressif. Quand on marche sur Nguyễn Thị Minh Khai, An Dương Vương, Nguyễn Tri Phương, Võ Văn Tần, Ba Tháng Hai, Hùng Vương ou Ngô Gia Tự, on a soudain l'impression que la ville, elle aussi, sait respirer,

qu'elle sait se reposer sous les couches de feuillage qui s'entremêlent au-dessus d'elle. Les arbres ne parlent pas, mais ils gardent. Ils gardent la fraîcheur pour les hommes et, avec elle, une part de mémoire que nous oublions à force de courir après notre propre vie. Pourtant, combien d'entre nous prennent encore la peine de demander depuis quand ces arbres sont là, qui les a plantés et pourquoi précisément à cet endroit ? Ils demeurent, silencieux, année après année, regardant les hommes aller et venir sous leurs branches, sans rien dire, sans rien réclamer.

LES FRANÇAIS ET LE RÊVE D'UNE VILLE DANS LA FORÊT

L'histoire commence au moment où les Français viennent à peine de s'installer à Saïgon, vers 1863–1865. Habitué à un climat tempéré, ils se retrouvent soudain confrontés à la chaleur brûlante des tropiques et ont l'idée de planter des arbres le long des trottoirs afin d'apporter de l'ombre. Au départ, ils envisagent des tamariniers et des manguiers, histoire d'avoir aussi des fruits. Puis, à la réflexion, l'idée leur paraît mauvaise. Les fruits tombés saliraient les rues, les enfants risqueraient de se blesser en grimpant aux arbres, et l'ensemble nuirait à l'esthétique urbaine. Après bien des discussions, le Conseil colonial de Cochinchine finit par choisir le sao, le dipterocarpus, pour border les voies. Le bosquet de sao de l'actuel parc du 30-Avril aurait ainsi commencé à pousser vers 1882.

Entre 1863 et 1870, la plupart des jeunes plants utilisés par le service des Ponts et Chaussées provenaient des pépinières du Jardin botanique. Les archives indiquent qu'en 1866 seulement, vingt-cinq mille jeunes arbres y

avaient déjà été préparés pour être envoyés à Gò Vấp et Chợ Lớn et plantés le long des routes. Quand on regarde les photographies en noir et blanc de cette époque, on reste surpris : en plein centre de Saïgon, palais administratifs, villas et maisons à l'occidentale se blottissaient sous les arbres, donnant réellement l'impression d'une « ville dans la forêt ».

À propos du nom Saïgon lui-même, une hypothèse veut d'ailleurs qu'il dérive de Prey Nokor, qui signifie « ville dans la forêt ». Plus tard, l'autrice Martine Piat employa également le nom Brai Nagara, porteur du même sens. L'idée n'a rien d'absurde : avant de devenir une ville, cet endroit était couvert d'une dense forêt tropicale. Dans l'actuel Jardin zoologique et botanique subsiste encore une vieille liane dâỵ gủi, dont les racines s'enroulent comme un vestige de la forêt primitive. Rue Lý Tự Trọng se trouve aussi un banyan âgé de plus de trois cents ans. Peut-être l'un des plus vieux arbres de Saïgon, avec ses racines nouées les unes aux autres, témoin muet de toute l'histoire de cette terre. Les Français sont arrivés ici avec leurs armes et leur domination. Mais, sans l'avoir forcément prévu, ils ont également laissé à la ville un patrimoine inattendu : ces alignements d'arbres centenaires que, même avec beaucoup d'argent, on ne pourrait aujourd'hui acheter ni remplacer.

LE QUARTIER DES POÈTES, DES RUES QUI PORTENT DES NOMS DE POÉSIE

Parler des arbres de Saïgon sans évoquer le troisième arrondissement serait une véritable omission. On le considère comme l'un des poumons verts de la ville. Des

centaines d'arbres anciens y déploient leurs branches, tempèrent la chaleur étouffante et préservent un peu de cette tranquillité héritée de l'époque française. La rue Phạm Ngọc Thạch possède ses rangées de tamariniers, de sao đen et de vieux dầu autour du Hồ Con Rùa, le « lac de la Tortue », et devant l'Université d'Économie. Sương Nguyệt Anh conserve deux rangées d'arbres presque centenaires. Trương Công Định traverse le parc Tao Đàn entre deux alignements de grands dầu dont les cimes couvrent presque entièrement le passage des piétons. Quant à Nguyễn Đình Chiểu, Võ Văn Tần et Nguyễn Thị Minh Khai, leurs feuillages s'entrelacent et préservent une atmosphère paisible, presque poétique, devenue rare au cœur d'une métropole.

Le troisième arrondissement possède aussi tout un groupe de rues portant les noms de poètes et de lettrés : Nguyễn Đình Chiểu, Hồ Xuân Hương, Tú Xương, Lê Quý Đôn, Lê Ngô Cát, Bà Huyện Thanh Quan... À Saïgon, on a souvent nommé les rues par ensembles : des voies liées entre elles par une parenté historique ou culturelle étaient regroupées dans le même secteur, donnant à chaque quartier une identité bien particulière.

Prenons la rue Bà Huyện Thanh Quan. À l'époque française, elle n'était qu'un petit tronçon allant de Nguyễn Thị Minh Khai à Hồ Xuân Hương et portait le nom de Rue Nouvelle. En 1920, la mairie de Saïgon la rebaptisa Pierre-Flandin et la prolongea jusqu'à son tracé actuel. Ce n'est qu'en 1955 qu'elle prit officiellement le nom de Bà Huyện Thanh Quan, célèbre poétesse dont les œuvres en écriture Nôm ont traversé le temps. La rue Nguyễn Đình Chiểu voisine connut un destin tout aussi mouvementé. Rue de Mũi, puis L'Évêché, puis Richaud, elle devint Phan Đình Phùng en 1955, avant de recevoir enfin, en août 1975, le

nom de Nguyễn Đình Chiểu qu'elle porte aujourd'hui. Une rue ballottée d'un nom à l'autre comme un être humain traversant les accidents de la vie avant de trouver, finalement, le nom qui lui correspond vraiment.

SOUS LES VIEUX ARBRES

Un lundi matin, je me promenais rue Hồ Xuân Hương. Elle mesure moins de cinq cents mètres, mais ses deux côtés sont couverts d'arbres anciens. Certains banyans laissent descendre leurs racines presque jusqu'au sol, formant des rideaux naturels de verdure qui filtrent la lumière matinale. J'y ai rencontré par hasard une connaissance, un écrivain qui dégustait un *bạc xỉu* sous les branches. Il m'a dit : « J'adore l'air frais qu'il y a ici tôt le matin. Ce n'est ni trop fréquenté ni trop bruyant. Quand je bois mon café sous les arbres en regardant les gens passer, j'ai l'impression d'avoir le cœur plus léger. » À l'angle de Trương Định et Nguyễn Đình Chiểu, il existe un café à l'ancienne, typiquement saïgonnais, avec ses tables et ses chaises en bois installées à l'ombre, adossées à un vieil immeuble dont les murs s'écaillent et dont les grilles de fer ont pris la couleur du temps. Tout est vieux, et pourtant étrangement familier. La clientèle est composée surtout d'habitants du quartier ou de travailleurs indépendants venus chercher un endroit tranquille pour lire ou travailler.

En tournant vers Bà Huyện Thanh Quan, même aux heures de pointe, malgré la circulation dense, la rue garde une étonnante sensation d'espace grâce aux arbres. Un homme de soixante-dix-huit ans, qui habite dans une petite ruelle à moins de deux cents mètres, vient y marcher chaque matin. Il m'a expliqué tranquillement : « Ça fait plus

de dix ans que je marche sur cette rue. Quelle que soit la saison, sous les arbres il fait frais, et il y a moins de poussière. » Les personnes âgées du quartier aiment ensuite se retrouver au parc Tao Đàn pour faire de l'exercice. En l'écoulant, je me suis dit que ce qui nous attache parfois à une rue n'est pas l'endroit où elle nous conduit, mais la petite parenthèse qu'elle nous offre chaque jour, quelques minutes où l'on peut avancer sans se presser.

Dans les rues Tú Xương et Bà Huyện Thanh Quan, on trouve aussi de vieux flamboyants d'Amérique et des acajous âgés de plusieurs dizaines d'années, avec leurs racines noueuses qui sortent du sol comme les veines gonflées sur les bras d'un vieux paysan. Le plus vieil acajou de Saïgon, à ce que l'on m'a raconté, se trouve au Jardin zoologique et botanique. Il aurait environ cent cinquante ans ; son tronc, large de quatre ou cinq mètres, est impossible à entourer de ses bras. Les acajous étendent aussi leurs ombres dans les cours d'écoles comme Trưng Vương, Marie Curie ou Lê Quý Đôn, déposant dans la mémoire de générations entières d'écoliers saïgonnais des souvenirs dont on ne comprend souvent la valeur qu'une fois devenu adulte.

Je me suis soudain rappelé le poème Phổ có cây đã chết, « La rue où un arbre est mort », de Huy Tường. Et avec lui sont revenus les arbres abattus, déracinés dans les vieilles rues, le chant des oiseaux au matin, les cigales de l'après-midi, et même le regard de quelqu'un appartenant à une époque depuis longtemps disparue. Dans le vieux Saïgon, qui n'avait pas son coin de rue lié à un arbre et à un souvenir personnel ? « La rue Duy Tân, ses arbres et leur longue ombre fraîche, l'après-midi au parc sous le ciel et les nuages d'un bleu immense, un verre de citron sucré...

» Cette chanson-là, j'en suis convaincu, tous ceux qui ont vécu dans le Saïgon d'autrefois la connaissent.

Tự Do, Duy Tân, Nguyễn Du, Tú Xương, Huyền Trân Công Chúa, Hồng Thập Tự, Phan Đình Phùng, Pasteur, Công Lý, Bùi Thị Xuân, Chu Mạnh Trinh... Combien de rues ont gardé la trace des pas d'amoureux, de rendez-vous sous les arbres, de promenades nocturnes depuis les cabarets jusqu'à Notre-Dame, les couples marchant côte à côte et se parlant à voix basse. Les dầu, les sao et les tamariniers, les trois grandes essences d'ombrage historiques de Saïgon, poussent lentement. Il leur faut plusieurs dizaines d'années avant de pouvoir couvrir une rue de leur ombre, cinquante ou soixante-dix ans avant de devenir de véritables arbres anciens. Sur les photographies prises il y a plus d'un siècle, les dầu, les sao et les tamariniers du centre-ville étaient encore tout petits. Aujourd'hui, ils dépassent les toits d'immeubles de cinq ou six étages. On plante un arbre et il faut attendre la durée d'une vie humaine avant qu'il puisse offrir son ombre à la génération suivante.

Quand arrive la saison des pluies, les fruits ailés des dầu tombent en tournoyant dans le vent, planent un instant puis se déposent contre un mur ou dans un carré d'herbe. Là, ils attendent parfois la saison des pluies suivante avant de germer. On dira qu'il ne s'agit que d'un mécanisme de dispersion des graines. Moi, j'y vois plutôt une promesse silencieuse entre l'arbre et la terre : il attend tranquillement que revienne son heure avant de recommencer à vivre. Autrefois, quand on quittait la gare de Saïgon vers Nguyễn Thông, il suffisait d'apercevoir les deux grands dầu, droits comme des colonnes, avec leurs cimes très hautes découpées sur le ciel bleu, pour savoir que l'on avait rejoint le centre. En venant des gares routières de l'Ouest ou de

l'Est, c'était pareil : dès que surgissaient les rangées imposantes de sao et de dàu, on savait qu'on était entré dans le cœur de Saïgon.

LE TRISTE INDICE D'UNE VILLE AUTREFOIS VERTE

Mais aimer une ville n'interdit pas de regarder la réalité en face : Saïgon manque aujourd'hui cruellement d'espaces verts. Des axes comme Cách Mạng Tháng Tám, Trường Chinh ou Cộng Hòa sont presque nus, avec à peine quelques arbres capables d'offrir une véritable ombre. La ville ne compterait aujourd'hui qu'environ cent dix mille arbres urbains pour plus de dix millions d'habitants, soit moins d'un demi-mètre carré de verdure par personne, alors que les spécialistes recommandent entre douze et quinze mètres carrés. Une comparaison publiée en 2018 dans l'Asian City Green Index rendait ce constat encore plus triste. Hong Kong arrivait en tête avec plus de cent mètres carrés d'espaces verts par habitant, Hanoï en comptait plus de onze, tandis que Saïgon n'en avait que deux. Saïgon se retrouvait tout en bas du classement. Le plan d'urbanisme pour 2025 visait 6,3 mètres carrés par habitant, mais lorsqu'on regarde la réalité, cet objectif paraît encore bien lointain.

La population venue d'ailleurs augmente chaque année, tandis que le nombre de grands arbres diminue. Certains disparaissent à cause des tempêtes ou des maladies, d'autres doivent céder la place aux constructions. Je fais parfois ce calcul : il faut cinquante, soixante, parfois soixante-dix ans pour qu'un dàu offre une véritable ombre, alors qu'un immeuble de plusieurs dizaines d'étages peut

sortir de terre en quelques années. Plus on y pense, plus le paradoxe fait mal. Nous échangeons quelque chose qui demande près d'un siècle pour exister contre quelque chose que quelques années suffisent à construire.

QUAND UN ARBRE TOMBE, LES YEUX DES HOMMES SE MOUILLENT

Puis ce jour est arrivé. Les réseaux sociaux et les journaux se sont remplis d'articles sur l'abattage de dizaines d'arbres centenaires afin de laisser la place au chantier d'une station de métro au cœur de la ville. En trois jours, cinquante-sept grands arbres situés devant le Théâtre municipal et le long de la rue Lê Lợi furent abattus sans ménagement, parmi lesquels trente-neuf dàu, sao đen et bò cạp. Tout un pan de verdure du centre de Saïgon disparut presque en un battement de paupières. Les Saïgonnais soupiraient entre eux : Saïgon n'est plus verte, même les saules du centre ne laissent plus tomber leurs branches au-dessus des rues. Un ami m'a dit un jour une phrase que je n'ai jamais oubliée : « Il suffit de quelques années pour construire une tour de plusieurs dizaines d'étages, mais il faut cent ans pour faire pousser les arbres centenaires qui deviennent les symboles d'une ville. »

Dans un texte, une archéologue racontait ce qu'elle avait ressenti devant cette rue soudain mise à nu. Elle avait presque cru entendre un appel au secours sortir de chaque branche brisée, avant de comprendre que les constructions prestigieuses que l'on édifiait là ne seraient pas nécessairement belles, alors qu'une très belle part de la mémoire de Saïgon, elle, venait de disparaître pour toujours. Elle écrivait, en substance, que les vieux

alignements d'arbres de Hanoï ou de Saïgon n'étaient jamais de simples éléments de verdure. Ils étaient des souvenirs, l'âme même de la ville, celle de tous ceux qui y avaient vécu, de ceux qui y vivaient encore et de ceux qui étaient venus y chercher leur vie. Cet après-midi-là, passant au début de la rue Lê Lợi et voyant les hommes couper froidement, précipitamment, les cimes puis les troncs, elle racontait avoir eu les larmes aux yeux.

On a sacrifié toute une forêt d'arbres pour une station moderne. Pourtant, aussi moderne soit-elle, une station reste finalement un lieu de passage, avec l'agitation presque inévitable qui l'accompagne. Et cette agitation risque nécessairement d'abîmer la grâce tranquille, l'élégance ancienne qui habitaient depuis si longtemps le cœur de cette ville. Le prix à payer pour l'avenir me paraît immense, peut-être même impossible à réparer. On promet de recréer un espace vert. Mais il suffit de regarder ce qu'est devenu le parc Chi Lăng pour comprendre : il s'agit alors du vert décoratif des plantes d'ornement, pas du vert profond des arbres, encore moins d'un véritable espace offert aux habitants. Certains disaient que les arbres abattus n'avaient rien de précieux. Pourtant, lorsqu'un arbre a vécu cent ans, il n'est plus simplement du bois. Il est devenu une parcelle de l'âme de la rue.

Alors je repense au *bạc xỉu* de cet écrivain assis sous les feuilles qui tamisaient le soleil. Je revois aussi les pas tranquilles du vieil homme qui marche chaque matin rue Bà Huyện Thanh Quan. Les arbres ne savent pas parler. Mais s'ils le pouvaient, peut-être nous adresseraient-ils seulement un reproche très doux, comme un grand-père à ses petits-enfants : « Vous vivez trop vite, les enfants. Vous oubliez qu'il existe des choses qui, une fois perdues, ne

peuvent plus être rachetées, ni par l'argent ni par la technologie, aussi moderne soit-elle. »

Car Saïgon, au fond, ce ne sont pas seulement ces tours qui montent toujours plus haut vers le ciel. C'est aussi l'ombre fraîche d'une rangée de tamariniers, le tronc immense d'un vieux dâu, un endroit auprès duquel des générations ont passé, se sont aimées, ont grandi, puis ont vieilli.

Préserver les arbres, c'est préserver un Saïgon qui sait encore respirer.



Photo : Université Vạn Hạnh

Essai 32

**« LA SAGESSE POUR SEULE ŒUVRE » —
SOUVENIR DE VẠN HẠNH**

SOUS L'OMBRE DES ARBRES DE VẠN HẠNH

Aujourd'hui, j'ai envie d'écrire sur l'Institut universitaire Vạn Hạnh, une université qui appartient désormais au passé, mais qui, elle, n'a jamais quitté ma mémoire. Combien de fois me suis-je demandé ce qui, silencieusement, me ramène toujours vers la rue Lê Văn Sỹ, du côté du carrefour Trần Quốc Thảo, chaque fois que j'ai l'occasion de revenir à Saïgon. Est-ce parce que j'y ai étudié autrefois ? Pas vraiment. Mes années d'étudiant ne sont pas liées à une seule université. Vạn Hạnh, d'ailleurs, n'est venue que plus tard dans mon parcours. À cause des amis ? Oui, sans doute. Mais cela non plus ne suffit pas à tout expliquer.

À force d'y penser, j'ai fini par comprendre que si j'y retourne, c'est simplement parce que j'essaie de retrouver un morceau de ma vie désormais très loin derrière moi. C'est là que ma jeunesse est passée sans bruit, sous les feuillages verts, le long de vieux couloirs, dans des amphithéâtres que le temps a depuis transformés.

Aujourd'hui, peu de gens se souviennent encore que cet endroit portait autrefois le nom d'Institut universitaire Vạn Hạnh. Après 1975, le site devint une partie de l'Université de pédagogie. Les étudiants sont venus, puis repartis, les salles de cours ont changé, les générations d'enseignants se sont succédé. Le temps poursuit son travail en silence, sans se presser, mais sans attendre personne non plus. La mémoire humaine, elle, s'obstine parfois à retenir quelque chose, comme on garde une feuille séchée entre les pages d'un vieux livre. J'ai étudié ici au début des années 1980. À cette époque, le nom de Vạn

Hạnh était déjà entré dans l'histoire, mais l'âme de l'ancienne université semblait encore flotter dans les lieux. Beaucoup de bâtiments étaient restés tels quels. La cour aussi. Certaines parties du campus servaient de logements aux enseignants et de résidence universitaire aux étudiants.

À vrai dire, si j'avais demandé une chambre à la résidence, ce n'était nullement parce que je n'avais pas d'endroit où vivre. Ma mère était Saïgonnaise et ma famille avait toujours un logement en ville. Pourtant, j'avais tenu à vivre au dortoir. Quand mes amis me demandaient pourquoi, je me contentais de sourire. La jeunesse fait parfois des choix qui n'ont besoin d'aucune grande raison. Je voulais vivre vraiment comme un étudiant, savoir ce que cela faisait de devoir se débrouiller seul pour chaque repas, chaque vêtement, chaque petite pièce qui restait au fond de la poche. Je voulais goûter à la difficulté de la vie étudiante.

Ces années-là, on manquait encore de beaucoup de choses. Les chambres étaient rudimentaires. Le ventilateur pouvait cliqueter toute la nuit sans réussir à chasser la chaleur qui tournait en rond dans la pièce. Chacun avait son petit lit de bois, en bas ou sur la couchette du dessus, quelques livres, quelques vêtements. Et curieusement, personne ne se sentait pauvre. Le soir, je travaillais sous une lumière jaune, j'entendais un camarade se retourner dans son lit, puis, par vagues, le bruit des véhicules dans la rue. Et je ressentais une paix étrange, profonde. Finalement, quand on vient à peine de dépasser vingt ans, il n'en faut parfois pas davantage pour être heureux.

Un ami m'avait demandé en plaisantant :

« Tu pourrais vivre dehors, peinard. Qu'est-ce que tu viens faire ici ? »

J'avais ri :

« Comme ça, plus tard, j'aurai quelque chose à regretter. »

Il avait éclaté de rire, persuadé que je racontais n'importe quoi. Plusieurs dizaines d'années plus tard, je comprends seulement que ma réponse d'alors était plus juste que je ne l'imaginais. Dans une vie, bien des choses s'oublient d'autant plus vite qu'elles nous ont été données en abondance. Ce sont souvent les jours de privation, lorsque le cœur restait pourtant plein d'espoir, qui demeurent le plus longtemps en nous.

Ce n'est que plus tard, en cherchant à mieux connaître l'histoire des lieux, que j'ai compris que j'avais étudié sur une terre chargée de multiples couches de l'histoire de l'éducation vietnamienne. Avant de devenir un campus de l'Université de pédagogie, cet endroit avait abrité un établissement tout à fait singulier dans l'histoire universitaire du pays. L'Institut universitaire Vạn Hạnh était une université privée fondée en 1964, sous la République du Viêt Nam, par l'Église bouddhique unifiée du Viêt Nam. C'était également la première université bouddhique du pays organisée selon un véritable modèle pluridisciplinaire, et non une institution destinée uniquement à former des religieux ou à étudier le bouddhisme.

Ce que j'admire le plus, ce n'est ni sa taille ni ses bâtiments, mais la vision de ceux qui l'avaient fondée. Pour eux, éduquer ne consistait pas simplement à transmettre des connaissances. Ils voulaient former des êtres humains capables de vivre, de réfléchir, d'élargir leur intelligence et d'entrer dans la vie avec un esprit sain et libre.

Quand on y pense vraiment, c'était une ambition immense.

Durant plusieurs décennies auparavant, le mouvement de renouveau du bouddhisme vietnamien, amorcé dans les années 1920, avait essentiellement cherché à former un clergé compétent et à élever le niveau des études bouddhiques. Parmi les grands maîtres qui avaient ouvert la voie, personne n'avait encore osé imaginer qu'un jour le bouddhisme vietnamien pourrait bâtir une université pluridisciplinaire où les étudiants apprendraient aussi bien la philosophie et la littérature que les sciences sociales, les sciences de l'éducation ou les sciences appliquées. Et pourtant, à peine plus de trente ans plus tard, ce qui semblait si lointain était devenu réalité. Les grands bouleversements commencent souvent par une pensée minuscule, née dans le cœur de quelques êtres capables de regarder plus loin que leur époque.

Avant 1964, Saïgon possédait déjà l'Institut d'études bouddhiques du Sud, installé à la pagode Ân Quang. Après les événements politiques de 1963 et la création de l'Église bouddhique unifiée du Viêt Nam, la fondation d'un établissement d'enseignement supérieur devint l'un des objectifs majeurs. C'est ainsi que naquit l'Institut universitaire Vạn Hạnh. Dès le départ, l'université se donna deux missions d'une grande noblesse : former des éducateurs capables de servir la société et réveiller la confiance de la jeunesse. Tout cela tenait dans une devise très brève :

« Duy Tuệ Thị Nghiệp. »

« La sagesse pour seule œuvre. »

Quatre mots qui, lorsqu'on les prononce, ont la légèreté d'un simple rappel, mais dont on mesure davantage le poids à mesure que l'on avance dans la vie. La véritable œuvre d'une existence, c'est la sagesse. Ni l'argent, ni la gloire, ni le rang social. Un homme sage ne sera pas nécessairement riche. Mais celui qui possède de l'argent sans posséder la sagesse risque fort de se perdre lui-même.

C'est aussi pour cela que l'université portait le nom du maître zen Vạn Hạnh, le grand moine de la dynastie des Lý qui, par son intelligence et sa sagesse, contribua à changer le destin de toute une nation. J'ai toujours aimé la façon dont les anciens choisissaient les noms. Un nom ne servait pas seulement à désigner. Il portait en lui un idéal.

Parmi ceux qui contribuèrent à jeter les fondations de l'Institut universitaire Vạn Hạnh figuraient le maître zen Thích Nhất Hạnh, l'érudit Hồ Hữu Tường, Đoàn Viêt Hoạt, ainsi que de nombreux intellectuels et religieux d'une immense culture. Le premier recteur fut le vénérable Thích Minh Châu, grand universitaire dont les recherches sur le bouddhisme ont conservé jusqu'à aujourd'hui toute leur valeur. Chaque fois que je regarde cette liste, j'ai le sentiment qu'il ne s'agissait pas seulement d'une université. C'était un lieu de rencontre entre de grandes intelligences et de grandes âmes, réunies autour d'une même conviction : l'éducation peut transformer l'être humain.

Dans ses premières années, l'Institut était installé dans les pagodes Xá Lợi et Pháp Hội. En 1966, toutes ses activités furent transférées dans les nouveaux locaux de la rue Trương Minh Giảng. Cette même année fut créé un Centre des langues comprenant quatre sections : anglais, français, allemand et japonais. Ainsi, il y a plus d'un demi-

siècle déjà, ceux qui bâtissaient Vạn Hạnh avaient compris que pour ouvrir le champ de la connaissance, il fallait commencer par ouvrir la porte des langues. Un peuple n'apprend pas les langues étrangères pour oublier sa langue maternelle, mais pour mieux comprendre le monde. Et mieux comprendre le monde, c'est aussi une manière de mieux se comprendre soi-même. Il m'a fallu bien des années pour saisir pleinement cette évidence.

UNE LAMPE DU SAVOIR AU CŒUR DE SAÏGON

Lorsque je pense à l'Institut universitaire Vạn Hạnh, ce ne sont pas seulement un campus ou quelques vieux amphithéâtres qui me reviennent en mémoire. Ce qui surgit d'abord, c'est une atmosphère intellectuelle très particulière, recueillie mais ouverte, exigeante sans jamais être desséchante. Plus encore que ses bâtiments, c'est cet esprit qui a fait la réputation de Vạn Hạnh.

En moins de dix ans, l'établissement nouvellement fondé connut un développement impressionnant. Lors de sa première année universitaire, en 1964-1965, il ne comptait que 696 étudiants inscrits. Puis les effectifs augmentèrent régulièrement. À la fin des années 1960, ils dépassaient déjà les trois mille, et en 1973, l'Institut accueillait 3 661 étudiants. Derrière ces chiffres en apparence arides se cache quelque chose qui mérite réflexion : dans un pays encore divisé, au cœur d'une guerre qui n'en finissait pas, on continuait malgré tout à croire au pouvoir de l'éducation.

La guerre peut faire sauter un pont, réduire une maison en cendres. Mais ailleurs, dans un autre recoin de la vie, des hommes continuent silencieusement à construire un amphithéâtre, à ouvrir une classe, à remplir une

bibliothèque de nouveaux livres. Ils savent que les armes décident peut-être du présent, mais que c'est le savoir qui décidera de demain.

Ainsi Vạn Hạnh grandit-elle très vite, portée par cette confiance.

À ses débuts, l'Institut ne comptait que deux facultés, les Études bouddhiques et les Lettres et Sciences humaines. Puis, l'une après l'autre, de nouvelles portes du savoir s'ouvrirent. Avant 1975, Vạn Hạnh possédait finalement cinq facultés : Études bouddhiques, Sciences de l'éducation, Sciences sociales, Sciences appliquées, Lettres et Sciences humaines. C'était un ensemble remarquablement complet. Sciences naturelles et sciences sociales, pédagogie et humanités, philosophie et techniques cohabitaient sous un même toit. Pour l'époque, cela n'avait rien d'ordinaire.

J'aime cette façon qu'avaient les anciens de concevoir le savoir. Ils ne le découpaient pas en morceaux étanches. Celui qui étudiait la littérature pouvait aller vers la philosophie. Celui qui se consacrait au bouddhisme pouvait s'intéresser à la sociologie ou à l'économie. Des disciplines apparemment éloignées finissaient ainsi par s'éclairer mutuellement. Une belle éducation, à mes yeux, encourage toujours l'être humain à franchir ce genre de frontières.

La seule Faculté des Lettres et Sciences humaines comprenait sept départements : littérature vietnamienne, études orientales, philosophie, psychologie et psychologie expérimentale, histoire-géographie, littérature anglo-américaine et journalisme. La Faculté des Sciences sociales en comptait cinq : sociologie, science politique, économie, commerce et anthropologie. J'ai l'impression, en

relisant tout cela, de contempler un tableau étonnamment vivant du Saïgon intellectuel d'il y a plus d'un demi-siècle. Les jeunes disposaient alors de nombreux chemins et pouvaient choisir celui qui correspondait à leurs aptitudes et à leurs rêves. Plus précieux encore, ils étudiaient dans un environnement qui encourageait constamment la pensée indépendante.

Dans les souvenirs de nombreux anciens étudiants, la bibliothèque de Vạn Hạnh occupe une place particulière. C'était un lieu où le temps semblait avoir été mis en réserve. Elle possédait alors plus de vingt-cinq mille titres, répartis en deux grandes collections : études bouddhiques et savoirs profanes. Aux ouvrages en vietnamien s'ajoutaient de nombreux documents en pali, sanskrit, chinois, japonais, anglais, français et allemand. Plusieurs corpus religieux que l'on ne connaissait jusque-là que de nom étaient désormais présents sur les rayonnages et devenaient directement accessibles aux chercheurs et aux étudiants.

Entre les hautes étagères, le bruissement discret des pages que l'on tournait ressemblait au passage du temps. Certains livres attendaient là depuis des années, silencieux, jusqu'à ce qu'une personne destinée à les rencontrer vienne les ouvrir. Le lecteur croit avoir trouvé son livre. Mais qui sait si, depuis tout ce temps, le livre lui-même n'attendait pas son lecteur ? Lorsqu'on envisage les choses ainsi, lire devient soudain beaucoup plus beau.

Une autre réalisation dont on parle peu aujourd'hui fut le Comité éditorial de l'Institut universitaire Vạn Hạnh. Il avait pour mission d'établir des éditions critiques de textes anciens, de traduire et de présenter en vietnamien de nombreux travaux de recherche consacrés au bouddhisme et à la philosophie. Grâce à ce travail, quantité d'ouvrages

importants furent publiés et vinrent enrichir le patrimoine intellectuel national. Parmi eux, on peut citer Les œuvres complètes de Khương Tăng Hội et Le Sūtra des Six Pāramitās et les origines historiques de notre peuple, de Trí Siêu Lê Mạnh Thát ; Essai sur la pensée du bouddhisme du Petit Véhicule, traduit par Thích Quảng Độ ; La pensée bouddhique, de la moniale Thích nữ Trí Hải ; L'Histoire de la philosophie, dans la traduction de Bửu Đích, ou encore Abrégé de l'Abhidhamma, établi par Thích Minh Châu.

Un livre qui possède une véritable valeur ne fait généralement pas beaucoup de bruit au moment de sa naissance. Il entre simplement, en silence, dans la vie de plusieurs générations et, sans fracas, transforme peu à peu leur manière de penser.

Parallèlement à l'enseignement et à la recherche, l'Institut universitaire Vạn Hạnh publiait également la revue Tư Tưởng, « Pensée », une tribune intellectuelle qui exerça une influence considérable dans les milieux cultivés du Sud de l'époque. De 1967 à 1975, elle publia régulièrement des articles sur le bouddhisme, la philosophie, la culture et l'éducation. Elle n'était pas seulement un lieu de publication scientifique, mais aussi un espace où des chercheurs échangeaient leurs points de vue, confrontaient leurs idées et ouvraient de nouvelles voies de réflexion.

En y pensant, il me semble presque entendre la respiration d'une époque où l'on croyait encore à la puissance des mots. On croyait qu'une étude menée avec sérieux pouvait, elle aussi, contribuer au progrès de la société. Certains diront que c'était du romantisme. Moi, je crois plutôt qu'un peuple qui cesse de croire au savoir a de bien plus sérieuses raisons de s'inquiéter.

Il y a plusieurs dizaines d'années, un soir, je me suis retrouvé seul au milieu de la cour de l'université. Je me suis demandé qui avait pu se tenir exactement au même endroit, vingt ans avant moi. Un professeur marchant tranquillement vers la bibliothèque ? Un jeune moine, des livres serrés contre lui, allant rejoindre sa classe ? Un étudiant sortant d'un examen et rêvant à son avenir ?

Tous ces gens se sont depuis dispersés. Certains vivent encore, d'autres ne sont plus là. La cour, elle, demeure. Lorsque j'y suis revenu près d'un demi-siècle plus tard, elle continuait silencieusement à regarder passer les générations, comme passent les feuilles au fil des saisons.

J'ai alors compris qu'une université ressemble à une rivière. L'eau n'est jamais la même. Le lit du fleuve, lui, demeure.

C'est aussi ici que j'ai rencontré à plusieurs reprises Bùi Giáng, le fameux « poète fou », dans l'enceinte de l'université. Un jour, il discutait avec les étudiants de français ; un autre, il passait au département d'anglais ; une autre fois encore, il bavardait avec ceux de russe. Sa maîtrise des langues étrangères était impressionnante. Sans doute gardait-il lui aussi la nostalgie de l'endroit, puisqu'il y revenait souvent. Et aucun gardien, apparemment, n'avait jamais songé à lui barrer le passage.

Puis l'histoire tourna la page. Aucune université ne peut rester à l'écart des grands bouleversements d'un pays, et Vạn Hạnh ne fit pas exception. Après 1975, l'Institut resta encore quelque temps sous l'administration de l'Église bouddhique unifiée du Viêt Nam. Ce furent des années de profondes turbulences. Plusieurs chercheurs, religieux et intellectuels qui avaient été étroitement liés à

l'établissement, comme Tuệ Sĩ, Lê Mạnh Thát ou la moniale Trí Hải, connurent à leur tour de lourdes épreuves.

Lorsque je relis aujourd'hui les documents de cette époque, je n'ai pas envie de les regarder uniquement avec les yeux d'un chercheur en histoire. J'y vois aussi le destin d'hommes et de femmes qui avaient consacré presque toute leur existence à la connaissance, à l'éducation et à un idéal de service.

En 1981, lorsque les organisations bouddhiques du pays s'unifièrent au sein de l'Église bouddhique du Viêt Nam, l'Institut universitaire Vạn Hạnh entra lui aussi dans une nouvelle période. Peu après, la plupart de ses facultés furent transférées afin de constituer une partie de l'Université de pédagogie. Le monastère zen Vạn Hạnh, lui, continua d'exister comme établissement d'enseignement de l'Église bouddhique du Viêt Nam. Avec le monastère Quảng Đức, il demeure encore aujourd'hui l'un des principaux centres de formation bouddhique du Sud.

Ainsi va le temps.

Lorsque j'étais étudiant, l'endroit appartenait déjà à l'Université de pédagogie. J'étudiais dans les amphithéâtres de l'ancien Institut universitaire Vạn Hạnh, là où chaque mur, chaque couloir semblait conserver plusieurs couches de temps. Notre génération était arrivée plus tard, mais nous étudions encore sous des toits qui avaient vu passer tant de générations d'intellectuels.

On me demande parfois ce qui me revient le plus nettement lorsque je pense à mon ancienne université. Curieusement, ce sont d'abord des choses minuscules. Une cour encore humide de rosée au petit matin. Quelques bicyclettes inclinées contre un arbre. Le bruit mêlé des

sabots, des sandales de caoutchouc et des chaussures claquant dans les couloirs. Des étudiants qui avaient passé la nuit entière dans un amphithéâtre et s'en allaient précipitamment à l'apparition du jour. Ou un groupe d'amis marchant ensemble en discutant avec passion du cours de la veille.

Tout cela était banal. Si banal qu'à l'époque personne n'y prêtait attention.

Puis les années passent. On traverse des villes, on contemple des paysages magnifiques, et l'on finit par comprendre qu'une vieille cour, une marche d'escalier, une rangée d'arbres familiers suffisent parfois à bouleverser le cœur. La mémoire possède sa propre manière de choisir. Elle ne conserve pas forcément ce qu'il y avait de plus grand. Elle garde ce qui, un jour, a véritablement touché notre cœur.

Bien des années plus tard, alors que je vivais déjà à l'étranger, chaque fois que je revenais au Viêt Nam, j'avais encore l'habitude de choisir un hôtel dans le troisième arrondissement, aux alentours.

Mes amis me demandaient pourquoi je n'allais pas dans un endroit plus luxueux.

Je souriais simplement.

La raison, en vérité, était toute simple.

J'ai un ami très proche, ancien enseignant de l'Université de pédagogie, aujourd'hui retraité, qui vit toujours dans l'enceinte de l'établissement. Nous nous connaissons depuis si longtemps que nos rencontres n'ont plus besoin de formules de politesse.

Certains jours, nous buvons simplement un café d'étudiant. D'autres fois, nous demandons qu'on nous prépare une théière et nous restons assis dans le campus tout l'après-midi. La conversation commence par un livre que l'un de nous vient de lire, ou par une nouvelle que je viens d'écrire, puis elle dérive vers un vieil ami, un ancien professeur.

Parfois, nous restons tous les deux longtemps sans rien dire.

À cet âge, on finit par comprendre que le silence est aussi une manière de converser. Avoir un ami assis à côté de soi, regarder ensemble une cour familière, cela suffit souvent.

Chaque fois que je franchis le portail de l'université, j'ai l'impression de remonter le cours du temps. Et soudain, quelque part, j'aperçois presque la silhouette de celui que j'étais dans ma jeunesse.

J'ai envie de l'appeler.

Puis je renonce.

Je me retourne. Les arbres, devenus plus hauts qu'autrefois, sont toujours là, immobiles comme depuis tant d'années.

Le vent traverse encore la cour.

Tout doucement.



Photo : Université des Lettres.

Essai 33

SAÏGON DANS LES ANCIENS COINS DE CIEL

Il fut un temps où j'étais étudiant à Saïgon. J'ai fréquenté toutes sortes d'écoles, étudié plusieurs disciplines, entendu quantité d'histoires sur la vie étudiante. Aujourd'hui, lorsque je feuillette mes souvenirs, j'ai soudain l'impression d'ouvrir un épais carnet de notes. Et ce ne sont pas seulement mes propres histoires. Il y a aussi tout ce que j'ai glané auprès de ceux qui m'ont précédé, dans ces écoles et ces universités qui se dressent à Saïgon depuis si longtemps.

RUE DUY TÂN, LONGUES RANGÉES D'ARBRES ET OMBRE FRAÎCHE

Il existe quelques paroles de chanson que tous ceux qui ont connu la vie étudiante saïgonnaise avant 1975 savaient par cœur :

« La rue Duy Tân, ses grands arbres et leur ombre fraîche,
l'après-midi, le campus sous un ciel d'un bleu immense... »

Cette portion de Duy Tân, devenue aujourd'hui Phạm Ngọc Thạch, constituait bel et bien le premier et le plus célèbre quartier universitaire du vieux Saïgon. Il se trouvait pris entre deux rythmes de vie opposés. D'un côté, l'agitation urbaine de la rue Charner, aujourd'hui Nguyễn Huệ. De l'autre, il suffisait de remonter tranquillement Catinat, l'actuelle Đồng Khởi, en direction de Notre-Dame, pour tomber sur un îlot de fraîcheur, de verdure et de poésie, comme si la ville elle-même baissait soudain la voix en arrivant là.

Un matin de week-end, j'étais assis dans un coin de ce qu'on appelle aujourd'hui le « café bệt », à même le trottoir, au carrefour Nguyễn Đình Chiểu-Pasteur, là où se retrouvent volontiers les étudiants en architecture et en économie. En regardant les grands arbres s'élancer vers le ciel, j'avais le sentiment qu'un peu de l'atmosphère ancienne flottait encore dans l'air, même si ceux qui l'avaient connue avaient depuis longtemps pris d'autres chemins.

La Faculté de droit portait officiellement le nom de Faculté de droit de l'Université de Saïgon. Elle se trouvait au 17, rue Duy Tân et s'étendait du carrefour Nguyễn Đình

Chiều-Phạm Ngọc Thạch jusqu'à Nguyễn Đình Chiểu-Pasteur.

On raconte :

« À l'époque, il y avait tellement d'inscrits en droit que les salles ne suffisaient plus... Et comme il n'y avait pas d'appel à l'université, les étudiants traînaient tout autour et "séchaient les cours". »

Le mot vietnamien *cua* venait en réalité du français cours. De là est née l'expression *cúp cua*, que les écoliers vietnamiens emploient encore aujourd'hui avec le plus grand naturel pour dire « sécher les cours », sans se douter que cette expression est née quelque part dans un amphithéâtre bondé.

Les chiffres donnent le vertige. En 1974-1975, les inscriptions atteignirent 58 000 étudiants. Quatre ans plus tôt, parmi les 13 000 étudiants entrés en première année en 1970, seuls 715 obtinrent leur diplôme. Autrement dit, 94,5 % échouèrent, et ce taux d'échec resta courant pendant de longues années.

Les examens avaient lieu en deux sessions, au début puis à la fin de l'été. On filtrait, puis on filtrait encore. Au bout du compte, dans tout le Sud, en comptant même la Faculté de droit de Huế, on ne formait guère plus de cent à deux cents licenciés en droit par an.

Nguyễn Tất Nhiên, ce poète toujours empêtré dans ses histoires d'amour avec les filles, ne manqua pas l'occasion de s'en moquer gentiment :

« On m'a dit que tu venais de rater ton droit, et mes lèvres se fanent devant ce baiser devenu lointain... »

Pourtant, ce taux d'échec effarant ne décourageait personne. Les étudiants continuaient à s'inscrire en masse. Les frais étaient faibles, il n'y avait pas de concours d'entrée : on voulait étudier, on s'inscrivait. Réussir ou échouer, ça, c'était une autre histoire, presque une affaire entre soi et le ciel.

Comme les étudiants étaient nombreux et les locaux trop petits, ils se dispersaient un peu partout : autour du lac de la Tortue, devant le siège de l'Union générale des étudiants, ou du côté de la Bibliothèque nationale, rue Gia Long.

À quelques pas de là, l'Architecture racontait une tout autre histoire. Peu d'étudiants, mais une école qui avait du « chic ». Chaque promotion ne comptait que cinq à sept cents inscrits. En 1969, par exemple, ils n'étaient que 689. Et pourtant, le taux de réussite était encore plus « terrifiant » qu'en droit. En vingt-quatre ans, de 1951 à 1975, l'école ne forma que 252 architectes. Le bureau de l'Architecture se trouvait au 12, rue Duy Tân. C'est pourtant de cette adresse modeste que sortirent tant de plans destinés aux villas et aux immeubles qui façonnèrent Saïgon.

Les Facultés de droit et d'architecture jouxtaient toutes deux le siège de l'Université de Saïgon, organisme chargé à l'époque de l'administration générale des différentes facultés. Le bâtiment abrite aujourd'hui le bureau de représentation du ministère de l'Éducation et de la Formation. Tout près se trouvait également la Faculté de médecine de Saïgon, au 28 Trần Quý Cáp.

Ces trois écoles étaient si proches que les rencontres et les histoires d'amour entre étudiants en droit, en architecture et en médecine n'avaient rien

d'exceptionnel. Sur le même axe se trouvait encore la résidence universitaire féminine Trần Quý Cáp ; les garçons, eux, logeaient à la résidence Minh Mạng.

Je me souviens encore des étés où les samares tourbillonnaient dans tout le ciel. Le spectacle était si romantique que le compositeur Giáp Văn Thạch en fit une chanson : « Les ailes des fleurs tournent, tournent et s'envolent... »

Aujourd'hui, je me demande si tout cela me paraissait si beau parce que j'étais jeune et facilement ému, ou si les arbres étaient réellement plus beaux à cette époque. On les taillait moins. Leurs branches s'étendaient librement, leurs feuillages finissaient par couvrir tout un morceau de ciel.

Autrefois, les voûtes de verdure étaient si épaisses que, lorsque je suivais la rue Trần Quý Cáp jusqu'au lac de la Tortue, j'avais l'impression de marcher dans un tunnel de feuilles. Une fois sorti de l'ombre des grands arbres, on découvrait l'eau rêveuse du lac, les arbres reflétés à sa surface. Un peu plus loin, après le lac, en direction de Notre-Dame, se trouvait au 4 Duy Tân le siège de l'Union générale des étudiants de Saïgon, devenu aujourd'hui la Maison culturelle de la jeunesse, toujours blottie entre deux rangées d'arbres immenses.

À côté, Notre-Dame et le parc Thống Nhứt formaient presque une petite forêt en plein cœur de la ville, une beauté qui fit rêver plusieurs générations d'élèves et d'étudiants.

Les étudiants en droit et en architecture poussaient souvent leurs promenades jusqu'à l'Université des Lettres de Saïgon, rue Gia Long. Et de là naquirent bien des idylles

universitaires qui prolongèrent encore un peu ce « coin de ciel » étudiant.

Après 1966, lorsque la Faculté des Lettres déménagea boulevard Cường Để, l'ancien bâtiment de Gia Long fut détruit pour construire la Bibliothèque nationale. Pourtant, les étudiants continuèrent d'y venir pour travailler, chercher des documents et... se confier leurs histoires de cœur. Certains lieux ne disparaissent pas simplement parce qu'une administration a décidé de déplacer une école.

LES LETTRES, UNE UNIVERSITÉ QUI A TRAVERSÉ DEUX SIÈCLES

S'il fallait choisir à Saïgon une université portant en elle le plus grand nombre de couches d'histoire, je penserais aussitôt à Văn Khoa, la Faculté des Lettres, aujourd'hui Université des Sciences sociales et humaines, au début de la rue Đinh Tiên Hoàng. Son portail, patiné par le temps, a vu passer des générations entières d'étudiants. J'en fais partie : j'y ai laissé cinq, peut-être sept années de ma vie.

Le terrain se trouvait autrefois dans l'enceinte de la citadelle Bát Quái, dite aussi « citadelle de la Tortue », avec ses huit directions et ses huit portes. Édifiée en 1790, elle subsista jusqu'en 1835 avant d'être détruite après la révolte de Lê Văn Khôi contre la dynastie Nguyễn. En 1836, les Nguyễn reconstruisirent une citadelle sur l'ancien site, légèrement déplacée vers le nord-est.

Vers 1870-1873, les Français transformèrent à leur tour les lieux en enceinte militaire fermée, avec des constructions solides en béton, des dépôts de munitions et

de matériel médical. Le bâtiment K, toujours visible sur le campus, en est un vestige.

Après les accords de Genève de 1954, le gouvernement de la République du Viêt Nam utilisa un temps les lieux pour y détenir des prisonniers politiques de l'opposition. En 1957, l'ensemble fut transformé en bureaux de l'Université générale, devenue par la suite l'Université des Sciences sociales et humaines dont je viens de parler.

Une terre qui a successivement été citadelle, arsenal, prison puis université ne peut évidemment pas avoir une atmosphère tout à fait ordinaire. Peut-être est-ce justement parce qu'elle a traversé tant de bouleversements que Văn Khoa possède cette gravité méditative qui ne ressemble à celle d'aucune autre école.

Et pourtant, en pleine guerre, les garçons et les filles de Văn Khoa avaient conservé une innocence, une douceur rêveuse assez extraordinaires. Ils les ont laissées dans ces paroles que l'on chante encore :

« L'ancienne route des rêves et des fleurs voit
toujours passer les couples...
Ô mon amour de Văn Khoa, ton ombre glisse encore sur le
trottoir... »

Chaque fois que j'entends ces mots, j'imagine une rue couverte de feuilles et deux silhouettes marchant côte à côte. Je ne sais pas ce qu'elles sont devenues, ni même si elles sont encore de ce monde. La chanson, elle, est toujours là, intacte, comme un message qu'une époque disparue aurait laissé à ceux qui se souviennent encore.

DES NOMS D'ÉCOLES QUI CHANGENT AU GRÉ DU DESTIN DU PAYS

Dans les anciens 1er, 3e, 5e et 10e arrondissements, au cœur de la ville, toute une série d'autres universités ont connu chacune leur propre destin, changeant de nom, de tutelle et même de mission à chaque tournant de l'histoire. Lorsque j'essaie de les remettre dans l'ordre, j'ai l'impression de lire l'arbre généalogique de tout un système éducatif.

L'Université d'architecture trouve son origine dans la Section d'architecture de l'École des Beaux-Arts de l'Indochine, créée à Hanoï en 1926 sur le modèle français. Après 1975, le ministère de la Construction la réorganisa en Faculté d'architecture et de construction rattachée à l'Université polytechnique. Elle ne redevint une école indépendante qu'en 1981. Son campus principal se trouve aujourd'hui au 196 Pasteur.

L'Université de médecine et de pharmacie descend, elle, de la Faculté de médecine de Saïgon, créée en 1947 comme antenne de la Faculté de médecine de Hanoï, avec à sa tête, dans les premiers temps, le professeur français C. Massias. En 1954, elle prit le nom de Médecine-Pharmacie de Saïgon. En 1961, médecine et pharmacie furent séparées, puis l'odontologie devint à son tour indépendante en 1962. Les trois écoles appartenaient à l'Université de Saïgon. Après 1975, elles furent réunies au sein de l'Université de médecine et de pharmacie, aujourd'hui installée au 217 Hồng Bàng, à Chợ Lớn. Elle compte sans doute parmi les plus anciens établissements universitaires du Sud, puisqu'elle dispensa un enseignement supérieur dès sa fondation.

L'Université de Saïgon, elle, possède des origines plus inattendues. Elle descend d'un lycée franco-chinois fondé en 1908, où l'on enseignait aussi bien le français que le chinois. Ses diplômés jouissaient d'un prestige social considérable et l'école était connue dans les six provinces du Sud sous le surnom de « Mái Chín », nom que l'on retrouve jusque dans les œuvres de Hồ Biểu Chánh et Bình Nguyên Lộc.

L'actuelle Université de pédagogie a pour ancêtre l'École normale de Saïgon, créée en 1957. Réorganisée après 1975, elle prit officiellement son nom actuel en 1976.

L'Université d'économie vit le jour le 27 octobre 1976. Elle fut la première université consacrée à l'économie et à la gestion au Viêt Nam après 1975. Intégrée à l'Université nationale en 1995, elle redevint indépendante en 2000 avant d'être élevée, en octobre 2023, au statut d'université.

L'Université des Sciences naturelles et celle des Sciences sociales et humaines ont, quant à elles, des racines communes. Issues notamment de l'École supérieure des sciences de l'Université indochinoise, fondée en 1941, et de la Faculté des Lettres de Saïgon, créée en 1957, elles furent réunies après 1975 au sein de l'Université générale, avant d'être séparées en deux établissements en 1996.

Le campus des Sciences sociales et humaines se trouve sur un ancien site de l'époque française, lié au Collège Chasseloup-Laubat, devenu plus tard Jean-Jacques Rousseau, avant que ne revienne finalement ce nom qui reste attaché à tant de générations : Văn Khoa, les Lettres.

En alignant ainsi tous ces noms, au fil des changements de régimes et d'administrations, une chose me frappe. La terre reste là. Les arbres restent verts. Seule la plaque au-dessus du portail change au gré du destin du pays.

L'histoire aime réécrire la même histoire. Elle change seulement quelques mots au début de la ligne.

TUNIKES VIOLETTES, ÁO DÀI ET ÉCOLES CENTENAIRES

Lorsque j'étudiais à l'École normale, j'ai fait des périodes d'observation puis des stages d'enseignement. J'ai donc connu plusieurs lycées célèbres de Saïgon.

Marie Curie est l'établissement où, pendant ma première ou ma deuxième année de formation pédagogique, je suis venu observer des classes, autrement dit m'asseoir au fond pour regarder les enseignants travailler. C'est l'une des rares écoles à avoir conservé son nom d'origine depuis l'époque française. Ouverte en 1918, elle n'accueillait au départ que des filles, enseignait en français et était essentiellement destinée aux enfants de familles françaises ainsi qu'à quelques jeunes Vietnamiennes issues de milieux influents.

Ce n'est qu'après 1975 qu'elle devint mixte. Elle fut même, pendant un temps, la plus grande école du pays, avec plus de cinq mille élèves par an. En 2007, elle redevint un établissement public et réduisit ses effectifs afin d'améliorer la qualité de l'enseignement. Le portail à l'architecture française, les escaliers de bois et le jardin

avec sa fontaine sont encore là, témoins silencieux de presque cent dix ans d'histoire.

Le lycée Lê Hồng Phong fut construit en 1927 sous le nom de Collège Petrus Ký. Lê Quý Đôn, lui, est le plus ancien lycée de la ville : fondé en 1874 et achevé en 1877, il porta d'abord le nom de Collège Indigène, puis celui de Chasseloup-Laubat. Ces deux établissements, mêlant architecture indochinoise et occidentale, se dressent encore aujourd'hui avec leurs murs jaunes et leurs toits de tuiles, comme s'ils ignoraient jusqu'au sens du mot « vieillir ».

Trường Vương se trouve au 3A Nguyễn Bình Khiêm. Il descend du lycée de jeunes filles Đồng Khánh, fondé à Hanoï en 1917. Après les accords de Genève, une partie de l'école descendit vers le Sud et ne s'installa définitivement à son adresse actuelle qu'en 1957, juste à côté de Võ Trường Toản, alors réservé aux garçons.

Un ancien élève de Võ Trường Toản, les cheveux désormais tout blancs, me montra un jour un arbre devant l'école :

« C'est autour de cet arbre que nous nous retrouvions, les filles de Trường Vương et les garçons de Võ Trường Toản, autour du vélo du vendeur de bœuf séché, pour déguster... une petite assiette de salade. »

Rien qu'à l'entendre, je pouvais imaginer toute une jeunesse. Une jeunesse simple, qui n'avait besoin de rien d'extraordinaire. Une petite assiette de salade mangée sous un arbre suffisait à fabriquer un souvenir pour toute une vie.

Gia Long, aujourd'hui Nguyễn Thị Minh Khai, est l'école où j'ai moi-même effectué mon stage d'enseignement. Pendant un mois entier, j'y suis entré, sorti,

j'y ai fait cours. L'établissement est indissociable de l'image des célèbres lycéennes en áo dài violet qui faisaient autrefois partie du paysage saïgonnais.

L'école naquit d'une proposition formulée par des intellectuels vietnamiens en 1908. Elle accueillit sa première promotion en 1915 : quarante-deux jeunes filles portant comme uniforme un áo dài violet, couleur censée incarner la pureté, la dignité et la pudeur de la femme vietnamienne.

Une ancienne élève expliquait :

« L'áo dài violet est la fierté de nombreuses générations de jeunes filles de l'école, reconnues non seulement pour leurs études et leurs qualités morales, mais aussi pour leur capacité à porter leurs rêves vers de grands idéaux. »

Durant l'année scolaire 1978-1979, le premier cycle fut supprimé, les garçons furent admis et l'école prit le nom de Nguyễn Thị Minh Khai. Mais le violet demeura. Il continue de vivre dans l'uniforme des lycéennes d'aujourd'hui, tel un fil ténu reliant trois générations : Áo Tím, Gia Long, Minh Khai.

Il y a encore deux grands établissements spécialisés. L'école aujourd'hui appelée Trần Đại Nghĩa descend de l'établissement Lasan Taberd, fondé en 1874 par le père Henri De Kerlan sur ses propres deniers et remis au service de l'Éducation en décembre 1975. Et puis Lê Hồng Phong, avec son architecture indochinoise, berceau de générations d'intellectuels, de scientifiques et d'artistes de cette ville.

En octobre 2025, Saïgon comptait 321 monuments et sites classés, parmi lesquels douze établissements

scolaires ou universitaires reconnus comme monuments d'architecture et d'art.

En rassemblant tous ces noms, toutes ces rues, j'ai fini par comprendre quelque chose de très simple. Ces écoles n'ont pas seulement enseigné à lire, à écrire ou à penser. Elles ont aussi conservé, en silence, une part de la mémoire de cette ville qu'aucune tour moderne ne pourra remplacer.

On peut démolir un portail. On peut changer un nom.

Mais l'ombre fraîche des vieux arbres, l'odeur des samares tournoyant dans le soleil du soir, les vieilles chansons continuent de rôder quelque part.

Elles attendent simplement qu'un jour quelqu'un passe par là, s'arrête sans savoir pourquoi et sente soudain son cœur se serrer doucement.

Comme le mien en cet instant.



Photo : lycée Lê Quý Đôn, 3e arrondissement.

Essai 34

HUMANISME, IDENTITÉ NATIONALE, OUVERTURE : LE RÊVE D'UNE ÉDUCATION

On ne mesure souvent la valeur des choses qu'après les avoir perdues. Je pense ici à l'éducation dans le Sud du Viêt Nam avant 1975. En tapant ces lignes, je sens quelque chose remuer en moi, comme si je feuilletais un vieil album dont toutes les photographies auraient jauni, mais où, lorsqu'on les regarde attentivement, le visage d'une époque apparaît encore avec une étonnante netteté.

LES ÉCOLES D'UNE ÉPOQUE

À l'époque, parler d'université à Saïgon, c'était d'abord parler de l'Université de Saïgon, le plus grand centre d'enseignement supérieur du Sud. Ses origines remontaient à l'Université indochinoise fondée en 1906. Après plusieurs changements de nom, elle devint officiellement l'Université de Saïgon en 1957.

Elle regroupait plusieurs établissements bien connus : Sciences, Lettres, Médecine, Pharmacie, Droit et École normale. Beaucoup ont depuis changé de nom ou fusionné avec d'autres institutions, mais leurs fondations ont été transmises et continuent discrètement d'exister dans le système universitaire actuel.

En 1973 apparut l'Université polytechnique de Thủ Đức, portée par une ambition assez différente. Elle voulait offrir une formation pluridisciplinaire, davantage tournée vers la pratique que vers les connaissances purement

livresques. Elle puisait ses racines dans le Centre national technique de Phú Thọ et l'École supérieure d'agriculture, de sylviculture et d'élevage, deux appellations assez modestes qui furent pourtant à l'origine des futures Universités polytechnique et d'agriculture de Saïgon.

À côté du secteur public, le privé connaissait lui aussi un remarquable essor. L'Institut universitaire Vạn Hạnh, rue Trần Quốc Toản, marqué par l'esprit bouddhique, forma nombre de jeunes intellectuels. L'Institut universitaire Minh Đức fut la première université catholique privée créée par des particuliers. Il y avait encore Regina Pacis, petite université féminine au caractère bien affirmé, inspirée du modèle des community colleges.

Autant de noms, autant de sensibilités. Le Saïgon de cette époque n'offrait pas une seule route vers le savoir, mais tout un jardin où fleurissaient cent espèces différentes. À chacun de trouver celle qui lui convenait.

LE LONG ET DIFFICILE CHEMIN DU SAVOIR

Mais avant de pouvoir s'asseoir dans un amphithéâtre, les élèves du Sud devaient franchir un parcours redoutable. Rien n'était simple.

Le système éducatif comportait trois niveaux : primaire, secondaire et supérieur, avec un réseau d'établissements publics et privés administrés depuis le pouvoir central jusqu'aux autorités locales. Seul le primaire était véritablement généralisé. À six ans, un enfant avait le droit d'entrer gratuitement dans une école publique. À partir du secondaire, en revanche, les études devenaient une sélection impitoyable.

À la fin de la cinquième année de primaire, les enfants devaient passer le certificat d'études. L'épreuve était sévère : environ 62 % seulement réussissaient à intégrer le public. Les autres devaient se débrouiller dans le privé et payer leur scolarité.

Après la neuvième année venait le diplôme du premier cycle secondaire, même s'il n'était pas indispensable pour passer en classe supérieure. En onzième année arrivait le baccalauréat première partie, le fameux Tú tài I. Un échec signifiait l'arrêt des études secondaires : impossible d'accéder à la terminale. Pour les garçons, échouer pouvait en outre signifier devoir se présenter au service militaire pour deux ans ou intégrer l'école des sous-officiers de Đồng Đế.

À la fin de la douzième année venait enfin le Tú tài II, le baccalauréat deuxième partie. Il fallait l'obtenir pour pouvoir s'inscrire à l'université.

Or les taux de réussite à ces deux examens oscillaient seulement entre quinze et quarante-cinq pour cent.

Rien qu'à l'entendre, on manque d'air.

Un bulletin interne de l'époque rapportait une phrase qui, chaque fois que je la relis, me fait mal :

« Sur cent enfants entrant dans la première classe du primaire, trois seulement atteindront le second cycle du secondaire ; les quatre-vingt-dix-sept autres seront rejetés hors du système d'éducation de masse. »

On comprend alors que le rêve d'étudier d'un enfant du Sud n'était pas un chemin que chacun pouvait parcourir jusqu'au bout. En 1974, environ soixante-dix pour cent de

la population savait lire et écrire ; les trente pour cent restants demeuraient analphabètes.

Étudier en temps de guerre n'était décidément pas aussi simple qu'on pourrait l'imaginer aujourd'hui.

TROIS MOTS D'OR : HUMANISME, IDENTITÉ NATIONALE, OUVERTURE

Et pourtant, au milieu de toute cette dureté, les responsables de l'éducation du Sud s'efforcèrent de construire une véritable philosophie éducative. Trois principes en devinrent la colonne vertébrale : humanisme, identité nationale, ouverture.

L'humanisme consistait à placer l'être humain au premier plan, à considérer la personne comme une fin et non comme un instrument. Il s'agissait d'accepter les différences entre les êtres sans en faire un prétexte pour discriminer selon la richesse, la région d'origine ou la religion.

L'identité nationale consistait à préserver l'âme du pays et les traditions héritées des ancêtres afin que notre culture ne se dissolve pas au contact des autres.

L'ouverture signifiait ne pas s'enfermer, ne pas devenir conservateur, savoir accueillir les nouveautés et les progrès scientifiques et techniques du monde, tout en restant soi-même.

Ces trois principes étaient beaux. Vraiment beaux.

Mais jusqu'à la disparition du régime, aucun texte n'était jamais parvenu à les traduire de manière parfaitement claire et concrète. Leur application demeurerait

donc hésitante, tâtonnante. Je me dis que c'est peut-être le destin commun de tous les beaux idéaux : sur le papier, tout paraît lumineux ; dans la vie, ils finissent toujours par buter contre les aspérités du réel.

Ces derniers temps, j'entends souvent les gens se disputer autour du mot « ouverture ». Les uns le défendent, les autres le rejettent. Peu se souviennent qu'avant 1975, dans le Sud, ce n'était pas seulement un concept abstrait, mais un principe censé guider la vie.

À partir de cette philosophie, les objectifs de l'éducation furent définis : développer pleinement chaque individu conformément à sa nature propre ; nourrir le sentiment national afin que les élèves connaissent l'histoire de leur pays et l'aiment ; préserver la pureté de la langue vietnamienne ; développer l'esprit démocratique et scientifique.

Il fallait apprendre à travailler de manière autonome, à juger par soi-même, à assumer ses responsabilités.

Cela paraît simple lorsqu'on le dit ainsi.

Et pourtant, derrière ces quelques idées se cachait le grand rêve d'un système éducatif qui voulait former des êtres libres plutôt que des êtres fabriqués dans le même moule.

LA TOUR D'IVOIRE DU SAVOIR

En entrant à l'université, les étudiants du Sud découvraient un modèle assez particulier : celui de l'« institut universitaire », inspiré des universités américaines

et d'Europe occidentale et doté d'un véritable système de crédits.

Chaque université regroupait plusieurs facultés ou écoles, elles-mêmes divisées en disciplines et départements. Après quatre années de premier cycle, les étudiants en sciences humaines ou scientifiques obtenaient une licence ; ceux des filières professionnelles recevaient un diplôme professionnel ou d'ingénieur.

Une ou deux années supplémentaires permettaient d'accéder à des études supérieures ou à un doctorat de troisième cycle. Pour aller plus loin encore, il fallait étudier deux ou trois années supplémentaires et soutenir une thèse afin d'obtenir un doctorat comparable au Ph.D. américain. Quant aux étudiants en médecine, les stages hospitaliers les obligeaient à travailler six années supplémentaires, parfois davantage.

Les chiffres racontent eux aussi une histoire étonnante. En 1959, le Sud ne comptait que 7 500 étudiants. En 1974-1975, ils étaient déjà 160 475. Une croissance vertigineuse qui disait à elle seule l'immense soif d'études d'une génération de jeunes gens vivant pourtant en pleine guerre.

Dans les années 1960 et 1970, tandis que se déroulaient les négociations de paix à Paris, le gouvernement de Saïgon réfléchissait déjà à la reconstruction de l'après-guerre. Il imaginait le retour à la vie civile de soldats issus des différents camps et la nécessité de les former à nouveau.

Deux nouveaux modèles apparurent dans ce contexte. D'abord les universités communautaires, inspirées des community colleges américains, avec des

formations courtes et pluridisciplinaires adaptées aux besoins locaux. Ensuite, le modèle polytechnique, notamment l'Université polytechnique de Thủ Đức, fortement tourné vers la pratique et installé sur de vastes campus conçus pour stimuler la créativité des étudiants.

Quant à l'autonomie universitaire, elle était inscrite dans la Constitution, mais dans les faits le président continuait de nommer les recteurs et toute création de faculté, d'école ou de diplôme devait recevoir l'approbation du ministère de l'Éducation. L'université était donc autonome sur le papier tout en restant rattachée au ministère et soumise à son influence.

C'est pourquoi les étudiants du Sud lancèrent plusieurs mouvements réclamant une véritable autonomie universitaire.

En revanche, dans la plupart des facultés publiques, il suffisait de s'inscrire : pas de concours d'entrée et pas de frais de scolarité.

Avec le recul, je crois que c'était tout de même un privilège qui mérite d'être reconnu.

QUE CENT FLEURS S'ÉPANOUISSENT

En dehors de Saïgon, les universités publiques étaient réparties dans tout le Sud. L'Université de Huế, créée en 1957, comptait cinq facultés. Celle de Cần Thơ, fondée en 1966, desservait tout le delta du Mékong.

Le secteur privé n'était pas moins diversifié. L'Université de Đà Lạt, construite autour d'un ancien séminaire catholique, forma plus de 26 000 personnes en

près de vingt ans. Il y avait encore l'Université Phương Nam, l'Université An Giang liée au bouddhisme Hòa Hảo, ou l'Université Cao Đài de Tây Ninh. Chacune portait une couleur religieuse ou régionale particulière, comme autant de fleurs différentes dans un même jardin.

Sans oublier les établissements spécialisés, tels que l'Institut national d'administration, qui formait des fonctionnaires depuis 1950, ou des instituts de recherche de réputation internationale : l'Institut Pasteur de Saïgon, l'Institut océanographique de Nha Trang, l'Institut de l'énergie atomique de Đà Lạt.

Puis apparurent, à partir de 1971, les universités communautaires. Tiền Giang privilégiait l'agriculture, Duyên Hải les métiers liés à la mer et à la pêche. Chacune possédait sa propre identité, intimement liée aux besoins de la population locale.

Dans les arts non plus, les grands noms ne manquaient pas : l'École nationale de musique et d'art dramatique, l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Saïgon, pépinières de générations d'artistes.

Et puis il y avait les enfants partis au loin, les étudiants autorisés à poursuivre leurs études à l'étranger, pour la plupart en France, certains aux États-Unis. Ils partaient avec l'espoir d'apprendre ce que le monde avait de meilleur, puis de revenir bâtir leur pays.

Lorsque je rassemble tous ces établissements, je me dis que cette éducation avait certes ses défauts. Elle n'avait jamais atteint l'autonomie complète dont elle rêvait. Mais elle portait en elle une aspiration profondément humaine.

Former des personnes capables de penser par elles-mêmes.

Des personnes capables d'aimer leur pays.

Des personnes capables de s'ouvrir au monde.

Le Saïgon d'alors, au milieu des bombes, de la guerre et d'examens impitoyables, essayait malgré tout de préserver cette âme de l'éducation.

Et moi, aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je souhaite seulement que cet esprit d'humanisme, d'identité nationale et d'ouverture ne reste pas endormi entre les pages de vieux livres.

Qui sait ?

Peut-être qu'un jour quelqu'un le reprendra.

Et rallumera la flamme.

Essai 35

DE LONG BÌNH TÂN, LE REGARD TOURNÉ VERS THỦ ĐỨC

J'ai un ami très proche qui s'est établi à Long Bình Tân, à Biên Hòa, tandis que ses parents vivent toujours du côté de Thủ Đức. Lorsque j'habitais encore Saïgon, je passais parfois le voir et il m'arrivait de rentrer avec lui dormir chez ses parents, au milieu de ce vieux quartier devenu familial.

À vrai dire, je connaissais Thủ Đức depuis bien plus longtemps. J'y avais déjà marché, pédalé sur quantité de

routes. Voilà pourquoi chaque fois que j'entends prononcer ces deux mots, Thủ Đức, quelque chose de familier et de lointain à la fois remonte en moi. C'est un peu comme retrouver une vieille connaissance et découvrir, au moment des retrouvailles, combien elle a changé depuis le jour où nous l'avons rencontrée.

UN NOM, UNE TERRE ET UNE VIE ADMINISTRATIVE DE MOINS DE SIX ANS

On raconte que le nom Thủ Đức viendrait du nom d'usage de Tạ Dương Minh, également appelé Tạ Huy, un Chinois partisan du mouvement « renverser les Qing, restaurer les Ming ». Fuyant les troubles, il se réfugia au Viêt Nam, se rallia à la dynastie Nguyễn et participa au défrichement et au peuplement de cette région entre environ 1679 et 1725.

J'ai toujours pensé que c'était là tout le charme des anciens toponymes. Ce ne sont pas quelques syllabes posées arbitrairement sur une carte. Ils portent parfois la trace d'un être humain qui a vécu, travaillé, transpiré sur cette terre. Puis les années passent, l'homme disparaît, et son nom se mêle à celui du lieu jusqu'à vivre plus longtemps qu'une existence humaine.

Lorsque je regarde l'histoire de Thủ Đức sur plusieurs siècles, j'ai l'impression de voir une terre qui change sans cesse de nom et de condition, comme quelqu'un qui enlève un vêtement pour en revêtir un autre.

En 1698, Nguyễn Hữu Cảnh fut envoyé administrer les terres du Sud. Il créa le district de Phước Long, dépendant de Trấn Biên, et celui de Tân Bình, dépendant

de Phiên Trấn. Thủ Đức appartenait encore à ces vastes territoires et n'existait pas comme unité distincte. Puis vinrent la province de Biên Hòa, le district de Ngã An et d'autres découpages. À chaque époque, on redessina les frontières et, avec elles, les noms.

Ce n'est qu'en 1911 que Thủ Đức devint officiellement un arrondissement de l'ancienne province de Gia Định, aux côtés de Nhà Bè, Gò Vấp et Hóc Môn. Il comprenait alors six cantons et quarante-trois villages.

Sous la République du Viêt Nam, l'arrondissement de Thủ Đức ne comptait plus que quinze communes et moins de deux cent mille habitants. Après 1975 fut créé le district de Thủ Đức sur le territoire de l'ancien arrondissement. En 1997, il fut divisé en trois : arrondissement de Thủ Đức, 2e arrondissement et 9e arrondissement.

La terre restait là, tandis que les frontières s'unissaient puis se séparaient, que les noms disparaissaient avant de revenir.

En 2021, les trois arrondissements furent de nouveau réunis pour former la ville de Thủ Đức. C'était la première « ville appartenant à une ville relevant directement du pouvoir central » du pays.

Je me souviens du bruit que cela avait fait dans les médias. On parlait d'une ville innovante, fortement interactive, d'un nouveau pôle de croissance à l'est de Saïgon. Le nom « ville de Thủ Đức » apparut sur les enseignes, les documents administratifs et les cartes. Il entra dans le langage quotidien. On aurait cru qu'il était là pour longtemps.

Mais la vie d'un nom administratif est parfois plus courte qu'on ne l'imagine.

Un peu plus de quatre ans plus tard, en juillet 2025, les trente-quatre anciens quartiers furent réorganisés en douze nouveaux. L'échelon municipal disparut et, avec lui, s'acheva l'existence de la « ville de Thủ Đức », moins de six ans après sa naissance.

À peine avait-on eu le temps de s'habituer à son nom, à peine avait-il trouvé sa place sur les cartes administratives, qu'il devait déjà céder la place à un nouvel ordre.

C'est étrange, quand on y pense.

Il y a plusieurs siècles, le nom d'un homme pouvait se fondre dans celui d'une terre et survivre pendant des générations. À notre époque, un nom administratif né au milieu de grandes espérances peut n'exister que quelques années avant de devenir à son tour une histoire ancienne.

Les frontières peuvent être réunies puis divisées. Un échelon administratif peut être créé puis supprimé. Une plaque peut un jour être remplacée.

Mais la terre reste.

Les gens continuent d'y vivre.

Et les deux mots Thủ Đức demeurent dans la mémoire d'innombrables personnes.

C'est sans doute pour cela que, pour moi, Thủ Đức n'a jamais été seulement le nom d'une division administrative. C'est le nom d'une terre.

Et la vie d'une terre est toujours plus longue que celle des frontières que les hommes dessinent dessus.

ENTRE DEUX FLEUVES, AU CARREFOUR DE TOUTE UNE RÉGION ÉCONOMIQUE

Géographiquement, Thủ Đức occupe la porte orientale de Saïgon et tient une position essentielle dans la grande région économique du Sud. C'est là que convergent les grands axes reliant Saïgon à l'Est : la route de Hanoï, l'autoroute Saïgon-Long Thành-Dầu Giây, les routes nationales 1 et 13, l'axe Phạm Văn Đồng-1K, sans oublier la ligne de métro Bến Thành-Suối Tiên qui longe la route de Hanoï.

À l'est, Thủ Đức touche Biên Hòa et Long Thành, dans la province de Đồng Nai, dont le fleuve Đồng Nai marque la frontière. À l'ouest se trouvent le 12^e arrondissement, Bình Thạnh, les 1^{er} et 4^e arrondissements, séparés par la rivière de Saïgon. Au sud, Nhơn Trạch se trouve de l'autre côté du Đồng Nai et le 7^e arrondissement de l'autre côté de la rivière de Saïgon. Au nord se trouvent Thuận An et Dĩ An, dans Bình Dương.

Plus de 211 kilomètres carrés de territoire, et déjà plus d'un million d'habitants en 2019.

Cette terre ressemble à un passage stratégique, prise entre deux grands cours d'eau, au point de convergence de tant de routes.

Un emplacement précieux à toutes les époques.

Et, pour cette raison même, toujours convoité.

DES RIZIÈRES AUX ZONES INDUSTRIELLES : UNE MÉTAMORPHOSE À VERTIGE

Autrefois, Thủ Đức avait encore ce visage à moitié rural, à moitié commerçant. Entre le pont Gò Dưa et le marché de Thủ Đức s'étendaient des rizières mêlées de vergers.

Après 1975, les maisons se multiplièrent le long de la nouvelle route reliant Saïgon à Thủ Đức. Peu à peu, ce paysage entre ville et campagne disparut pour laisser place à un véritable espace urbain.

Aujourd'hui, les terres cultivées ne représentent plus qu'environ deux mille hectares. Les rendements rizières sont loin de ceux du delta du Mékong et l'élevage ne subsiste plus guère qu'à petite échelle familiale. Les mares et les étangs ont été progressivement remblayés pour construire des routes et des usines.

Chaque fois que j'entends cela, j'éprouve un pincement pour ces étendues d'eau qui reflétaient autrefois le ciel du soir et qui ne vivent plus que dans la mémoire des anciens.

En contrepartie, l'industrie s'est développée à une vitesse folle. Entreprises publiques, privées, coentreprises et capitaux étrangers se sont installés en nombre : peintures ICI, produits vétérinaires Bayer, électronique National Panasonic, Coca-Cola, Triumph, lubrifiants Castrol...

La zone franche de Linh Trung, créée en 1993 sur 150 hectares, regroupa jusqu'à trente-deux entreprises étrangères. Vinrent ensuite la zone industrielle Linh Trung-Linh Xuân, avec 450 hectares, et celle de Bình Chiểu, avec 200 hectares.

L'ensemble de l'arrondissement compta plus de cent cinquante grandes usines auxquelles s'ajoutaient des milliers de petits ateliers.

Le commerce suivit le même mouvement. Aux marchés traditionnels de Bình Triệu, Linh Xuân et Phước Long s'ajoutèrent les zones commerciales et de services modernes de Hiệp Bình Chánh, Tam Bình, Bình Chiểu et Linh Xuân.

Désormais, nul besoin d'aller jusqu'au centre de Saïgon pour acheter des produits étrangers.

THỦ ĐỨC, TERRE D'ÉTUDES ET DE LOISIRS

Lorsqu'on parle de Thủ Đức, impossible à mes yeux d'oublier sa réputation de « terre d'études ».

Outre son dense réseau d'écoles primaires et secondaires, le secteur rassemble tout un ensemble lié à l'Université nationale de Hồ Chí Minh-Ville : enseignement général, Université d'agriculture et de sylviculture, Université des Sciences naturelles, Université de pédagogie technique, Université de droit, ainsi qu'une bibliothèque centrale moderne de cinq étages, parmi les plus avancées du pays, dont le système d'automatisation américain avait bénéficié du soutien de l'UNESCO.

S'y ajoutent l'Université des sports, l'Université des transports et communications, l'École supérieure de construction, l'Académie nationale de politique et quantité d'établissements professionnels.

La Cité universitaire rassemble plus de quatre-vingt mille étudiants et enseignants. Je me dis souvent qu'une

terre qui voit chaque matin des dizaines de milliers de jeunes prendre la route des amphithéâtres peut difficilement vieillir. Elle reçoit sans cesse du sang neuf, année après année.

Thủ Đức et l'ancien 9e arrondissement étaient aussi les endroits où les Saïgonnais venaient respirer le week-end.

Il y avait le parc aquatique Đầm Sen... non, pardon, le Saigon Water Park de Linh Đông, avec ses toboggans et ses bassins animés ; Thế Giới Nước à Long Thạnh Mỹ, avec sa piscine à vagues imitant la mer et sa piste de karting ; Suối Mơ à Long Bình, avec ses spectacles aquatiques, ses dauphins et ses otaries ; puis le Parc historique et culturel national, immense domaine de quatre cents hectares divisé en quatre zones retraçant différentes périodes de la culture vietnamienne.

Et surtout, il y avait Suối Tiên, la terre des Quatre Animaux sacrés, Dragon, Licorne, Tortue et Phénix, avec ses décors fantastiques imprégnés de spiritualité populaire : pagodes célestes, paysages mythiques, palais bouddhiques et statue du Bouddha Śākyamuni en méditation... auxquels s'ajoutaient montagnes russes, courses et petit zoo.

Il y avait encore le Vietnam Golf & Country Club, trente-six trous pour ceux qui en avaient les moyens.

Et puis un petit coin de paix, devenu rare : le sanctuaire aux oiseaux de Long Thạnh Mỹ. Chaque soir, des milliers d'aigrettes revenaient se poser sur les cocotiers et les arbres.

J'aime cette image.

Au milieu de tant de béton, il reste encore un morceau de terre où les oiseaux peuvent revenir dormir.

Comme si la nature elle-même cherchait à s'attarder encore un peu au milieu de la tempête de l'urbanisation.

Lorsque je rassemble tous ces fragments d'histoires sur Thủ Đức, depuis le nom d'un homme d'autrefois jusqu'aux innombrables changements de districts et de provinces, puis au rêve d'une ville innovante de l'Est censée atteindre trois millions d'habitants en 2060, je ne peux m'empêcher de trouver l'histoire ironique.

À peine le rêve avait-il pris son envol qu'il fallait déjà le ranger.

La ville de Thủ Đức, créée en 2021 avec l'ambition de devenir un moteur économique, technologique et éducatif pour toute la région, n'existait déjà plus en 2025 en tant qu'échelon administratif ; il ne restait que les quartiers.

Je me demande parfois si les divisions administratives n'ont pas elles aussi leur destin. Certaines traversent un siècle. D'autres passent comme un coup de vent.

Mais je reste convaincu d'une chose : quels que soient les changements de nom, l'âme de Thủ Đức demeure.

Elle est dans ses vieilles pagodes et ses anciens temples communaux.

Dans les rivières qui enlacent les deux rives.

Dans les pas pressés des étudiants chaque matin.

Elle est là, obstinée, durable.

Et elle n'a besoin d'aucun nom administratif pour prouver qu'elle existe.



Photo : marché de Thủ Đức.

Essai 36

UN APRÈS-MIDI DE PLUIE, EN PENSANT À THỦ ĐỨC

Cet après-midi-là, je roulais sans but précis dans Thủ Đức lorsqu'une pluie soudaine s'est abattue. Je me suis arrêté au hasard dans un café au bord de la route, j'ai commandé un café et je suis resté là à le siroter, l'esprit occupé par de vieux souvenirs qui revenaient sans ordre.

Autrefois, lorsque j'allais à Biên Hòa, il m'arrivait de m'arrêter du côté de Dốc Gà Quay pour acheter des nem. L'endroit était célèbre sous le nom de « village du nem ». Aujourd'hui, on aurait beau chercher jusqu'à s'en user les yeux, il n'en reste presque plus rien.

La pluie continuait de tomber.

Le café diminuait dans ma tasse.

Et les souvenirs, eux, ne faisaient que se remplir.

LES TERRES CHANGENT DE NOM, LES FRONTIÈRES CHANGENT DE PLACE

Avant 1975, ce que l'on appelait Thủ Đức tenait essentiellement dans deux divisions administratives de l'époque, l'arrondissement de Thủ Đức et le 9e arrondissement, tous deux dans la province de Gia Định. Saïgon, de son côté, constituait une municipalité distincte avec onze arrondissements urbains.

Après 1975, Saïgon, Gia Định et Cần Giò furent réunis. Les limites administratives furent complètement bouleversées. Les anciens 1er et 2e arrondissements, de Đa Kao à Bến Thành puis de Bến Thành à Nguyễn Văn Cừ, formèrent un nouveau 1er arrondissement. Les anciens 7e et 8e furent fusionnés. Quant à l'ancien 9e arrondissement, correspondant notamment aux actuels An Khánh et Thảo Điền, il fut entièrement absorbé par Thủ Đức.

Pendant un temps, les 2e, 7e et 9e arrondissements disparurent donc de la carte, tandis que Thủ Đức atteignait la plus grande superficie de toute son histoire.

En 1997, on redécoupa tout.

Le 7e arrondissement retrouva à peu près sa forme d'autrefois. Le nouveau 2e arrondissement occupa des terres de l'ancien 9e, tandis qu'un nouveau 9e arrondissement fut découpé dans le territoire même de Thủ Đức.

La ronde des noms recommençait.

Elle est parfois si paradoxale qu'un jeune né plus tard resterait probablement bouche bée en entendant toute l'histoire.

En refaisant les comptes, je me suis aperçu qu'à partir de 1997, Thủ Đức avait atteint la plus petite superficie de son histoire.

La terre s'était rétrécie.

Son âme, elle, semblait toujours déborder de toutes parts, impossible à enfermer dans des limites administratives.

HISTOIRES DE LA TERRE DE THỦ ĐỨC

Autrefois, la route nationale 1 s'arrêtait à Saïgon. Pour continuer vers le delta du Mékong, on empruntait ce qu'on appelait alors la route nationale 4. Rien à voir avec aujourd'hui.

Le tronçon allant de Biên Hòa, par le pont Hóa An, traversant Thủ Đức et Bình Triệu avant d'entrer dans Saïgon, avait autrefois porté le nom de Nguyễn Tri Phương. C'est aujourd'hui la route Kha Vạng Cân.

Chaque portion de route correspondait à un monde différent.

De Bình Triệu au pont Gò Dưa, la population était déjà dense depuis l'époque française. Il y avait le marché de Bình Triệu et la voie ferrée qui longeait la route.

Après le pont Gò Dưa, en allant vers le marché de Thủ Đức, on entrait dans le pays des vergers et des fameuses échoppes de nem.

Du marché de Thủ Đức jusqu'au pont de Linh Xuân, en revanche, presque plus personne. De vastes rizières d'un côté, quelques villas dispersées de l'autre. Plus on approchait de la forêt, devenue aujourd'hui la zone industrielle de Linh Trung, plus l'atmosphère devenait inquiétante. Les vieilles histoires de fantômes datant de la période coloniale semblaient s'accrocher à un petit sanctuaire perdu au milieu des champs. Même en plein midi, le simple fait de passer devant pouvait vous donner la chair de poule.

Une fois le pont franchi, on entrait dans un tout autre univers : celui des lieux de loisirs huppés du Saïgon d'avant 1975.

Si la route portait le nom de Nguyễn Tri Phương, ce n'était pas un hasard.

Dans la nuit du 25 février 1861, après la chute de la forteresse de Kỳ Hòa au terme d'une seule journée de combats acharnés, Nguyễn Tri Phương conduisit les troupes restantes vers Biên Hòa en empruntant cette route. Il devait plus tard se laisser mourir après la première chute de Hanoï.

Un autre général, Hoàng Diệu, était lui aussi lié à Thủ Đức par le nom d'une route. Il se donna la mort lors de la seconde chute de Hanoï.

Ainsi, les deux plus grandes artères de l'époque portaient les noms de deux héros vaincus et se croisaient au cœur même du bourg.

Étrange destin.

Cette terre qui avait conservé la mémoire de leur courage changea elle aussi. Võ Văn Ngân et Kha Vạn Cân remplacèrent les anciens noms, et combien de gens se souviennent encore aujourd'hui de leur origine ?

La Cité universitaire, autrefois l'un des centres culturels du Saïgon des années 1950 et 1960, n'a gardé que quelques belles rues portant des noms comme Einstein, Tagore, Justice, Démocratie, Fraternité.

De beaux rêves de l'humanité, posés là en silence au milieu d'une ville qui n'en finit pas de changer.

Sous Minh Mạng, Thủ Đức correspondait au district de Ngã An, dans la province de Phước Tuy, avant d'être rattaché à Gia Định.

La tradition raconte qu'un Chinois nommé Tạ Dương Minh, surnommé Tạ Huy, fuyant les Qing, vint s'installer ici. De son propre argent, il fit construire un marché et lui donna son nom d'usage. Le mot Thủ évoquait le chef, celui qui garde ou protège ; associé à Đức, son nom, il aurait donné Thủ Đức.

À partir de ce petit marché, l'appellation Thủ Đức supplanta progressivement l'ancien nom Ngã An et finit par désigner toute une vaste région.

En 1995, des fouilles à Linh Trung mirent au jour une tombe ancienne. La stèle indiquait encore clairement la date

de sa mort et précisait qu'une stèle commémorative avait été érigée par les villageois en 1890.

Un infime vestige d'un pionnier du défrichement.

Le sanctuaire familial qui lui était consacré a lui aussi été déplacé, mais pas très loin de son emplacement d'origine.

Depuis les temps anciens, Thủ Đức est une terre où se rencontrent des populations venues de partout.

Avant l'arrivée des Vietnamiens, la région était habitée par des groupes Stiêng, Mạ, Chu Ru et Cơ Ho. Ils pratiquaient notamment le limage des dents et l'allongement des lobes d'oreilles, tissaient des étoffes aux motifs élaborés et parlaient des langues proches du khmer sans être pour autant des Khmers, contrairement à une confusion encore fréquente.

Les Vietnamiens commencèrent à défricher ces terres sous le seigneur Nguyễn Hoàng, puis arrivèrent en nombre à partir des environs de 1620. Quelques années suffirent pour que la population augmente au point qu'en 1623 le seigneur Nguyễn dut établir un poste de perception fiscale.

Les populations autochtones reculèrent progressivement vers les régions forestières proches du Cambodge. Beaucoup gagnèrent l'actuelle Bình Phước. Ceux qui restèrent à Thủ Đức finirent, au fil du temps, par se fondre dans la communauté kinh.

Avant 1975, l'arrondissement de Thủ Đức comptait près de 185 000 habitants. Après plusieurs redécoupages, il n'en restait plus qu'un peu plus de 163 000 en 1997.

Ce ne sont que des chiffres.

Et pourtant, lorsqu'on les lit ainsi, ils ressemblent presque au soupir de la terre elle-même.

UN TERRITOIRE DE MÉMOIRE EN ÉQUILIBRE INSTABLE ENTRE VILLE ET CAMPAGNE

Un vieux dicton populaire disait :

« Au marché de Thủ Đức, on reste éveillé les cinq veilles de la nuit. »

Quelques mots seulement, mais ils contiennent toute une époque de plaisirs aujourd'hui disparue.

Sous la colonisation française, les élégants et les belles de Saïgon pouvaient, après une représentation de théâtre traditionnel, monter dans une voiture vitrée ou une calèche à deux chevaux et gagner Thủ Đức pour boire, manger du nem et faire la fête jusqu'au petit matin.

Le nem de Thủ Đức passait alors pour le meilleur de toute la Cochinchine. Ce n'est qu'après 1955 qu'il céda sa couronne à celui de Lái Thiêu.

On allait également se baigner à la source Xuân Trường, d'où ce vers :

« Thủ Đức, Xuân Trường, où sont donc passés vos visiteurs ? »

Une question qui ressemble presque à une plainte, au regret d'un âge de rêve.

Sous la République du Viêt Nam, les loisirs changèrent, mais Thủ Đức conserva son rôle de « jardin derrière la maison » de Saïgon.

Quand les Saïonnais n'allaient pas se baigner à Vũng Tàu ou Long Hải, ils montaient à Thủ Đức profiter des piscines Hoàn Cung et Ngọc Thủy. À la fin des années 1960 apparut encore Đường Sơn Quán, avec sa fameuse piste de patinage près de la « grande route coréenne ».

Chaque week-end, des milliers de citadins modestes ou issus des classes moyennes venaient ici se débarrasser de la fatigue de la semaine.

Parce que Thủ Đức était proche.

Parce qu'en temps de guerre, le secteur était plus sûr que bien d'autres périphéries.

Parce qu'il restait des rizières, des vergers et de la fraîcheur.

Et parce qu'on y trouvait ce fameux nem que personne, disait-on, ne savait égaler.

Lorsque j'imagine ces scènes, j'éprouve une sorte de tendresse. Même un Saïgon brillant et fastueux avait besoin d'une arrière-cour toute simple où reprendre son souffle.

Pendant des décennies, Thủ Đức a assumé ce rôle sans bruit.

Sous la République du Viêt Nam, Thủ Đức comptait parmi les rares arrondissements possédant un système éducatif complet, du primaire jusqu'à l'université. On y trouvait l'Université des Sciences, l'Université polytechnique et technique ainsi que le Lycée d'application,

tous parmi les établissements les plus imposants de l'époque.

Le territoire était également riche en monuments religieux et spirituels : les pagodes Huê Nghiêm, Bửu Long, Xá Lợi, des dizaines de vieux temples à Bình Thọ, Linh Trung, Linh Xuân et Long Bình ; des églises catholiques ; l'Institut An Phong ; le monastère Phước Sơn ; un temple caodaïste ; et le đình Phong Phú, vieux de plus de deux siècles, incendié deux fois pendant les guerres mais chaque fois reconstruit par les habitants.

Il y avait surtout le complexe funéraire de Phúc Quốc Công Hồ Văn Bôi, ancêtre maternel de l'empereur Thiệu Trị. Le site était considéré comme si important que la dynastie Nguyễn fit inscrire dans le traité conclu avec la France en 1874 une clause particulière destinée à le protéger et attribua des centaines de mẫu de terres agricoles à l'entretien du culte.

Et pourtant, aujourd'hui, lorsqu'on cherche l'endroit, il ne reste presque plus rien.

Tout a été nivelé.

Comme si rien n'avait jamais existé.

Ce qu'une dynastie entière avait pris tant de peine à préserver s'est finalement effacé en silence sous le temps et l'urbanisation, comme une page d'histoire dont quelqu'un aurait arraché par mégarde la dernière moitié.

Au fond, l'âme de Thủ Đức résidait peut-être précisément dans son allure mi-bourg, mi-campagne.

Il y avait des rizières, des vergers, des maisons aux murs de terre et aux toits de chaume. Mais il y avait aussi

certaines des plus grandes usines du Sud : les Ciments Hà Tiên, l'usine textile Vimytex, la centrale thermique de Thủ Đức.

Thủ Đức n'appartenait jamais tout à fait à un seul monde.

Pas vraiment la campagne.

Pas vraiment la ville.

Toujours entre les deux.

Et c'est peut-être justement cet équilibre fragile qui l'a rendu si difficile à oublier pour les Saïgonnais.

Après 1975, l'urbanisation arriva à toute vitesse. Les champs et les jardins reculèrent. La zone franche de Linh Trung et les zones industrielles se succédèrent. Thủ Đức changea à son tour et perdit progressivement ce visage d'autrefois, moitié rural, moitié urbain.

Sous la pluie de cet après-midi, je comprends soudain que toute terre est appelée à changer et que tout nom peut un jour s'effacer.

Mais le souvenir d'une région qui a accueilli tant de générations venues d'ailleurs, qui fut longtemps l'endroit où toute une ville venait respirer et grandir, aucun urbanisme ne pourra sans doute l'effacer entièrement.

Voilà pourquoi Thủ Đức n'est pas seulement un nom sur une carte administrative.

C'est un territoire vivant de la mémoire.

Il demeure dans le cœur de ceux qui y ont été liés.

Peu importe à quel point les lieux ont changé.

Essai 37

LA TERRE ET LES HOMMES, TROIS MILLE ANS SOUS UNE COUCHE D'ALLUVIONS

Thủ Đức est une terre qui porte en elle une mémoire silencieuse, enfouie sous une mince couche de sol, comme si elle attendait qu'une bêche vienne la remuer pour enfin consentir à parler. Qui, parmi les Saïgonnais, pourrait imaginer que sous leurs pas, sous l'asphalte des rues d'aujourd'hui, subsistent les traces d'hommes et de femmes qui vivaient ici il y a plus de trois mille ans ?

Quand on parle de Sài Gòn, Gia Định, on retient volontiers le repère des trois cents ans, en faisant commencer l'histoire au jour où Nguyễn Hữu Cảnh, sur ordre du seigneur Nguyễn, vint y établir une préfecture. Mais ces trois siècles, comparés à ce que les fouilles archéologiques ont fait surgir du sol de Thủ Đức, ne sont qu'une mince tranche prélevée dans un livre d'histoire autrement plus épais. Les archéologues ont donné à cet ensemble le nom de « culture de Đồng Nai ». Une civilisation de la fin du Néolithique et des débuts de l'âge des métaux, à une époque où les hommes commençaient à s'organiser en communautés structurées, contemporaine, au nord, de la culture de Đông Sơn et, dans le Centre, de celle de Sa Huỳnh.

Bến Đò, Hội Sơn, Long Bửu, Gò Cát, Gò Quéo, des noms simples, presque rustiques, qui sonnent comme ceux de hameaux ou de villages, et qui se révèlent pourtant les témoins d'un âge infiniment lointain, lorsque le Sud était encore une terre presque neuve sous le soleil. Sur le tertre appelé Bến Đò, dans l'ancien hameau du même nom, on a

exhumé plus de sept cents objets de pierre, une centaine de billes en terre cuite et des dizaines de milliers de tessons de poterie. Les vestiges d'une communauté disparue depuis des temps immémoriaux, qui vivait là il y a environ trois mille cinq cents ans. À Hội Sơn, dans l'enceinte même d'une ancienne pagode, une strate culturelle comparable a également été mise au jour, datée d'environ trois mille ans. Et ce qui frappe, c'est que ces traces ne se trouvent pas dans quelque contrée perdue, mais juste sous les temples et les maisons où vivent encore les hommes d'aujourd'hui. Cette terre n'a jamais cessé d'abriter des vies humaines, une génération après l'autre, une couche déposée sur la précédente.

LA PAGODE HỘI SƠN, LÀ OÙ L'ON SE SENT HORS DU MONDE

Parmi tous ces vestiges archéologiques, la pagode Hội Sơn occupe une place à part, car elle est à la fois un ancien lieu de culte et un site archéologique, deux épaisseurs du temps superposées sur un même morceau de terre. Elle fut fondée vers la fin du XVIII^e siècle par le maître zen Long Khánh, sur une colline dominant la rivière. Le paysage était si beau que Trịnh Hoài Đức, dans son Gia Định thành thông chí, écrivait qu'en se tenant là, on avait le sentiment d'avoir quitté le monde profane. Ainsi donc, la beauté d'un paysage n'appartient pas seulement à notre époque. Les anciens, eux aussi, se sont tenus à cet endroit, et eux aussi ont senti leur cœur s'alléger, s'apaiser, devenir presque serein.

Malgré les restaurations successives, la pagode avait conservé l'âme de son architecture en L inversé, ses

tuiles yin et yang, ses colonnes et sa charpente de bois. Elle possédait encore trente statues en bois, six panneaux horizontaux calligraphiés et neuf tablettes dédiées aux patriarches, autant d'objets remontant aux premières années du sanctuaire. Puis, en 2012, un incendie a ravagé le sanctuaire principal, emportant statues, panneaux et sentences parallèles. Cela fait mal, forcément. Pourtant, c'est précisément cette perte qui donna l'occasion de fouiller le sol, et permit de découvrir, sous la pagode, la strate archéologique de la culture de Đồng Nai. Le feu avait consumé le corps visible des lieux, mais il en avait révélé une âme plus ancienne, enfouie beaucoup plus profondément. En 1993, la pagode avait été classée monument national d'architecture et d'art. À mes yeux, cette reconnaissance ne consacre pas seulement un édifice. Elle atteste tout un lent processus par lequel, durant des millénaires, la terre elle-même a accumulé les couches de culture.

PHƯỚC TƯỜNG, NHẤT TRỤ, LIÊN HOA, LES DEMEURES DU SACRÉ

Non loin de là, la pagode Phước Tường possède une profondeur historique comparable. Elle fut fondée en 1741 par le patriarche Linh Quang Phật Chiếu, puis restaurée et embellie en 1834, comme l'atteste encore un ancien panneau calligraphié. Cinq hectares de terrain, de nombreux arbres séculaires, un sanctuaire principal construit selon le principe des quatre piliers, quatre grandes colonnes de bois dressées au centre, d'où partent les poutres dans les quatre directions, ouvrant tout l'espace cultuel. Les statues des Bouddhas des Trois Temps, de Śākyamuni ou de Guanyin, sculptées au XIX^e siècle, sont

restées là, silencieuses, regardant passer des générations entières venues prier devant elles.

Puis il y a la pagode Nhất Trụ, ou Nam Thiên Nhất Trụ, inspirée de la pagode au Pilier unique de Thăng Long. Commencée en 1970, achevée en 1972, elle se dresse au milieu d'un vaste bassin de lotus où nagent des milliers de carpes. Il y a aussi le sanctuaire Liên Hoa Cửu Cung du caodaïsme, construit puis réduit en cendres pendant une nuit de troubles en 1946, avant de renaître en 1967. Je me suis souvent fait cette remarque : presque tous les édifices religieux de cette région semblent avoir connu un incendie, un effondrement, puis une reconstruction. Le destin de ces pagodes et de ces sanctuaires paraît intimement lié à celui de la terre elle-même. Combien de guerres, de destructions, de deuils, et pourtant les hommes n'ont jamais cessé de rebâtir ce qu'ils avaient perdu.

LE ĐÌNH DE PHONG PHÚ, LÀ OÙ LE VILLAGE S'APPUIE SUR LUI-MÊME POUR VIVRE

S'il fallait choisir un symbole de l'âme culturelle du Sud, rien ne serait plus parlant que le đình, la maison communale du village. Un chercheur a dit un jour, en substance, qu'un village ne prend véritablement pied dans le monde qu'à partir du moment où il possède son đình. C'est alors qu'il s'ancre dans la communauté nationale. Sans cela, il ressemble à une touffe de jacinthes d'eau dérivant au fil du fleuve, une poignée de migrants dispersés, sans racines. Cette idée me touche profondément. Les anciens qui partaient ouvrir de nouvelles terres se souciaient presque toujours de bâtir un đình, parce que c'était l'ancre à laquelle venait s'attacher l'âme du village.

On y célébrait le génie tutélaire, les cérémonies de kỳ yên, et c'était aussi le lieu commun où les générations successives déposaient leurs souvenirs et leurs croyances.

Le đình de Phong Phú compte parmi les plus anciens encore debout. Situé dans l'ancien village de Phong Phú, aujourd'hui Tăng Nhơn Phú, il approche les deux siècles. Entièrement détruit à deux reprises, en 1948 puis en 1968, il fut rebâti en 1969. On y vénère le génie tutélaire du lieu, dont personne, aujourd'hui encore, ne connaît exactement l'identité. Certains pensent qu'il s'agissait d'un officier de la dynastie Nguyễn, d'autres d'un général des Tây Sơn. Curieusement, cette incertitude ajoute encore au mystère et au caractère sacré du lieu. C'est le seul đình de la ville où l'on vénère encore une statue du génie, au lieu d'une simple tablette comme ailleurs. La statue repose dans une niche élevée, ornée de dragons, de carpes se métamorphosant en dragons et de motifs floraux finement sculptés. On peut oublier le nom d'un dieu. On n'oublie jamais, en revanche, le besoin d'avoir quelque part où s'agenouiller et déposer sa foi.

Et pourtant, au moment même où la nouvelle ville de Thủ Đức se voulait une métropole de l'innovation, je ne pouvais m'empêcher de repenser avec inquiétude à la douloureuse leçon de la péninsule voisine de Thủ Thiêm. On y a tout évacué, tout rasé, remis les terrains aux investisseurs. Des đình, des pagodes, des quartiers vieux de cent ans ont disparu sans laisser de trace. À leur place s'est élevée une ville moderne, mais privée d'âme, comme surgie du désert. Les canaux ont été comblés, le paysage fluvial bouleversé, alors même que le climat devient chaque année plus rude. Le long du fleuve, les tours se pressent désormais les unes contre les autres, et l'espace naturel est soudain devenu le privilège privé d'une catégorie aisée.

Devant cela, je me demande : lorsqu'une ville n'a plus de mémoire, que lui reste-t-il comme âme pour qu'on puisse encore l'aimer, encore la regretter ?



Photo : tunnel de Thủ Thiêm

Essai 38

THỦ ĐỨC, SOUS LE FLEUVE, SUR LES TERRES EN FRICHE

Je me suis arrêté un moment sur l'avenue Mai Chí Thọ, regardant les voitures se suivre, plonger dans le sol et disparaître. C'est alors seulement que je me suis rappelé que je passais devant l'un des ouvrages les plus singuliers jamais réalisés à Sài Gòn, un tunnel sous-fluvial que les Saïgonnais appellent tout simplement le tunnel de Thủ

Thiêm. Il appartient au projet de l'axe Est-Ouest et relie la rue Võ Văn Kiệt, du côté de l'ancien Sài Gòn, à Mai Chí Thọ, du côté de Thủ Thiêm, dans le quartier d'An Khánh. Six voies de circulation passent tranquillement sous le lit du fleuve, et bien peu de gens songent au fait que cette énorme masse de béton a été littéralement immergée dans l'eau, selon une technique que tout le monde n'oserait pas mettre en œuvre. Le financement provenait en grande partie de l'aide publique japonaise au développement, complétée par des fonds vietnamiens, et le maître d'œuvre principal était Obayashi Corporation, une entreprise qui n'est pas précisément inconnue au pays du Soleil-Levant. On a présenté l'ouvrage comme le tunnel sous-fluvial le plus moderne d'Asie du Sud-Est. Il faut reconnaître qu'il y a de quoi en tirer une certaine fierté.

Le tunnel fait neuf mètres de haut et près d'un kilomètre et demi de long. Il est composé de cinq éléments, quatre grands tronçons de plus de quatre-vingt-douze mètres chacun, auxquels s'ajoute un dernier élément d'un peu plus de trois mètres, appelé tronçon terminal. Sa fabrication fut une affaire d'une rare complexité. Il fallut aménager un bassin de construction spécialement à Nhơn Trạch, dans la province de Đồng Nai, sur la rivière Nhà Bè, avant qu'elle ne se divise en deux bras, Lòng Tàu et Soài Rạp. Chaque élément fut ensuite transporté jusqu'à Sài Gòn et immergé au fond du fleuve. C'est tout de même curieux : un ouvrage situé au cœur même de la ville a commencé sa vie au bord d'une autre rivière, à plusieurs dizaines de kilomètres de là.

Mais toute route connaît ses cahots. En mai 2008, le Conseil national de réception des travaux découvrit de nombreuses fissures dans les parois et les dalles supérieures des éléments du tunnel. Certaines atteignaient

deux ou trois mètres de longueur et près d'un millimètre de largeur, bien au-delà du seuil admissible, inférieur à trois dixièmes de millimètre, fixé par l'entrepreneur japonais lui-même. Il fallut injecter de la résine époxy dans chaque fissure, profondément dans les plus larges, en surface pour les moins importantes. J'y songe parfois : même un ouvrage célébré comme l'un des plus modernes de son temps n'échappe ni aux fissures du temps ni à celles que peut provoquer la précipitation humaine. C'est une vieille loi du monde. Plus une entreprise est immense, plus ses erreurs peuvent coûter cher. Encore faut-il savoir les réparer à temps. Quant à la sécurité, elle n'a pas été prise à la légère : quatre-vingt-dix pompiers, dix véhicules spécialisés et un bateau de lutte contre l'incendie assurent une permanence jour et nuit. Une manière discrète de rappeler que, sous le fleuve, la tranquillité des dizaines de milliers de véhicules qui passent chaque jour n'est jamais un miracle allant de soi.

Outre le tunnel, on a entrepris de relier Thủ Thiêm à la vieille ville par toute une série de ponts. Le pont de Thủ Thiêm vers Thanh Mỹ Tây, le pont Ba Son vers le quartier de Sài Gòn, le pont Phú Mỹ vers Phú Thuận, sans compter un autre ouvrage prévu en direction de Xóm Chiếu. Et puisque je parle de ponts, j'ai envie de m'y attarder un peu, car chacun de ceux qui franchissent la rivière Sài Gòn porte avec lui l'histoire de l'époque qui l'a vu naître.

Le pont de Sài Gòn appartient à la génération des plus anciens. Achevé en 1961, long de presque un kilomètre, composé de trente-deux travées, il relie Điện Biên Phủ, du côté de Bình Thạnh, à l'ancienne autoroute de Hà Nội, aujourd'hui Võ Nguyên Giáp, du côté de Thủ Đức. Pendant des décennies, avant l'ouverture du tunnel de Thủ Thiêm, il fut la principale porte d'entrée vers le centre-ville

pour ceux qui arrivaient du Centre et du Nord du pays. En 2013, le trafic étant devenu trop important pour le vieux pont, on construisit juste à côté le pont Sài Gòn 2. Tout près passe également la première ligne de métro de la ville. Le pont neuf est venu épauler l'ancien, tous deux portant ensemble le flot humain d'une rive à l'autre, comme deux époques installées côte à côte au milieu de la ville.

Le pont Bình Lợi, sur l'axe Phạm Văn Đồng, relie Thủ Đức à Bình Thạnh et Gò Vấp, et constitue l'un des accès majeurs entre l'est de la ville et l'aéroport Tân Sơn Nhất. Il possède deux tabliers de six voies chacun et se distingue par son arc Nielsen en acier, haut de trente-cinq mètres et pesant environ trois mille tonnes, tout près de l'ancien pont ferroviaire. Depuis son ouverture en 2013, il n'a pas seulement offert un passage supplémentaire au-dessus du fleuve, il a également assuré la continuité de l'un des grands axes de circulation de la ville.

Le pont Phú Mỹ a une autre allure. Plus grand pont à haubans de Sài Gòn, situé sur la rocade numéro 2, il relie le secteur de Thủ Thiêm à Phú Mỹ Hưng, dans l'ancien 7^e arrondissement. Depuis son ouverture, les véhicules venant du Nord et du Centre et se dirigeant vers le delta du Mékong disposent d'un itinéraire contournant le centre-ville. Les camions porte-conteneurs sont eux aussi moins nombreux à s'y engouffrer, ce qui contribue à réduire embouteillages, pollution et accidents. Un pont ne naît donc pas seulement pour joindre deux rives. Il porte aussi l'espoir de soulager une ville entière du poids de sa circulation.

Puis vint le pont Ba Son, autrefois appelé Thủ Thiêm 2, ouvert à la circulation en 2022. Son pylône en arc, haut de plus de cent mètres et incliné vers Thủ Thiêm, est soutenu par cinquante-six faisceaux de haubans. De loin, le

pont ressemble à un grand trait de plume librement lancé à travers le ciel. Il est devenu un nouveau repère architectural sur les rives du fleuve et a contribué à transformer le visage de l'est de la ville. Le pont Thủ Thiêm 1 est plus discret, reliant Bình Thạnh à Thủ Thiêm. Et demain viendront encore Thủ Thiêm 3, Thủ Thiêm 4, sans oublier une passerelle piétonne. On dirait que, depuis que cette histoire destinée à rapprocher les deux rives a commencé, elle refuse obstinément de se terminer.

À bien y penser, chaque pont, chaque tunnel sous le fleuve est beaucoup plus qu'un assemblage inerte de béton et d'acier. Ce sont les réponses que les hommes inventent face aux obstacles imposés par la nature, mais aussi les traces successives d'une ville qui repousse ses anciennes limites. La rivière Sài Gòn a vu se succéder bien des générations de ponts, des anciennes structures métalliques aux grands ouvrages à haubans d'aujourd'hui. Chaque époque bâtit selon ses techniques, son esthétique, ses ambitions. Au bout du compte, pourtant, toutes ne cherchent qu'une seule chose : rapprocher deux rives.

DES TERRES SAUVAGES AUX NOMS SUR LA CARTE, LES VICISSITUDES DES 9^e ET 2^e ARRONDISSEMENTS

Mais pour comprendre pourquoi il a fallu construire tant de ponts et creuser un tunnel afin de réunir les deux rives, il faut revenir aux origines de ces terres situées de l'autre côté du fleuve. L'ancien 2^e arrondissement comptait onze quartiers : An Khánh, An Lợi Đông, An Phú, Bình An, Bình Khánh, Bình Trưng Đông, Bình Trưng Tây, Cát Lái, Thạnh Mỹ Lợi, Thảo Điền et Thủ Thiêm. Des noms qui nous

semblent aujourd'hui familiers, alors que leurs frontières ont changé je ne sais combien de fois.

En remontant le fil de l'histoire, j'ai découvert que le 2^e arrondissement de 1997 à 2020 n'avait pratiquement rien à voir avec l'ancien Deuxième Arrondissement d'avant 1976. Entre 1967 et 1976, une petite partie du futur 2^e arrondissement appartenait précisément à l'ancien 9^e arrondissement de la ville de Sài Gòn, lequel ne comprenait alors que deux quartiers, An Khánh et Thủ Thiêm. En 1997, le 9^e arrondissement fut recréé en même temps que le 2^e arrondissement et celui de Thủ Đức, tous trois issus de l'ancien district de Thủ Đức. Au début de 2021, ces trois morceaux furent de nouveau réunis pour former la ville de Thủ Đức. Le nom de « 9^e arrondissement » a aujourd'hui disparu des documents administratifs, mais les habitants continuent à l'employer par habitude, comme une vieille manière de parler dont on ne se défait pas, pour distinguer les trois grands secteurs de la nouvelle ville. C'est là aussi que se trouve le parc de haute technologie, parfois présenté comme une Silicon Valley vietnamienne. Une vieille terre peut décidément endosser des habits radicalement nouveaux.

Autrefois, pourtant, le 9^e arrondissement n'était guère qu'une étendue de forêts sauvages où les bêtes vivaient en bandes. Quelques familles habitaient sur les hauteurs, pratiquant la culture sur brûlis, la chasse et l'élevage, sans encore maîtriser véritablement la riziculture irriguée. Au XV^e siècle, après l'échec de la résistance des derniers Trần contre les Ming, des soldats vaincus vinrent chercher refuge dans cette région. Plus de deux siècles plus tard, au XVII^e siècle, d'autres soldats, cette fois des Ming fuyant les Qing, descendirent du Guangxi. Ils défrichèrent les forêts, travaillèrent les marécages, apprirent à cultiver le

riz dans l'eau et vécurent peu à peu aux côtés des populations locales, jusqu'à former une communauté nombreuse. Je trouve cette histoire belle. Cette terre n'est pas née d'une seule racine, mais de vagues successives d'exilés et de migrants, chacune apportant une part de sa culture avant de se mêler aux autres pour former quelque chose d'unique.

En 1698, le seigneur Nguyễn envoya le marquis Lê Thành, Nguyễn Hữu Cảnh, administrer la région. Il établit sur les terres de Đồng Nai la préfecture de Gia Định, créa le district de Phước Long et le gouvernement de Trấn Biên. À partir de ce moment, cette région entra officiellement dans les registres administratifs. Puis, de Gia Long à Minh Mạng, les frontières furent continuellement divisées, réunies, redécoupées, des cantons aux districts, des districts aux préfectures, sans jamais connaître de véritable stabilité. Lorsque les Français arrivèrent, ils supprimèrent les anciennes provinces, préfectures et districts pour réorganiser le territoire en circonscriptions administratives, avec de nouvelles autorités, selon une logique totalement étrangère aux structures traditionnelles.

En 1920, la province de Gia Định fut divisée en quatre arrondissements : Thủ Đức, Hóc Môn, Gò Vấp et Nhà Bè. En 1967, la commune d'An Khánh fut détachée de Thủ Đức et rattachée au 1^{er} arrondissement de Sài Gòn, puis divisée en deux quartiers, An Khánh et Thủ Thiêm, avant d'être de nouveau séparée pour former le 9^e arrondissement. En 1997, celui-ci fut recréé une nouvelle fois, comprenant cette fois les sept communes entières de Long Bình, Long Thạnh Mỹ, Tăng Nhơn Phú, Long Phước, Long Trường, Phú Hữu et Phước Bình, ainsi qu'une partie de trois autres communes de l'ancien district de Thủ Đức.

Ainsi, après 1975, le 2^e comme le 9^e arrondissement furent, à un moment ou à un autre, des morceaux de l'ancien Thủ Đức. Seules les frontières bougeaient avec les époques, comme si une main invisible ne cessait de redessiner la carte selon les nécessités du moment. Aucun territoire ne conserve éternellement le même nom. Les noms ne sont finalement que des manteaux provisoires dont les hommes habillent la terre pour pouvoir la désigner. La terre, elle, reste la même. Le fleuve reste le même. Seuls les hommes s'acharnent à nommer, puis à renommer, comme pour laisser la preuve qu'ils sont passés par là et qu'un jour ils y ont pris racine. Les ponts et le tunnel qui relie aujourd'hui les deux rives de la rivière Sài Gòn dureront peut-être plus longtemps que tous ces noms administratifs. Car ce qu'ils relient n'est pas une frontière dessinée sur du papier, mais les pas de milliers de vies humaines qui les franchissent chaque jour.

LES RÊVES URBAINS RESTÉS EN SUSPENS

J'ai une drôle d'habitude : quand je passe quelque part et que je vois des herbes plus hautes qu'un homme, il faut que je m'arrête pour regarder. Or, dans ce Thủ Đức qui a vu les anciens 2^e et 9^e arrondissements fusionner avec lui pour former une ville nouvelle, les herbes folles ont poussé avec une étrange abondance. Pas sur des terrains vagues abandonnés depuis des générations, non, mais au beau milieu de lotissements de villas valant des milliards de đồng, de rangées de maisons élégantes, de projets dont on nous avait présenté les dessins comme ceux de villes modèles. Il y a tout de même quelque chose d'absurde là-dedans : des fortunes entières laissées à l'abandon tandis que les pauvres peinent à trouver un toit où dormir.

En cherchant à comprendre, j'ai découvert que ces ensembles désertés pouvaient être classés en plusieurs catégories, chacune avec sa propre histoire, mais toutes prisonnières du même cercle vicieux : on construit d'abord les maisons, on attend ensuite que la vie arrive. Et ce fameux « ensuite » n'en finit plus de se faire attendre.

Il faut commencer par le quartier de relogement de Bình Khánh, bien en vue sur l'avenue Mai Chí Thọ, impossible à manquer pour quiconque passe par là. Près de quatre mille appartements, construits à partir de 2015, sont restés vides au fil des saisons, sous la pluie comme sous le soleil. Les finances publiques y ont englouti des sommes considérables, mais la planification manquait de cohérence, et les familles censées y être relogées n'ont guère montré d'enthousiasme. La ville s'est donc retrouvée à envisager une mise aux enchères, pour la cinquième fois déjà, afin de transformer ces biens publics en logements commerciaux. Il y a quelque chose d'amer dans cette histoire : un projet né pour loger des habitants privés de leurs terres finit par errer à la recherche de propriétaires qu'il ne parvient même pas à trouver.

Viennent ensuite les lotissements privés, où le spectacle est parfois plus désolant encore. Đông Tăng Long, près de cent soixante hectares, lancé en 2005 par une grande entreprise publique, avait été annoncé à grand renfort de promesses. Un lac paysager de sept hectares, des parcs, des écoles, un hôpital, un supermarché. Vingt ans plus tard, ces équipements sont encore largement sur le papier. Dans la réalité, les villas sont vides, les herbes ont envahi les allées et les grilles rouillent lentement. Certaines parcelles du projet servent aujourd'hui de pâturages aux habitants des environs. Il faut reconnaître l'ironie : un terrain

destiné à devenir une ville moderne sert finalement à nourrir des vaches.

Les biens ne sont pourtant pas bradés. Une parcelle se négocie six ou sept milliards de đồng, une villa dix, quinze, parfois vingt milliards. Et malgré cela, les pancartes « vente urgente, bon prix » se multiplient, sans que personne ou presque ne s'y intéresse. Je me demande souvent comment quelqu'un peut investir toute une fortune dans un endroit où vivre, puis se résoudre à l'abandonner. Les habitants expliquent qu'il n'y a pratiquement pas de transports, presque aucun bus, ni écoles, ni hôpital, ni zone industrielle à proximité. À force d'attendre quelque chose qui ne vient jamais, on finit par laisser tomber.

Même au cœur du très huppé Thảo Điền, où les infrastructures sont déjà achevées et où l'accès au centre est facile, on trouve une rangée de villas dont le gros œuvre était presque terminé avant d'être abandonné pendant plus de dix ans. En 2009, on avait découvert que les constructions ne respectaient pas le plan d'urbanisme, et les travaux furent suspendus. Ils le sont encore. La végétation entre désormais dans les maisons, les piscines sont devenues des bassins d'eau de pluie qui empestent toute l'année. Le promoteur a même dû condamner certaines entrées pour empêcher des inconnus de venir s'y installer. Une demeure à un million de dollars obligée de murer elle-même ses portes, il y a quelque chose de triste dans cette beauté laissée pour compte.

Le lotissement Khang An connaît le même sort. Trois cent cinquante parcelles destinées à des villas, à proximité immédiate d'un échangeur autoroutier, donc pas exactement au milieu de nulle part. Pourtant, depuis l'achèvement des travaux en 2011, plus d'une décennie

s'est écoulée et la plupart des maisons n'ont jamais dépassé le gros œuvre. Les murs ont noirci sous la mousse. Ici, les habitants du voisinage cultivent quelques légumes sur les terrains libres. Là, des toxicomanes viennent se réfugier, au point que certains propriétaires ont préféré murer portes et fenêtres. Un riverain me racontait que, de temps en temps, quelqu'un vient visiter, regarde longuement, montre ceci ou cela du doigt, puis repart. On ne le revoit jamais. Les prix sont élevés, le centre-ville reste loin, alors les maisons demeurent là, invendues.

DES VILLES FANTÔMES AU CŒUR DE LA MÉTROPOLE

D'autres projets ne sont pas désertés faute d'acheteurs, mais parce qu'ils se sont empêtrés dans des problèmes juridiques et se sont arrêtés net en cours de route. The Water Bay de Novaland, trente hectares de terrain de premier ordre directement sur Mai Chí Thọ, devait comprendre douze tours, cinq mille appartements, trois mille officetels et deux cent cinquante maisons de ville. Rien qu'à énumérer les chiffres, on en a presque le vertige. Pourtant, depuis 2017, trois tours seulement ont vu le jour. Pour le reste, il ne subsiste que des fondations nues au milieu des herbes, en raison d'irrégularités liées aux enchères et au calcul des droits d'usage du sol.

Le quartier urbain Cát Lái de Kiến Á n'est guère mieux loti. Les terrains ont été remis aux clients dès 2017, les villas valent des dizaines de milliards de đồng, et pourtant les propriétaires ne viennent toujours pas s'y installer faute de services et d'équipements. Les herbes sauvages sont devenues les véritables occupantes de

maisons qui auraient dû être pleines de chaleur humaine. Le terrain Lotte de Thủ Thiêm, pourtant confié à un investisseur de tout premier plan, s'est lui aussi enlisé dans des questions réglementaires et des obligations financières supplémentaires. Quant à Hausbelo et Richland Hill, dans l'ancien 9^e arrondissement, chacun a sa manière bien particulière d'être bloqué. Ici, une modification du plan d'urbanisme laisse les acheteurs ayant versé une réservation immobilisés pendant des années. Là, le promoteur s'est discrètement retiré après un lancement commercial en fanfare, abandonnant des fondations rouillées aux pluies et au soleil pendant une décennie.

Au fond, le problème vient toujours du même endroit : on a construit les logements avant de construire la vie. Or la « vie », ce sont les écoles, les hôpitaux, les marchés, les bus, les zones d'activité, toutes ces choses qui paraissent secondaires mais qui, en réalité, décident de tout. Quelqu'un m'a dit un jour que des arrondissements éloignés du centre comme Bình Tân sont devenus les plus peuplés de la ville précisément parce qu'on n'y a pas construit des quartiers urbains impeccablement planifiés. On a laissé les migrants acheter des terrains, bâtir eux-mêmes leur maison. Les prix étaient accessibles, les transports pratiques, les zones industrielles ont entraîné dans leur sillage pensions, commerces et petits restaurants. La ville s'est mise à vivre presque toute seule. À l'inverse, dans les quartiers soigneusement planifiés, les prix sont si élevés que seuls les riches peuvent acheter. Mais ceux qui ont les moyens n'ont pas forcément besoin d'y vivre. Ils achètent, attendent, revendent. À la fin, la maison devient un objet inerte, planté sous le soleil et la pluie.

Je me prends alors à divaguer. Une maison sans habitants ressemble à un corps sans âme. Elle a bien sa

forme, ses murs, son toit, parfois même tout ce qu'il faut pour paraître achevée, mais si elle n'a pas la chaleur d'une cuisine, les rires des enfants, le murmure paresseux d'une radio à l'heure de midi, elle n'est qu'une masse de béton morte au milieu des herbes. On croit qu'il suffit de bâtir une maison. On oublie qu'une maison ne devient un foyer que lorsque quelqu'un franchit sa porte, prépare un repas, étend une chemise au soleil, plante quelques fleurs devant le perron. Construire une ville sans construire la vie qui doit l'habiter, c'est fabriquer un beau corps sans parvenir à lui insuffler une âme.

Tout cela n'appartient pourtant pas aux pauvres. Et malgré tout, devant tant d'abandon, quelque chose se serre en moi. Tant d'argent, tant de travail humain versés là-dedans, pour finir par nourrir les herbes, la mousse et même les troupeaux venus paître sur les terrains vagues. Une richesse qui n'est plus reliée à la vie réelle peut devenir une ruine alors qu'elle est encore toute neuve. C'est peut-être le paradoxe le plus triste d'une ville qui grandit trop vite, et qui oublie parfois de demander à ceux qui y vivent ce dont ils ont besoin avant de commencer à bâtir.

POSTFACE

Voilà, c'est écrit. Et maintenant, je ne sais plus très bien quoi ajouter. J'ai l'impression d'avoir accompagné quelqu'un que je connais jusqu'au bout de la ruelle, puis d'être resté là à le regarder s'éloigner, avec tout à coup un drôle de vide au fond de moi.

Je repense aux heures passées à errer dans les ruelles de Chợ Lớn, à écouter quelqu'un me raconter l'histoire du banyan centenaire de Bách Tùng Diệp, ce vieux

géant « solitaire au milieu de ce monde souillé » qui, malgré tout, continue d'étendre son ombre pour offrir aux pauvres un peu de fraîcheur à l'heure de la sieste. Je revois cet après-midi devant l'Opéra municipal, à regarder l'endroit où cinquante-sept arbres avaient été abattus, la gorge tellement serrée que je n'arrivais plus à terminer une phrase. Et je revois aussi ces villas valant des milliards, abandonnées sous des herbes hautes comme un homme, alors que, juste à côté, certaines vies n'ont même pas un toit convenable où entrer et sortir.

Cette terre sait aimer, elle aime sans compter, mais elle n'épargne personne non plus. On construit, puis on démolit. On démolit, puis on reconstruit. Les époques passent, les noms changent, encore et encore. Pourtant, il y a une chose dont je suis certain : tout ce qui a réellement vécu, vécu de tout son cœur sur cette terre, ne disparaît jamais tout à fait. Cela s'enfouit seulement et attend, comme une graine sous la terre qui attend la saison des pluies. Puis, un jour, quelqu'un accepte de se pencher, de tendre l'oreille, et la graine germe de nouveau, reprenant son histoire là où elle s'était interrompue.

Ce livre, à vrai dire, je l'ai aussi écrit pour moi. Pour garder quelque chose de ma mère, de mes oncles et de mes tantes aujourd'hui disparus, des cafés du matin, des fins d'après-midi passées à boire tranquillement au bord d'un canal avec des gens dont certains sont encore là et d'autres non. Mais une fois le livre écrit, lorsque je l'ai relu, j'ai compris qu'il ne m'appartenait déjà plus tout à fait. Il était devenu celui de cette terre, celui de tous ceux qui l'ont traversée et qui en gardent encore quelque chose au fond du cœur.

En refermant ces pages, je ne souhaite qu'une chose, toute simple. Qu'un jour, quand vous aurez un peu de temps, vous passiez au hasard par une vieille rue et que, soudain, vous ralentissiez. Que vous regardiez le vieil arbre au bord du trottoir, le mur couvert de mousse, et que vous vous demandiez en silence : à quoi cet endroit pouvait-il bien ressembler autrefois ?

Cela suffira.

Alors ce livre aura accompli ce qu'il avait à accomplir.

Sài Gòn a encore beaucoup de chemin devant elle, et les histoires à raconter sont loin d'être terminées.

Rendez-vous dans le prochain volume. Nous continuerons la route ensemble.



Photo : canal Bến Nghé

NGUYỄN ĐÔNG A, QUELQUES ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Nguyễn Đông A, Américain d'origine vietnamienne, de son vrai nom Nguyễn Thành Sơn, est né en 1957 à Long Điền, dans la province de Phước Tuy. Il a vécu successivement à Long Điền, Bà Rịa et Vũng Tàu, au Việt Nam, puis dans l'Oregon et le Maryland, aux États-Unis. Il a suivi des études universitaires et supérieures et mené des travaux de recherche scientifique dans les domaines de la linguistique, de la littérature et de l'histoire, notamment à l'Université de pédagogie, à l'Université générale et à l'Institut des sciences sociales de Sài Gòn.

Ouvrages publiés récemment :

1. Lấp lánh áo hoa, ouvrage photographique, Éditions Văn hóa & Văn nghệ, 2017.
2. Lơ thơ vật cỏ, œuvre littéraire, Éditions de l'Association des écrivains, 2017.
3. Hòn đá lăn không rêu, ouvrage littéraire réunissant 32 auteurs, sous la direction de Nguyễn Đông A. Publié aux États-Unis par Khôi Dông en 2021 et au Việt Nam par les Éditions de l'Association des écrivains en 2021.
4. Hồn phách núi sông, essais et recherches sur le Sud-Est vietnamien, Éditions de l'Association des écrivains, 2022.
5. Người trên thánh giá, essais et recherches sur le catholicisme vietnamien, Éditions de l'Association des écrivains, 2022, puis diffusé mondialement par Nhân Ảnh sur le réseau Amazon, 2022.
6. Linh mục: Tôi đã làm gì?, ouvrage édité par Nguyễn Đông A, adaptation de la poésie vers le récit

et traduction du vietnamien vers l'anglais. Deux éditions imprimées publiées aux États-Unis ainsi qu'une édition numérique diffusée dans le monde entier, 2025.

7. Lá bùa cháy giữa trời mưa, recueil de nouvelles et de récits de moyenne longueur, Éditions Khởi Dòng, éditions imprimées en vietnamien et en anglais, 2025. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.

8. Cánh cò sông nước, volumes 1 et 2, chroniques et recherches consacrées au delta du Mékong, Éditions Khởi Dòng, 2025, édition imprimée en vietnamien. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.

9. Hậ sinh Rạch Lúa, roman, éditions imprimées en vietnamien et en anglais, 2025. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.

10. Trôi về không còn là người cũ, roman, éditions imprimées en vietnamien et en anglais, 2025. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.

11. Mụ điên & những bước chân, roman, éditions imprimées en vietnamien et en anglais, 2025. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.

12. Đồng lúa & dấu lặng Ngôi Lờ, essais et recherches sur le catholicisme dans le Sud du Việt Nam, Éditions Khởi Dòng, édition imprimée en vietnamien, 2025 ; Amazon KDP, États-Unis, diffusion mondiale. Réédition en vietnamien et en anglais en 2026 chez Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.

13. Phụng Hiến Chữ Nghĩa, *Độc Thơ Trong Cõi Mê Tỉnh*, essais et études universitaires. Éditions de l'Association des écrivains, 2025.
14. Mùi Trầm Biển, recueil de récits. Éditions Khơi Dòng, 2026. Barnes & Noble Press, États-Unis, diffusion mondiale.

TABLE DES MATIÈRES

OUVERTURE DU TOME 1 p.5

AVANT-PROPOS p.14

Essai 1 p.16

29e JOUR DU TẾT – SAÏGON, FASTES ET APPARENCES

Essai 2 p.29

1er ARRONDISSEMENT, LE NOM QUI RESTE

Essai 3 p.38

SOUS LES PAS DE SAÏGON S'ÉTEND UN TERRITOIRE
DE MÉMOIRE

Essai 4 p.51

LES TRACES D'AUTREFOIS AU CŒUR DE LA VILLE

Essai 5 p.66

UN APRÈS-MIDI À REMONTER LÊ THÁNH TÔN FACE AU
SOLEIL

Essai 6 p.84

SAÏGON, LES STRATES SILENCIEUSES DU TEMPS

Essai 7 p.106

SAÏGON, CES TRACES D'AUTREFOIS QUI GARDENT
ENCORE LEUR CHALEUR

Essai 8 p.113

ĐỒNG KHỞI, LÀ OÙ LE TEMPS DEMEURE ENCORE

Essai 9 p.124

LE CATHOLICISME À SAÏGON

Essai 10 p.150

LÊ LỢI — UN CANAL DEVENU BOULEVARD, UNE VIE
ENTIÈRE DEVENUE SOUVENIR

Essai 11 p.173

BẾN THÀNH — DU MARÉCAGE À UN HAUT LIEU DE LA
MÉMOIRE SAÏGONNAISE

Essai 12 p.194

SAÏGON, CES PAGES QUI REFUSENT DE VIEILLIR

Essai 13 p.212

UN ANCIEN ARROYO, UNE VIEILLE RUE, LES TRACES
DE HÀM NGHI AU CŒUR DE SAÏGON

Essai 14 p.222

DU CANAL COMBLÉ AU GRAND BOULEVARD, LES
TRACES DU PASSÉ SUR NGUYỄN HUỆ

Essai 15 p.230

GARES ROUTIÈRES ET ROUES DE SAÏGON, DES
VOYAGES QUI EMPORTENT TOUTE UNE VIE

Essai 16 p.241

SAÏGON, NUITS ÉTINCELANTES ET JOURNÉES QUI
TOUCHENT LE CIEL

Essai 17 p.252

LE FLEUVE GARDE LA FLAMME, SES RIVES GARDENT L'ÂME

Essai 18 p.268

SAÏGON, CES RUES QUI PORTENT EN ELLES TOUTE UNE ÂME

Essai 19 p.285

CHỢ LỚN, LÀ OÙ LES EXILÉS ONT FAIT NAÎTRE LA PROSPÉRITÉ

Essai 20 p.298

CHỢ LỚN, LÀ OÙ LE COURANT NE TARIT JAMAIS

Essai 21 p.311

L'ÂME DE CHỢ LỚN SOUS LES STRATES DE POUSSIÈRE DU TEMPS

Essai 22 p.329

CHỢ LỚN, LÀ OÙ LE PASSÉ GARDE ENCORE SA CHALEUR

Essai 23 p.347

CASINOS, EAUX DU FLEUVE ET CEUX QUI S'EN SONT ALLÉS

Essai 24 p.356

LE 6e ARRONDISSEMENT, UN TERRITOIRE DE MÉMOIRE AU CŒUR DE CHỢ LỚN

Essai 25 p.368

SOUS LES EAUX, SAÏGON CONTINUE DE COULER

Essai 26 p.380

SOUS LA TERRE, SOUS LES EAUX

Essai 27 p.398

LES SAÏGONNAIS, UN CARACTÈRE FAÇONNÉ PAR LA
TERRE, LE CIEL, LES FLEUVES ET LES EAUX

Essai 28 p.412

TERRE D'ACCUEIL POUR CEUX QUI VIENNENT, TERRE
D'OR ENDORMIE

Essai 29 p.432

LE TROISIÈME ARRONDISSEMENT, UN TERRITOIRE DE
MÉMOIRE AU CŒUR DE LA VILLE

Essai 30 p.442

SAÏGON, CAFÉ LE MATIN ET BIÈRE EN FIN D'APRÈS-
MIDI

Essai 31 p.452

SAÏGON SOUS LES FRONDAISONS DES ARBRES
CENTENAIRES

Essai 32 p.462

« LA SAGESSE POUR SEULE ŒUVRE » — SOUVENIR
DE VẠN HẠNH

Essai 33 p.476

SAÏGON DANS LES ANCIENS COINS DE CIEL

Essai 34 p.489

HUMANISME, IDENTITÉ NATIONALE, OUVERTURE : LE RÊVE D'UNE ÉDUCATION

Essai 35 p.497

DE LONG BÌNH TÂN, LE REGARD TOURNÉ VERS THỦ ĐỨC

Essai 36 p.506

UN APRÈS-MIDI DE PLUIE, EN PENSANT À THỦ ĐỨC

Essai 37 p.516

LA TERRE ET LES HOMMES, TROIS MILLE ANS SOUS UNE COUCHE D'ALLUVIONS

Essai 38 p.521

THỦ ĐỨC, SOUS LE FLEUVE, SUR LES TERRES EN FRICHE

POSTFACE p.533

NGUYỄN ĐỒNG A, QUELQUES ÉLÉMENTS
BIOGRAPHIQUES p.536

TABLE DES MATIÈRES p.539

SAÏGON SOUS LES COUCHES DE SAÏGON

VOLUME 1

ESSAIS – RECHERCHES

Texte & conception
Nguyễn Đông A

ÉDITIONS KHƠI DÒNG